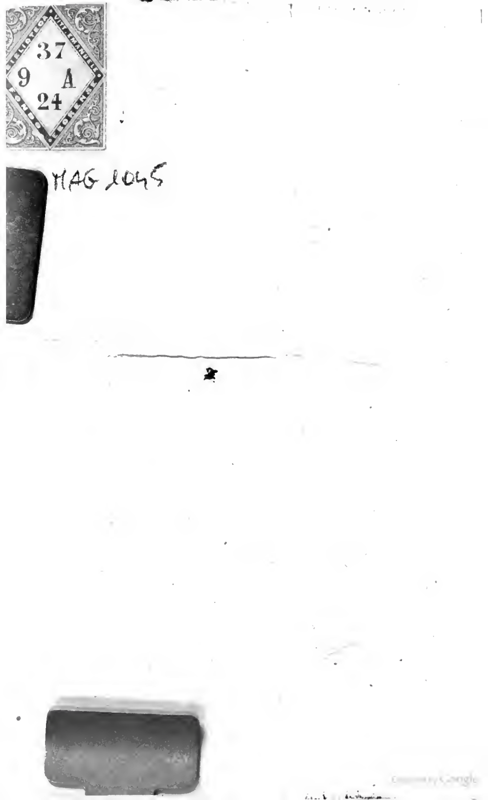
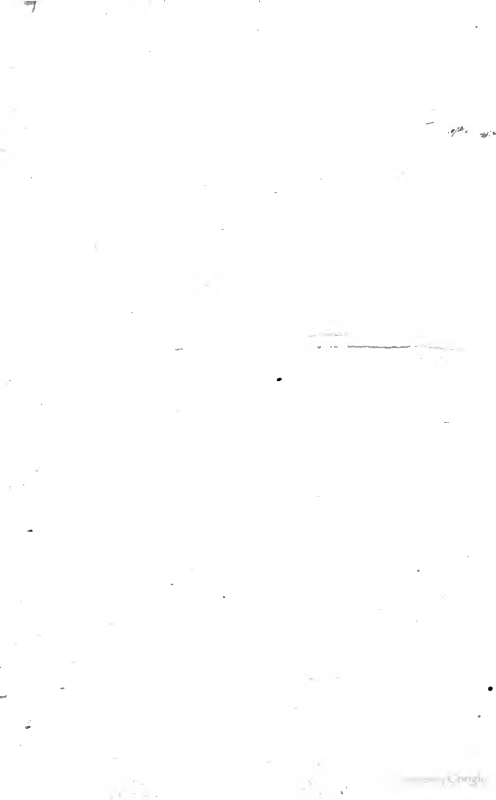

7. Pl. 7.

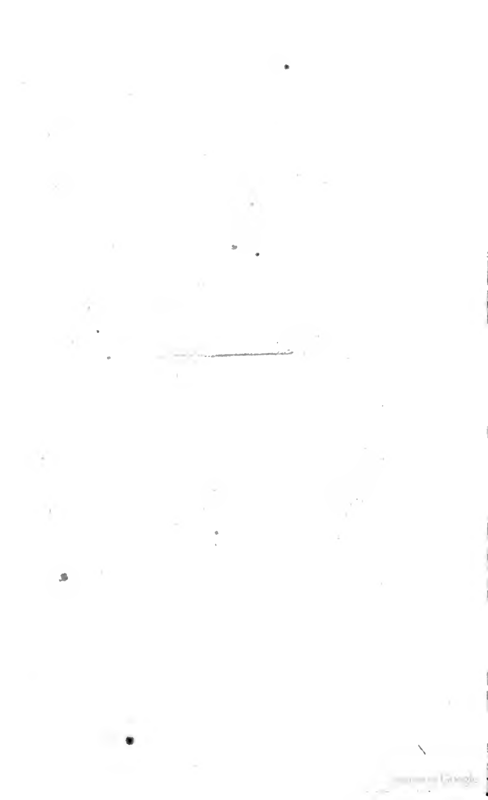

BIBLIOTECA VITT. EMANUELE
FONDO FIORENTINO
37
9 A
24
MAG 2045





VIES
DES PÈRES DES DÉSERTS
D'ORIENT.

VIII.



VIES

DES PÈRES DES DÉSERTS

D'ORIENT,

AVEC LEUR DOCTRINE SPIRITUELLE ET LEUR DISCIPLINE MONASTIQUE.

PAR LE R. P. MICHEL-ANGE MARIN,

DE L'ORDRE DES MINIMES.

TOME HUITIÈME.

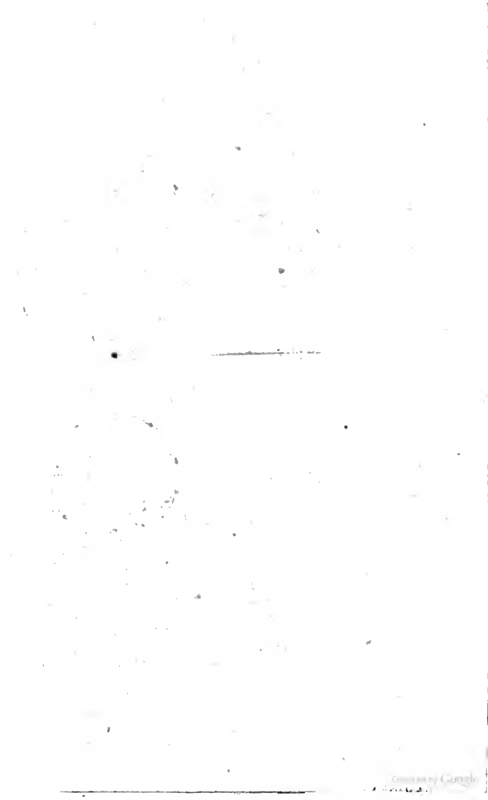




A LYON,
CHEZ PERISSE FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS,
RUE MERCIÈRE, N.° 33.

A PARIS,
CHEZ MÉQUIGNON JUNIOR, LIBRAIRE,
RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, N.° 9.

1824.



VIES

DES PÈRES DES DÉSERTS

D'ORIENT,

AVEC LEUR DOCTRINE SPIRITUELLE ET LEUR DISCIPLINE MONASTIQUE.

LIVRE NEUVIÈME.

SUITE DES SOLITAIRES DE LA SECONDE SYRIE ET DE LA MÉSOPOTAMIE.

CHAPITRE VI.

PREMIERS SOLITAIRES DE MÉSOPOTAMIE.

Les Pasteurs et les Monastères.

Sozomène dit que le premier solitaire que la Syrie, (*a*) c'est-à-dire la Mésopotamie, qu'il confond avec la Syrie, ait vu paroître, a été Aonez. « On rapporte de » lui, dit-il, qu'il commença dans ce pays à vivre selon » les plus parfaites maximes de la céleste philosophie, » et qu'il y fit ce que le grand Antoine a fait en Thé-

(*a*) Sozom. l. 6. c. 38.

» baïde. » (a) Il lui donne pour compagnons Gaddane et Azize, qui tâchèrent de marcher sur ses traces. Ils établirent leur demeure à Phadane, qui étoit le lieu même où Jacob avoit rencontré Rachel et avoit donné à boire à son troupeau. C'étoit tout auprès de Carrhes, si pourtant cette ville étoit la même que Haran, où Rachel demeuroit avec son père Laban.

Il n'est pas sûr que cet Aonez ait été véritablement le premier solitaire du pays, comme nous l'avons dit ailleurs. (b) Sozomène parle auparavant de ceux qu'on appeloit pasteurs; et s'il est vrai qu'Aonez ait encore fleuri sous l'empereur Valens, comme il paroît par la suite du discours de cet historien, saint Jacques de Nisibe, qui fut solitaire et du nombre de ces pasteurs avant que d'être évêque, a été plus ancien que lui. C'est la remarque de M. de Tillemont. (c) Cela fait voir que les pasteurs étoient plus anciens qu'Aonez, et que saint Jacques, que personne n'a dit avoir été leur instituteur, quoiqu'il ait suivi leur profession.

Ces pasteurs étoient des anachorètes qu'on appeloit pasteurs en Mésopotamie, parce qu'ils n'avoient point de maison, ni de cellule; mais seulement des cavernes, où quelques-uns se retiroient en hiver, comme nous le verrons dans la vie de saint Jacques de Nisibe, ou bien sur les montagnes. Ils ne mangeoient ni pain, ni rien autre qui eût passé par le feu. Ils ne buvoient point non plus de vin; mais quand l'heure de leur repas étoit venue, ils s'en alloient avec une ser-

(a) C. 34. — (b) Voyez l'avant-propos. et l. 8. c. 1. — (c) Till. t. 8. p. 295.

pette à la main dans différens endroits des montagnes où ils demeuroient, et mangeoient, ou plutôt broûtoient les herbes qu'ils trouvoient ; et c'est pour cette raison qu'on les appeloit pasteurs ou broûteurs. (*a*) Sozomène nous les représente ainsi. Saint Augustin en parle aussi. Mais nous avons un discours de saint Ephrem, où il détaille leur manière de vivre, et dont nous donnons ici l'abrégé comme un monument très-édifiant de leurs austérités, de leur dégagement de la terre, et de leur vie toute céleste.

« Publions, dit-il, (*b*) les récompenses des saints » religieux qui ont été les pères de la vie ascétique et » solitaire ; chantons les louanges des habitans des » déserts. Racontons les combats de ceux qui par un » grand amour et un ardent désir de leur salut ont » quitté les villes et sont venus demeurer dans des » lieux solitaires, éloignés du tumulte du monde. Ils » ne sont pourtant point absens ; ils ne sont pas même » loin de nous. Notre affection envers eux nous les » rend présens, et ils ne cessent de prier pour nous. » Ne les regardons point comme des hommes vils et » méprisables, ni comme des ignorans et des gros- » siers : ils sont célèbres et respectables, et ils sont » les docteurs de tous les hommes dans l'école de la » piété et des bonnes œuvres ; parce que le Seigneur » est leur maître qui les instruit.

» Quoiqu'ils errent dans les déserts et sur les mon- » tagnes, ils ne se séparent point de la bergerie, qui

(*a*) Sozom. l. 6. c. 33. Aug. ap. mon. c. 33. — (*b*) Ephr. edit. Voss. t. 3. p. 769.

» est l'Eglise : ils en sont des membres parfaits et
» pleins de justice. Ils ne résistent pas à la loi, mais
» ils l'accomplissent. Ils honorent les prêtres et les
» anciens, et sont conduits par une foi vive. Lorsque
» les vénérables prêtres montent à l'autel pour célé-
» brer et offrir les saints mystères, et qu'ils assistent
» à la table sacrée, ils sont les premiers à étendre leurs
» mains, et ils reçoivent avec foi le corps de Jésus-
» Christ. Ils s'élèvent en haut comme des colombes,
» et ils établissent leur demeure dans la croix. Ils se ré-
» pandent comme des brebis dans le désert, et ils re-
» connoissent la voix du souverain pasteur plein de
» bonté et de miséricorde. Ce sont des marchands qui
» sortent de leur pays pour chercher la perle infini-
» ment précieuse : ce sont de généreux athlètes qui
» se rendent illustres dans les travaux de la vertu.

» L'amour que je leur porte me presse d'aller chez
» eux pour y trouver des trésors spirituels, où je puisse
» puiser et m'enrichir. Il est vrai que leur vie austère
» m'effraie ; mais lorsqu'ils se mettront à genoux pour
» prier pour moi et avec moi, de foible et languissant
» que je suis, ils pourront me rendre fort et vigoureux.
» Quand ils étendront leurs mains vers le ciel, ma
» prière y montera avec la leur pour m'obtenir la
» grâce de chanter avec piété et avec foi des hymnes
» et des cantiques. Je m'unis à eux lorsqu'ils implo-
» rent le secours du ciel ; et si l'un d'eux verse seule-
» ment une larme pour mes péchés, il est exaucé et
» mes péchés sont effacés.

» Allons donc participer à leurs dons spirituels, à

» leurs prières, à leur joie, à leurs célestes délices. » Recevons d'eux la charité, cette vertu préférable à » toutes les pierres précieuses. Recevons d'eux la foi » vive, qui vaut infiniment mieux que toutes les per- » les et les bijoux dont les mondains font tant de cas. » Faisons-nous des ailes comme les colombes, et d'un » vol rapide transportons-nous chez ces hommes in- » comparables, qui ayant quitté le tumulte et les em- » barras des villes, leur ont préféré les montagnes et » les lieux déserts. Leurs corps ne sont couverts que » de sacs et de cilices, et ornés seulement de leurs » cheveux négligés; mais ils portent ces âpres vête- » mens avec joie pour glorifier le Seigneur. Leur visage » est défait, et leur regard montre je ne sais quoi d'aus- » tère; mais cette austérité fait la beauté et la gloire » de leur âme.

» Cet extérieur pénitent les rend si respectables, » que si même un voleur les aperçoit, il se jette tout- » à-coup à terre, frappé de vénération pour eux, parce » qu'il les voit couverts des ornemens de la croix. Les » bêtes sauvages fuient en voyant leurs sacs, comme » si elles voyoient quelque objet étonnant et prodi- » gieux. Ils foulent aux pieds les serpens, parce qu'ils » sont ceints de la justice qui vient de la foi. Satan est » saisi de terreur et d'effroi; il pousse des cris horri- » bles, et s'enfuit avec promptitude, parce qu'ils le » combattent courageusement, et qu'ils le poursui- » vent jusques à ce qu'ils l'aient, pour ainsi dire, » écrasé sous leurs pieds: aussi, méprisent-ils souve- » rainement ses embûches, ses ruses et ses artifices.

» Les biens de ce monde ne les tentent point : ils les
» regardent comme les pierres qu'on foule aux pieds,
» ayant avec les saints anges des richesses immenses
» dans le ciel. La faim ne les afflige point, étant ras-
» sasiés de Jésus-Christ, qui est le pain de vie des-
» cendu du ciel. La soif ne les brûle point, ayant
» toujours dans leur âme et sur leur langue Jésus-
» Christ, la source des eaux vivantes. Le malin esprit
» ne les trouble point, parce qu'ils ont bâti sur la
» pierre.

» Ils demeurent dans les cavernes et dans les creux
» des rochers, comme dans de riches appartemens.
» Ils se renferment dans les montagnes et les colli-
» nes, comme dans des remparts inaccessibles. La
» terre est leur table ; les herbes sauvages et les ra-
» cines qu'elle produit sont leur nourriture ordinaire.
» Les eaux qui coulent dans les ruisseaux, ou qui sor-
» tent des fentes des rochers, sont leur boisson et leur
» rafraîchissement. Ils se font des églises de tous les
» lieux où ils se rencontrent, parce qu'ils prient sans
» cesse, et qu'ils passent les journées entières dans ce
» saint exercice. Les louanges de Dieu, qu'ils font re-
» tentir de toute part dans les concavités des monta-
» gnes, sont les sacrifices qu'ils lui offrent. Ils prient
» pour nous, et guérissent leurs infirmités par la force
» de leurs oraisons.

» Dès le matin, comme s'ils déployoient leurs ai-
» les, ils volent et se répandent dans leur solitude.
» Ils se lèvent avec une ardeur nouvelle, et ainsi que
» de bruyantes trompettes, ils font retentir les mon-

» tagnes et les vallées des louanges de Jésus-Christ, » après lequel ils soupirent avec un ardent amour. Des » armées d'anges les accompagnent, veillent sur eux, » les gardent et les protégent. La grâce du Seigneur est » toujours avec eux : elle ne permet pas que l'ennemi » obscurcisse leur gloire. S'ils mettent les genoux à » terre, elle est aussitôt trempée de leurs larmes. Ils » haïssent la gloire du siècle, et mettent la leur dans » l'abaissement et les humiliations. Ils ne se donnent » aucun repos en ce monde, ne voulant d'autres ré- » compenses de leurs travaux, ni d'autres consola- » tions que celles qui leur sont préparées dans le ciel. » Ils s'estiment plus honorés de leur robe tissue de poil » de chèvre, que les grands de leur pourpre et de leurs » riches habits; car la pourpre s'use et se détruit, et » le sac et le cilice immortalisent, par la patience et » l'amour des souffrances, ces pieux solitaires. Les » rois mêmes sur leur trône ne jouissent pas d'un re- » pos si doux que celui qu'ils goûtent dans leur désert : » la gloire qu'ils fuient les suit partout, leurs vertus » les rendant souverainement respectables. Dès qu'un » d'entr'eux paroît en quelque endroit, tous le pays » voisin en est comblé de joie, et en témoigne une » pieuse allégresse. Leur humilité et leur douceur leur » attire l'estime et la vénération de tout le monde.

» Lorsqu'ils ont marché long-temps dans les mon- » tagnes et qu'ils se sentent fatigués, ils se couchent » sur la terre comme si c'étoit un lit mollet et délicat. » Ils passent la nuit où le soleil les laisse en se cou- » chant : ils s'arrêtent où la nuit les surprend : ils n'ont

» point de sollicitude de leur sépulture : ils ne pen» sent point à se construire des tombeaux, étant cru» cifiés pour le monde, et l'ardent amour qui les unit » à Jésus-Christ, leur faisant trouver la mort partout. » Souvent l'endroit où ils s'étoient arrêtés pour finir » leurs jeûnes, a été celui de leur sépulture. Plusieurs » se sont endormis du sommeil des justes dans la fer» veur de leurs prières : d'autres, enfermés dans les » creux des roches, ont remis volontairement leurs » âmes entre les mains de Dieu. Les uns sont morts » sur les montagnes, en promenant dans leur simpli» cité ordinaire : les autres, avertis d'en haut de » l'heure de leur délivrance, étant confirmés dans la » grâce de Jésus-Christ, se sont munis du signe de » sa croix, et se sont mis dans la fosse qu'ils avoient » creusée, où ils ont expiré : d'autres ont rendu leur » esprit à Dieu en mangeant quelques herbes que sa » providence leur avoit fournies : enfin, plusieurs ont » été enlevés par la mort en récitant les psaumes sur » les montagnes, ou ont expiré dans l'effort de leur » voix en chantant les louanges de Dieu.

» C'est ainsi que ces saints anachorètes sont morts » dans le sacré baiser du Seigneur. Leurs corps atten» dent dans le lieu où ils sont cachés, la voix de l'ar» change qui doit les réveiller : et quand la terre les » rendra par le commandement de Dieu dans la ré» surrection générale, ils se lèveront comme les lis » qui fleurissent dans les champs. Le Seigneur leur » donnera son éternité glorieuse. Il leur donnera, au » lieu des cheveux qu'ils ont négligés, un très-riche

» diadème : leur cilice sera changé en une robe d'une » blancheur éblouissante : Jésus-Christ sera lui-même » leur nourriture et leur breuvage, pour les herbes et » l'eau pure dont ils se sont nourris ; et au lieu des » creux de la terre et des cavernes qu'ils ont habités, » ils posséderont son royaume. Ils ont voulu souffrir » dans ce monde, et Jésus-Christ les comblera de » joie.

» Nul discours ne pourroit exprimer combien gran- » des seront leurs délices. Les anges les appelleront » bienheureux d'avoir marché fidèlement dans la voie » de la justice, et d'être arrivés au port tranquille du » ciel ; parce qu'ils ont combattu leurs passions sur » la terre, et qu'ils ont aimé et désiré Jésus-Christ avec » ardeur. Ils se réjouiront avec eux de ce qu'ils ont » hérité du royaume céleste. Ils ne cesseront de louer » et de bénir avec eux la très-sainte et très-adorable » Trinité, à qui toute gloire soit rendue à jamais. Ainsi » soit-il. »

C'est là l'abrégé des louanges que saint Ephrem donne à ces saints anachorètes, et on ne doit point les regarder comme des éloges dans lesquels on amplifie quelquefois les choses et on use d'hyperbole ; mais il faut plutôt le considérer comme une relation fidèle de leur sainte vie : d'autant mieux que cela s'accorde parfaitement avec ce que Sozomène en a dit depuis. (a) On voyoit de ces admirables anachorètes dès le temps de Constantin en 340, surtout dans le territoire d'Edesse et dans celui d'Amide vers la montagne que

(a) Sozom. l. 3, c. 13.

l'on appeloit Gangale. Aussi saint Ephrem, mort vers 377, ne parle pas seulement de ceux qui vivoient de son temps, mais encore de ceux qui avoient fleuri sur ces montagnes avant lui. Il y en avoit aussi dans le territoire de Nisibe et de Carrhes, près du mont Sigoron. Il faut mettre au nombre de ceux-ci Battée, Eusèbe, Barge, Halas, Abbon, Lazare, Abdalée, Zénon, Héliodore dont parle Sozomène, mais en peu de mots. Battée vécut dans une si grande abstinence, que ses dents se pourirent jusqu'à engendrer des vers. Halas ne commença de se permettre l'usage du pain qu'à l'âge de 80 ans. Héliodore passoit la plupart des nuits sans dormir, et des semaines entières sans manger. Eusèbe vécut reclus près de Carrhes. Lazare fut sacré évêque par honneur, sans être attaché à aucun diocèse; mais il peut se faire que Sozomène qui le dit se soit trompé, (*a*) comme quand il a dit la même chose de saint Barse et de saint Euloge, qui pourtant occupèrent l'un après l'autre le siége métropolitain d'Edesse. Nous ne savons rien de particulier de Barge, non plus que d'Abbon, Abdalée et Zénon, si ce n'est qu'ils excelloient, comme les autres que nous avons nommés, dans la céleste philosophie parmi les saints habitans de ces solitudes.

Quoique saint Ephrem nous ait donné une si grande et si juste idée de la vertu des pasteurs dont nous venons de parler, il a pourtant beaucoup blâmé certains religieux qui, suivant leur propre conseil, voulurent imiter leur genre de vie, sans avoir acquis auparavant

(*a*) Sozom. l. 6. c. 38. Till. t. 8. p. 295. Bult. l. 2. c. 22. n. 5.

le fonds de vertu nécessaire pour soutenir les combats des anachorètes, ni la pureté d'intention avec laquelle on doit se porter à de pareilles entreprises. « Avertis-» sez, dit-il au moine Jean, (a) dont nous parlerons » dans la suite, avertissez ceux de vos religieux que » le démon pourroit tromper en leur proposant des pro-» jets au-dessus de leurs forces, de ce que dit saint Paul : » (b) *qu'il ne faut point s'élever dans des sentimens » au-dessus de soi-même; mais se tenir dans les bor-» nes d'une juste modération;* car plusieurs s'étant » confiés témérairement en leurs propres lumières; » d'autres n'aimant point à vivre dans l'obéissance du » monastère, dans le service mutuel que les frères s'y » rendent par le travail des mains; d'autres voulant » acquérir l'estime des hommes, ou se livrant à la lé-» gèreté de leur esprit, ont dit en eux-mêmes qu'ils » vouloient vivre comme les pasteurs; et au lieu de » bien considérer quels sont les travaux de cet état, » et les dangers auxquels on y est exposé, se sont en-» gagés par une grande indiscrétion, dans des déserts » arides, où ils sont malheureusement péris. Cela est » même arrivé il n'y a pas long-temps. Quelques frè-» res se mirent dans l'esprit d'abandonner leurs cel-» lules, et ne voulurent point se rendre aux représen-» tations que leurs pères et les autres frères leur fai-» soient pour les en empêcher, donnant toujours pour » raison qu'ils vouloient être pasteurs. Ils s'écartèrent » donc dans des déserts sablonneux, et où il n'y avoit ni » eau, ni aucune nourriture; et s'étant engagés trop

(a) Ephr. t. 2. p. 271. — (b) Rom. 12.

» loin, ils commencèrent à sentir la peine de leur témérité. Alors ils voulurent retourner dans les lieux » habités ; mais il ne leur fut pas possible d'en trou» ver le chemin. Enfin, épuisés de faim, de soif, de » lassitude, et de l'extrême chaleur du soleil, ils tom» bèrent par terre, et y auroient péri, si par la provi» dence de Dieu, ils n'eussent été trouvés par des gens » qui conduisoient des chevaux, sur lesquels ils les mi» rent, et les menèrent aux lieux habités, où ils furent » secourus à propos ; mais ils ne laissèrent pas d'en » être long-temps incommodés. Tous n'eurent pas le » même bonheur; car d'autres n'ayant pas eu le même » secours, ont été dévorés par les oiseaux de proie et » les bêtes sauvages. Ainsi tous ont éprouvé qu'on ne » doit rien entreprendre par son propre conseil ; que » chacun doit se défier de ses lumières ; que chacun » doit se connoître soi-même, et que chacun doit se » rendre avec humilité et dans la charité de Jésus-» Christ au sentiment de son prochain. Que si quel» qu'un croit d'être arrivé à une vertu parfaite et avoir » vaincu ses passions, qu'il ne se fie pas pour cela à » lui-même, de peur qu'il ne vérifie ce que dit l'E» criture : (a) *Le roi téméraire tombera dans de grands* » *maux.* »

Ce que nous venons de rapporter nous fait voir qu'on gardoit à peu près dans la Mésopotamie la même règle pour s'engager dans la vie des anachorètes, que celle qu'on pratiquoit parmi les moines d'Egypte et de la Palestine, où l'on ne permettoit point aux religieux

(a) Prov. 13.

de vivre seuls dans le désert, qu'ils n'eussent auparavant été éprouvés par une entière indépendance et un grand renoncement à eux-mêmes dans les monastères; et si quelques-uns ont été exceptés de cette règle commune, ç'a été par un attrait particulier et bien examiné, et non par leur propre conseil.

Après avoir parlé des pasteurs ou anachorètes de cette province, il faut parler à présent des monastères où les moines vivoient en commun. Ceux de Mésopotamie ne furent pas moins célèbres que ceux d'Egypte. Rufin en rend ce témoignage. Mais saint Basile qui y vint vers l'an 357, en parle avec la même admiration que des autres provinces qu'il avoit vues. Il dit d'abord dans sa lettre au clergé de Néocésarée : (*a*)
» On nous reproche d'avoir auprès de nous des moines
» pleins de piété, qui ont renoncé au siècle et à toutes
» ses vaines sollicitudes, que Jésus-Christ compare
» aux épines qui étouffent la divine semence ; mais
» ces moines portent sur eux la mortification de Jésus-
» Christ et le suivent fidèlement, étant chargés de sa
» croix. Plût à Dieu que toute notre vie se passât à ne
» mériter que de pareils reproches, et que nous n'eus-
» sions sous notre conduite que des personnes qui imi-
» tassent leur piété. On en trouve en Egypte et dans
» la Palestine, qui pratiquent avec grande ferveur la
» perfection évangélique. On trouve également de ces
» hommes parfaits et bienheureux dans la Syrie et la
» Mésopotamie, auprès desquels nous ne nous regar-
» dons que comme des enfans dans la vertu. On trouve

(*a*) Bas. Ep. 79. 63.

» aussi des communautés de vierges qui n'ont pas em-
» brassé avec moins d'ardeur les conseils évangéli-
» ques, et qui vivent dans la componction et la péni-
» tence. Nous les estimons très-heureuses d'être dans
» un état si saint, et nous avons du regret que nous
» n'approchions pas encore ici de leur vie parfaite. Il
» n'y a que le démon, qui est le père du mensonge,
» qui puisse porter les hommes à improuver leur ma-
» nière de vivre si sainte. Vous devez savoir que notre
» plus grand désir seroit que Dieu nous procurât un
» grand nombre de ces personnes, tant hommes que
» femmes, qui ont crucifié leur chair avec toutes ses
» affections; qui n'ont aucune sollicitude pour leur
» nourriture et leurs habillemens; qui s'occupent la
» nuit et le jour de la prière; qui ne parlent plus le
» langage du monde, et qui consacrent leur langue à
» chanter des hymnes au Seigneur, eux dont tous les
» désirs se portent vers le ciel, et qui enfin, également
» appliqués au saint travail des mains, y trouvent
» non-seulement leur entretien, mais encore de quoi
» subvenir aux besoins des nécessiteux. »

Ce Saint ne parle pas avec moins d'effusion de cœur et de marque d'estime particulière des moines de Mésopotamie, (a) en écrivant à Eustathe, évêque de Sébaste. « Ayant lu, dit-il, dans l'Evangile, qu'un des
» grands moyens d'acquérir la perfection étoit de ven-
» dre ses biens, de les distribuer aux pauvres, de se
» décharger des sollicitudes du siècle, et de bannir de
» son cœur l'affection des choses présentes, j'ai désiré

(a) Epist. 79.

» quelqu'un d'entre les frères qui eût embrassé cet état
» saint, et avec qui je pusse m'élever au-dessus des
» agitations de cette mer orageuse. J'en ai trouvé plu-
» sieurs à Alexandrie et dans le reste de l'Egypte. J'en
» ai vu également dans la Palestine, dans la Syrie et
» dans la Mésopotamie, et je n'ai pu qu'admirer la
» sainteté de leur vie, leur mortification, leur patience
» dans le travail, leur assiduité et leur ferveur dans la
» prière. J'ai été étonné de voir des hommes qui ne
» se laissoient jamais vaincre par le sommeil, et qui
» n'écoutoient en rien la nature; qui enduroient la
» faim, la soif, le froid, la nudité, sans faire attention
» s'ils avoient un corps, ou comme s'ils souffroient dans
» tout autre corps que le leur. Des hommes qui se re-
» gardoient, ainsi qu'ils le prouvoient par leurs œu-
» vres et par toute leur conduite; qui se regardoient,
» dis-je, comme n'étant plus de ce monde; qui tenoient
» leur esprit et leur cœur toujours élevés en Dieu, et
» n'avoient plus de conversation qu'avec le ciel. Je ne
» pouvois considérer ces hommes invincibles, et dont
» l'âme étoit si éminente en vertu, sans porter envie
» à leur bonheur, et sans ressentir en moi une ardente
» émulation pour les imiter. »

Telle est l'idée avantageuse que ce saint docteur nous donne des solitaires de Mésopotamie, dont il parle en témoin oculaire. Il paroît par ce qu'il en dit, qu'ils ne cédoient point en austérités, en recueillement, en élévation d'esprit dans l'oraison à ceux d'Egypte, de la Palestine et de la Syrie. Il ne parle pas seulement des anachorètes, mais encore des cénobites, puisqu'il loue

leur application au travail commun. Et enfin nous apprenons de lui qu'il y avoit aussi des communautés de vierges, qui ne menoient pas une vie moins parfaite que les hommes.

Cassien parlant dans ses institutions des règles des monastères, (*a*) joint ceux de la Mésopotamie à ceux de la Palestine et de l'Egypte; et on peut y rapporter, à quelque différence près, les mêmes usages que nous avons détaillés ailleurs dans l'abrégé que nous avons donné de ses institutions en parlant de la discipline monastique des solitaires d'Egypte. Cette discipline ne regardoit pas seulement la direction extérieure des actions des moines, soit pour l'office divin, les veilles, les cérémonies, les corrections, les pénitences et le travail des mains; mais encore les combats contre les passions et les vices, et la pratique fidèle des vertus, surtout de l'humilité; l'obéissance, la patience, la charité et l'esprit de retraite et d'oraison; puisque Cassien en parle à la suite des règlemens des monastères. (*b*)

Mais nous apprenons encore plus particulièrement par saint Ephrem, quelle étoit la discipline des monastères de la Mésopotamie, et les grandes vertus qu'on y pratiquoit, soit lorsqu'il loue les Pères qui y avoient vécu avant lui, soit lorsqu'il trace des règles de conduite pour les novices et pour les autres. Car on connoît par les excellens avis qu'il y donne, sur quelles maximes on y formoit les religieux; et les éloges que les autres écrivains ecclésiastiques nous en ont laissés,

(*a*) Cass. inst. l. 2. c. 1. l. 3. c. 1. — (*b*) L. 5. etc.

montrent

montrent qu'on y mettoit ces avis en pratique. Il est vrai que saint Ephrem, parlant de la vertu des frères qui l'avoient précédé, le fait en gémissant beaucoup, comme si ceux de son temps en avoient dégénéré; mais on doit le regarder plutôt comme une correction qu'on peut appeler exhortation, pour leur inspirer de l'émulation dans le bien et les tenir néanmoins dans des sentimens d'humilité, que comme un reproche de relâchement dans lequel ils fussent tombés; puisqu'en parlant de lui-même, il s'accuse tout le premier de lâcheté et d'être un très-grand pécheur, et cependant personne n'ignore combien sa vie fut sainte.

Nous allons donner dans le chapitre suivant, un abrégé de quelques uns de ses opuscules, qui montrera d'une part quelle étoit la sainteté des premiers Pères de la Mésopotamie, et de l'autre les vertus qu'on exigeoit des cénobites de son temps dans la même province.

CHAPITRE VII.

Suite du même sujet.

Saint Ephrem, enflammé d'un zèle ardent pour le soutien des vertus et de la discipline régulière dans les monastères de sa province, propose dans un discours sur les saints Pères qui l'avoient précédé et qui étoient morts en paix, leur éminente piété. Il témoigne vivement son regret d'être privé de leur présence,

parce qu'elle animoit si fort les autres. Il déplore le relâchement de ceux qui ne suivoient point leurs traces, et se confond lui-même dans un sentiment d'une profonde humilité, en se mettant au rang des lâches et des négligens, et en témoignant une vive contrition de ses fautes. Ce qu'il y dit nous fait comprendre combien ceux qui avoient vécu avant lui dans la vie religieuse s'étoient élevés dans la vie parfaite, et peut nous servir à nous humilier nous-mêmes à son exemple, en considérant combien nous sommes éloignés de la sainteté de ces bienheureux Pères de la vie religieuse.

« Mon cœur, dit-il, est abattu : compatissez, mes » frères, (*a*) à ma douleur. Où sont mes larmes, où » est ma componction, afin que mes pleurs servent à » me purifier ? Je vois, ô mon Dieu ! que vous enle- » vez vos saints comme un or pur, pour le transpor- » ter de ce siècle séducteur dans la vie éternelle. » Vous faites comme le vigneron qui a soin de cueillir » les fruits qui sont parvenus à leur maturité. C'est » ainsi, ô mon adorable Sauveur ! que vous rassem- » blez vos élus auprès de vous, après qu'ils ont vécu » saintement en s'exerçant avec fidélité dans des œu- » vres saintes. »

» Malheur à moi, ô mon âme ! Parle maintenant » par des larmes abondantes. Ta douleur doit être » amère, ayant été tout-à-coup privée des Pères et » des saints religieux qui te servoient de modèle de » perfection. Où sont donc nos Pères? Où sont ces

(*a*) Tom. 3. p. 766.

» Pères saints? Où sont ces hommes vigilans, sobres, » humbles, si doux, si tempérans, si pieux, si reli- » gieux? Où sont ces amateurs de la pauvreté? ces hom- » mes touchés d'une si vive componction qui les ren- » doit si agréables à Dieu? Qui se présentoient devant » lui dans leurs prières comme des anges, et qui pros- » ternés en sa présence, arrosoient la terre des douces » larmes que la componction et le brisement de leur » cœur faisoient couler de leurs yeux.

» Où sont ces véritables amis de Dieu, qui, déga- » gés de tout par une charité parfaite, ne vouloient » rien posséder sur la terre; portoient continuellement » la croix à la suite de Jésus-Christ; marchoient avec » circonspection dans la voie étroite; veilloient sur » eux-mêmes de peur de s'égarer; couroient à grands » pas dans la voie des préceptes de leur divin maître; » le servoient avec zèle et avec une sainte allégresse; » ne s'écartoient point de la règle de vie qu'ils s'é- » toient prescrite, et affligeoient volontairement dans » ce siècle trompeur, leurs corps par les rudes tra- » vaux de la pénitence! Dieu qui les aimoit tendre- » ment, les a conduits et les a rassemblés dans le port » de la vie et de la joie éternelle, où ils jouissent de » la présence infiniment aimable et délicieuse de l'é- » poux immortel.

» Hélas! on ne voit plus parmi nous ces mêmes ver- » tus. On n'y trouve plus leur piété, leur religion, » leur douceur, leur pauvreté volontaire. On ne voit » plus cette charité fervente, cette ardent amour dont » leur cœur étoit embrasé, cette commisération de

» Jésus-Christ et cette compassion des membres les » uns pour les autres. Toutes ces belles vertus sont » ensevelies avec eux. Qui ne déplorera pas notre état » languissant et plein de négligence ?

» Nos Pères, ces saints religieux qui nous ont de- » vancés, n'étoient pas des lâches et des paresseux. » Ils se sont soutenus dans la piété et la fidélité en- » vers Dieu, et se sont par là rendus agréables à ses » yeux. Ces hommes parfaits n'avoient pas plusieurs » sollicitudes, ni plusieurs pensées; ils n'avoient qu'un » soin et une seule pensée, qui étoient de profiter des » moyens de se sanctifier. Voilà l'unique affaire qui les » occupoit entièrement. Un seul d'entr'eux pouvoit » obtenir du Seigneur des grâces pour plusieurs : deux » d'entr'eux se présentant devant lui dans leurs fer- » ventes prières, pouvoient apaiser sa colère justement » allumée contre des milliers de personnes.

» Malheur à moi, ô mon âme ! malheur à moi, mes » frères bien-aimés ! Nous nous aveuglons nous-mê- » mes; l'œil de notre âme ne veille point. Notre âme » est appesantie par la dissipation et l'embarras des » choses du siècle. Nous sommes si foibles et si aveu- » gles, que nous n'apercevons pas même notre mi- » sère. Cependant vous voyez comment les saints, les » justes, sont enlevés; comment ils sont arrivés au port » de la vie éternelle; et c'est afin qu'ils ne soient plus » témoins de nos fautes et des maux qu'elles nous at- » tirent. Ils ont été choisis préférablement à nous, et » nous restons dans l'assoupissement. Ils ont été heu- » reusement emportés, et nous sommes attachés à ce

» siècle vain et trompeur. Ils sont dans un lieu de dé-
» lices, et nous sommes plongés dans le sommeil. Ils
» vont vers Dieu avec confiance, et nous tenons à la
» terre par de funestes liens.

» Soyons donc sobres, mes frères; veillons, mes
» bien-aimés. Vous êtes les amis de Dieu; vous êtes
» les enfans chéris de Dieu le Père. Détournons nos
» pensées de ce siècle; rentrons en nous-mêmes; pros-
» ternons-nous et pleurons devant Dieu. Supplions-le
» avec confiance, avec ardeur, avec amour. Tout in-
» digne pécheur que je suis, je vous conjure de répan-
» dre des larmes dans vos prières, afin que je gémisse
» et que je pleure avec vous, et que je cherche mon
» Dieu, mon Sauveur. Recevez la prière du pécheur
» Ephrem, votre frère lâche et négligent. Travaillons
» de concert à apaiser notre Dieu et nous le rendre
» propice pendant que nous avons le temps. »

C'étoit par ces réflexions si pieuses et si touchantes sur les anciens Pères des monastères de Mésopotamie, que saint Ephrem mettoit devant les yeux des religieux de son temps les vertus dont il vouloit les rendre les dignes imitateurs. On voit combien il loue leur détachement, leur humilité, leur ferveur, leur piété, leur amour pour Dieu, et dans quelle perfection ils avoient *été consommés;* car c'étoit l'expression dont on se servoit dans le désert, quand on vouloit dire qu'un solitaire étoit mort; et on voit aussi combien l'humilité de ce Saint étoit profonde, en implorant les prières de ses frères pour obtenir l'esprit de contrition.

Nous pouvons apprendre par un autre de ses opus-



cules, comment on formoit les jeunes religieux aux devoirs monastiques, et nous jugerons de la sainteté de leurs œuvres par la sainteté des avis que ce Saint leur donnoit. Nous allons recueillir ces avis d'un traité de piété qu'il a composé sur ces paroles : *Soyez attentifs sur vous même.*

« Ecoutez, dit-il, (a) mon très-cher frère, qui avez » renoncé au siècle, et qui êtes venu dans le désert » embrasser la vie solitaire. Demeurez ferme dans votre » résolution. Soyez fidèle à votre état et dans l'observance de la règle que vous avez embrassée. Avez-» vous bien commencé? persévérez et finissez de même; » mais apprenez en même temps que vous avez de » grands combats à soutenir, selon ces paroles de » l'Apôtre : (b) *Nous avons à combattre, non contre » des hommes de chair et de sang; mais contre les » principautés et les puissances, contre les princes » de ce monde.* Vous laissez le monde, laissez aussi » son orgueil et sa vanité. Vous avez renoncé aux ri-» chesses, n'en conservez plus le désir et les sollici-» tudes dans le cœur. Vous avez quitté vos parens, » soyez ferme dans votre résolution. Supportez avec » courage les peines qui accompagnent la vertu. Soit » qu'on vous dise des injures, qu'on vous fasse des ou-» trages, qu'on vous calomnie, qu'on vous oublie et » qu'on vous abandonne, supportez tout avec une pa-» tience qui ne se démente point.

» Deux hommes alloient de compagnie à une ville » éloignée de trente stades : (c) quand ils en eurent fait

(a) Tom. 2. p. 308. — (b) Ephes. 6. 12. — (c) C. 2.

» deux ou trois, ils se trouvèrent proche d'un bois
» en un lieu fort agréable. Comme ils le considéroient,
» l'un d'eux ne discontinua pas de marcher et se hâta
» de se rendre à la ville. L'autre voulut s'arrêter à
» l'ombre des arbres qui étoient touffus, et continua
» d'admirer les charmes de ce lieu. Il resta ainsi assez
» de temps en arrière; ensuite voulant sortir de l'om-
» bre et sentant la chaleur, il s'amusa de nouveau à
» contempler les charmes de cette campagne; mais
» tandis qu'il s'en réjouissoit beaucoup, une bête fé-
» roce sortit du bois, se jeta sur lui et le traîna dans
» sa caverne. Voici l'explication de cette parabole. Ces
» deux hommes représentent ceux qui ont commencé
» de marcher dans le chemin de la piété. L'ennemi
» voulant les arrêter dans leur voie, leur inspire les
» désirs de différens vices, de l'orgueil, de la vaine
» gloire, de l'ambition, etc. Celui qui a continué de
» marcher, représente les âmes fidèles. L'autre qui
» s'est arrêté, désigne ceux qui détournent leur es-
» prit des choses invisibles pour le porter aux choses
» sensibles. La chaleur qu'il craint, ce sont les tra-
» vaux de la vertu qu'il n'ose embrasser. Il est pris
» enfin et dévoré par une bête sauvage, et c'est l'état
» d'une âme éprise de l'amour des choses terrestres,
» qui s'y est attachée et fixée.

» Servons Dieu dans la sincérité de notre cœur. Ne
» nous laissons pas entraîner par de mauvais désirs.
» Ne nous attachons point à un habit, un capuce, une
» ceinture, un manteau trop propre, trop bien ajusté.
» Recherchons ce qu'il y a de plus vil, de plus bas, de

» plus simple, de plus modeste, de plus éloigné de la
» vanité, comme il convient à des saints. Méprisons
» tout ce qui est vain et frivole, et appliquons-nous
» à rendre notre homme intérieur agréable à Dieu.

» Si la chair vous livre des combats, (*a*) ne vous
» laissez pas aller à une crainte immodérée, et ne suc-
» combez point à ce qu'elle vous suggère, de peur de
» rendre votre ennemi plus hardi et plus insolent. At-
» tendez le Seigneur sans vous lasser : répandez de-
» vant sa bonté vos prières et vos larmes; il vous exau-
» cera; il vous tirera de cet abîme de misères. Ne
» vous laissez point abattre; ne vous découragez point;
» ne vous tourmentez point. Attendez, encore un coup.
» Vous n'aurez pas fini de prier, que le Seigneur vous
» dira : Me voici, et vous éprouverez son secours. »

Si nous n'étions point tentés, peut-être jugerions-nous mal de ceux qui le sont. Si nous n'éprouvions point ces combats, peut-être nous enflerions-nous d'orgueil. Ce n'est point un mal d'être attaqué des passions lorsqu'un cœur résiste; mais c'en est un de tomber par lâcheté devant ses ennemis, et de se laisser vaincre.

Invoquez le Seigneur dans l'affliction et la tribulation. (*b*) Consultez un homme pieux et craignant Dieu, qui par ses bons avis fortifiera vôtre âme contre les attaques de l'ennemi. Fuyez l'intempérance et les entretiens dangereux. Déchargez-vous sur le Seigneur de toute inquiétude, parce qu'il prend soin de nous. Travaillez pour vous procurer les choses nécessaires à

(*a*) C. 3. — (*b*) C. 5.

la vie tandis que vous jouissez de la santé. Ne vous affligez pas du travail, car ceux mêmes qui n'en font point ne souffrent pas moins de leur négligence et de leur inaction.

Ne vous fâchez point quand on vous dit la vérité. (*a*) Quand on s'irrite contre celui qui présente une médecine, c'est une marque qu'on ne veut point guérir et qu'on aime mieux croupir dans son mal. Embrassons de bon cœur la piété et chérissons-la. Soyez, mon cher frère, attentif sur vous-même. Ne vous réglez point sur les lâches, mais sur les vigilans. Ne marchez point à la suite de ceux qui se perdent, mais plutôt après ceux qui se sauvent. Ne vous rendez point esclave de vos passions; tâchez plutôt de vous délivrer de leur servitude. Vous êtes dans l'arène, montrez-vous comme un brave et généreux athlète. (*b*) *Le démon tourne autour de vous*, comme dit l'Ecriture, *ainsi qu'un lion rugissant, cherchant qui il pourra dévorer*. Voyez quelle est sa violence et sa cruauté.

Le Seigneur, en vous appelant à la religion, (*c*) vous a admis à ses noces; ne soyez point ingrat et revêtez-vous de la robe nuptiale, puisqu'on vous a fait la grâce de vous admettre dans l'ordre religieux. Appliquez-vous de toutes vos forces à remplir les devoirs de votre sainte profession, de peur d'être un jour rejeté et réprouvé. Soyez donc pieux, tempérant, humble, modeste, paisible, pacifique, prudent, chaste, comme vous l'avez promis à Dieu. Prenez garde qu'on ne puisse dire de vous que vous êtes un homme déso-

(*a*) C. 6. — (*b*) 1 P. 5. 8. — (*c*) C. 7.

béissant, téméraire, qui parle bas à l'oreille, un menteur, un murmurateur; mais faites plutôt qu'on loue votre obéissance, votre sincérité, votre modestie, votre silence. Faites qu'on puisse dire que vous aimez vos frères, que vous leur êtes officieux, que vous êtes un bon consolateur.

Ne nous élevons pas, mais plutôt abaissons-nous; car qu'avons-nous qui puisse nous enfler d'orgueil? Parmi les oiseaux du ciel l'aigle est le plus grand, et parmi les bêtes de la terre c'est le lion. Mais parmi les enfans des hommes, le plus grand est celui qui craint Dieu. Car notre Dieu, qui est infiniment grand et qui a créé toutes choses, élève celui qui le craint. (*a*) Ne haïssez personne dans votre cœur, et ne rendez point le mal pour le mal, mais tâchez d'acquérir la charité, quoi qu'il puisse vous en coûter; car l'Écriture élève cette vertu au-dessus de toutes les autres : elle la compare même au Créateur de l'univers, en disant : *Dieu est charité* (*b*).

Un frère du monastère consulta un ancien sur quelque difficulté. Et le vieillard lui répondit : Il en est des monastères comme des académies, où les uns promènent et discourent dans les salles, et les autres ont soin d'atiser le feu. Ce frère comprit tout le sens de cette comparaison et en profita. En effet, quand vous voyez des négligens, même parmi ceux qui ont vieilli sous l'habit de la religion, vous avez besoin d'un grand secours pour ne pas succomber à la tentation de les imiter, et aussi pour ne pas vous préférer à eux à cause

(*a*) C. 8. — (*b*) 1 Joan. 4. 8.

de votre tempérance et de votre continence. Mais écoutez celui qui dit d'être attentif sur vous-même et de garder votre âme avec soin. Nous ne serons pas justifiés par les œuvres des autres, ni les autres ne seront pas condamnés par les nôtres.

Veillez, mon cher frère, (*a*) de peur que l'ancien serpent ne vous apprenne à imiter ceux qui négligent leur salut. Soyez dans la maison du Seigneur un vase d'honneur, et non pas un vase d'ignominie. Si vous manquez à cette vigilance, vous serez accablé d'afflictions dans cette vie et dans l'autre. Ce que nous faisons contre la règle et la loi, ne tend qu'à notre condamnation. Ne soyez point comme ceux qui se contentent d'un extérieur de piété, et de porter l'habit religieux; de peur d'être semblable à un soldat qui est fait prisonnier, et qui n'a plus que la livrée de son prince. Souffrez courageusement les peines de cette vie. Dieu n'est pas injuste pour oublier nos bonnes œuvres. Il couronnera non-seulement ceux qui ont souffert pour la foi les tourmens des persécuteurs, mais aussi ceux qui se seront rendus agréables à ses yeux par les exercices de la vie religieuse et la charité.

Ecoutez, mon cher frère, ce que je vais vous dire : « Dans le monde, celui qui porte de riches habits s'at- » tire les regards des hommes; mais dans la profession » religieuse, celui qui méprise ces vanités et se con- » tente du nécessaire, s'acquiert une grande gloire » dans les cieux. Dans le monde, on se glorifie d'une » santé ferme, d'un corps robuste, des grandes riches-

(*a*) C. 9.

» ses ; mais dans l'état que nous avons embrassé,
» celui qui s'abaisse et s'humilie est véritablement
» élevé devant Dieu. N'aimons donc que ce qui plaît
» à Dieu, comme de bons et fidèles serviteurs. Ne
» considérons pas en cela ce qui nous en coûte de
» contradictions à souffrir. Ne nous laissons pas abat-
» tre, quand même nous serions pris par les barbares
» et livrés à leur servitude. Les prophètes ont été em-
» menés captifs dans une terre étrangère, sans que
» leur esprit se soit éloigné de Dieu. En effet, que
» notre homme extérieur soit vendu ou non, cela n'est
» pas en notre pouvoir; mais il dépend de nous que
» notre homme intérieur participe aux œuvres des im-
» pies, ou n'y participe pas. Voilà pourquoi les saints,
» fortement attachés à la vertu, ont repris les tyrans
» et méprisé les menaces de la mort. Or, mes frères,
» nous sommes les enfans des prophètes, et nous de-
» vons marcher sur leurs traces avec une foi ferme,
» pour mériter de leur être unis dans le ciel.

» Si quelqu'un vous manifeste ses pensées et vous
» découvre ses fautes, ne le condamnez pas comme
» coupable; mais pensez qu'il veut se corriger, et ré-
» jouissez-vous de sa conversion ; car cette déclara-
» tion est une preuve de son changement de vie : com-
» me au contraire on montre qu'on veut persévérer
» dans ses fautes quand on les tient cachées. Celui qui
» va en la compagnie des voleurs et des libertins ne
» les dénonce pas; c'est plutôt celui qui les abandonne.
» Recevez donc et consolez avec grande douceur celui
» qui vous découvre son cœur, et ce qu'il a de plus

» caché dans sa conscience : (*a*) *faisant réflexion sur* » *vous-même*, comme dit l'Ecriture, *et craignant* » *d'être tenté aussi-bien que lui.*

» Jetez les yeux sur saint Antoine, et voyez ce que » saint Athanase en a écrit. Il jeûnoit continuellement; » il portoit à nu un cilice, et au-dessus une robe de » peaux; il a essuyé de grands et longs travaux; il ne » savoit pas ce que c'étoit que d'user du bain; jamais » on n'a vu son corps à découvert que quand on l'en- » sevelit. Je n'entre pas dans un plus grand détail; » mais en même temps je dois vous faire remarquer » qu'il paroissoit beaucoup plus illustre, plus écla- » tant, plus fort et plus robuste que ceux qui font » bonne chère, qui usent du bain et qui sont vêtus ri- » chement.

» Si l'amitié d'un frère avec qui vous êtes lié de- » vient préjudiciable à votre âme, séparez-vous de » lui. Un saint a dit : tâchez de conserver la paix et » la charité avec tout le monde, mais gardez en toutes » choses une exacte modération. Je vous disceci, mon » très-cher frère, non pas pour vous porter à haïr le » prochain, mais pour vous éloigner du péché, etc.»

Nous ne pousserons pas plus loin cet abrégé des avis que saint Ephrem donne aux jeunes religieux; d'autant mieux que nous donnerons dans son lieu sa doctrine spirituelle. Mais on pourra comprendre par ce que nous venons de rapporter, dans quels principes de vertu on élevoit les religieux de son temps dans les monastères. On n'y parloit que de détachement du

(*a*) Gal. 6. 1.

monde et de mépris de ses vanités ; que de mortification, d'humilité, d'obéissance, de charité, de pauvreté volontaire, de chasteté et d'amour de Dieu. C'étoit en insistant sur ces points essentiels, et qu'on inculquoit fortement dans l'esprit des commençans, qu'on les faisoit passer jusque dans leur cœur, qu'on les leur faisoit goûter, qu'on étoit attentif à les leur faire pratiquer; et par ce moyen les monastères étoient de véritables écoles des vertus évangéliques, où on les cultivoit avec soin, on les conservoit fidèlement et on les pratiquoit parfaitement.

CHAPITRE VIII.

SAINT JACQUES, ANACHORÈTE ET ÉVÊQUE DE NISIBE, ET SAINT JULIEN, SOLITAIRE.

QUOIQU'IL y ait eu des hommes très-célèbres dans la Mésopotamie, on ne peut disconvenir que saint Jacques, dont nous allons parler, et saint Ephrem, n'en aient été les principaux ornemens. Cela paroîtra en particulier de saint Ephrem dans l'histoire que nous donnerons de sa vie. Quant à saint Jacques, ce que nous en allons dire sur des monumens authentiques, le prouvera suffisamment. (a) M. de Tillemont semble croire qu'il fut le père des anachorètes de cette pro-

(a) T. 7. pag. 261.

vince, n'y voulant pas faire remonter plus haut que de son temps, l'établissement de l'état monastique. Mais nous ne connoissons point d'auteur dans l'antiquité qui l'ait dit; et si, comme ce savant critique en convient, le temps auquel ce Saint a vécu ne permet guère qu'on dise que ce saint genre de vie y ait passé d'Egypte, il s'ensuit qu'il y étoit établi ou avant qu'il y eût des moines en Egypte, ou en même temps pour le plus tard. (*a*)

Nisibe, (*b*) ville fort célèbre sur les bornes de l'empire des Romains et de celui des Perses, dépendoit des premiers quand saint Jacques y prit naissance; mais elle passa ensuite sous la domination des Perses. Outre le nom de Nisibe, que les Syriens et les Assyriens lui donnoient, elle porta celui d'Antioche et le surnom de Mygdonie, à cause du fleuve Mygdone qui l'arrosoit et la divisoit en deux.

Ce fut donc dans cette ville que naquit sur la fin du troisième siècle, ou même plutôt, le Saint dont nous parlons, et nous le pouvons conjecturer ainsi par la suite de sa vie. (*c*) Gennade dit qu'il fut du nombre des confesseurs du nom de Jésus-Christ sous Maximien, ou plutôt sous Maximin, à qui la Mésopotamie obéissoit. C'est ce qui nous fait juger qu'il naquit avant la fin du troisième siècle; à moins qu'il n'eût été fort jeune quand il eut l'honneur de confesser la foi devant

(*a*) Cela, si l'on y fait bien attention, ne sert pas peu à justifier les actes de sainte Fébronie, que nous avons donnés contre l'opinion de ce docte écrivain.

(*b*) *Id.* p. 260. —(*c*) Genn. scrip. c.° 3.

le tyran. (a) Les Grecs assurent qu'il endura divers maux pour cette confession, et Nicéphore le compte entre les évêques du concile de Nicée, (b) qui portoient sur leurs corps les marques insignes de ce qu'ils avoient souffert dans les persécutions.

Cependant Théodoret ne parle point de cette circonstance de sa vie qui lui fait tant d'honneur, quoiqu'il eût occasion de la faire remarquer en parlant de ce qu'il fit au concile de Nicée. Mais si le silence de cet historien forme quelque doute là-dessus, il ne détruit pas le fait; parce qu'il ne nous donne qu'un abrégé de sa vie, et qu'à peine il parle de sa naissance, qu'il passe à son entrée dans la solitude. (c) « Il embrassa, » dit-il, la vie solitaire, et choisit pour sa demeure » le sommet des montagnes les plus élevées. Il y pas» soit dans les bois le printemps, l'été et l'automne, » n'ayant point de couvert, et quand l'hiver étoit » venu il se retiroit dans une caverne. Il ne se nour» rissoit que de ce que la terre produit d'elle-même, » c'est-à-dire des fruits sauvages et des herbes, et n'en » mangeoit qu'autant qu'il lui en falloit pour le sou» tien de sa vie. Il n'allumoit jamais de feu, soit pour » apprêter sa nourriture, soit pour se chauffer, et » n'avoit pour habit qu'une robe et un manteau de » poil de chèvre très-rude. »

Tandis qu'il affligeoit ainsi son corps pour le réduire en servitude, il engraissoit son âme d'une nourriture céleste, et lui procuroit la liberté entière de s'élever à Dieu dont il recevoit de divines communica-

(a) Men. p. 397. — (b) Niceph. l. 8. c. 14. — (c) Theod. phil. c. 1.

tions.

tions. Aussi acquit-il, en le contemplant avec une âme si pure et si dégagée des sens, des lumières extraordinaires. Le don de pénétrer dans le secret de l'avenir lui fut accordé, et sa foi lui faisoit obtenir de Dieu tout ce que sa sagesse lui permettoit de demander.

On croit qu'il fut fait prêtre, (*a*) et peut-être avoit-il cet ordre sacré quand, au rapport de Théodoret, il alla en Perse pour y visiter les chrétiens qui y étoient, (*b*) et pour les fortifier dans la foi et les animer par ses soins. C'étoit un temps où l'idolâtrie étoit en crédit sous les empereurs païens, et on pouvoit regarder les chrétiens de Perse, comme d'heureuses plantes qui s'élevoient dans la religion et qu'il falloit cultiver.

Il s'y fit respecter par deux miracles; l'un pour punir l'impudence de quelques filles, et l'autre pour corriger un mauvais juge. Comme il passoit auprès d'une fontaine, de jeunes filles qui y lavoient des robes, s'avisèrent de le regarder effrontément sans couvrir leur tête, ni abattre leurs robes qui étoient retroussées. Il fut indigné de leur immodestie, et pour les en corriger, il maudit la fontaine qui tarit sur-le-champ, et les maudit elles-mêmes, ce qui eut un si terrible effet que leur visage se trouva tout-à-coup ridé, et leurs cheveux qui étoient noirs devinrent blancs comme ceux d'une vieille femme. La frayeur les saisit à ce double châtiment; elles coururent à la ville, et dirent ce qui leur étoit arrivé. On le pouvoit assez connoître aux traits de leur visage et à la couleur de leurs cheveux; et tous ceux qui en furent témoins se hâtèrent de venir

(*a*) Genn. c. 1. — (*b*) Theod. *ibid.*



conjurer le Saint de faire cesser cette double punition. Il offrit sa prière à Dieu, après quoi il commanda aux eaux de revenir, et aussitôt la fontaine coula. Quant aux filles, il dit qu'on les appelât; mais comme elles n'osèrent paroître, il les laissa dans leur laideur, afin que leur punition apprît aux autres filles à être plus modestes.

Il fut témoin dans une autre rencontre, d'une sentence injuste qu'un juge persan rendit; et dans l'ardeur de son zèle pour l'équité, il brisa en mille pièces, par sa seule malédiction, une pierre d'une énorme grandeur, qui étoit tout auprès; ce qui épouvanta si fort ce juge et tous les assistans, qu'il révoqua sa sentence et en donna une toute contraire. Ce Saint dans cette rencontre imita, dit Théodoret, la douceur de son divin maître, en faisant tomber sa malédiction sur cette pierre plutôt que sur le juge, afin que la crainte que lui inspira l'effet qu'elle avoit eu sur ce corps insensible, le rendît plus équitable dans ses jugemens.

Ses prodiges le faisant admirer et aimer de tout le monde, et sa réputation étant répandue bien loin, on l'éleva à la chaire de Nisibe sa patrie; mais il fallut user en quelque façon de violence, et ce ne fut qu'à regret qu'il se vit obligé de quitter sa chère solitude. Il ne changea pourtant rien dans sa nourriture ni dans ses habits. Il jeûna, il coucha sur la terre comme auparavant, et il ajouta aux travaux de sa vie austère, ceux de sa charge pastorale; de sorte qu'il travailla beaucoup plus que quand il étoit dans le désert. Il prit un soin particulier des pauvres, des veuves et des or-

phelins. Il secouroit ceux qui étoient dans l'affliction, et réprimoit la méchanceté des oppresseurs : et pour tout renfermer en peu de mots, il portoit par une fidélité exacte à tous les devoirs de l'épiscopat, tout le poids de cet important ministère; mais c'étoit avec tant d'ardeur et de vigilance, qu'on voyoit bien que l'amour et la crainte respectueuse qu'il avoit pour le maître du troupeau qui lui étoit confié, le faisoient agir.

Sa charité pour les nécessiteux lui donna occasion de faire deux miracles à l'égard d'une même personne. Comme on connoissoit quelle étoit sa compassion pour ceux qu'il croyoit dans le besoin, étant un jour allé à un endroit peuplé, quelques pauvres vinrent au-devant de lui, et le prièrent de leur donner pour ensevelir un de leurs compagnons, qu'ils mirent devant lui comme s'il étoit mort. Le Saint les crut sur leurs paroles, leur fit donner de l'argent pour l'ensevelir, et pria pour lui afin que Dieu lui fît miséricorde; mais tandis qu'il offroit ses vœux à Dieu, ce pauvre expira sans qu'on s'en aperçût.

Après cet acte de charité il continua son chemin, et quand il fut un peu loin les pauvres vinrent à celui qui étoit couché à terre et lui dirent de se lever; mais ils le trouvèrent mort. Ils coururent aussitôt après le Saint, se jetèrent à ses pieds, lui demandèrent pardon de leur imposture, et le prièrent de redonner la vie à leur compagnon. Il le leur accorda, et rendit ainsi la vie à celui à qui sa prière l'avoit ôtée. La même chose étoit arrivée avant lui à saint Grégoire le thaumaturge,

(*a*) comme elle arriva ensuite à saint Epiphane; mais ces deux Saints laissèrent les fourbes dans la mort qu'ils avoient méritée; et saint Jacques ajouta au miracle d'avoir frappé de mort celui-ci, la grâce de le ressusciter.

Il faut le suivre à présent au grand concile de Nicée en 325, où l'hérésie d'Arius fut solennellement condamnée. Il y vint, dit Théodoret, comme un des principaux chefs de l'armée de Jésus-Christ, (*b*) et pour y combattre puissamment pour la défense de la foi catholique. Neuf ans après, l'empereur Constantin fit venir Arius à Constantinople, et commanda à saint Alexandre, qui en étoit évêque, de le recevoir à la communion de l'Eglise; car plusieurs évêques, dont les uns favorisoient ses erreurs, et d'autres crurent qu'il les avoit abjurées et s'étoit sincèrement converti, avoient intercédé pour lui. Mais Alexandre qui connoissoit mieux que personne son mauvais fonds, demeuroit ferme contre leurs instances. Saint Jacques se trouva dans ce temps-là à Constantinople, et conseilla au peuple de célébrer un jeûne de sept jours, pour implorer dans un si pressant besoin la miséricorde divine. Dieu vint en effet au secours de son Eglise, et la mort tragique d'Arius, que tout le monde sait, fut une preuve constante qu'il avoit exaucé les prières de saint Alexandre, de saint Jacques et des véritables catholiques.

Dieu voulut faire paroître d'une manière non moins éclatante, (*c*) combien ses prières étoient puissantes

(*a*) Greg. n. 91. v. Th. t. 3. p. 565. Sozom. l. 7. c. 27.—(*b*) Theod. *ibid.* — (*b*) Theod. *ibid.* et hist. l. 2. 30.

auprès de lui, quand Sapor, roi de Perse, vint mettre le siége devant Nisibe en 350. Il l'avoit déjà fait deux autres fois, en 338 et 346, et il en avoit été repoussé par les prières du Saint. Mais l'empereur Constance ayant appris la révolte de Magnence, et voulant aller en occident pour le combattre, Sapor crut trouver en 350 l'occasion favorable de revenir assiéger cette ville, qui étoit le plus puissant rempart de l'empire romain sur cette frontière. Il y vint donc avec une armée composée d'infanterie et de cavalerie, et d'un grand nombre d'éléphans. Il fit la circonvallation, il éleva des tours et employa toutes les machines dont on se servoit alors dans les siéges. Mais après soixante et dix jours de travaux, voyant qu'il n'avoit rien avancé, car les prières du saint évêque les rendoit inutiles, il s'avisa d'arrêter par une digue qu'il fit élever à quelque distance au-dessus de la ville, le fleuve Mygdone qui la traversoit. Il fit rompre ensuite la digue quand l'eau fut à sa hauteur, et la laissa tomber avec impétuosité contre la muraille, qui en fut renversée de ce côté-là.

Les Perses jetèrent alors de grands cris, croyant qu'ils pourroient donner aisément l'assaut, et ils le différèrent au lendemain, parce que l'inondation rendoit la place inaccessible. Mais durant la nuit les habitans réparèrent la brèche avec toute la diligence possible, tandis que saint Jacques prioit à l'église avec ceux de son troupeau qui n'étoient pas en état de travailler; de sorte que les Perses furent bien surpris de trouver le matin une nouvelle muraille, qu'on ne pouvoit monter qu'avec des échelles. Sapor s'approcha pour s'en

assurer, et dans sa surprise il crut voir l'empereur romain sur les murailles, dont la pourpre et le diadème jetoient un éclat merveilleux. Cela le mit en fureur contre ceux de ses officiers qui lui avoient persuadé d'entreprendre ce siége sur l'assurance que l'empereur étoit absent. Mais comme ils l'assurèrent que Constance partoit pour l'occident et étoit déjà à Antioche, il comprit ce que signifioit cette vision; car, dit Théodoret, c'étoit saint Jacques lui-même que Dieu lui faisoit paroître revêtu des marques de la dignité impériale. Ainsi ne doutant point que Dieu ne combattît pour les Romains, il jeta de dépit un javelot contre le ciel, comme pour se venger de lui.

Alors saint Ephrem, qui étoit disciple du Saint, le pria de jeter sa malédiction sur les ennemis, et le Saint étant monté sur une tour d'où il pût découvrir cette multitude infinie de Perses, il pria Dieu d'envoyer contre eux des moucherons pour faire mieux éclater sa puissance suprême par les plus petits animaux. Prodige étonnant ! il en vint aussitôt fondre sur eux une nuée entière. Ils entroient dans les trompes des éléphans, dans les oreilles et les nazeaux des chevaux et des autres bêtes, qui ne pouvant supporter la pointe de tant d'aiguillons, rompoient leurs brides et leurs harnois, jetoient par terre les cavaliers, mettoient le désordre dans les rangs et fuyoient en fureur où elles pouvoient. Ainsi Sapor ne pouvant résister à la puissance de Dieu, leva le siége honteusement, et se retira en diligence dans la capitale de son empire. Ce fut pour lui une époque; car étant rentré dans la

Mésopotamie en 360, (*a*) après avoir pris et ruiné Singare, il évita Nisibe et alla attaquer une autre place, quoiqu'il y eût près de dix ans que le Saint fût mort.

Les auteurs ne nous marquent pas le temps de sa mort : ils disent que ce fut sous Constance. Théodoret ajoute seulement qu'en persévérant et en s'avançant chaque jour de plus en plus dans la piété, il finit sa vie comblé de gloire; mais il y a apparence que ce fut en l'an 350, d'abord après la levée du siége, et peut-être le dernier jour d'octobre auquel les Grecs en font la fête. L'empereur Constantin avoit conçu une si grande estime du Saint quand il eut connu son mérite, (*b*) qu'il commanda à son fils que quand ce saint évêque seroit mort, il le fît enterrer dans la ville de Nisibe, afin qu'il en fût le défenseur, même après son trépas : c'étoit contre la coutume des Romains, qui n'enterroient jamais dans les villes. Constance l'exécuta fidèlement; mais Julien l'apostat étant parvenu à l'empire en 361, ordonna qu'on l'ôtât de la ville, soit en haine de la foi du Saint, soir pour détruire autant qu'il pouvoit tout ce que Constantin avoit fait.

Jovien, qui lui succéda, ayant été contraint par la nécessité des affaires, vers la fin de l'an 363, (*c*) de remettre Nisibe aux Perses, les habitans qui étoient chrétiens en sortirent tous, et enlevèrent le corps de leur saint protecteur. Ils ne laissoient pas, dit Théodoret, de chanter ses louanges parmi les larmes qu'ils versoient en abandonnant leur patrie, s'assurant que ce malheur ne leur seroit pas arrivé s'il eût été en-

(*a*) Am. l. 20. — (*b*) Genn. ill. c. 1. — (*c*) Am. l. 25.

core en vie. On ne sait point en quel endroit ils l'emportèrent ; mais on présume que ce fut dans le bourg qu'ils bâtirent près d'Amide, (a) auquel ils donnèrent le nom de Nisibe.

Nous plaçons à la suite de saint Jacques de Nisibe, (b) saint Julien, solitaire au territoire de cette ville et compagnon de saint Ephrem, qui eut beaucoup de part à sa confiance, et qui a écrit sa vie. Il étoit originaire d'Occident, et peut-être Goth, ou de quelque nation ennemie des Romains, puisque saint Ephrem dit qu'il étoit barbare. Nous ne savons rien de plus de son pays, ni de sa jeunesse, sinon qu'il s'abandonna d'abord à l'intempérance et au libertinage, comme il l'avoua depuis à ce Saint avec beaucoup d'humilité et de contrition. Il fut ensuite pendant long-temps à Héliopolis dans le Mont-Liban, esclave d'un maître idolâtre. Mais la grâce lui ayant touché le cœur pour connoître la vérité et la mettre en pratique, il régla sa conduite sur sa foi, et quoiqu'esclave des hommes, il acquit devant Dieu, la liberté de ses enfans. Son maître, attaché à l'idolatrie ainsi que les habitans d'Héliopolis, le fit beaucoup souffrir à cause de sa foi; mais la mort le délivra de sa tyrannie, et il en profita pour embrasser la vie monastique.

Nous ne savons pas précisément quel lieu il choisit pour sa retraite. Il paroît pourtant que ce fut au voisinage de Nisibe, puisque nous verrons dans le chapitre suivant, que saint Ephrem, qui y demeuroit dans une congrégation de religieux, avoit sa cellule peu éloignée

(a) Chron. alex. p. 606. — (b) Ephr. t. 3. p. 761.

de la sienne, et qu'ils se visitoient de temps en temps. Quoiqu'on ne puisse douter qu'il n'y eût d'excellens religieux dans cette congrégation, elle n'étoit pas si parfaite dans tous ses membres, qu'il ne se trouvât parmi eux des lâches et des négligens, qui exerçoient la vertu des bons par une espèce de persécution domestique. Saint Julien eut beaucoup à souffrir de leur part; mais il le surmonta par son humilité et sa patience.

En effet, dès qu'il entra dans la vie solitaire, il en embrassa toutes les pratiques avec une ferveur extraordinaire, et s'exerça dans toutes les vertus de sa profession avec un courage et une générosité merveilleuse. Comme il étoit robuste, il ne s'épargna point dans les travaux de la pénitence, et ne se proposa pas moins que de marcher dans cette pénible carrière sur les traces des plus anciens. Il gardoit fidèlement sa cellule, où il vivoit dans la retraite et le silence autant qu'il étoit en son pouvoir. Il s'y occupoit à faire des voiles de navire, pour ne point manger son pain sans l'avoir gagné : mais tandis que ses mains étoient appliquées au travail extérieur, son homme intérieur se nourrissoit de la méditation des vérités divines, et s'entretenoit dans des sentimens d'une salutaire componction. Il avoit même fait dans sa cellule un enfoncement ou petit réduit en forme de tombeau, dans lequel il se cachoit souvent, comme s'il eût déjà été enseveli; ce qui servoit à lui rendre la pensée de la mort plus présente, et à exciter dans son cœur de saints gémissemens.

Saint Ephrem nous le représente comme un homme

presque toujours livré aux larmes et aux autres sentimens d'une vive contrition. Il s'y abandonnoit même si fort, que quelquefois en passant devant sa cellule on l'entendoit pousser des cris et des lamentations comme ceux qui pleurent après les morts qu'on va ensevelir. Il aimoit Dieu de toutes les affections de son cœur, et c'étoit pour se rendre toujours plus agréable à ses yeux, qu'il travailloit à acquérir toutes les vertus le plus parfaitement qu'il pouvoit. Son saint historien nous donne une preuve bien touchante de la tendresse de son amour pour ce divin maître. Il dit que s'étant aperçu que quelques livres qu'il avoit dans sa cellule étoient beaucoup gâtés, et surtout que dans tous les endroits où se trouvoit le nom de Dieu, ou du Seigneur, ou de Jésus-Christ, ou du Sauveur, les lettres en étoient effacées, il lui en demanda la cause. « Je » ne puis vous rien cacher, lui répondit Julien ; mais je » fais comme la femme pécheresse. Vous savez que » quand elle approcha du Sauveur, elle arrosa ses » pieds de ses larmes et les essuya de ses cheveux. » De même partout où je trouve le nom de Dieu, je » l'arrose de mes larmes pour obtenir de lui la rémis- » sion de mes péchés. » Saint Ephrem lui répondit en souriant : je souhaite que Dieu selon sa bonté récompense votre dévotion ; mais néanmoins je vous prie d'épargner les livres.

Un frère lui déclara le dessein qu'il avoit d'aller dans le fond du désert pour tâcher d'y découvrir des anachorètes dont toute la vie se passoit dans la contemplation, et lui proposa de l'y accompagner. Il ne vou-

lut pas le faire sans prendre conseil, et s'adressa pour cela à un autre frère qu'il jugeoit très-propre à le décider avec prudence. Il y a apparence que ce frère n'étoit autre que saint Ephrem, qui n'a point voulu se nommer par modestie. Mais il l'en dissuada en lui disant qu'il valoit bien mieux qu'il se tînt en repos dans sa cellule, pour chercher dans ce repos la perfection, que de courir le désert pour des choses peu considérables et fort incertaines, cela n'étant point nécessaire pour l'avancement dans la vertu.

En effet, saint Julien profita admirablement dans le secret de sa cellule. Il y partageoit tout son temps entre l'oraison et le travail des mains, durant lequel on pouvoit même dire qu'il n'interrompoit point son oraison, occupant toujours son esprit de saintes pensées, et entretenant son cœur dans la sainte componction. Il y combattoit aussi les tentations de la concupiscence avec une vive force; il réprimoit tous les mouvemens des passions; il fuyoit avec soin les occasions par lesquelles l'ennemi pouvoit lui tendre des piéges, et surtout l'entretien des femmes. Il vivoit dans une continence parfaite et dans une pauvreté entière. Son obéissance répondoit à ses autres vertus, et il étoit si exact à se rendre à l'office divin et aux prières communes quand il entendoit le signe, qu'il tâchoit toujours de s'y trouver le premier. Saint Ephrem remarque aussi qu'il y étoit avec autant de modestie et une humilité aussi respectueuse, que s'il eût été véritablement devant le tribunal de Jésus-Christ.

Il persévéra ainsi pendant 25 ans dans l'obéissance

et la patience qu'il eut occasion de pratiquer jusqu'à la mort par les contradictions de ceux qui voyoient dans sa piété la condamnation de leur lâcheté et de leur négligence; et il mourut enfin, ou plutôt, comme dit saint Ephrem, il alla jouir de la gloire éternelle que sa douceur, son humilité, sa contrition, sa patience invincible, et ses autres vertus lui avoient acquise. Ce fut pour saint Ephrem un grand sujet d'affliction d'être privé de la compagnie d'un si saint personnage. Il lui étoit uni d'une amitié très-étroite : elle étoit fondée sur le mérite qui vient de la sainteté, et qui justifioit bien les larmes qu'il répandit sur sa séparation. Comme saint Ephrem étoit encore à Nisibe quand Sapor vint l'assiéger en 350, il y a lieu de croire que saint Julien mourut vers ce temps-là, ou peu auparavant. Nous ne pouvions donner un plus sûr garant de sa vie, qu'un historien aussi pieux et aussi sincère que saint Ephrem, et qui l'a connu pendant longtemps et jusqu'à sa mort. Sa fête est marquée dans le martyrologe au 9 de Juin.

CHAPITRE IX.

SOLITAIRES D'ÉDESSE.

SAINT ÉPHREM,

Solitaire et diacre de la même ville.

Edesse étoit distinguée entre les villes d'orient par la piété de ses habitans et par les saints solitaires qui florissoient dans son territoire, tels que furent saint Ephrem dont nous allons parler, saint Barses, Euloge, saint Aphraates, saint Julien surnommé Sabas, et tant d'autres éminens en vertus. Saint Isidore de Séville croit que cette ville fut fondée par Nembrod, (*a*) et qu'elle porta d'abord le nom de Jaré ou Arach, comme dit saint Jérôme. Elle reçut le nom d'Edesse lorsqu'elle fut rebâtie par Séleucus premier roi de Syrie, (*b*) à cause d'une ville du même nom en Macédoine. Elle fut la capitale de l'Osrhoëne, et eut longtemps ses rois particuliers, qui se qualifioient princes d'Edesse, ou de l'Osrhoëne. Ils prenoient tous le nom d'Augare ou Abgare, qui signifie *le grand*. Le second de ce nom régnoit du temps de Jésus-Christ: (*c*) Eusèbe l'appelle un très-puissant prince des nations d'audelà de l'Euphrate. Il dit que ce fut lui qui écrivit à

(*a*) Isid. orig. heb. l. 15. — (*b*) Hier l. heb. — (*c*) L. 1. c. 13.

Jésus-Christ, et en reçut une lettre, où il lui promit de lui envoyer un de ses disciples qui le guériroit de ses maux, et lui donneroit la vie à lui et aux siens. C'est ce qu'on trouvoit dans les archives publiques d'Edesse. En effet, après l'ascension du Sauveur, saint Thomas y envoya saint Thadée, l'un des 70 disciples, qui guérit ce prince, fit beaucoup de miracles, et instruisit les habitans des mystères de la foi chrétienne.

Si quelque chose peut nous certifier ce récit d'Eusèbe, dont tous les savans ne conviennent point, c'est que cette ville peut être comptée entre celles qui embrassèrent plutôt le christianisme. Ses habitans se signalèrent par leur zèle et leur constance dans le temps des persécutions. Saint Chrysostôme nous apprend que sous l'empereur Dioclétien, (a) quelques saintes d'Antioche s'y retirèrent comme dans le lieu le plus digne de leur servir de refuge et de port. L'empereur Julien ayant passé l'Euphrate pour aller en Perse, refusa d'y entrer, et la laissa à gauche, donnant pour raison qu'elle étoit toute chrétienne; et du temps de la persécution de Valens, empereur arien, on compta autant de confesseurs de la divinité de Jésus-Christ, qu'il y avoit de personnes, tant hommes que femmes et enfans.

Mais ce qui acquit encore une grande gloire à cette ville, que Rufin appelle la ville des peuples fidèles, (b) c'est d'avoir servi pendant plusieurs années de théâtre au zèle et à la piété du très-célèbre saint Ephrem. (c) Nous pouvons bien l'appeler ainsi après les éloges

(a) Chrys. t. 1. or. 51. — (b) Ruf. l. 11. c. 5. — (c) Boll. 1. febr.

magnifiques que lui ont donnés tous ceux qui l'ont connu, et on doit ajouter qu'il en a eu de tout le monde, parce qu'il a rempli le monde entier de la bonne odeur de sa sainteté.

Il n'emprunta aucun éclat de ses parens, (a) si l'on en juge selon les maximes du siècle; car il nous apprend lui-même que ses ancêtres étoient des étrangers qui vinrent à Nisibe en Mésopotamie, où il prit naissance, et qu'ils y vécurent du travail de leurs mains et des aumônes qu'on leur faisoit. Ses aïeux s'avancèrent un peu plus, ils cultivèrent les champs, et son père et sa mère, qui vivoient dans la même condition, possédèrent quelques terres aux environs de la ville. Mais dans cet état, qui ne présentoit aucun titre de distinction aux yeux du monde, ils en avoient un qui les distinguoit excellemment aux yeux de Dieu; car ils étoient unis par le sang à des martyrs, et eux-mêmes avoient confessé le nom de Jésus-Christ devant les juges, dans la persécution de Dioclétien.

Ce fut donc de parens si respectables selon la religion que naquit saint Éphrem, sous le règne du grand Constantin, ou même un peu auparavant. S'il ne trouva pas dans sa maison les trésors périssables de la terre, il put beaucoup s'y enrichir des trésors célestes, par les instructions et les exemples de piété qu'il eut de ceux dont il avoit reçu la vie. Il trouvoit également dans ses voisins de quoi s'édifier dans la piété, et les récits qu'on lui faisoit de tant de souffrances que les Saints avoient endurées dans la persécution, et dont

(a) Ephr. t. 3. pag. 605.

la mémoire étoit toute récente, ne pouvoient que l'animer à s'y soutenir, ainsi que les maximes de la sainte Ecriture, dont ses parens prirent soin de le nourrir spirituellement.

Cependant dans la confession qu'il a faite des fautes de sa jeunesse, il s'accuse de beaucoup de défauts qu'il avoit dès lors, comme d'être un querelleur et un envieux, toujours prêt à se mettre en colère pour les moindres choses. Il dit aussi qu'il avoit douté de la providence, et avoit presque été persuadé que les événemens de la vie n'arrivent que par hasard. Il déplore encore une action qu'il attribue à sa malice, et dont Dieu ne tarda pas de le punir, pour lui faire connoître que rien n'échappe à sa sagesse et à sa justice.

« Mes parens, dit-il, (*a*) m'envoyèrent un jour lors» que j'étois encore jeune, à la campagne. En y allant » je passai par la forêt, où je vis sur le soir une vache » d'un pauvre homme, qui étoit pleine et près de met» tre bas, et qui paissoit tranquillement. Je pris des » pierres et je me mis à la poursuivre long-temps, » jusques à ce qu'elle tomba et mourut; de sorte que » les bêtes la dévorèrent dans la nuit. Je rencontrai » ensuite le pauvre à qui elle appartenoit, qui me de» manda si je ne l'avois point vue; mais je ne lui ré» pondis que par des injures. »

Telles furent les fautes de sa jeunesse, dont il s'accusoit en présence des frères quand il eut embrassé la vie monastique, et qu'il déplora toujours amèrement. Mais si l'on considère qu'il parle de tous les états de sa

(*a*) T. 2. pag. 261, et t. 3. pag. 599.

vie,

vie, comme de celle d'un très-grand pécheur, et qui avoit sujet de craindre plus qu'aucun autre la sévérité des jugemens de Dieu, on trouvera que quoiqu'il ne fût pas innocent, (*a*) surtout en occasionant la mort de cette vache, on pouvoit aussi l'attribuer plutôt à une simple saillie de jeunesse, et à une envie de se divertir à faire courir cet animal, sans songer à ce qui en arriveroit, qu'à une malice affectée de lui nuire.

Quoi qu'il en soit, le Saint nous raconte ensuite comment Dieu l'en punit, et comment il lui fit connoître qu'il châtie les hommes pour les crimes qu'ils peuvent bien cacher quelquefois aux autres hommes, mais qui ne le sont jamais à ses divins yeux. En effet, environ un mois après qu'il eut fait cette faute, ses parens l'ayant de nouveau envoyé à leur maison des champs, la nuit le surprit, et un berger l'invita à s'arrêter chez lui; mais ce berger s'étant enivré, des loups entrèrent dans la bergerie durant qu'il dormoit, et dispersèrent le troupeau. Ceux à qui il appartenoit se saisirent d'Ephrem, ainsi que du berger, le lièrent et le menèrent devant le juge, l'accusant d'avoir fait entrer dans la nuit des voleurs dans la bergerie, qui avoient enlevé leur troupeau; et il y a apparence que le berger le leur avoit fait croire ainsi pour se disculper lui-même.

Nonobstant les sermens que fit Ephrem qui se sentoit innocent, le juge le fit mettre en prison avec le berger, mais séparés l'un de l'autre, en attendant qu'il pût être éclairci. Il trouva dans la prison où on l'enferma, un bourgeois qu'on y détenoit comme coupable d'adul-

(*a*) Vid. Till. t. 8. pag. 738.

tère, et un paysan accusé d'avoir commis un meurtre. Ils étoient pourtant innocens de ces crimes; mais ils ne l'étoient pas devant Dieu, d'un autre qu'ils avoient commis, et pour lequel sa justice les poursuivoit : car le bourgeois avoit rendu pour cinquante écus un faux témoignage contre une jeune veuve fort pieuse, en l'accusant de libertinage pour favoriser la cupidité de ses deux frères, qui voulurent la faire priver par cette noire calomnie de la portion qui lui revenoit légitimement de la succession de son père, et ils y avoient malheureusement réussi : et le paysan ayant vu un homme qui se noyoit, l'avoit laissé périr, quoique ce pauvre homme l'appelât à son secours, et qu'il l'eût pu sauver en lui donnant seulement la main.

Dieu permit que saint Ephrem se trouvât dans la même prison avec ces deux hommes, et ensuite avec d'autres qu'on amena quelque temps après, et qui étoient à peu près dans des cas semblables, afin de le convaincre toujours plus par ces exemples que rien n'échappe à sa providence. Il passa ainsi sept jours, et le huitième il vit en dormant un personnage d'un aspect terrible, mais qui lui demanda avec beaucoup de douceur ce qu'il faisoit dans cette prison. Il lui en dit le sujet en pleurant; et ce personnage, qui ne pouvoit être qu'un ange, lui dit en souriant : qu'à la vérité il étoit innocent du crime pour lequel on l'avoit arrêté; mais qu'il devoit se souvenir de ce qu'il avoit fait depuis peu de jours, et des pensées qu'il avoit eues contre la providence. Il lui fit connoître aussi que ceux qui étoient avec lui n'étoient point coupables non plus

des crimes dont on les avoit accusés, mais que Dieu vouloit les punir pour d'autres inconnus aux juges, et qu'ils n'avoient pu cacher à ses yeux.

Ephrem s'étant éveillé, n'eut pas de peine à se ressouvenir de la vache dont nous avons parlé. Il rapporta ce songe aux autres, qui ne purent désavouer leur crime caché, et ce qu'ils lui dirent lui fit encore mieux comprendre que ce n'étoit pas un songe ordinaire qu'il avoit eu, mais une instruction que Dieu lui avoit donnée par le ministère d'un ange sur l'équité de ses jugemens. Le même personnage lui apparut la nuit suivante, et lui dit ces paroles : « Vous verrez demain ceux » qui vous font souffrir par leurs calomnies. » Cela le rendit fort triste, ne sachant ce qui lui en arriveroit. Ceux qui étoient avec lui l'interrogèrent sur le sujet de sa tristesse, et quand il le leur eut dit, ils ne craignirent pas moins que lui.

Le jour étant venu, le gouverneur s'assit sur son tribunal, se fit amener Ephrem avec les deux autres qu'on lui présenta chargés de chaînes. Ces deux-ci furent appliqués à la question avec cinq autres qu'on avoit saisis, parmi lesquels se trouvoient les deux frères de la jeune veuve dont nous avons parlé, et contre laquelle le bourgeois prisonnier avoit porté un faux témoignage, Dieu manifestant toujours plus à Ephrem, par ces différens exemples multipliés, l'équité de sa providence. Il fut spectateur des tortures qu'on leur fit souffrir, et il fondoit en larmes, croyant qu'on le tourmenteroit aussi. Par surcroît d'affliction les assistans se moquoient de lui, et lui disoient qu'il n'étoit plus temps de pleu-

rer, que son tour viendroit, et qu'il auroit dû plutôt craindre de commettre le crime.

Cependant on ne lui fit rien souffrir, et on le ramena en prison avec les autres. Comme il devoit venir un nouveau gouverneur, ce changement fut cause qu'ils furent encore environ deux mois tous ensemble. L'ange lui apparut une troisième fois, et lui dit : « Hé » bien, Ephrem, reconnoissez-vous à présent que » Dieu gouverne le monde par un jugement très-équi- » table? Oui, Seigneur, répondit-il en pleurant; mais » puisque vous m'avez fait la grâce de le connoître, » ayez encore pitié de votre serviteur et tirez-moi de » cette prison, afin que je puisse me faire moine et » servir Jésus-Christ mon Seigneur. Vous serez inter- » rogé encore une fois, lui dit l'ange, et puis délivré.» Ephrem lui représenta qu'il ne pouvoit pas soutenir les menaces du juge, ni les douleurs de la question. Mais l'esprit bienheureux lui répondit; qu'il eût bien mieux valu ne rien faire contre son devoir. Il le rassura pourtant, et lui dit que le gouverneur qui devoit venir lui rendroit la liberté.

Au bout de soixante et dix jours le nouveau gouverneur se fit amener les prisonniers, et les jugea tous selon qu'ils le méritoient. Ephrem lui fut présenté étant presque nu et chargé de chaînes, et il se trouva que le juge, qui étoit de son pays et connoissoit très-particulièrement ses parens, le reconnut aussitôt. Il eût bien voulu lui donner des marques d'affection; mais comme il falloit agir selon les lois, il l'interrogea, et apprit de lui comment il avoit été mis en prison. Sur

sa réponse il fit appliquer le berger à la question, où les coups de fouet l'obligèrent de confesser la vérité : ainsi l'innocence d'Ephrem fut reconnue, et le juge le renvoya absous.

La nuit suivante le même esprit lui apparut, et lui dit : « Retournez chez vous et faites pénitence de votre » péché. Apprenez par ce qui vous est arrivé, qu'il y » a un œil qui voit tout. » Il lui fit ensuite des menaces terribles, et ce fut la dernière fois qu'il lui parla. Le Saint racontoit tout ceci dans un plus grand détail à ses religieux, et Dieu, qui lui préparoit de très-grandes grâces, et qui l'avoit destiné pour porter sa parole de salut aux hommes, voulut par ces événemens l'établir dans une profonde humilité, et imprimer bien avant dans son cœur la crainte de ses jugemens, afin qu'il vécût dans la componction, et qu'il en inspirât les salutaires sentimens aux autres.

On en jugera mieux par ses propres paroles, lorsque dans la suite étant au monastère il entretenoit ses frères des circonstances de sa conversion. « Accablé, dit- » il, d'affliction, et le visage couvert de mes larmes, » je suis venu : (a) mais hélas ! je ne sais si j'ai satis- » fait à la justice divine. Je demande donc à tout le » monde le secours de leurs prières, parce que j'ai » fait à mon âme une profonde blessure. Ce ne sont » pas les visions que j'ai eues qui me troublent ; ce » sont les pensées que j'ai écoutées qui me tourmen- » tent. Un ange apparut à Pharaon, et lui prédit ce » qui devoit arriver ; mais il n'en fut pas converti.

(a) Ephr. t. 3. p. 601.

» Jésus-Christ dit à ceux qui ont prophétisé en son » nom : Je ne vous connois point, vous qui faites des » œuvres d'iniquité. Je sais que ce que j'ai vu est vrai : » je l'ai bien éprouvé ; mais l'injure que j'ai faite à » Dieu me tourmente. Car n'est-ce pas détruire la di» vinité que d'attribuer au hasard tout ce qui arrive ? » Je suis assuré de ma faute ; je m'en suis repenti ; » mais je ne suis pas sûr d'avoir apaisé la colère de » Dieu et de me l'être rendu favorable. »

Pour reprendre à présent le fil de son histoire, il ne différa pas d'un moment à exécuter l'ordre qu'il avoit reçu et la promesse qu'il avoit faite. Il se retira sur la montagne, auprès d'un saint vieillard qui y vivoit en solitude ; et s'étant prosterné à ses pieds, il lui raconta tout ce qui lui étoit arrivé, et obtint de lui de le prendre sous sa conduite. Comme les historiens disent qu'il vécut dans une congrégation de moines avec saint Julien dont nous avons parlé au chapitre précédent, nous ne savons point si le vieillard à qui il s'adressa étoit le supérieur de cette congrégation, ou s'il y passa après avoir fait sous lui ses premiers essais de la vie monastique. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'ayant embrassé la solitude dès sa jeunesse, il y fit des progrès si rapides dans toutes les vertus, qu'on le perdit, pour ainsi dire, de vue dans la perfection à laquelle il s'éleva. Il n'avoit pas étudié la philosophie des hommes ; mais il acquit celle de Dieu. Il se renferma dans sa solitude pour y acquérir, à la faveur du repos de la retraite, cette vie parfaite à laquelle il aspiroit de toute l'affection de son

cœur. Il vécut dans un si grand dépouillement de toutes choses, que quoique son humilité le portât à dire toujours du mal de lui-même, aussi sincère dans ses paroles qu'il étoit humble dans ses sentimens, il put assurer dans la vérité, comme il le déclara à ses disciples dans la suite lorsqu'il étoit près de mourir, qu'il n'avoit jamais eu ni bourse, ni bâton, ni besace, ni or, ni argent, ni aucune autre possession sur la terre, comme il l'avoit appris de ce que Jésus-Christ avoit dit à ses disciples : aussi compare-t-on sa pauvreté à celle que les apôtres avoient pratiquée, et on le regarda comme un modèle parfait de cette vertu.

Il joignit à ce dénûment de toutes choses le combat contre lui-même, matant son corps par de grandes austérités pour le soumettre à la raison, et domptant par les jeûnes, les veilles et les autres travaux, les affections déréglées. Il lui étoit assez ordinaire de passer plusieurs jours de suite sans manger. Il étoit ennemi du sommeil, et n'en prenoit qu'autant qu'il étoit nécessaire pour vivre, le regardant comme un ennemi, et employant, pour tâcher de le vaincre, tout ce que lui inspiroit le désir ardent qu'il avoit de s'avancer dans la vertu. C'étoit pour cela qu'il couchoit à terre, et ajoutoit bien d'autres mortifications. Il s'accuse dans sa confession de ne s'être pas appliqué au travail des mains; mais c'est un effet de son humilité qui lui faisoit exagérer ses moindres imperfections comme de grandes fautes; car s'il ne s'y appliqua pas aussi fortement que d'autres solitaires ont pu le faire, il ne fut jamais à charge à personne pour sa subsis-

tance ; et il recommande si souvent dans ses ouvrages ce saint travail, qu'on voit aisément que voulant en inspirer la pratique aux autres, il ne s'en dispensoit pas lui-même.

Dieu bénit sa pénitence par le don de chasteté dont il le favorisa particulièrement ; car on sait qu'elle est un don qui vient de lui. Son amour pour cette vertu angélique l'a fait comparer au patriarche Joseph, et elle paroissoit autant en son corps, qu'elle décoroit son âme. Il ne laissoit pourtant pas de veiller sur ses sens, et de s'éloigner des occasions dangereuses ; et c'étoit pour la conserver avec plus de sûreté qu'il évitoit avec soin de voir les femmes. Le démon lui en suscita pourtant qui voulurent lui tendre des piéges, comme nous le dirons dans la suite ; mais il eut toujours le bonheur de s'en délivrer à la honte de cet ennemi.

Le zèle avec lequel il entreprit de se renoncer, lui fit surmonter aussi les défauts qui lui venoient de son caractère. Il étoit naturellement sujet à la colère, mais il vint à bout de la vaincre ; et on remarqua que depuis qu'il se fut rendu solitaire, il ne s'y laissa jamais aller ; au contraire il passa toujours pour être très-doux, patient et paisible. (*a*) Sozomène et les vies des Pères des déserts nous rapportent ce trait de sa modération. Il avoit jeûné plusieurs jours, et comme ensuite il voulut prendre quelque nourriture, celui qui lui portoit le pot de terre où étoit ce qu'il lui avoit préparé, le laissa tomber et le cassa. Le Saint le voyant tout hon-

(*a*) Sozom. l. 3. c. 16.

teux, lui dit pour le consoler : ne vous affligez pas, mon frère; puisque le souper ne vient pas à nous, allons-nous-en à lui, et s'étant assis auprès du pot cassé, il mangea d'un air gai ce qu'il en put tirer.

Passant un jour par une ville, (a) quelques personnes qui le virent voulant éprouver sa vertu, dirent à une femme de mauvaise vie de l'aborder. Elle le fit effrontément, et lui dit quelques paroles peu décentes, soit pour le séduire, soit pour le mettre en colère. Il lui répondit sans s'émouvoir : Suivez-moi; et lorsqu'ils furent à un endroit où il y avoit le plus de peuple, il lui dit : faisons ici ce que vous voulez. Comment, lui dit cette femme, n'en aurions-nous pas honte devant tant de gens ? Si donc vous rougiriez de pécher en présence de tout ce monde, lui répartit-il, vous le devez bien davantage de le faire devant Dieu, qui pénètre jusque dans le fond des abîmes. Cette leçon la remplit d'étonnement : elle se retira toute confuse, sans avoir pu lui donner le moindre mouvement de colère.

Quoiqu'il pratiquât toutes les vertus à un éminent degré, celle dans laquelle il excella davantage fut l'humilité. Toute son espérance étoit en Dieu, et par la confiance qu'il avoit en lui, il n'y avoit rien sur la terre qui le touchât que sa pure gloire. Il fuyoit tellement celle des hommes, qu'on ne pouvoit le louer qu'il n'en souffrît étrangement dans son cœur. Saint Grégoire de Nysse, qui rapporte ceci, dit à ce propos qu'une personne le louant en sa présence, la peine

(a) Vit. pp. t. 5. lib. 10. c. 21.

qu'il en eut parut d'abord sur son visage : on le vit changer de couleur, baisser les yeux contre terre, demeurer interdit et couvert de confusion, et suer par tout le corps. (a) Sozomène nous apprend aussi qu'ayant été élu évêque d'une ville qu'il ne nomme point, comme on cherchoit le moyen de l'emmener pour le faire consacrer, à peine l'eut-il appris qu'il s'en alla au milieu de la place, contrefaisant la démarche d'un fou, déchirant ses habits et mangeant devant tout le monde : et il le fit si bien, que ceux qui vouloient le prendre crurent qu'il avoit réellement perdu l'esprit, ce qui les détermina à se retirer. Quand il vit qu'ils s'en alloient, il prit aussi son temps pour s'enfuir, et se tint caché jusques à ce qu'il sût qu'on en avoit élu et sacré un autre.

Mais pour être convaincu de sa profonde humilité, il ne faut que lire ses ouvrages, où il n'a rien oublié pour persuader tout le monde qu'il étoit un très-grand pécheur; et cela paroît encore en particulier de celui que nous avons de sa confession et de sa conversion à Dieu, où il entre dans le détail de ses défauts et de ses fautes, dans le temps même qu'il étoit honoré de tout le monde, et qu'il avoit déja beaucoup écrit pour le bien des âmes, comme s'il eût voulu détruire par là les idées avantageuses qu'il avoit si justement méritées. Il se soutint dans les mêmes sentimens jusqu'à la fin de sa vie; et son testament, dont nous parlerons en son lieu, en est une preuve non moins évidente qu'édifiante.

(a) Sozom. l. 3. c. 16.

On peut regarder comme un effet de son humilité ses soupirs et ses larmes, dont il avoit reçu le don avec tant d'abondance, qu'elles étoient intarissables. Saint Grégoire de Nysse dit là-dessus: « On ne peut » parler de ses larmes sans en verser soi-même. Il lui » étoit aussi ordinaire d'en répandre, qu'il est naturel » aux hommes de respirer. Il pleuroit nuit et jour, et » il n'étoit pas un seul moment sans pleurer, hors le » peu de tems qu'il donnoit au sommeil. Tantôt il pleu» roit les péchés des hommes, et tantôt les siens pro» pres. Ses soupirs succédoient à ses larmes, ou plu» tôt ils étoient l'effet de l'abondance de ses larmes. Il » se faisoit en lui comme un circuit merveilleux de » ses soupirs qui faisoient couler ses larmes, et de ses » larmes qui excitoient ses soupirs; en sorte qu'on ne » pouvoit bien discerner lequel des deux étoit la cause » de l'autre, parce qu'ils se suivoient sans interruption.

» On en sera aisément persuadé, ajoute saint Gré» goire, en lisant ses ouvrages; car non-seulement on » reconnoît ce don précieux dans ce qu'il a écrit pour » porter les autres à régler leurs mœurs et à embrasser » la pénitence, mais même dans les éloges qu'il a faits » des Saints. On le voit toujours pleurant, et toujours » il revient à ses sentimens de componction. C'étoient » là comme les richesses de son âme pénitente, qu'il » présentoit à tout le monde. »

Il semble que son humilité jetoit de plus profondes racines dans son cœur, à mesure que sa réputation s'étendoit davantage. Plus on l'estimoit, plus il paroissoit vil et méprisable à ses propres yeux. Lorsqu'étant

à Edesse, où nous le suivrons bientôt, on recouroit à lui pour recevoir ses instructions, il y trouvoit un nouveau sujet de s'humilier en se regardant comme ces scribes et ces pharisiens, de qui Jésus-Christ disoit au peuple de faire ce qu'ils disoient, mais de ne pas imiter leurs œuvres. Il lui sembloit même, quand on lui demandoit des avis, que c'étoit pour le porter à s'instruire lui-même en parlant aux autres. Rien n'est si touchant que ce qu'il a dit dans la préface d'un traité des vertus et des vices, qu'il fit pour quelques religieux étrangers qui étoient venus pour le consulter.

« Que vous êtes heureux, mes frères bien-aimés de » Jésus-Christ, leur dit-il, (a) de mener une vie si » louable et si utile ! et que je suis malheureux de » n'en mener qu'une inutile ! Oui, mes frères, je vous » estime bienheureux de vous être rendus par là amis » de Jésus-Christ et de ses anges; mais qui pourra » pleurer assez mon sort d'avoir irrité mon Dieu par » l'inutilité de mes œuvres? Vous êtes heureux, puis- » que vous acquérez le ciel par une vie sainte et une » immense charité; et j'admire comment vous avez » entrepris un long et pénible voyage pour l'utilité de » vos âmes; mais ce qui m'étonne davantage, c'est » que vous soyez venus de si loin demander des avis » salutaires à un homme méprisable et à un pécheur » tel que je suis. Vous êtes rassasiés, et vous vous » adressez à un homme consumé de faim. Ceux qui » reçoivent avec abondance la rosée spirituelle de la » grâce, viennent demander à boire à celui qui sèche

(a) Ephr. t. 1. p. 25.

» de soif. Ceux qui ont goûté les douceurs de la vertu, » viennent à un homme plongé dans l'amertume de ses » péchés. Comment vous qui êtes riches, demandez-» vous à un pauvre ? Comment vous qui êtes si sages, » consultez-vous un grossier et un ignorant? Comment » vous qui vous portez bien, cherchez-vous des remè-» des auprès d'un malade? Vous êtes libres, et je suis » un vil esclave. Vous êtes fervens, et je suis un lâ-» che. Vous brillez par vos vertus, et je demeure dans » mon indigence. Vous êtes par votre tempérance, vo-» tre chasteté, toutes vos bonnes œuvres, la bonne » odeur de Jésus-Christ, et je ne suis qu'infection à » cause de ma lâcheté. »

Il poursuit le reste de cette préface sur le même ton. On n'y voit qu'un entier anéantissement de lui-même; et quoiqu'il prononce autant d'oracles que de paroles, il n'y a que lui qui ne s'en aperçoit pas, parce que les bas sentimens qu'il a de lui-même l'empêchent de faire attention sur ce qu'il dit de sublime, de précieux et de saint. C'étoit en effet l'esprit de Dieu qui parloit par sa bouche, comme c'étoit ce même esprit qui le conservoit dans une profonde humilité. Et cela lui avoit été manifesté dans une vision que saint Grégoire remarque qu'il eut dans sa jeunesse, où il lui sembla voir sortir de sa langue une vigne chargée de fruits, qui crût si fort, qu'elle remplissoit toute la terre, et que tous les oiseaux venant manger de ses fruits, plus ils en prenoient plus, il en restoit. Ce symbole exprimoit parfaitement d'une part le choix que Dieu avoit fait de lui pour répandre sa parole dans

les cœurs des peuples ; et de l'autre, cette humilité si constante et si sincère, qui fit qu'en communiquant aux autres ce qu'il avoit reçu du ciel, il en demeura également rempli, sans que ni l'orgueil, ni la gloire du monde qui flatte l'amour propre, lui en pussent rien dérober.

Il étoit encore à Nisibe lorsqu'en 350 Sapor, roi des Perses, assiégea cette ville, comme nous l'avons dit dans la vie de saint Jacques ; et ce fut lui qui fit monter ce saint évêque sur la muraille pour maudire les ennemis. Il y a apparence qu'il fut disciple de ce grand Saint, ou tout au moins qu'étant à portée de le voir souvent, il en profita pour s'instruire toujours plus des vertus. Nous croirions aussi que la mort de saint Jacques et celle de saint Julien, son voisin de cellule et son confident, lui furent une occasion de quitter Nisibe pour aller à Edesse, s'il falloit s'arrêter à des conjectures ; mais saint Grégoire de Nysse nous en donne une autre raison.

« Il ne changeoit point de lieu, dit-il, par son pro-
» pre esprit, mais selon que l'esprit de Dieu, qui l'ins-
» truisoit intérieurement, le lui inspiroit pour le bien
» des âmes. Alors, fidèle à sa voix par une parfaite
» soumission à ses ordres, il alloit où le Seigneur l'ap-
» peloit ; et ce fut ainsi qu'imitant l'obéissance d'A-
» braham, il sortit de sa patrie pour se rendre à Edes-
» se, n'étant pas juste qu'un soleil si éclatant demeu-
» rât plus long-temps caché. »

Le Saint se proposa aussi dans ce voyage d'y honorer les choses saintes, dit encore saint Grégoire, appa-

remment les reliques de l'apôtre saint Thomas qu'on y révéroit, et de conférer avec un grand personnage pour profiter de ses lumières, comme il étoit destiné pour y communiquer les siennes aux autres. Saint Grégoire ne nomme point ce personnage; mais il y en avoit de très-illustres à Edesse et aux environs, comme saint Barses qui mourut en 379, et qui pouvoit bien être évêque en 350, et saint Julien Sabas, etc.

En approchant de la ville, il pria le Seigneur que le premier qu'il rencontreroit fût quelqu'un qui lui parlât des saintes Ecritures. Mais il fut bien étonné quand, au lieu d'une personne de science et de piété, il se trouva une courtisane à la porte même. Il en détourna ses yeux avec quelque chagrin, et se plaignit intérieurement à Jésus-Christ de ce qu'il n'avoit pas exaucé sa prière, n'y ayant point d'apparence que cette créature entrât en discours avec lui sur des sujets des livres saints. La courtisane pourtant s'arrêta et le regarda fixement. Ephrem s'en aperçut et l'en reprit; mais elle lui répondit : je fais ce que je dois en vous regardant, puisque je suis femme et que j'ai été tirée de vous qui êtes homme : mais vous, au lieu de me regarder, regardez la terre d'où vous avez été tiré. Le Saint admira cette repartie, et loua la puissance incompréhensible de Dieu qui nous accorde quelquefois par les voies qui nous paroissent les moins propres, les grâces que nous lui demandons; et il avoua qu'il avoit beaucoup trouvé à profiter de cette réponse. (a) Sozomène qui raconte aussi cette histoire, dit que le Saint fit là-

(a) Sozom. t. 3. c. 16

dessus un livre qui fut un de ceux que les Syriens estimoient le plus ; mais il n'est point parvenu jusqu'à nous.

La maison où il logea étoit vis-à-vis de celle d'une autre courtisane, (*a*) et il ne le savoit point. Après qu'il y eut passé plusieurs jours, cette femme lui dit : mon Père, donnez-moi votre bénédiction. Il tourna les yeux vers la fenêtre pour voir qui c'étoit, et l'ayant aperçue, il lui répondit : je prie Dieu qu'il vous bénisse. Mais, répliqua la femme, vous manque-t-il quelque chose dans votre hôtellerie? (*b*) Il ne me manque, lui dit-il, que quelques pierres et un peu de terre pour boucher la fenêtre par laquelle vous voyez ici. Vous me traitez bien durement, lui dit cette femme, pour la première fois que je vous parle ; et tout de suite elle lui fit une proposition telle qu'il pouvoit l'attendre d'une libertine. Si vous le voulez, lui repartit le Saint, allons au milieu de la ville. Elle se récria sur la honte qu'il y auroit à le faire, et le Saint en prit occasion de lui représenter que si elle craignoit la vue des hommes, elle devoit rougir à plus forte raison sous les yeux de Dieu qui est présent partout, et qui, au jour du jugement, rendra à chacun selon ses œuvres. Cette femme fut si touchée de sa remontrance, qu'elle vint se jeter à ses pieds, fondant en larmes, et lui dit : « Serviteur de Jésus-Christ, mettez-» moi, je vous en conjure, dans la voie du salut, afin » que Dieu me pardonne tous les crimes que j'ai com-» mis. » Le Saint la confirma par plusieurs paroles

(*a*) Boll. 1. febr. § 5. pag. 74. — (*b*) Greg. Nys. de Ephr.

qu'il

qu'il lui dit de la sainte Ecriture, dans le désir de faire pénitence. Il la mit dans une maison religieuse, et par là hors des occasions du péché.

Pour lui, il continua ses exercices de la vie solitaire, et se retira dans un monastère; mais il n'y put demeurer caché, soit que sa réputation l'eût annoncé à Edesse avant qu'il y vînt, soit que son mérite, quand il y fut arrivé, y fût aussitôt connu; car on l'obligea de se partager entre le repos de la cellule et le ministère de la parole, non-seulement pour donner des instructions particulières à ceux que la confiance si bien fondée en ses lumières et sa piété attiroit auprès de lui, mais encore pour prêcher publiquement au peuple. Il fut élevé au diaconat et fut attaché à l'église d'Edesse, ce qui l'y fixa tout-à-fait : c'est pour cela qu'il est toujours qualifié diacre d'Edesse. Quoique le ministère de la prédication ne fût pas une fonction ordinaire de son ordre, l'obéissance qu'il devoit à son évêque l'y obligea, et d'ailleurs sa charité ne lui permit point de s'en excuser, bien qu'il craignît toujours d'être davantage condamné devant Dieu pour avoir annoncé les maximes évangéliques, que son humilité lui faisoit croire qu'il ne pratiquoit pas lui-même.

Le discours sur le sacerdoce, qu'on a placé à la tête de ses ouvrages, est un sermon fait au clergé. Comme la prédication fut sa fonction principale, il convient pour ceux qui l'exercent que nous nous étendions ici sur les dispositions qu'il y apportoit, sur les grâces qu'il reçut du ciel pour s'en acquitter dignement, sur le zèle avec lequel il s'y appliquoit, sur les sentimens

dont il l'accompagnoit, sur les fruits de salut qu'il produisoit. Nous le puiserons dans les bonnes sources, pour ne rien avancer que d'indubitable. Saint Basile, saint Grégoire de Nysse, Théodoret, Sozomène, les ouvrages mêmes du Saint nous serviront de garans.

Saint Ephrem n'avoit pas été élevé dans les sciences humaines. Il ignoroit les sciences des Grecs; il ne parloit que sa langue naturelle, qui étoit la syriaque; mais il en acquit toute la pureté : il l'enrichit même par diverses poésies qu'il composa. Il étudia aussi la logique et les règles du raisonnement, se fixant pourtant à ce qui pouvoit lui être utile, et laissant ce qui lui parut superflu. Mais il fit sa principale étude de la sainte Ecriture, des dogmes de l'Eglise et des fausses opinions des hérétiques, pour les réfuter comme il devoit : voilà ce qui concerne les secours extérieurs.

Ce qui contribua à le faire réussir dans son ministère, fut la pureté de son cœur, par laquelle il mérita de recevoir de Dieu le don de science et le don de la parole d'une manière miraculeuse, et qui le fit admirer, comme on l'a admiré dans tous les temps, et que nous le faisons encore aujourd'hui dans ce qui nous reste de ses ouvrages. Son humilité lui a fait dire qu'il n'avoit pu apprendre la philosophie des hommes; mais Dieu montra qu'il l'avoit partagé avantageusement de sa sagesse, comme nous le dirons plus bas.

C'étoit principalement aussi par ces dons merveilleux qu'il discernoit avec plus de pénétration la vérité de l'erreur, et ce qui étoit plus propre à convaincre et

à toucher ses auditeurs, que ce qui pouvoit moins y servir. Et que ne devoit pas faire un homme qui faisoit son étude presque continuelle des livres saints, et son exercice de l'oraison, et qui s'y portoit avec un cœur excellemment disposé à recevoir les lumières que Dieu communique à ceux dont il ouvre l'esprit pour comprendre ses plus sublimes vérités?

Il ne s'engageoit point à ce ministère sans avoir invoqué la parole éternelle qui donne aux autres la grâce de la parole. Il s'y préparoit par la prière et par les larmes, et supplioit ses auditeurs d'y joindre aussi les leurs, afin d'obtenir de Dieu la grâce de leur rendre ses discours utiles, persuadé par son humilité qu'ils étoient plus dignes que lui d'être exaucés du père de lumière. Il mêloit quelquefois dans ses discours des élévations à Dieu, et les terminoit aussi par des prières: ce qui fait qu'on en trouve encore de si touchantes dans ses ouvrages qui nous restent.

Voici, par exemple, une prière qu'il adresse à Dieu au milieu d'un discours qu'il a fait sur la componction. « Dieu de bonté et de miséricorde, je vous en » conjure par vos miséricordes, ne me placez pas à » votre gauche avec les boucs, parmi ceux qui vous » ont irrité, et ne me dites pas, *je ne vous connois* » *point*; mais que votre clémence donne à mes yeux » une source de larmes, afin que je ne cesse point de » pleurer et de gémir. Percez, brisez mon âme de douleur et de componction; abaissez mon esprit et humiliez mon cœur, et faites-en le temple de votre sainte » grâce; car encore que je sois un pécheur, que j'aie

» commis l'iniquité, que j'aie fait des actions impies,
» je frappe néanmoins continuellement à votre porte;
» encore que je sois lâche et négligent, je marche
» pourtant toujours dans votre voie. »

La pureté d'intention avec laquelle ce grand Saint exerçoit le ministère de la parole, mérite d'être remarquée. Outre l'obéissance qui l'avoit engagé dans sa mission, c'étoient un ardent amour de Dieu et une charité très-pressante pour le salut du prochain, qui le guidoient et qui l'animoient à le faire. Son humilité qui l'accompagnoit partout, lui rendoit en quelque façon ce ministère onéreux, parce qu'il eût mieux aimé recevoir des instructions que d'en donner, et qu'il craignoit de se condamner lui-même en combattant les vices des autres. Mais son zèle amoureux pour la gloire de Dieu, et sa compassion pour les âmes, qu'il ne pouvoit voir périr sans en être pénétré d'une amère douleur, lui faisoient surmonter sa crainte, et le rendoient saintement courageux pour annoncer les vérités évangéliques.

« Hé quoi, dit-il dans un de ses discours, me tairai-
» je de peur de me condamner? Et quel autre moyen
» ai-je, mon Dieu, de vous témoigner mon zèle et
» mon amour? Je parlerai donc et je ne cesserai de par-
» ler; car j'aime mieux être condamné, pourvu que
» j'accomplisse le ministère que vous m'avez confié. Je
» veux bien mourir, pourvu que vous soyez glorifié.
» Que les païens connoissent par là la force et la puis-
» sance de l'amour. Que les juifs voient quelle est l'ar-
» deur du zèle que j'ai pour vous, et que je puis mourir

» pour vous, sans que ni le fer, ni le feu, ni les au-
» tres supplices m'ôtent la vie. »

On voit aussi dans ses différens discours, qu'il regardoit comme une de ses principales obligations de faire profiter le talent de la parole que Dieu lui avoit donné. Il ne pouvoit se résoudre à voir périr ses frères, ou par l'ignorance de leurs devoirs, ou par les mauvais conseils, ou par la séduction des faux docteurs, sans faire tout ce qu'il pouvoit pour les sauver. Il croyoit qu'il gagneroit beaucoup pour lui en profitant aux autres; et que comme on se perd en perdant les autres, il expieroit ses propres péchés en guérissant ceux des autres. Enfin il s'efforçoit de sortir de la langueur où il se plaignoit d'être, en tâchant d'animer les autres à la vertu.

On remarque encore qu'il parle dans ses discours d'une manière pleine de tendresse et d'affection, en suppliant, en pressant, en conjurant; mais il ne laisse pas d'y joindre quelquefois la force et des répréhensions véhémentes. Un seul exemple sur une infinité d'autres que nous en pourrions rapporter, suffira pour le faire voir. (*a*) « Mon affliction, dit-il, m'oblige de par-
» ler; mais mon indignité me ferme la bouche. Ma
» douleur me presse de faire éclater ma voix; mais
» mes péchés m'ordonnent de me taire. Puis donc que
» je me trouve pressé des deux côtés, il me sera plus
» avantageux de rompre le silence que de le garder. (*b*)
» Qui donnera de l'eau à ma tête, et à mes yeux une
» fontaine de larmes, pour pleurer nuit et jour les plaies

(*a*) T. 3. p. 539. — (*b*) Jerem. 9. 1.

» de mon âme et l'extrême relâchement de la vie re-
» ligieuse : relâchement qui se répand et se fortifie
» tous les jours ?

» Nos pères ont fait fleurir dans leur temps la vie
» religieuse : ils l'observoient parfaitement. Ces grands
» modèles de vertus étoient comme des astres lumi-
» neux qui répandoient une lumière éclatante dans
» tout le monde. Ils menoient une vie sainte au mi-
» lieu même des hérétiques et des impies. Ils for-
» çoient, en quelque façon, leurs ennemis et leurs
» persécuteurs d'admirer leur innocence et la pureté
» de leurs mœurs, et les rendoient leurs imitateurs.
» Aujourd'hui nous menons une conduite toute diffé-
» rente. Il n'y a plus parmi nous de ces hommes doux,
» pacifiques, qui souffrent patiemment les injures et
» les outrages. Tous au contraire sont colères, em-
» portés, querelleurs ; tous sont lâches, paresseux, dé-
» daigneux ; tous cherchent la propreté et la vanité
» dans les habits ; tous ambitionnent la vaine gloire ;
» tous sont amateurs d'eux-mêmes, etc. »

Saint Grégoire de Nysse nous fait admirer cette source merveilleuse de science que l'Esprit saint avoit mise dans son esprit ; « en sorte, dit-il, que quoique
» les paroles coulassent de sa bouche comme un tor-
» rent, elles étoient trop lentes pour exprimer ses
» pensées. Quelque prompte que fût sa langue, elle
» succomboit à cette foule d'idées que son esprit lui
» fournissoit : elle égaloit la vitesse des autres esprits,
» mais non pas la rapidité du sien. C'est pourquoi il
» pria Dieu de modérer ce fonds inépuisable qu'il lui

» avoit donné, en lui disant : Retenez, Seigneur, les
» flots de votre grâce; car cette mer de science qui
» cherchoit à se décharger par sa langue, l'accabloit
» en quelque façon, les organes de la parole ne pou-
» vant suffire à ce que son esprit lui présentoit pour
» l'instruction des autres. »

Cette fécondité admirable de la science que l'Esprit saint lui communiquoit, avoit été manifestée dans une vision à un vieillard respectable par sa piété. C'est encore saint Grégoire qui le rapporte. « Un vieillard très-
» éclairé, dit-il, aperçut une troupe d'anges qui en
» descendant du ciel tenoient un livre écrit dedans et
» dehors, et s'entredisoient : à qui faut-il donner ce li-
» vre? Les uns nommoient une personne, les autres
» en nommoient une autre d'entre ceux qui paroissoient
» les plus saints dans ce temps-là; et après les avoir
» examinés, ils disoient tous ensemble : il est vrai
» qu'ils sont saints et de véritables serviteurs de Dieu;
» mais on ne peut pas leur donner ce livre. Enfin,
» après en avoir nommé beaucoup d'autres également
» saints, ils s'accordèrent tous à dire : Ce livre ne peut
» être confié qu'à Ephrem, si doux et si humble de
» cœur; et ils le lui donnèrent aussitôt. Ce vieillard
» ayant vu ceci, se hâta de se rendre à l'église, où il
» entendit saint Ephrem qui prêchoit alors avec tant de
» grâces et de fruit, qu'il reconnut la vérité de la vi-
» sion qu'il avoit eue. Il ne put douter que le Saint-
» Esprit ne lui inspirât ce qu'il disoit, et admira la
» grâce si abondante qu'il avoit reçue. » Sozomène
» rapporte la même histoire, qu'on trouve aussi dans

les vies des Pères des déserts. On remarque une autre vision à peu près semblable dans l'histoire de sa vie, que nous ne rapportons point pour abréger.

Mais nous ne saurions omettre les effets que les exhortations de saint Ephrem faisoient sur le cœur de ceux qui l'écoutoient. C'est encore saint Grégoire de Nysse qui nous l'apprend. « Il n'étoit guères de ses au» diteurs, dit-il, qui pût résister à la force de ses dis» cours, et qui ne se déterminât à se convertir sincè» rement, en voyant cette abondance de larmes dont » il accompagnoit ses paroles de vie. Quel étoit le » cœur, eût-il été plus dur que le diamant, qui ne fût » ramolli et qui ne pleurât ses péchés par une vérita» ble pénitence? Quel naturel barbare et cruel n'étoit » pas adouci et changé par ce miel si doux et si salu» taire qui sortoit de sa bouche? Qui fut jamais si éloi» gné de la pénitence et si fort livré aux voluptés des » sens, qui après l'avoir entendu parler des châtimens » que Dieu réserve aux pécheurs après cette vie, ne » pensât sérieusement à corriger la sienne et à effacer » ses fautes par les larmes de la pénitence? »

On peut juger encore des impressions que ses discours faisoient sur les peuples, par celles que firent depuis ses écrits. C'est encore saint Grégoire qui le remarque. « Car, dit-il, lorsqu'on veut faire entendre » qu'une chose ne peut pas se faire, on dit en pro» verbe, qu'elle est aussi impossible qu'il le seroit de » fléchir la dureté d'un caillou. Mais l'expérience nous » a appris dans saint Ephrem, qu'il a fait ce prodige; » car il ramollit et il brisa par la force de ses paroles,

» des cœurs encore plus endurcis que les cailloux. On » ne peut lire aussi ce qu'il dit de l'humilité sans re- » noncer à toute l'enflure de l'orgueil et sans entrer » dans des sentimens de mépris de soi-même. Ce qu'il » dit de la charité anime à une sainte ferveur, et en- » courage à tout souffrir pour Dieu. L'éloge qu'il fait » de la chasteté la fait paroître si aimable, qu'on se » sent porté à se consacrer tout à Dieu par cette belle » vertu. Quel homme, quand il parle du dernier avé- » nement de Jésus-Christ ! Il le fait avec tant de force, » et en représente l'effrayant appareil avec tant d'éner- » gie, qu'il semble qu'on est actuellement présent de- » vant le trône du souverain Juge ; et il n'y a que la » réalité seule qui puisse nous en donner une plus vive » idée. »

Nous nous sommes étendus sur cette partie de la vie du Saint, parce qu'elle en est une des plus considérables, et qu'elle est très-propre à servir de modèle à ceux qui sont engagés par leur caractère et par une mission légitime, à distribuer le pain de la parole aux peuples. Pourrions-nous leur proposer un plus beau modèle? Quelle disposition de cœur dans saint Ephrem ! quelle droiture dans ses intentions ! quel zèle pour la gloire de Dieu, et quel désir du salut des âmes ! Combien étoit-il éloigné de se complaire en lui-même de la grandeur du talent qu'il avoit reçu de Dieu ! Avec quelle douceur, quelle tendresse, et en même temps quelle véhémence parloit-il ! Quelle sublimité dans ses pensées, quelle grandeur dans ses sentimens, quelle noblesse dans ses expressions, quelle effusion de cœur

dans son zèle ! Il avoit toutes les qualités extérieures qui font le prédicateur parfait, et toutes les vertus intérieures qui doivent accompagner la sainteté de son ministère. Il ébranloit, il ramollissoit, il renversoit, il brisoit les cœurs. Rien ne lui résistoit. Mais il touchoit, parce qu'il étoit puissamment touché lui-même ; et c'est ainsi que Dieu bénissoit les travaux qu'il soutenoit pour sa gloire et pour son amour.

Quoique nous ayons dit que saint Ephrem eut corrigé son naturel porté à la colère dans sa jeunesse par la grande douceur qu'il acquit en travaillant efficacement à se modérer, cependant comme cette douceur étoit en lui une vertu de charité, qui ne ralentissoit point l'ardeur de son zèle lorsqu'il s'agissoit de la gloire de Dieu et du bien des âmes, il s'élevoit avec une force et une vigueur apostoliques plus particulièrement contre les ennemis de la foi. Aussi tant qu'il vécut il ne cessa de poursuivre les hérétiques, qui étoient de son temps en grand nombre, et il réussit à retirer de leurs piéges quantité de personnes qu'ils avoient séduites. Saint Grégoire dit que quand il les attaquoit, il paroissoit à leur égard comme un athlète expérimenté et victorieux contre un enfant qui est sans force.

Aucune considération humaine, aucune crainte ne pouvoit l'empêcher de se déclarer hautement pour la doctrine catholique. Quoique l'impiété d'Arius dominât de son temps en orient, et qu'elle fût protégée par les puissances du siècle, il se montra toujours dans ses paroles et dans ses écrits le défenseur intrépide du dogme de la Trinité sainte, increée, et consubstan-

tielle, et de la divinité de Jésus-Christ. Il combattoit les anciens hérétiques et ceux qui paroissoient de son temps. Il ruina même par avance celles qui devoient naître après lui, comme de Nestorius et d'Eutyche, Dieu les lui ayant fait connoître par la lumière des prophéties. Nous verrons encore ceci plus particulièrement en parlant de son testament. Il ne poursuivit pas les païens avec moins de force; et enfin, sans avoir besoin de l'érudition des Grecs, et par la grâce qu'il avoit reçue de Dieu, il lançoit de si terribles traits en sa langue naturelle contre tous ces adversaires de la foi, qu'il les accabloit sous ses coups puissans.

Un hérétique nommé Bardesane, qui avoit donné son nom à sa secte, et son fils Harmone, s'étoient rendus célèbres dans l'Osrhoëne et l'avoient infectée de leurs erreurs. Pour les mieux faire glisser dans les esprits, Harmone, instruit dans les sciences des Grecs, s'en étoit servi pour faire à leur imitation des poésies en langue syriaque, qu'il avoit mises en musique, et qui avoient d'autant plus paru agréables aux Syriens, qu'on tient qu'avant cet hérétique on n'avoit point d'usage de semblables chants. Saint Ephrem voyant le préjudice que cela pouvoit porter à la foi, se servit du talent que Dieu lui avoit donné de la poésie, et ayant bien étudié les mesures qu'Harmone avoit observées, il composa sur les mêmes airs des hymnes pleines des vérités catholiques, tant en l'honneur de Dieu et de ses saints, que sur divers autres points de doctrine; de sorte que le peuple y trouvant la même harmonie, et s'instruisant des vérités qu'il devoit apprendre, laissa

les chansons de l'hérétique, et ne chanta plus que celles du Saint, (a) ce qui servit même dans la suite à rendre les fêtes des martyrs plus solennelles et plus gaies, comme nous l'apprenons de Théodoret et de Sozomène.

Quoique saint Ephrem fût très-occupé dans le ministère de la prédication et dans les fonctions de son ordre, il ne laissoit pas de vivre en retraite et dans sa solitude autant qu'il le pouvoit. Son état de solitaire lui étoit infiniment cher, et il en conservoit toujours l'habit et les pratiques. (b) Il faisoit son séjour ordinaire dans son monastère et dans sa cellule, d'où il ne sortoit que pour remplir les devoirs de sa mission et de la place qu'il avoit dans le clergé. C'étoit dans ce monastère qu'il recevoit tous ceux qui venoient s'édifier auprès de lui et écouter ses excellentes instructions.

Il y a parmi ses ouvrages une lettre qui porte son nom, et qui est très-digne de lui, par laquelle il paroît qu'il avoit été supérieur de ce monastère; mais comme il étoit souvent obligé de se trouver à Edesse pour satisfaire aux devoirs du diaconat, il en avoit remis le gouvernement à un frère nommé Jean, et y avoit vécu depuis en simple religieux. Cela fait qu'un nommé Théodose l'ayant extrêmement pressé de le recevoir dans son monastère, il l'avoit renvoyé à Jean comme à l'abbé, et qu'il ne recevoit personne avec lui sans le consulter auparavant, en quoi l'on voit quelle

(a) Theod. h. l. 1. c. 22. Sozom. l. 3. c. 16. — (b) Vit. pp. l. 11. c. 301.

étoit son humilité. Par cette même vertu il honoroit les différentes pratiques, même extraordinaires, de quelques solitaires de ce temps-là, par lesquelles ils abattoient leur corps pour sauver leur âme, et il s'anéantissoit en disant que sa lâcheté l'empêchoit de rien faire de semblable.

Nous avons dit que saint Ephrem avoit quitté Nisibe sa patrie pour demeurer à Edesse, et qu'il ne l'avoit fait que par le mouvement du Saint-Esprit; c'est saint Grégoire de Nysse qui nous l'assure, (*a*) et il ajoute que ce fut par le même esprit qu'il fit le voyage d'Edesse à Césarée en Cappadoce, pour y voir le grand saint Basile qui en étoit évêque. Tout ce qui lui arriva dans cette visite, prouve manifestement que c'étoit Dieu qui la lui avoit inspirée. Saint Basile le connoissoit déja de réputation, soit lorsqu'il avoit été en Mésopotamie vers l'an 357, soit par ce que lui en avoit dit saint Eusèbe de Samosate, qu'il visita en 372.

Saint Ephrem, (*b*) qui nous rapporte lui-même en partie ce qui lui arriva, dit que s'étant trouvé à la ville (c'étoit Césarée), et Dieu voulant lui manifester les effets de sa miséricorde, il entendit une voix qui lui dit: Levez-vous, Ephrem, et allez recevoir des pensées et des instructions dont vous pouvez vous nourrir. Il répondit d'abord avec cet empressement que son ardent désir pour le bien lui inspiroit: Seigneur, où le pourrai-je trouver? Et la même voix répondit: J'ai dans ma maison un vase qui brille et qui est magnifique, il vous fournira cette nourriture. A ces pa-

(*a*) Greg. in Ephr. — (*b*) Tom. 3. Or. in S. Bas. p. 722.

roles, saisi d'étonnement et d'admiration, il se rendit à l'église; et à peine étoit-il au vestibule, que le désir de le voir lui fit aussitôt regarder par la porte dans le saint temple, et il découvrit dans le sanctuaire saint Basile, ce vase d'élection exposé en présence de son troupeau, dont tous les yeux étoient fixés sur lui, et qui lui présentoit avec la majesté d'une éloquence céleste le divin pâturage, c'est-à-dire la loi évangélique, la doctrine de saint Paul, et tout ce qui peut inspirer du respect pour nos sacrés mystères. Mais Dieu lui ouvrant les yeux d'une manière miraculeuse pour manifester des choses plus cachées, ou plutôt la source qui fournissoit à ce saint docteur ces eaux de vie qu'il répandoit sur ses heureuses ouailles, il aperçut une colombe blanche comme de la neige, et resplendissante de lumière, assise sur son épaule, qui lui disoit à l'oreille les choses qu'il prêchoit à son peuple. Ephrem se mit alors à louer hautement la sagesse de ce saint docteur, et la magnificence de Dieu qui sait si bien glorifier ceux qui le glorifient.

Comme il s'exprimoit en sa langue syriaque, on pouvoit ouir sa voix sans entendre ce qu'il vouloit dire; mais quelques-uns des assistans à qui cette langue n'étoit pas inconnue, le comprirent et demandèrent qui étoit cet étranger qui louoit ainsi leur évêque. Dieu fit connoître en même temps à saint Basile que c'étoit saint Ephrem, et après la fin de l'assemblée l'ayant fait appeler, il lui demanda par un interprète pourquoi il l'avoit ainsi loué devant tout le monde; il ajouta, vous êtes donc Ephrem qui avez si généreusement

baissé le cou sous le joug salutaire de Jésus-Christ? Ah! répondit-il, je suis plutôt cet Ephrem qui me suis écarté de la voie du salut.

Saint Basile le prit alors par la main, l'embrassa et lui présenta une table chargée, non de viandes corruptibles, mais de vérités éternelles. Il lui parla des moyens de se rendre agréable à Dieu, d'éviter le péché, de dompter les passions, de se rendre favorable le souverain Juge, et d'arriver à la perfection évangélique. Mais il le fit avec tant d'onction, qu'Ephrem ne pouvant plus contenir les effets que ses paroles avoient faits dans son cœur, s'écria en fondant en larmes: ô mon Père! n'abandonnez pas un lâche et un paresseux: mettez-moi dans le droit chemin; ramollissez mon cœur de pierre. Dieu m'a conduit à vous afin que vous preniez soin de mon âme, et que comme un pilote expérimenté conduit heureusement son vaisseau, ainsi vous me conduisiez au port du salut.

Ils s'entretinrent ainsi quelque temps avec cette satisfaction et cette joie mutuelle que goûtent les saints quand ils discourent ensemble des choses célestes. Saint Ephrem assure qu'il en ressentit une telle vigueur dans son âme, qu'elle en fut toute renouvelée. Comme il parle au long dans l'éloge qu'il fait de saint Basile du démêlé que ce saint avoit eu avec l'empereur Valens pour le soutien de la foi catholique, il y a apparence qu'il en apprit de lui le détail. Ce saint docteur lui raconta aussi l'histoire des quarante soldats martyrisés à Sébaste sous Licinius, et l'exhorta à en faire l'éloge; ce qu'il fit. On voit dans celui de saint Ba-

sile, qu'il fait un continuel parallèle de sa fermeté à soutenir la foi contre les efforts de l'empereur Valens, et de la constance de ces saints martyrs contre les violences de Licinius. Outre ce que nous venons de rapporter, et que nous avons tiré de saint Grégoire de Nysse et des œuvres de saint Ephrem, on peut voir aussi les monumens de l'Eglise grecque de M. Cotelier. (*a*)

M. de Tillemont remarque que de la manière que saint Ephrem parle de l'empereur Valens dans l'éloge de saint Basile, (*b*) il y a apparence que ce prince étoit mort depuis peu, et que S. Basile vivoit encore. Valens mourut le 9 d'août 378, et on ne peut guère étendre la vie de S. Ephrem au delà du mois de septembre de la même année. Mais avant que d'en venir à son bienheureux décès, nous avons encore à marquer quelques circonstances de sa vie.

Dieu l'avoit favorisé d'un don éminent d'oraison. Outre les visions qu'il eut et que nous avons rapportées, saint Grégoire de Nysse le compare à Moïse, et dit qu'il avoit joui comme lui de la vue de Dieu autant qu'un homme en est capable, et qu'il eut aussi comme les prophètes diverses révélations; et remarque en particulier, que méditant un jour sur un de nos mystères, il avoit vu une colonne de feu qui alloit jusqu'au ciel, et qui lui exprimoit par cette élévation merveilleuse, la sublimité de ce mystère.

Une autre fois, lorsqu'il étoit déja vieux, étant assis tout seul dans un lieu tranquille, et méditant sur les misères de cette vie et sur la négligence avec la-

(*a*) Cotel. t. 3. p. 54. — (*b*) Till. t. 8. p. 309.

quelle

quelle nous la passons, il leva les yeux au ciel, et étant comme ravi hors de lui-même, Dieu se fit voir aux yeux de son cœur, assis sur un trône de gloire, qui lui faisoit de grands reproches. Il en fut saisi d'une telle crainte, que ne pouvant plus soutenir le poids de cette divine majesté, il cherchoit où il pouvoit se cacher. Il se jeta enfin aux pieds du Seigneur, et le supplia par une prière très-vive et très-humble, d'avoir pitié de lui. Dieu exauça ses larmes, et rendit par là la paix à son cœur. Pour lui, il mit par écrit ce qui lui étoit arrivé, et le raconta à ses frères, leur disant que toutes les fois qu'il s'en rappeloit le jour et l'heure, tout son corps en trembloit sans pouvoir retenir ses larmes, et il le leur disoit pour les porter à lui obtenir la miséricorde de Dieu par leurs prières.

Etant sorti aussi d'Ephèse avant le jour avec quelques-uns de ses disciples, il leva les yeux au ciel, et la clarté des étoiles qui brilloient le fit penser à la gloire qui paroîtra dans les corps glorieux des saints lorsqu'ils seront placés à la droite de Jésus-Christ au jour du jugement universel. L'idée de ce jugement si redoutable le frappa aussitôt : il trembla et versa un torrent de larmes. Ses disciples lui en demandèrent le sujet, et il leur répondit : « Je crains fort, mes très-
» chers frères, que ceux qui, ne jugeant de moi que
» par ce qui paroît au dehors, me font passer pour un
» bienheureux, et louent les bonnes œuvres que je n'ai
» qu'en apparence, ne se moquent de moi quand ils
» me verront plongé dans les flammes éternelles; car
» je ne sais que trop combien je suis négligent. »

Dieu voulut qu'un an avant sa mort il ajoutât à la couronne que son humilité et ses autres vertus lui avoient acquise, (a) celle qu'il réserve à ceux qui ont exercé la miséricorde. La ville d'Edesse fut alors affligée d'une très-grande famine, (b) et les gens de la campagne en souffroient plus que les autres. La compassion qu'il en eut l'obligea de quitter sa cellule, d'où, comme nous avons dit, il ne sortoit que pour ses fonctions ecclésiastiques. Il vint dans la ville, et reprit aigrement les riches de ce que dans ce besoin public ils négligeoient de secourir les pauvres, leur faisant voir que c'étoit de leur part une dureté et une avarice qui tourneroit un jour à la perte de leur âme, dont ils devoient préférer le salut à la conservation des biens temporels.

Les riches, qui d'ailleurs avoient une grande vénération pour sa piété, voulurent d'abord s'excuser, donnant pour raison qu'ils n'étoient point attachés à leurs richesses, mais qu'ils ne savoient à qui confier leurs aumônes, parce qu'ils craignoient que ceux qu'ils en chargeroient ne s'en servissent pour eux-mêmes, au lieu d'en faire une sage distribution. Alors saint Éphrem, cet homme aussi charitable qu'il étoit humble, profitant de la bonne opinion qu'ils avoient de lui pour la faire servir au soulagement des pauvres, leur dit : « Et moi, pour qui me prenez-vous? que » pensez-vous de moi? Ils lui répondirent selon leurs » véritables sentimens, qu'ils le tenoient pour un hom- » me de Dieu et d'une probité irrépréhensible. Puis

(a) Sozom. l. 3. c. 16. — (b) Vit. pp. l. 8. c. 101.

» donc que vous me croyez tel, répliqua-t-il, confiez-
» moi le soin des pauvres. Plût à Dieu, lui dirent-ils,
» que vous voulussiez en prendre la peine! Oui, leur
» ajouta-t-il, je le ferai très-volontiers pour l'amour
» de vous: je me charge dès aujourd'hui de l'admi-
» nistration et de la nourriture des pauvres. »

Quand il eut reçu leur argent, il fit disposer trois cents lits dans les galeries publiques qu'il avoit fait fermer, où il nourrit les pauvres, pensa les malades, fournit, de l'argent qu'on lui donnoit, aux besoins de ceux qui y venoient tant de la campagne que de la ville, et ensevelit les morts, se prêtant à tout avec un zèle et une charité infatigable. Il s'employa pendant un an à ce saint exercice; après quoi, l'abondance des grains étant revenue, et chacun étant retourné chez soi, il retourna dans sa cellule, où il mourut au bout d'un mois d'une maladie qui dura peu de temps.

Toute la ville accourut au bruit qui se répandit de sa maladie, et fut témoin de ses derniers sentimens et de sa mort qu'elle accompagna de ses larmes. Dieu nous a conservé ses pieuses dispositions par le moyen de son testament, que saint Grégoire de Nysse cite souvent dans son éloge. C'est un monument très-respectable, qui nous présente l'esprit et le cœur de saint Ephrem, avec des traits qui le feront toujours admirer. Cet homme de Dieu, environné de ses disciples et d'une foule d'habitans d'Edesse, comme Jacob mourant au milieu de ses enfans, ouvrit pour la dernière fois, malgré sa foiblesse et les douleurs qu'il sentoit,

sa bouche accoutumée à ne prononcer que des oracles, et plein de l'esprit de Dieu qui l'avoit toujours guidé daus ses discours et dans ses bonnes œuvres, il les exhorta tous à mettre à profit les instructions qu'il leur avoit données durant sa vie, à en faire la règle de leur conduite, et à se conserver dans la pureté de la foi. Il insista principalement sur ce dernier point à cause des hérésies qui infectoient alors le monde, et il le fit avec des paroles puissantes, pour en graver plus profondément les sentimens dans leurs cœurs. Il donna nommément sa malédiction aux ariens, aux manichéens, aux novatiens, aux ophites, aux marcionites, aux eunomiens, aux paulianistes, disciples de Paul de Samosate; aux valentiniens, aux apollinaristes, aux infâmes borboriens ou gnostiques, à tous ceux qui adorent du bois, des pierres, le soleil et la lune, ou toute autre créature; à ceux qui s'arrêtent aux augures et à l'astrologie judiciaire; et enfin aux messaliens, dont quelques-uns, comme nous l'avons dit ailleurs, sous l'habit de moine et les apparences d'une prière continuelle, renouveloient les impiétés des manichéens. Il recommanda donc à tous de se donner de garde de tous ces ouvriers d'iniquité, qu'il traite également d'insensés et de séducteurs, et les exhorte à demeurer fermes dans la foi de l'Eglise, qu'il appelle l'agneau que le loup infernal ne sauroit dévorer, et la colombe que l'ennemi ne sauroit prendre dans ses piéges.

« Ainsi, dit-il, comme mes disciples bien-aimés, » et il pouvoit appeler de même tous les habitans d'E-

» desse ; ainsi vous souvenant de mes recommanda-
» tions et de la doctrine que je vous ai enseignée, et
» que j'ai conservée fidèlement depuis mon enfance,
» gardez-vous bien de vous écarter en aucun point de
» la foi catholique, et de vous laisser aller à aucun
» doute, ni sentiment de schisme et de séparation; et
» si quelqu'un s'élève contre l'Eglise, ou combat ses
» dogmes sacrés par une malheureuse désertion, je
» prie Dieu qu'il le frappe de la terreur de Caïn, et
» qu'il vive comme lui sur la terre, ou qu'il tombe
» tout vivant dans les abîmes, ou qu'il périsse par
» les liens d'iniquité dont se servit le traître Judas
» pour se donner la mort. La foi qu'on m'a apprise
» est celle qui est venue des apôtres; ils n'en ont point
» annoncé d'autre dans toute la terre. C'est donc une
» témérité intolérable et un crime qu'on ne peut re-
» jeter avec trop d'horreur, que d'oser blasphémer
» contre Dieu : or, c'est blasphémer contre lui que
» d'abjurer la foi. » Enfin il s'attache si fort à incul-
quer ceci dans l'esprit de ses disciples et de tous ceux qui étoient présens, qu'on eût dit qu'il n'avoit que cette recommandation à leur faire. Cela nous fait voir quels terribles maux sont le schisme et l'hérésie; l'horreur que les saints en ont eue, et les soins qu'ils se sont donnés pour les écarter des peuples dont l'instruction et la conduite leur étoient confiés.

L'humilité dont il fit profession toute sa vie, l'accompagna jusqu'à la mort, comme il paroît encore par ce testament. Quoiqu'il y semble parler dans quelque endroit favorablement de lui-même, on voit que c'est

plutôt pour animer ses disciples à suivre les avis qu'il leur avoit donnés, que par une propre estime. Il le fait comme Samuel l'avoit fait autrefois en se démettant de la conduite du peuple de Dieu, et saint Paul à Milet en disant adieu aux chrétiens d'Asie. D'ailleurs, revenant toujours à s'accuser de ses péchés, il ne se reconnoît et ne veut qu'on le regarde que comme un pécheur qui a tout sujet de craindre la justice de Dieu; qui ne va se présenter qu'en tremblant devant son tribunal; qui implore avec larmes sa très-grande miséricorde, et qui n'a mis son espérance que sur son infinie bonté.

C'est aussi pour cette raison que se croyant indigne de toute louange et de tout honneur, il emploie une grande partie de son testament à défendre fort sévèrement qu'on lui rende aucun honneur après sa mort. Il entre là-dessus dans un grand détail, disant qu'il ne veut point absolument qu'on revête son corps de riches habits, ni qu'on l'embaume, ni qu'on le conduise avec pompe à la sépulture, ni qu'on l'enterre sous l'autel, ou en quelqu'autre endroit du temple de Dieu, ou avec les saints, étant indigne de leur compagnie; ni qu'on allume des cierges, ni qu'on le place dans un tombeau particulier, ni qu'on prenne rien de ses habits pour le garder comme des reliques. Mais il veut qu'on se contente de le revêtir de la tunique et du manteau qu'il portoit ordinairement, qu'on le porte ainsi sur les épaules, et qu'on se hâte de l'enterrer comme un homme de néant dans le cimetière avec les étrangers, sans autre cérémonie que celle de réciter

des spaumes et des prières. Il demande pourtant avec beaucoup d'instances qu'on ait soin de se souvenir de lui dans les prières, et qu'on fasse aussi pour lui de fréquentes oblations, et qu'on fasse encore mémoire de lui le trentième jour après sa mort.

Il fait les défenses que nous venons de marquer avec des fulminations terribles contre ceux qui y manqueront, tout son dessein étant de s'anéantir comme un très-grand pécheur, et voulant que tout le monde en soit convaincu, autant qu'il en étoit persuadé dans son âme par la plus profonde et la plus sincère humilité. Aussi, tous ceux qui voudront apprendre à acquérir cette grande vertu, qui élève autant l'âme à Dieu qu'elle s'abaisse davantage, trouveront dans ce monument de la sienne un modèle des plus parfaits qu'ils puissent imiter.

Mais tandis qu'il s'efforçoit de se déprimer en présence du peuple d'Edesse, qui étoit prévenu à si juste titre d'une vénération extraordinaire pour sa piété, Dieu le fit paroître dans ces mêmes circonstances comme un prophète, et le fit parler avec l'autorité des anciens patriarches, dont, selon la remarque de saint Grégoire de Nysse, il avoit retracé en lui la foi vive, et toutes les autres vertus. Ayant donc tous les témoins de ses derniers sentimens sous ses yeux et comme sous ses mains, et les appelant ses pères, ses frères et ses enfans; après les avoir conjurés par le nom de Jésus-Christ de distribuer aux pauvres ce qu'ils avoient résolu d'employer pour sa sépulture, comme plus utilement appliqué au bien de leurs âmes

et de la sienne, il leur donna sa bénédiction en ces termes : « Que le Seigneur reçoive le don que vous » lui ferez, comme il reçut le sacrifice du juste Noé, » et d'Abraham notre père selon la foi. Que votre ville » soit bénie, que tous ses habitans soient bénis avec » elle ; car Edesse est la cité et la mère des véritables » sages, qui a été bénie de Jésus-Christ par ses disci- » ples qui en ont été les apôtres. »

Il donna ensuite sa bénédiction à ses disciples, tant en général qu'en particulier, comme Jacob avoit fait à ses enfans, et ses bénédictions furent autant de prophéties.

Dieu confirma dans le même temps par un miracle les fulminations qu'il avoit faites contre ceux qui oseroient aller contre ses intentions au sujet de ses funérailles. Un homme opulent qui se trouvoit présent et avoit apporté une riche étoffe pour en envelopper son corps, entendant qu'il vouloit qu'on donnât aux pauvres ce qu'on avoit destiné pour cela, dit en lui-même : je garderai ce riche habit, puisque j'ai d'ailleurs assez d'argent pour faire l'aumône; mais il fut dans le moment possédé du démon, qui le fit tomber et rouler à terre au pied de son lit en écumant et en jetant de grands cris. Le Saint lui reprocha d'être tombé dans ce malheur par sa faute, et voulut qu'il la confessât publiquement; ce qu'il fit : après quoi il pria pour lui, lui imposa les mains et le guérit.

Durant qu'il parloit en pleurant, et que le peuple qui l'environnoit pleuroit aussi, une jeune dame nommée Lampriotate fendit la presse, vint se jeter à ses pieds,

et le conjura de souffrir du moins qu'elle lui fit faire un petit cercueil. Il le lui accorda, à condition qu'on ne lui feroit point un tombeau de marbre. Il lui donna aussi pour avis de ne point aller dans des chaises portées par des hommes, lui représentant que cela n'étoit pas conforme à la piété. Elle le lui promit, et le Saint, en lui donnant sa bénédiction, lui fit espérer non-seulement la gloire du ciel, mais encore que la vraie foi subsisteroit dans sa postérité.

Enfin, après avoir dit ces choses et beaucoup d'autres, il expira dans la paix du Seigneur, et comme il est marqué dans son testament, il rendit son âme à Dieu dans l'état le plus heureux qu'on puisse souhaiter. On l'enterra de la manière qu'il l'avoit recommandé. On met sa mort vers l'an 378, suivant l'autorité de saint Jérôme. (*a*) Les Grecs marquent sa fête le 28 de janvier et les Latins le 1.er février. Il n'y a pourtant point d'apparence qu'il soit mort en l'un ou en l'autre de ces jours, puisque Pallade paroît rapporter sa dernière maladie à la saison de la moisson : à quoi le Martyrologe de Bède est conforme, en mettant le jour de sa déposition, c'est-à-dire, de sa mort ou de sa sépulture, au 9 de juillet. On ne sait pas combien de temps il a vécu, mais on l'appelle communément le vieillard dans l'histoire de sa vie.

Sa mémoire fut aussitôt honorée dans l'Eglise, puisque saint Grégoire de Nysse, qui ne vécut pas jusqu'au cinquième siècle, prononça publiquement son panégyrique au jour de l'anniversaire de sa mort,

(*a*) Bult. chron. Hier. vir. ill. c. 115.

qu'on célébroit déjà en Cappadoce. Il a puisé beaucoup dans son testament en faisant son éloge, ce qui nous rend cette pièce encore plus authentique. Il remarque qu'on voyoit sur le visage de ce Saint la simplicité, la douceur et un caractère de probité jointe à la majesté d'un ange; de sorte que quand même il gardoit le silence, il suffisoit de le voir pour être porté à la miséricorde et à la charité, et qu'il n'y avoit point d'homme, si effronté qu'il fût, qui le regardât sans rougir et sans rentrer dans la modestie.

Il termine enfin son discours en ces termes, en s'adressant au Saint qu'il loue. « C'est là, notre très-bon » Père et illustre docteur de l'Eglise, le juste tribut » de louanges que nous vous rendons. Vous n'en avez » pas besoin, et elles ne répondent pas à vos mérites; » car votre gloire ne dépend point de vos éloges, puis- » que vous êtes bien au-dessus par vos vertus. Mais » nous vous les donnons pour l'utilité et la consolation » de ceux qui vivent; car ce qu'on rapporte des hom- » mes célèbres par leur sainteté, est comme un flam- » beau qu'on présente aux autres pour les éclairer dans » le bien, et comme un aiguillon qui les excite puis- » samment à bien vivre. Sans parler des différentes » raisons que nous avons eues de vous louer aujour- » d'hui, fondées sur la pureté de votre vie et de votre » doctrine, qui a rempli toute la terre de votre nom; » nous y avons encore été excités par la délivrance que » vous avez obtenue d'un esclave qui a invoqué votre » nom et a été heureusement rendu à sa patrie. Nous » avons donc osé entreprendre de vous louer, quoique

» nous en soyons indignes, et nous l'attribuons à votre » intercession auprès de Dieu si nous avons eu le bonheur d'y réussir; mais si nous sommes demeurés au-dessous de la grandeur de notre sujet par la foiblesse » de nos paroles, pardonnnez-nous ce jugement, nous » penserons que vous étant humilié toute votre vie, » vous avez refusé des louanges même après votre mort. » Quoi qu'il en soit, nous avons cette confiance que » vous ne vous en offenserez point, et qu'ayant satisfait à notre dévotion, vous ne détournerez point vos » yeux de ceux qui se glorifient d'être vos enfans bien-aimés; et qu'au contraire vous daignerez agréer les » louanges qu'ils vous donnent, quoique leur langue » ne fasse, pour ainsi dire, que bégayer. Vous avez le » bonheur d'être devant l'autel du Très-Haut dans le » ciel, et vous y offrez en la compagnie des esprits célestes, un sacrifice perpétuel de louange à la très-adorable Trinité. Nous vous supplions de vous souvenir de nous, et d'obtenir la rémission de nos péchés, afin que nous puissions jouir un jour de la » gloire éternelle, en Jésus-Christ Notre-Seigneur, à » qui toute gloire soit rendue dans le siècle des siècles. »

La délivrance de l'esclave dont parle saint Grégoire, arriva de cette sorte. Un homme nommé aussi Ephrem, tomba entre les mains des Ismaélites ou Sarrasins, et fut fait esclave. Il resta plusieurs années dans cette servitude. Enfin pressé du désir de retourner à sa patrie, il implora le secours de saint Ephrem, et se mit en chemin; mais ignorant la route qu'il de-

voit tenir, et les Sarrasins étant aussi répandus partout, en sorte que quelque voie qu'il pût prendre il risquoit d'être pris de nouveau, il eut encore recours à lui, en disant : Saint Ephrem, venez à mon secours. Sa prière eut un si prompt effet, qu'il évita tous les piéges des barbares, et fut rendu, contre toutes les apparences, à sa patrie, étant assisté de ce grand Saint. C'est le même Grégoire qui nous le certifie sur le témoignage de cet homme qu'il connoissoit beaucoup.

Saint Ephrem eut un grand nombre de disciples, dont les principaux, qu'il bénit nommément à sa mort, après avoir béni les autres en général, furent Amba ou Abba, Abraham, Siméon, Maras et Zénobe. Sozomène assure qu'ils eurent une grande réputation, et que les Syriens se glorifioient de les avoir pour maîtres. Saint Ephrem en bénissant Amba, l'appelle un homme admirable en vertu, et souhaite qu'il devienne semblable au grand Moïse, et que tous ceux qui verront sa conduite soient convaincus qu'il est un véritable serviteur de Dieu; que Jésus-Christ rende sa mémoire célèbre sur la terre, et qu'il soit associé aux anges qui assistent au trône de la majesté de Dieu.

Il dit à Abraham, que s'étant attaché à lui, il prie le Seigneur qu'il exauce toujours ses oraisons, et qu'il remplisse son âme des dons de sagesse et d'intelligence avant qu'il ouvre la bouche pour parler, afin de vérifier en lui cette parole du Prophète : *Ouvrez votre bouche, et je la remplirai.* (a)

Il dit à Siméon, qu'il souhaite également comme à

(a) Psal. 80.

Abraham, que Dieu exauce ses prières et le rende digne de jouir un jour de la gloire éternelle. Il ajoute, qu'il attire dans l'Eglise, comme on renferme dans un vase, les différens peuples qui ont le malheur d'être dans l'erreur, et à qui Dieu a ouvert les yeux de l'esprit pour désirer de s'instruire et de se sauver. Il le loue encore d'avoir heureusement travaillé à la conversion de plusieurs femmes, et du soin qu'il prenoit des religieuses, et souhaite que le Seigneur répande toujours plus de bénédictions sur sa doctrine, en le dirigeant par son esprit de sagesse et de prudence.

Il dit de Maras, qu'il est un homme simple, humble, droit et doux; que ces vertus ne sont pas en lui l'effusion de son naturel, mais de sa volonté aidée de la grâce, ayant combattu avec confiance en Dieu pour les acquérir. Il prie le Seigneur de le récompenser dans la société des Saints pour le bien qu'il lui a fait de le secourir dans ses afflictions.

Il appelle Zénobe un puissant défenseur de la sainte doctrine, et souhaite que ses paroles soient comme un feu qui consume les erreurs des déserteurs de la foi. Il lui souhaite un accroissement de lumière et de zèle, et que comme David terrassa l'impie Goliath, il puisse de même briser l'orgueil des hérétiques par la sagesse céleste que Dieu lui communiquera dans ses oraisons éminentes. « Revêtez-vous, ajoute-t-il, des armes des » saints, qui sont l'esprit de Dieu et la doctrine des » apôtres. Que le bras de Dieu vous accompagne et » vous aide partout, ce Dieu si bon et si plein de miséricorde, et qu'il ne vous abandonne jamais. »

On peut connoître le mérite de ces disciples de saint Ephrem par ces bénédictions particulières qu'il leur donna au lit de la mort, et ce qu'il dit en leur faveur est pour eux un bien grand éloge qui nous les rend très-respectables. Les terribles imprécations qu'il fit contre deux autres de ses disciples, sont un objet effrayant, et nous apprennent que la gloire qui nous vient des plus saints et des plus excellens maîtres, n'est solide qu'autant que nous nous soutenons dans les vertus que nous en avons apprises et par leurs instructions et par leurs exemples.

Ces deux disciples que saint Ephrem maudit en mourant, furent Paullonas et Arouandre. Malheur à toi, dit-il au premier, et malheur au sein qui t'a porté, parce que tu t'es joint aux hérétiques, et tu t'es soûlé de crimes. Malheur à toi qui t'es dépouillé de la grâce; tu as abandonné la colonne inébranlable, et comme un autre Judas, tu as trahi la foi pour suivre les égaremens de ton esprit. Tu t'es appuyé sur le roseau brisé, au lieu de t'appuyer sur le bâton de Jésus-Christ, qui est le seul soutien des infirmes, c'est pourquoi tu seras frappé dans ton corps comme tu l'es dans ton âme, et le mal dont Dieu t'accablera, manifestera dans toi et la grandeur de sa puissance et la sévérité de sa justice.

Homme rebelle et sans frein, dit-il ensuite à Arouandre, que ton nom soit effacé du livre de vie, puisque tu as voulu détruire les églises et que tu t'es séparé de la table sacrée, où nous sommes nourris du corps et du sang de Jésus-Christ, pour te soûler de la chair des victimes immolées aux idoles, et pour boire le vin des

pécheurs. Que le verbe divin, le fils du Père céleste, contre lequel tu as osé ouvrir la bouche et prononcer des blasphèmes, se venge contre toi dans la rigueur de sa justice, pour l'injure que tu lui as faite, et qu'il punisse de même tous les hérétiques, les ariens, les manichéens, etc.

Gennade parle d'un Paulin, prêtre et disciple de saint Ephrem, qui étoit d'un esprit fort vif et s'étoit rendu fort habile dans les Ecritures; (a) néanmoins saint Ephrem reconnoissoit en lui par ses inclinations et ses discours, qu'il cherchoit des nouveautés, et que s'il ne modéroit l'impétuosité de son esprit, il tomberoit dans l'erreur; aussi l'appeloit-il souvent un nouveau Bardesane. Il lui disoit : prenez garde, Paulin, de ne pas vous laisser aller à vos pensées et à l'enflure de l'orgueil; et lorsque vous croirez avoir pleinement compris ce que c'est que Dieu, soyez persuadé que vous ne le connoissez point du tout. Gennade dit que le Saint lui parla ainsi étant près de mourir, et ajoute qu'après sa mort Paulin se sépara en effet de l'Eglise et écrivit contre la foi. Mais il paroît par le testament du Saint, si ce Paulin est le même que Paullonas dont nous avons parlé, comme il y a toute apparence; il paroît, dis-je, que Gennade s'est trompé dans les circonstances de cette histoire, en rapportant après la mort du Saint la désertion de ce mauvais disciple. Il étoit déjà tombé dans l'erreur quand saint Ephrem le maudit, et il dut lui avoir fait long-temps avant qu'il mourût, la remontrance que Gennade rapporte et qui est bien digne de ce Saint.

(a) Genn. v. ill. c. 3.

CHAPITRE X.

Doctrine spirituelle de saint Ephrem.

Toute l'antiquité a admiré les ouvrages de saint Ephrem, comme elle a admiré la sainteté de sa vie; et il n'est guère de saints dont les écrits aient été reçus avec plus d'applaudissement. Tous les historiens qui en ont parlé, ne l'ont fait qu'avec les plus grands éloges, et on a remarqué particulièrement que dans les traductions qu'on en a faites en diverses langues, ils ont moins perdu de leur beauté, parce qu'elle est plutôt dans les pensées que dans les expressions. (*a*) Saint Jérôme assure qu'en lisant un de ses ouvrages qu'on avoit traduit, il y avoit reconnu la vivacité de cet esprit si sublime, et qu'on en faisoit un si grand cas, qu'on le lisoit publiquement dans quelques églises après l'Ecriture sainte. Saint Basile; qu'on reconnoît sans peine, dit Sozomène, pour un Père des plus éloquens, en admiroit la profondeur, et ne pouvoit tarir sur les louanges qu'il donnoit à leur saint auteur. Le même Sozomène en parle ainsi : (*b*) «Ephrem n'ayant point » été instruit par les maîtres dans les lettres humai- » nes, fit pourtant tout-à-coup tant de progrès dans » sa langue naturelle, qui étoit la syriaque, qu'on » trouve dans ses écrits ce qu'il y a de plus relevé dans » la philosophie, et qu'on peut dire de lui qu'il a sur-

(*a*) Vir. ill. c. 115. — (*b*) Sozom. l. 3. c. 15.

» passé

» passé les plus célèbres d'entre les écrivains grecs,
» tant par la facilité et la noblesse des expressions, que
» par l'abondance et la solidité des pensées. On remar-
» que même que quand on veut traduire les ouvrages
» des Grecs en syriaque, ou en quelqu'autre langue,
» ils perdent toujours quelque chose de leur beauté;
» mais qu'il en est tout autrement des ouvrages d'E-
» phrem; car dans ce qu'on en a traduit pendant sa
» vie, et encore dans ce temps-ci, on sent presque
» toute la force et l'élégance de l'original; en sorte que
» le Grec ne l'admire pas moins dans sa langue, que
» ne le fait le Syrien dans la sienne. »

Photius en porte le même jugement, (*a*) et dit que les Syriens lui attribuent plus de mille ouvrages. Sozomène lui attribue aussi trois millions de vers, outre ses écrits en prose. Il paroîtra d'abord étonnant que ce Saint, appliqué d'une part dans sa retraite aux exercices de la vie religieuse et à l'oraison dont il faisoit ses délices, et de l'autre occupé dans le ministère de la prédication et consulté par tant de personnes, ait pu composer tant d'ouvrages; mais nous avons remarqué que Dieu lui avoit communiqué ses dons par une infusion surnaturelle, et lui avoit accordé aussi celui de la parole pour exprimer dignement ce que son Esprit saint lui inspiroit; il n'est donc pas surprenant, si étant rempli de cette divine source, il en répandoit les eaux salutaires avec tant d'abondance.

Nous n'entreprenons point de donner ici l'analyse de tous les ouvrages qui nous en restent, nous passe-

(*a*) Phot. c. 96.

rions les bornes que nous nous sommes prescrites dans notre plan ; et comme nous n'avons en main que l'édition de Cologne que Vossius en a donnée, et qu'on en a fait une à Rome depuis quelques années bien plus complète, que nous n'avons pas pu nous procurer, nous nous servirons de la traduction française qu'on a faite tout récemment sur cette dernière édition, pour donner ici quelques extraits, dont nous formerons la doctrine spirituelle de ce grand Saint.

Nous avons dit dans sa vie, (*a*) qu'on venoit de toute part pour recevoir de lui des avis comme d'un excellent maître de la vertu, et surtout de la vie religieuse. Des frères étant donc venus le trouver de bien loin, il fit pour eux un traité des vertus et des vices qui leur sont opposés, dans lequel il montre les avantages que ces vertus procurent à l'âme, et les misères qu'entraînent après eux les vices qui leur sont contraires.

1.° Sur la crainte de Dieu et le défaut de crainte de Dieu, il dit : Heureux est l'homme qui craint Dieu, puisque le Saint-Esprit le déclare bienheureux ; car cette crainte salutaire le met à couvert des insultes et des piéges de l'ennemi. Il n'est point séduit par ses artifices, il dissipe ses illusions, il triomphe de sa malice, il combat la chair, et est sourd aux sollicitations de la volupté ; il vit dans la retraite, il veille sur lui-même, il est attentif à ses devoirs, il aime tout ce qui est agréable à son divin maître et l'accomplit promptement : et enfin cette salutaire crainte est en lui une source féconde de biens. Mais celui qui ne craint pas

(*a*) Œuvres de saint Ephrem. t. 1. p. 1.

Dieu est exposé aux piéges du démon. Il est léger, inconstant, turbulent; il est lâche, il suit l'attrait des sens, il se plaît dans l'oisiveté, il se laisse emporter par ses passions, il aime la vanité et redoute l'humiliation; il ne pense pas à l'avénement du Fils de Dieu, ni au jugement qui lui est préparé; aussi sera-t-il séparé des bons et jeté dans les ténèbres extérieures, et quel sort plus déplorable que le sien?

2.° Sur la charité et sur ceux qui en sont dépourvus, il dit : Heureux est l'homme en qui habite la divine charité, parce qu'il porte Dieu dans son cœur, selon cette parole de saint Jean : (a) *Dieu est charité, et celui qui demeure dans la charité, demeure en Dieu.* Celui qui possède cette belle vertu est élevé avec Dieu au-dessus de tout : il ne s'élève pourtant au-dessus de personne; il ne s'enfle point d'orgueil; il ne médit de personne; il n'est ni jaloux, ni artificieux, ni méprisant. Il est au contraire plein de compassion pour les autres; il s'empresse de secourir son frère quand il voit qu'il s'égare; il l'assiste dans la nécessité, ou lorsqu'il est dans l'oppression. Il expose volontiers sa vie pour le sauver, il endure tout et se regarde comme le moindre de tous. Celui qui a la charité, peut être véritablement qualifié disciple de Jésus-Christ. Heureux donc celui qui possède cette vertu, parce que Notre-Seigneur reconnoissant qu'il lui appartient, le recevra dans son sein. Il habitera avec les anges, et régnera avec Jésus-Christ, qui a produit la charité dans son cœur. Malheureux au contraire celui qui est dépourvu

(a) Joan. 4. 16.

de charité. Il passe ses jours comme dans des songes; et qui ne gémira sur lui de le voir éloigné de Dieu et plongé dans les ténèbres dans lesquelles il veut demeurer? Celui qui est dénué de charité s'aigrit et s'emporte aisément, se réjouit du mal des autres, n'a point de compassion pour celui qui tombe, refuse de tendre la main à celui qui est couché par terre, n'avertit point celui qui s'égare, ne fortifie point celui qui chancèle. Il excite des disputes, il applaudit aux médisans, il s'associe aux calomniateurs, il favorise les desseins des envieux, il est le ministre et l'instrument de l'ennemi commun.

3.° Sur la longanimité et le défaut opposé, il dit : L'Ecriture rend témoignage à celui qui possède la longanimité, en disant : (a) *l'homme patient se gouverne avec beaucoup de prudence.* Mais qui est plus heureux et plus digne d'admiration que lui? Il est toujours content et toujours dans la joie, parce qu'il a mis son espérance dans le Seigneur. L'homme patient ne s'émeut point pour des paroles fâcheuses : il ne se fâche point si on lui dit des injures, il ne résiste point si on s'oppose à lui. Il est ferme dans les accidens qui affligent les autres; il conserve la paix de son âme dans les adversités; il se réjouit des bonnes œuvres des autres, et souffre paisiblement les envieux. Lui commande-t-on quelque chose? il obéit aussitôt. Lui fait-on des reproches et des réprimandes? il les reçoit sans s'affliger; il s'exerce continuellement dans la patience. Au contraire, celui qui n'a point cette vertu, se trouble,

(a) Prov. 14. 29.

s'émeut facilement, il se porte aux injures et même aux coups. Il outrage qui l'outrage ; il se venge et se plaît à contester et à quereller. Il est volage, inconstant, inconsidéré. Il manque de jugement. Il est indiscret, il trahit les secrets qu'on lui confie et les divulgue aussitôt. Son sort est malheureux, et on peut le regarder comme un homme très-misérable.

4.° Le Saint, qui excelloit en douceur comme en humilité, continue le même sujet dans les articles suivans, et parle en particulier de la patience qui est fondée sur l'espérance en Dieu, et que cette espérance n'est point trompeuse. Il dit que Dieu est plein de miséricorde envers ceux qui l'attendent et qui souffrent ses retardemens; que la patience ne se trouve pas seule dans celui qui la possède, mais qu'elle y est accompagnée de beaucoup d'autres vertus, et que même on peut dire qu'il les possède toutes; qu'il regarde les afflictions comme des épreuves et qu'il s'en réjouit. Qu'il est prompt dans l'obéissance, prudent et retenu dans ses paroles et dans ses actions, irrépréhensible dans tout ce qu'il fait, plein d'ardeur dans le chant des psaumes, fervent dans les prières, persévérant dans les jeûnes, droit dans ses réponses, réglé dans sa conduite, exact dans son ministère, affable dans la conversation; doux et tendre dans ses avis, content dans les veilles, charitable envers les étrangers, zélé pour le service des malades; et qu'enfin étant enrichi de vertus, il dit avec confiance : (a) *J'ai attendu le Seigneur sans me lasser, il s'est enfin incliné envers moi, et il a entendu mes cris.*

(a) Psal. 39.

Il dit de la bonté de cœur, que celui qui possède cette vertu, chassant loin de soi tout esprit d'aigreur et d'animosité, a toujours l'âme tranquille et le visage gai. Qu'il ne se trouble point des vains discours des hommes oisifs, qu'il souffre facilement les hommes emportés et les grands parleurs, qu'il fuit les contestations et ne s'attire point de mauvaises affaires; qu'il devient le temple du Saint-Esprit, qu'il ne le contriste point dans son cœur, et qu'il est aimé de Jésus-Christ. Il dit de la douceur, que Jésus-Christ appelant bienheureux ceux qui la possèdent parce qu'ils posséderont la terre, c'est-à-dire, la terre des vivans qui est le ciel, il n'y a rien dans ce monde qu'on puisse comparer à la grandeur et à la magnificence de cette promesse. « C'est pourquoi, dit-il, mes frères, puisque » ces immenses richesses sont promises à cette vertu, » faites tous vos efforts pour l'acquérir. Ecoutez le Pro» phète : (a) *Sur qui me reposerai-je*, dit le Seigneur, » *sinon sur celui qui est doux et paisible, et qui écoute* » *mes paroles avec tremblement?* Cette promesse ne » nous doit-elle pas ravir d'admiration? Prenez donc » garde de ne rien faire qui puisse vous en priver. Em» ployez, je vous en conjure, toutes vos forces pour » vous établir solidement dans la possession de cette » éminente vertu; car il n'est point de bonnes œu» vres dont ne s'enrichisse l'homme qui est doux. Il se » réjouit dans les injures, il rend grâces à Dieu dans » les maux qui lui arrivent, il apaise la colère des au» tres avec charité, il souffre les corrections avec cou-

(a) Isa. 66. 2.

» rage; il aime la dépendance, il se plaît dans l'humi-
» liation. Il ne se glorifie point du bien qu'il fait, il
» vit en paix avec tous, il est éloigné de tout déguise-
» ment : ô que les richesses de la douceur sont gran-
» des et aimables ! tout le monde exalte cette incom-
» parable vertu. »

5.° Saint Ephrem opposant à la beauté de ces trois vertus la laideur des vices qui leur sont opposés, dit contre ceux qui manquent de patience, qu'ils sont condamnés par tous les livres saints; qu'ils sont comme une feuille que le moindre vent emporte; qu'ils manquent de cœur dans l'adversité; qu'ils sont enclins à la dispute, et qu'ils y sont toujours vaincus; qu'ils murmurent quand il faudroit supporter; qu'ils ne veulent point obéir quand on les commande; qu'ils sont paresseux à la prière, assoupis dans les veilles, tristes dans le jeûne, irrésolus dans leurs réponses, effrontés dans leurs actions, impérieux dans ce qu'ils ordonnent, ennemis des gens de bien, et qu'enfin ils sont accablés de peine et ne peuvent atteindre à la vertu, puisque, selon l'Apôtre, (a) c'est par la patience que nous courons dans la carrière qui nous est ouverte. Il dit contre la colère, que celui qui en est possédé est souverainement malheureux, qu'elle tue son âme, et qu'il ne jouit pas même de la santé du corps, parce qu'il se tourmente et dans l'esprit et dans les sens, et qu'enfin il est odieux à tout le monde. Il dit enfin contre la méchanceté opposée à la douceur, qu'on ne peut trop pleurer sur ceux qui sont atteints de ce vice,

(a) Hebr. 12. 1.

puisque l'Ecriture dit (*a*) que *les méchans seront exterminés.* Il caractérise ainsi l'homme méchant : « Il » ne sauroit être, dit-il, en paix; mais il est toujours » dans le mouvement et dans le trouble. Il est plein de » bile, de venin, de ruses. Il est jaloux, murmura- » teur, méprisant, sujet à la colère; rebelle aux supé- » rieurs, ennemi des sages conseils, des bonnes cou- » tumes, des saintes lois; il méprise les avertissemens » qu'on lui donne, il persécute les bons, il fait souf- » frir les simples, il se moque de ceux qui sont doux » et patiens, il déchire les absens par sa mauvaise lan- » gue, il allume la discorde; et enfin il est chargé de » tant de défauts, qu'il est digne d'une très-grande » compassion. »

6.° Le Saint parle après cela de la vérité et du mensonge. Très-heureux, dit-il, est celui qui s'attache à la vérité, et qui ne sera pas plein d'estime pour lui, puisque Dieu qu'il imite est véritable, et qu'en lui il n'y a point de mensonge! Celui qui garde la vérité est toujours agréable et utile aux hommes, sa droiture et sa sincérité fait la joie de ses frères dans les assemblées. Il est simple dans ses réponses, droit dans ses jugemens. Il est d'un commerce gracieux et aimable; il est riche en bonnes œuvres et en vertus. Mais malheureux est celui qui se livre au mensonge, parce que le démon est menteur dès le commencement! Le menteur perd toute autorité, toute créance; il s'attire également la haine de Dieu et des hommes; il est suspect dans toutes ses réponses et n'a l'approbation de

(*a*) Psal. 36. 4.

personne; il suscite des querelles dans les monastères et les familles; il est dans la communauté des frères comme la rouille qui mange et détruit le fer. Le cœur du menteur est hardi, mais il est percé. Il publie ce qu'on lui a dit en secret, et divise ceux qui étoient les mieux unis. Il n'est rien de plus honteux que le mensonge; tout le monde le déteste, et l'horreur qu'on en a est accompagnée d'un souverain mépris.

7.° Le Saint parle ensuite de l'obéissance, et du murmure qui combat cette vertu fondamentale de la vie religieuse. Combien, dit-il, est heureux le véritable obéissant, puisqu'il est l'imitateur de notre excellent maître, qui s'est rendu obéissant jusqu'à la mort! aussi sera-t-il un jour son cohéritier. Celui qui a obtenu du ciel le précieux don de l'obéissance, a acquis un bien inestimable; il s'est amassé un trésor céleste, et de plus il est agréable à tout le monde. Tous le louent, l'estiment et l'honorent. O combien s'élève le véritable obéissant! Il s'avance et fait de rapides progrès. On ne le voit jamais résister, ni s'excuser pour se soustraire au commandement. Il saisit promptement toutes sortes de bonnes œuvres. On le reprend, et il ne se fâche point; on lui donne des avis, et il ne se trouble point; on le destine pour un lieu, il y va et ne s'y déplaît point. Rigide observateur de sa règle, jamais il ne s'en écarte; il ne cherche point à y apporter des adoucissemens. Il loue, il aime, il chérit les exercices de la vie religieuse. Il fuit l'oisiveté et ne recherche point le bon air et les lieux agréables; et il demeure, selon l'avis de l'Apôtre, dans l'état où Dieu l'a appelé.

Mais si le véritable obéissant est digne de louanges, celui qui au lieu d'obéir se laisse aller au murmure, n'est qu'un sujet odieux et digne de mépris. Certes, le murmure est un grand mal dans une maison religieuse et dans tout lieu de piété. Il est un scandale pour les frères, il rompt l'union et ruine la paix et la charité. Le murmurateur n'est bon à rien; si l'on veut l'envoyer quelque part, il allégue aussitôt de frivoles excuses; si on l'applique à quelqu'ouvrage, il dit : à quoi bon ceci? pourquoi cela? et par ses murmures il détourne les autres de l'obéissance. Si on l'exhorte à veiller, il prétexte un mal de tête ou d'estomac. Si on lui donne un avis, il répond : gardez-le pour vous. Si on lui enseigne quelque chose, plût à Dieu, dit-il, que vous le sussiez aussi-bien que moi. Jamais il ne commence seul un ouvrage; il lui faut toujours quelqu'un pour l'aider. Il est paresseux; il dit tout bas de petits mots à l'oreille, et débite des mensonges contre les uns et contre les autres; il est trompeur dans son amitié et implacable dans sa haine. Gardons-nous donc, mes frères, de murmurer et de prendre un air de tristesse quand il faut exécuter les ordres de nos supérieurs. N'alléguons jamais de vaines excuses pour nous en dispenser, et ne nous croyons pas plus habiles que ceux qui nous gouvernent.

8.° Le Saint parle ensuite contre la jalousie et la médisance, qu'il condamne autant qu'il loue ceux qui sont exempts de ces vices. Celui qui est exempt de jalousie, dit-il, ne se chagrine point de l'avancement de son frère, ni des honneurs qu'on lui rend, parce qu'il

estime tout le monde meilleur que soi, et qu'il ne cherche point sa propre gloire. Il se réjouit de la vertu des autres, il les en loue, il les encourage à faire toujours mieux. Il n'insulte point celui qui pèche, mais il le reprend sagement. Il n'irrite point celui qui est en colère, mais il tâche de l'adoucir et de le porter à la paix. Il console celui qui est dans l'affliction, et ramène dans la voie droite celui qui s'en est égaré; et pour tout renfermer en peu de mots, celui qui est exempt de jalousie ne déprime point ses frères; mais plutôt il se réjouit de leur bien. Au contraire, l'homme possédé de la jalousie est ennemi de tout le genre humain. Il jette une pierre d'achoppement et de scandale aux pieds de ceux qui marchent droit; il blâme leur piété, il interprète en mal tout le bien qu'ils font, il se réjouit des chutes des autres, il fait sentir sa mauvaise humeur à tout le monde, il se montre ennemi de tous. Le poison de la jalousie est mortel: il est une source inépuisable de haine et de querelles; et enfin celui qui est atteint de ce vice, participe à la malice du démon, et sera condamné avec lui. Heureux celui qui, sachant que nous sommes tous sujets à quelques défauts, a en horreur de divulguer ceux des autres par la médisance; car il se conserve innocent et irréprochable, il triomphe des démons, il s'amasse un trésor qu'ils ne sauroient lui ravir, il habite dès maintenant avec les anges, sa bouche répand la bonne odeur des fruits du Saint-Esprit. Mais celui qui se plaît à médire des autres, se rend coupable de tout le tort qu'on leur fera. Il mérite d'être regardé comme un fratri-

cide, qui a étouffé tous les sentimens de la nature. C'est pourquoi saint Paul, faisant l'énumération des mauvaises œuvres des impies, y joint la médisance : (a) *Ni les médisans*, dit-il, *ni les ravisseurs ne seront point héritiers du royaume de Dieu.*

9.° Saint Ephrem parle après cela de la tempérance et de la continence, par lesquelles nous combattons les appétits déréglés. La continence, dit il, cette excellente vertu, exerce son empire sur la langue, qu'elle retient pour l'empêcher de se répandre en vains discours. Elle met sur la bouche un frein de modestie et de retenue, et celui qui possède cette vertu ne se mêle et ne s'occupe point de ce qui ne le regarde pas. Il y a aussi la continence des oreilles, qui empêche qu'on ne se prête à la médisance et aux vains propos, et une continence des yeux, qui ne leur permet pas de regarder indifféremment tout ce qui plaît à la vue, ou ce qui est défendu. Il y a une tempérance de l'esprit, qui fait qu'il réprime la colère et l'ambition de la gloire mondaine, qui dompte les vains désirs, et qui dissipe par la crainte de Dieu les pensées qui flattent et tout ce que les passions lui suscitent. Il y a une tempérance du manger et du boire, qui dompte l'appétit par la sobriété, et qui bien loin de rechercher les viandes délicates et les boissons exquises, se contente de la nourriture nécessaire, ne boit du vin que dans le besoin, et évite l'excès même en buvant de l'eau. Enfin celui-là est tempérant, qui dans les plaisirs domine sur ses sens, qui met un frein à la concupiscence, et qui,

(a) 1 Cor. 6. 10.

épris et embrasé du désir des biens célestes, méprise les vanités de la terre comme des ombres, en chasse le désir loin de son cœur par la crainte du siècle futur et la vue de la béatitude éternelle. Mais celui qui est intempérant, se laisse vaincre facilement par tous les autres vices. Il est grand parleur et n'aime que les discours de plaisanterie; il recherche la bonne chère et la gloire des hommes; il s'expose à des entretiens dangereux; il se retire de l'assemblée des sages vieillards; il s'ennuie dans la compagnie des frères; il se plaît dans celle des femmes; il redoute l'austérité des pères; il se pique de dire de bons mots; il s'attriste du jeûne et du silence. Malheureux celui qui se dépouille ainsi de la belle vertu de continence !

10.° Le Saint conclut enfin son traité par un sentiment de cette humilité profonde dont son âme étoit toute pénétrée, et qui le relève autant à nos yeux qu'il s'efforce de s'abaisser. « Mais que ferai-je, dit-il, et » que deviendrai-je, malheureux que je suis, moi » qui prêchant continuellement aux autres toutes les » vertus, n'en ai encore acquis ni pratiqué aucune ? » Ne dois-je pas m'appliquer ce que dit l'Ecriture : (*a*) » *Vous chargez les hommes de fardeaux qu'ils ne sau-* » *roient porter, et vous n'y touchez pas même du* » *bout des doigts?* Je vous conjure, mes frères, vous » qui, prévenus des bénédictions du Sauveur, parti- » cipez déjà aux biens du ciel, de vous appliquer de » toutes vos forces à vous rendre agréables à Jésus- » Christ. Vous êtes enrôlés dans la sainte milice, qu'au-

(*a*) Luc. 11. 46.

» cun de vous ne puisse être rejeté comme un lâche » et un négligent. N'obéissons point à la loi de la » chair, de peur de nous trouver sans excuse au tri- » bunal de Jésus-Christ. Malheur à moi qui me trou- » verai alors dépourvu de tout secours ! Malheur à » celui qui sera cité devant ce tribunal et accusé de » vaine gloire, d'arrogance, d'obstination, de déso- » béissance, de gourmandise, d'intempérance, d'in- » solence, de trop parler, d'orgueil, d'ostentation, » d'envie, de colère, de médisance, etc. Quelle ex- » cuse pourra-t-il donner ? encore ne parlé-je pas des » plus grandes fautes. Mais ne nous laissons pas sé- » duire par le démon qui veut nous faire paroître celles- » là comme légères. Prenez garde de vous laisser pren- » dre dans ses filets, et veillez sur vous-mêmes pour » mériter la récompense éternelle. *Amen.* »

CHAPITRE XI.

Suite de la doctrine spirituelle de S. Ephrem.

Un solitaire croyant avoir fait de grands progrès dans la vertu, (*a*) donna dans le piége de la vaine gloire, et se mit dans l'esprit, par une idée extravagante, qu'il seroit enlevé comme Elie. Saint Ephrem l'ayant appris, fut saisi de frayeur pour l'âme de ce religieux séduit par le démon, et lui adressa une longue lettre, où il lui donne d'excellentes leçons d'humilité, dont

(*a*) Œuvres du Saint. t. 1. p. 67.

tout le monde peut aussi retirer de très-grands avantages.

« Tout exercice de piété, dit-il, toute tempérance, » toute obéissance, toute pauvreté volontaire, toute » régularité et toute austérité, pénitence et macération, toute vertu est vaine et stérile sans l'humilité. » De même que l'humilité est le principe et la fin de » tout bien, ainsi l'orgueil est le commencement et » la fin de tous les maux. L'esprit impur est adroit et » rusé ; il sait prendre toutes sortes de formes. C'est » aussi pour cela qu'il s'étudie à se rendre maître de » tous les hommes, et que dans tous les chemins par » où il passe, il tend des piéges et des filets. Il en » dresse au sage par la sagesse même, au fort par la » force, au riche par les richesses, à celui qui est » beau par la beauté, à l'homme éloquent par son » éloquence, à celui qui a la voix forte, par les charmes de sa voix. »

Il attaque de même ceux qui possèdent des avantages spirituels : Celui qui a renoncé au siècle, par son renoncement même ; le tempérant et le continent, par sa tempérance et sa continence ; celui qui vit dans le repos et dans le silence de la solitude, par ce silence et ce repos même ; le pauvre, par sa pauvreté ; l'homme studieux, par sa facilité d'apprendre ; celui qui est pieux et religieux, par sa religion et sa piété ; celui qui est savant, par sa science ; or, la vraie science est toujours jointe à l'humilité.

Le démon applique donc toute son industrie à semer l'ivraie partout : voilà pourquoi Notre-Seigneur, con-

noissant la difficulté qu'il y a à surmonter cette passion, qui, aussitôt qu'elle a poussé quelques racines dans le cœur de l'homme, rend vaines ses bonnes œuvres, nous a prémunis contre lui en nous disant : (*a*) *Lorsque vous aurez accompli tout ce qui vous est commandé, dites : Nous sommes des serviteurs inutiles.*

Pourquoi donc nous trompons-nous nous-mêmes en nous élevant au-dessus des autres? Direz-vous que notre tempérance et notre modestie nous élèvent au-dessus des foibles? mais écoutez saint Paul : (*b*) *Ce n'est pas*, dit-il, *celui qui se rend témoignage à lui-même qui est vraiment estimable; mais c'est celui à qui Dieu rend témoignage.* Si pour avoir plus travaillé que les autres vous vous préférez à ceux qui vivent dans le repos de la contemplation, souvenez-vous que Jésus-Christ a dit que Marie a choisi la meilleure part : et si parce que vous menez une vie paisible, vous vous croyez plus que ceux qui sont dans le ministère extérieur, souvenez-vous aussi que Jésus-Christ a dit : (*c*) *Je ne suis pas venu pour être servi, mais afin de servir.*

Nous avons de grands sentimens de nous-mêmes parce que nous vivons dans le désert, et que nous avons choisi pour demeure une grotte, une caverne : ce sont là des preuves de mortification et de mépris du monde; mais ces travaux ne nous seront d'aucune utilité sans l'humilité, et nous devons craindre que ce que nous avons choisi volontairement par vertu, ne nous soit une occasion de chute en nous laissant aller

(*a*) Luc. 17. 10. — (*b*) 2 Cor. 10. 18. — (*c*) Matth. 20. 28.

à

à l'orgueil. N'imitons pas ce forgeron ignorant, qui au lieu de brûler dans sa forge du charbon de terre, y brûloit des morceaux de bois pour forger son fer. Soyons fondés et enracinés dans l'humilité.

Vous êtes riche, vous avez de la modération, de l'équité; mais vous n'avez pas atteint la foi d'Abraham, qui disoit de lui qu'il n'étoit que cendre et poussière. Vous gouvernez les autres, mais Moïse qui étoit le conducteur d'un grand peuple, ne s'enfla point d'orgueil pour cela, et l'Écriture dit de lui (*a*) qu'*il étoit le plus doux de tous les hommes.* Eussiez-vous le front ceint d'un diadème, souvenez-vous que le roi David disoit : Je suis un ver de terre et non un homme. Si vous êtes doué de beaucoup de science, de sagesse et de tempérance, vous n'êtes pourtant pas venu à la vertu de Daniel, qui disoit : la justice est à vous, ô Seigneur!

Or, si tous les hommes justes ont fait paroître tant d'humilité, quels sentimens devons-nous avoir de nous-mêmes, nous qui sommes des pécheurs? N'avez-vous pas appris ce que saint Paul a enduré pour la piété, (*b*) et le détail qu'il en fait dans son épître aux Corinthiens? Cependant après tant de périls, tant de belles actions et de bonnes œuvres, ce héros disoit avec une profonde humilité : (*c*) *Non*, mes frères, *je ne pense point encore avoir atteint où je tends.*

S'élever, s'enfler d'orgueil, c'est proprement reprocher à Dieu ses bonnes œuvres, ou le bien qu'on a fait. Aussi ai-je été saisi d'effroi en apprenant que vous n'avez pas rejeté avec fermeté cette pensée sédui-

(*a*) Num. 12. 3. — (*b*) 2 Cor. 11. 33, etc. — (*c*) Phil. 3. 13.

sante qui vous a porté à l'orgueil, et à une trop grande estime de vous-même. Dans ces sortes de tentations dites-vous à vous-même : qui suis-je ? à quelle mesure suis-je parvenu ? combien ai-je fait de miracles ? Et ne dites pas qu'il ne resteroit donc point d'espérance de salut à celui qui ne feroit pas ces divines œuvres ; car bien que nous ne fassions point de prodiges, nous espérons de nous sauver si nous reconnoissons notre foiblesse et si nous confessons notre peu de foi. Celui qui est foible a besoin de miséricorde et non point d'élèvement, ou d'enflure de cœur ; et si nous implorons la miséricorde, l'humilité nous est nécessaire afin de l'obtenir.

Celui qui veut nettoyer sa maison et la rendre plus propre, s'abaisse et s'étend sur le plancher, la balaye et la frotte de tous côtés. Cela nous apprend que nous devons nous abaisser et nous humilier pour purifier notre âme et n'y rien souffrir de ce qui peut déplaire à Dieu. Fuyons l'orgueil, Dieu l'a en abomination. Aimons l'humilité ; c'est par cette vertu que les justes se sont rendus agréables au Seigneur. Elle est un don excellent, une grande gloire, une grande félicité et l'honneur de ceux qui la possèdent. Par elle on achève sa course dans la pureté et l'innocence ; par elle on parvient à une sagesse parfaite. Le pharisien trouva son abaissement dans l'orgueil, le Publicain son élévation dans l'humilité.

Nous avons de saint Ephrem des maximes courtes sur la piété, faites à l'imitation des proverbes de Salomon, dans lesquelles il renferme quantité de matiè-

res, sans s'assujettir à un arrangement scrupuleux. Ce sont des pensées qu'il jetoit, pour ainsi dire, sur le papier; mais qui montroient la fécondité de son zèle pour le bien de ses frères. En voici quelques-unes: Celui qui croit au Fils de Dieu, a la vie éternelle. Il est ferme, ses pas ne sont point chancelans. Une grande quantité de bois jetée au feu, augmente sa flamme et son ardeur; la crainte de Dieu augmente la science dans le cœur de l'homme, et l'exercice des bonnes œuvres le fortifie. Veillez avec soin, et lorsque vous semez le bon grain du Seigneur, prenez garde que l'ennemi n'y vienne adroitement semer de l'ivraie. Demandons au Seigneur sa sainte grâce; prions-le de nous donner la sienne et un esprit vigilant, afin qu'en toutes choses nous nous conduisions avec tempérance.

Celui qui marche dans la voie des commandemens de Dieu ne sera jamais confondu; au jour de sa mort, il trouvera grâce devant Dieu: les anges recevront son âme dans une demeure où elle recevra la vie éternelle pour héritage. Gardez-vous de vous dire vous-même juste et irrépréhensible devant Dieu; car ce qui vous est caché est à découvert devant ses yeux. Le plus grand d'entre les hommes est celui qui craint le Seigneur: il est semblable à la lumière qui conduit les hommes à la voie du salut.

Il y en a qui quittent leur demeure par vertu, et d'autres la quittent pour secouer le joug de l'obéissance et vivre dans l'oisiveté. Les uns obéissent pour l'amour de Jésus-Christ, les autres le font par ambition et par un sordide intérêt. Il y en a qui courent et

combattent pour Jésus-Christ, et il y en a qui le font par ostentation. Ceux-ci louent le prochain pour en être estimés, ceux-là le louent parce que Jésus-Christ le commande. Les uns travaillent par avarice, et les autres pour faire du bien. On en voit qui travaillent hors le temps destiné au travail, et d'autres qui demeurent oisifs lorsqu'ils devroient travailler. L'un fait retentir sa belle voix lorsqu'il devroit se taire, l'autre garde le silence au temps de la récitation des psaumes. Enfin il y en a qui veillent à contre-temps, et d'autres qui murmurent dans le temps des veilles.

Honorez le Seigneur, et vous marcherez avec prospérité dans vos voies. Honorez l'évêque et le prêtre, afin d'attirer sur vous leur bénédiction. Respectez les vieillards, comme des personnes qui ont beaucoup et long-temps servi Jésus-Christ. Honorez vos frères comme les serviteurs de Jésus-Christ, afin qu'ils vous aiment. Si vous aimez le silence et le repos, vous finirez heureusement votre course. Celui qui fuit le repos de sa cellule, se repaît d'imaginations et de choses terrestres : mais celui qui s'occupe dans son cœur de l'affaire du salut, désire avec ardeur les biens qui sont préparés dans le ciel pour les saints.

Vous êtes religieux, soyez sobre, ne cherchez pas à manger de la viande, et ne buvez pas du vin par excès. Si vous coupez les branches qui croissent autour d'un palmier, il s'élèvera en haut. De même si vous retranchez et chassez loin de votre âme toutes les pensées et les sollicitudes mondaines, elle se portera à la vertu. En entrant dans la maison de Dieu,

ne laissons point courir notre esprit de côté et d'autre par la distraction ; commençons notre prière par ces paroles : *Notre Père qui êtes dans les cieux*, de peur que des pensées étrangères ne viennent nous troubler. Celui qui va au marché avec l'argent à la main pour acheter des bœufs, pense-t-il à des pourceaux, ou s'arrêteroit-il à voir des chiens ? En s'amusant ainsi, ne craindroit-il pas que quelqu'un ne lui prît adroitement son argent ?

Si celui qui est auprès de vous, étant malade et infirme, commence à cracher et à tousser beaucoup, ne vous écartez pas de lui ; mais représentez-vous que plusieurs de vos frères se livrent volontiers au service des malades et des estropiés.

La foi produit le bon esprit, et un bon esprit est un fleuve d'eau de vie. Comme une lampe ne brûle et n'éclaire point sans huile ; ainsi sans la foi il n'y a point de bon esprit. Celui qui rejète la correction, se hait soi-même ; mais celui qui se rend aux remontrances, aime son âme. La patience n'a ni mesure ni bornes quand elle est jointe à l'humilité. La patience est un don de Dieu : il la donne à ceux qui l'aiment ; et elle délivre ceux qui la possèdent, de beaucoup de misères et de tribulations.

Quand un religieux sage et prudent est envoyé pour quelque affaire, ceux qui le voient glorifient le Seigneur : mais le religieux insensé et adonné au vin, se conduit si indécemment dans les lieux par où il passe, qu'il est la honte de son supérieur et de ses frères. Un religieux dans qui la piété est soutenue par l'humilité

et la charité, peut lever la tête ; il brille et il éclate aux yeux de ceux qui vont le visiter et l'examiner. La charité éclaire les yeux de l'esprit. Celui qui aime les divisions et les querelles, est semblable à un homme qui met continuellement sa main dans le trou des aspics. Celui qui est touché de compassion pour son prochain, lorsqu'il est dans l'affliction, s'attire sur lui-même les miséricordes continuelles du Seigneur. Vous a-t-on donné l'autorité ? ne vous élevez point : soyez parmi les autres comme l'un d'entr'eux. Rappelez dans votre esprit les peines que vous avez eues autrefois ; songez qu'ils sont aujourd'hui dans le même état, et qu'ainsi vous ne devez pas les négliger.

Comprenez bien ce que je vous dis : ne faites pas au dehors une vaine montre de piété, si au dedans vous n'êtes que vanité et qu'orgueil. Réprimez les pensées de vanité, avant que la vanité vous accable. Détruisez les sentimens d'orgueil, avant que l'orgueil vous renverse. Si vous demeurez chez un vieillard de mérite, ne publiez pas seulement ses vertus, mais aussi imitez sa vie : c'est là ce qui vous sera avantageux.

Un grand parleur dans un monastère n'est propre qu'à susciter des querelles et des divisions : au contraire, celui qui sait se taire, se fait aimer. L'obéissance qu'on observe pour Dieu est un grand bien. Pour en connoître le prix, représentez-vous qu'elle rend l'homme agréable à Dieu et l'en fait aimer, et qu'elle le sanctifie jusqu'à la mort. Que celui qui voit, soit comme ne voyant point ce qui ne convient pas : que celui qui entend, soit comme n'entendant point ce qui

n'est pas décent, qu'il s'estime le dernier même parmi les derniers. Ayez toujours présent à vos yeux celui qui dit : (a) *Ne jugez point afin que vous ne soyez point jugé.* Ne laissez pas courir vos yeux de côté et d'autre, et n'arrêtez pas vos regards sur une beauté étrangère, de peur que votre ennemi ne vous perde par vos yeux. Gardez-vous d'imiter les négligens; mais prenez pour modèles ceux qui sont ornés de vertus.

Quand vous êtes à table, mangez votre pain, et ne déchirez pas la réputation de votre prochain. Ayez en mangeant une contenance modeste, et ne regardez point de tous côtés, comme un jeune homme qui n'a point eu d'éducation. Si votre frère tombe dans quelque foiblesse, relevez-le et l'aidez; car celui qui néglige le foible, irritera son maître; celui qui se réjouira de la chute de son frère, en fera lui-même une grande. Celui qui n'aime pas à servir un seul Dieu, sera asservi au joug de plusieurs maîtres. Celui qui ne veut pas se soumettre à un seul supérieur, sera soumis à plusieurs en divers endroits; et celui qui ne se contraint pas à un seul travail des mains, sera accablé d'une multitude de travaux.

Celui qui se plaît à se vêtir proprement, fait tort à son âme. Les vêtemens riches déshonorent un religieux, et font connoître ce qu'il est véritablement : au contraire, les habits simples et pauvres lui sient bien et l'honorent. Il est honteux à un religieux d'avoir des yeux égarés et dissipés : cet égarement de ses yeux ne lui peut attirer que de grandes afflictions. Si vous ne

(a) Matth. 7. 1.

retenez pas vos yeux, vous ne marcherez pas droit dans le sentier de la tempérance et de la pureté. Un religieux qui s'embarrasse dans les affaires du siècle, fera de grandes pertes, mais celui qui supporte courageusement les travaux d'une vie pieuse et solitaire, n'en souffrira aucune.

Lorsque vous allez dans la ville, ne vous arrêtez pas dans les rues à regarder de tous côtés, et ne vous promenez pas dans les places, de peur que vous n'y trouviez la ruine de votre âme. La gloire d'un homme du siècle est de se produire dans le monde; la gloire d'un religieux est de ne point passer le seuil de sa porte. N'allez pas trop souvent à la cellule de votre frère. Si vous apprenez que votre frère désire de lire un bon livre que vous avez, prêtez-le lui avec joie : et vous à qui il l'a prêté, ayez-en grand soin, et rendez-le-lui ensuite en le remerciant poliment. Si vous avez dans votre chambre un volume de la bibliothèque du monastère, ne le jetez point, ne le traînez point par mépris; mais conservez-le avec attention comme étant à Dieu.

Il est bien plus avantageux de persévérer dans le travail, dans la prière et la méditation des saintes Ecritures, que de perdre le temps en discours inutiles, d'où naissent ensuite la médisance et la calomnie. Ne tentez point votre frère par des railleries, de crainte de vous attirer à vous-même des chagrins. Un homme violent et emporté trouble l'âme de ses frères; mais celui qui est doux et patient fait voir qu'il craint le Seigneur.

Si vous aimez la voie de la justice, vous acquérerez le prix de la vie éternelle. Si vous vivez tranquille, sans vous mêler des affaires d'autrui, vous achèverez en paix le voyage de cette vie. Si vous aimez le silence, vous serez beaucoup aimé. Si vous vous détournez de la vanité, vous n'aurez que de chastes pensées. Si vous aimez la continence, vous briderez le démon de l'impureté. Si vous aimez la pauvreté, vous mettrez en fuite le démon de l'avarice.

Il y a quatre choses qui augmentent la vanité, et la quatrième est la plus mauvaise : la désobéissance des jeunes gens; les vieillards jaloux de leur avancement; le religieux qui se porte au mal; et le supérieur qui accable ses frères. Il y a quatre choses qui augmentent l'estime et la gloire, et la quatrième est de prix devant Dieu et devant les hommes : l'union des frères dans la douceur et dans la justice; le frère qui donne des avis salutaires à son frère dans la crainte du Seigneur; les jeunes gens qui sont soumis et obéissans aux vieillards comme à leurs propres maîtres; le supérieur qui aime ses frères comme lui-même, et qui prend un véritable soin du salut de leurs âmes. Les délices d'un religieux sont de garder les préceptes de Jésus-Christ; sa consolation, de ne point commettre le mal; sa joie, d'aller au-devant du Seigneur; et sa gloire, de le craindre.

Nous avons encore parmi les œuvres de S. Ephrem, une exhortation à la vertu en forme de lettre, qu'il adresse à un jeune homme qui avoit embrassé depuis peu la vie religieuse. Voici en substance ce qu'il y a de plus remarquable, quoique tout en soit précieux.

(a) Je repasse à toute heure dans mon esprit, mon cher frère, la vision que vous avez eue, et que vous m'avez rapportée. Appliquez-vous donc à mener une vie digne de votre vocation, afin de vous rendre agréable au chef de notre milice. Je connois votre ardeur, votre zèle et votre amour pour Dieu : c'est pourquoi je vous conseille, puisque vous êtes dans la ferme résolution de vivre conformément à l'état que vous avez embrassé, et que néanmoins vous n'avez pas encore acquis l'expérience nécessaire, ni la connoissance de la vie religieuse; je vous conseille, dis-je, de marcher sur les pas des pères et des frères qui sont saints et parfaits, et de vous les proposer pour modèles, afin d'apprendre d'eux de quelle manière doit se conduire un serviteur de Dieu.

Vous considérerez dans les vertus de chacun d'eux ce que vous devez imiter; dans l'un, la foi pure et parfaite qui l'anime; dans l'autre, son espérance et sa confiance en Dieu; et dans l'autre, sa double charité envers Dieu et envers le prochain. Voyez dans celui-ci le dépouillement de toutes choses, la parfaite abnégation de soi-même, la manière religieuse de vivre selon Dieu. Voyez dans celui-là le recueillement de l'esprit, afin de pouvoir vaquer à la prière sans qu'aucune vaine pensée vous en détourne. Imitez dans cet autre la modestie et la retenue; dans d'autres, l'humilité par laquelle ils sont leurs propres censeurs et leurs accusateurs. Les uns seront pour vous un modèle de zèle et de diligence; les autres vous inspire-

(a) Tom. 2. p. 140.

ront l'amour du repos et du silence, un esprit de douceur, de patience, de clémence, de bonté; d'autres vous présenteront des mœurs pacifiques, une vie aimable, l'union, la concorde : vous pourrez admirer dans d'autres l'intelligence, la prudence, l'habileté dans leurs conseils, la discrétion, et une profonde connoissance de nos saints mystères.

Enfin vous avez à imiter dans plusieurs la fermeté et la constance dans le combat spirituel, leur obéissance, leur diligence dans le travail, leur ardeur à servir les frères, leur zèle, leur ferveur, leur soumission, leur détachement de la vie, se crucifiant eux-mêmes comme ceux qui meurent tous les jours, ayant une patience à toute épreuve. Imitez encore dans ces fervens religieux, dont la vertu brille avec tant d'éclat, cette exactitude, cette régularité, cette tempérance, cette candeur, cette pureté de mœurs, leur vie en un mot toute spirituelle, toute angélique.

Puis donc que vous vous trouvez au milieu de si grandes richesses, travaillez à vous enrichir. Vivez avec les vierges prudentes, de peur d'être mis au rang des folles. Vous avez devant vos yeux une multitude d'astres brillans, qui vous éclairent nuit et jour; marchez à la faveur de leur lumière et suivez leurs pas. Hâtez-vous; marchez avec la même vitesse, afin que vous puissiez atteindre quelqu'un d'eux. Ceignez vos reins, allumez la lampe de la justice, attendez votre Seigneur, et soyez prêt à aller au-devant de lui.

Ne dites point : Je suis entré dans une maison religieuse, et je porte un habit saint et digne d'un ange;

parce que Dieu ne regarde pas l'habit extérieur, mais plutôt le vêtement intérieur, et il exige les fruits des bonnes œuvres. Soyez donc dans le champ du Seigneur comme un arbre toujours fleuri; portez et présentez-lui les fruits de vos vertus.

Prenez garde que le ver de l'orgueil ne se glisse dans votre cœur, et n'y gâte le fruit de l'humilité; que le mensonge ne vous dérobe la vérité; que la vanité n'obscurcisse votre piété; que la colère ne vous enlève la douceur et la patience; que les contestations ne ruinent votre paix et ne rompent l'union; que la gourmandise ne nuise au jeûne, et la paresse à la diligence. Faites que dans les veilles vous ne vous laissiez pas gagner au sommeil; que la nonchalance ne ralantisse pas la ferveur; que la négligence n'empêche point le service, le murmure ne détourne point la soumission, et l'indocilité l'obéissance.

Ne méprisez personne; ne vous plaignez point mal-à-propos; ne soyez point effronté. Gardez-vous de l'opiniâtreté; ne donnez point de relâche au corps, de crainte qu'il n'appesantisse votre âme. Méditez la loi du Seigneur nuit et jour, parce que l'ennemi ne cesse d'épier le moment où il ne vous trouvera point occupé à ce saint exercice. Quittez le monde tout de bon, et suivez Jésus-Christ. Appliquez-vous à bien régler votre vie. Examinez tous les jours vos pensées, et parlez-vous de cette sorte : Ai-je de la piété? mon cœur est-il touché de componction? suis-je humble et ai-je de bas sentimens de moi-même? etc. Et de plus faites un juste discernement de vos actions, et dites en vous-

même : N'est-il pas vrai que je travaille peu? vis-je bien ou mal ? ne dis-je pas des paroles inutiles? ne me mets-je jamais en colère? ne désiré-je pas quelque chose des biens de la terre ? etc. Lisez et relisez soigneusement tout ce qui est contenu dans cette lettre. Lorsque vous l'aurez bien mis en pratique, je vous donnerai d'autres avis pour vous mettre en état d'atteindre à la perfection en Jésus-Christ.

On voit par l'abrégé que nous venons de donner de la lettre de saint Éphrem, qu'il y avoit de son temps d'excellens religieux et en grand nombre dans les monastères, et qui se distinguoient par la pratique de toutes les vertus; de sorte qu'il n'avoit qu'à proposer leur exemple à ce jeune religieux, pour lui tracer la voie de perfection qu'il devoit suivre. Mais il pouvoit lui-même se proposer comme un prodige d'humilité, si cette même humilité ne l'avoit empêché de connoître le trésor qu'il possédoit par elle dans son âme; et c'est ce qui lui fait dire dans cette même lettre : « On » trouve ici beaucoup de ces parfaits modèles, sur » lesquels je vous disois que vous deviez vous régler, » et non pas sur moi qui suis un lâche et un paresseux. »

CHAPITRE XII.

Suite du même sujet, et divers traits d'histoire rapportés par saint Ephrem.

La crainte de passer les bornes que nous nous sommes prescrites, ne nous permet point de recueillir ici les maximes de piété qui sont répandues dans tous les ouvrages de saint Ephrem : il a fallu faire choix seulement de quelques-unes pour abréger ; mais ce n'est qu'à regret que nous en supprimons le plus grand nombre. Nous avons de lui surtout un traité de piété divisé en quatre parties, qui contient des règles excellentes pour les religieux et les anachorètes ; mais nous ne parlerons que des premières, y ayant aujourd'hui très-peu d'anachorètes. Nous y joindrons des avis pris d'un autre traité, et quelques traits historiques répandus dans ses ouvrages, que nous ne saurions mieux placer qu'ici.

Si vous menez, dit-il, (*a*) la vie solitaire dans le désert, cherchez à bien connoître les exercices des parfaits anachorètes, et leurs progrès dans la vertu. Si vous vivez en communauté, étudiez les règles du monastère et ne les méprisez point. Dans l'un ou l'autre état, si vous en observez les lois et les maximes avec une conscience pure, vous serez agréable à Dieu.

Vivant en communauté dans un monastère, ne vous

(*a*) Tom. 2. p. 185.

détournez pas de la loi légitimement établie, ni des règles apostoliques; car ce qui ne paroît d'abord qu'une légère faute, ne cause pas une petite perte, mais une très-grande. Il est de l'ordre d'assister avec les religieux aux assemblées, aux veilles, au travail des mains et aux autres exercices de la communauté. Il convient aussi de manger tous ensemble au même réfectoire, hors le cas de maladie et d'infirmité, et de ne point suivre sa propre volonté.

Etre léger, inconstant, dissipé, aller çà et là, passer d'un ouvrage à un autre, ce n'est pas le moyen de porter du fruit qui vienne à maturité. L'ennemi n'attaque pas en tout lieu un religieux de la même manière : ici il lui insinue de passer d'une vie dure à une vie qui éclate par des œuvres de piété : là il lui inspire de quitter cet emploi qui lui est avantageux pour son salut, sous prétexte qu'il n'est utile à personne. Il met dans la pensée de celui qui est dans le monastère de se retirer au désert par une plus grande retraite ; et il tâche de persuader à l'anachorète de quitter le désert sous prétexte qu'il y est sans consolation.

Vous qui vivez dans le monastère, quoiqu'on vous y donne à manger deux fois par jour, prenez-le avec action de grâces. Si vous avez quelque peine de ce qu'on vous a présenté plusieurs plats, pensez que ce n'est pas par votre ordre qu'on vous les a préparés. Si au contraire ce qu'on vous présente vous paroît grossier et en trop petite quantité, pensez que le roi de gloire qui s'est fait homme n'a pas dédaigné de manger du pain d'orge. Ce n'est point agir avec sagesse de vou-

loir pousser la tempérance au delà des bornes; mais aussi l'intempérance allume le feu de la concupiscence, et rend l'homme esclave des désirs de la chair.

Celui qui demeure dans le monastère doit être obéissant selon Dieu, sans dispnter ni contester. Il doit être compatissant envers son prochain, et éloigné de toute vaine gloire. Il ne doit point ambitionner les honneurs, ni rechercher la domination. Il doit être exact à tous les exercices de la religion. Il se tiendra dans la retraite; il n'ira point de cellule en cellule; il ne parlera point sans jugement; il ne s'ajustera point avec affectation; il ne désirera point de paroître fin et rusé; il s'étudiera plutôt à la simplicité.

Conservez votre corps pur et exempt de péché; car vous l'avez offert à Dieu, et il n'est plus en votre puissance. Vous ne pouvez en disposer selon votre volonté, sans vous rendre coupable de sacrilége. Deux hommes richement vêtus promenant ensemble dans la place, l'un d'eux fait un faux pas et tombe dans la boue; alors poussé d'un esprit de jalousie, il fait tomber son compagnon dans le bourbier, pour ne pas paroître seul couvert d'ordures. C'est là l'image de ceux qui s'étant égarés de la vertu, s'efforcent d'en détourner les autres. O hommes pervers et méchans! ô cœurs corrompus! ô bouches pleines de déguisement! Fuyez, fuyez leur commerce, de peur que vous ne deveniez plus amer que le fiel.

Plusieurs religieux étant tourmentés de mauvaises pensées, même dans l'oratoire, et au temps des sacrés mystères, saint Ephrem leur donne cet avis:

Quan

Quant aux pensées dont vous m'avez parlé et aux tentations qui troublent votre esprit, je ne vous cache point ma foiblesse, j'en suis tourmenté tout comme vous. Les malins esprits ne nous attaquent pas seulement dans la solitude, ils nous livrent de violens assauts lors même que nous sommes assemblés dans la maison du Seigneur, afin de nous empêcher d'assister avec un esprit pur et attentif aux saints et redoutables mystères de notre Sauveur, notre Dieu; mais celui qui est sobre et tempérant, s'il met une sentinelle sur ses yeux, s'il veille sur son cœur, s'il est attentif sur lui-même, il vaincra son ennemi avec le secours de la grâce divine.

Veillons donc sur notre cœur et sur nos sens, puisque nous sommes exposés à de grands combats. Ne refusons pourtant pas le combat, mais soutenons-le courageusement. Dissipons le fantôme et les illusions de notre ennemi, et qu'il crève de rage et de dépit. Mais avant que de nous présenter à ce combat, recourons à Dieu et disons-lui humblement avec Daniel : (a) « *Seigneur, ceux qui mettent leur confiance en vous, » ne tomberont point dans la confusion.* Nous vous » suivons maintenant de tout notre cœur : nous vous » craignons et nous cherchons à voir votre face : ne » nous couvrez pas de confusion, mais traitez-nous selon la grandeur de votre miséricorde. Délivrez-nous » selon les merveilles et les prodiges que vous savez » opérer : faites, Seigneur, faites rendre à votre nom » la gloire qui lui est due : que tous ceux qui montrent

(a) Dan. 3o. 4o.

» le mal à vos serviteurs et les y sollicitent, soient confondus; que toute leur puissance soit détruite, et toutes leurs forces brisées : qu'ils sachent, Seigneur, que c'est vous seul qui êtes le Dieu et le roi de gloire sur toute la terre. »

Heureuse est la ville, (a) dit encore saint Ephrem dans un autre traité de piété, qui est gouvernée par des gens de bien! Heureux le monastère qui est régi par des supérieurs sobres et tempérans! mais si ceux-ci sont adonnés à la volupté, le monastère sera ruiné par leur lâcheté et leur négligence. Si vous êtes sous l'obéissance des pères spirituels, ce n'est pas lorsqu'on vous sert, et qu'on vous dit des paroles douces et flatteuses, que paroît la fermeté de votre foi; mais c'est lorsque vous souffrez patiemment et courageusement les mépris, les outrages et les coups. N'ayez donc pas un air chagrin et fâché contre celui qui vous corrige et vous instruit, si vous voulez être un instrument choisi; mais étudiez avec soin ce qui peut vous avancer dans l'obéissance et dans l'humilité selon le Seigneur.

Que votre cœur soit ferme et constant; car l'inconstance et la lâcheté sont contraires à la vertu. Faisons-nous violence quand la tiédeur nous assaillit, comme un intrépide voyageur reprend une nouvelle vigueur et s'encourage, sans se rebuter de la longueur du chemin. Considérez l'habit que vous portez : voyez combien il est différent de celui du monde; il vous apprend le mépris que vous devez faire des choses du siècle, et la vie toute céleste et toute occupée à des

(a) Tom. 2. p. 250.

œuvres spirituelles, que vous devez mener. Ne vous laissez pas aller aux mauvais désirs, ni à de vaines flatteries; conservez-vous pur : et si la flamme de la tentation commence à s'allumer dans vous, tâchez de l'éteindre par vos larmes. La pureté est un riche trésor; si vous l'aimez, le Seigneur vous glorifiera.

Recherchons avec soin la vie spirituelle, et embrassons-la avec ardeur. Réprimons nos passions, si nous voulons acquérir la science de Dieu : alors nous acquerrons par la grâce du Saint-Esprit le don d'intelligence qui nous éclairera et nous rendra comme des lampes bien garnies. Ne négligeons point notre âme : soumettons-la à l'Esprit saint et sous sa divine puissance, afin qu'elle soit purifiée et sanctifiée. Notre âme est un bien qui nous est propre, il faut donc la cultiver et l'engraisser comme un champ, afin qu'elle porte de bons fruits au Seigneur.

Si l'ennemi nous fait tomber, relevons-nous au plutôt, de peur qu'il ne nous entraîne à d'autres maux, et qu'il ne nous jette enfin dans le désespoir, ce qui seroit le comble de notre malheur et notre perte éternelle. Quand nous serions engagés dans toutes sortes d'iniquités, n'y demeurons pas et ne nous désespérons point, puisque nous pouvons sortir de cet abîme par la pénitence. Le Seigneur voyant notre changement de vie et que nous sommes revenus à lui, nous recevra comme ses véritables amis, et nous exhortera à embrasser les vertus les plus parfaites.

Saint Éphrem, dans le chapitre huitième de ce traité de piété, parle au long de la fuite des hérétiques, et

du danger qu'il y a de les fréquenter. Ce chapitre mérite d'être lu : on y voit la pureté de son zèle et son attachement à la foi de l'Eglise, ainsi que l'horreur qu'il avoit pour tout ce qui y donnoit atteinte. Fuyez, dit-il, l'assemblée des hérétiques et des hommes débauchés, dont les entretiens sont corrompus et contraires à la foi et à la religion. Leurs paroles percent le cœur comme des flèches. J'en connois quelques-uns qui pervertissent les âmes par leurs discours : on peut les comparer à des hommes attaqués de la lèpre, dont parle l'Ecriture, qui rendent impurs, selon la loi, tous les lits où ils couchent, tous les endroits où ils s'asseyent et où ils jettent leur salive : ainsi le flux impur de leur âme corrompue, et les crachats de leurs discours, rendent abominables tous ceux qui les reçoivent, etc. Le portrait qu'il en fait dans le reste de ce chapitre nous les représente au naturel, dans leurs paroles artificieuses, dans leurs déguisemens, dans la subtilité de leurs discours, et dans tous leurs artifices, ainsi que dans la fausseté de leurs sentimens.

Nous ajoutons ici quelques traits d'histoire que le Saint rapporte dans ses traités, et qui ne sont pas moins instructifs que les maximes de piété qu'il propose. Un religieux, dit-il, (a) qui étoit sous l'obéissance des pères spirituels, alla trouver un de ses frères et lui dit : je souhaite de quitter mes pères spirituels, et de vivre tranquillement par moi-même. Ce frère lui tint ce discours : Un homme avoit un fils, il le prit avec lui, et le mit entre les mains d'un artisan

(a) Tom. 2. p. 238.

pour lui apprendre son métier ; mais ce jeune homme étoit dissipé et distrait dans son travail. Quelques jours après il vint trouver son père et lui dit : Mon père, ôtez-moi de mon maître, je pourrai mieux apprendre ce métier par moi-même. Mais son père lui répondit : Si étant conduit et instruit par d'autres vous n'avez rien appris, que pourrez-vous faire par vous-même, mon fils, vous qui n'avez point appris ni obéi comme vous le deviez ? Je vois, mon fils, que vous avez du dégoût pour le métier que vous apprenez, et je crains fort que je me sois donné à votre égard des soins et des peines inutiles. Apprenez donc votre ouvrage, mon fils, comme il faut, afin qu'étant versé dans un art, vous vous procuriez du repos ; car la mort dévore et emporte les ignorans et ceux qui n'ont aucune science ni profession.

Un frère en instruisant un autre, (a) lui représenta, sous la parabole suivante, les efforts que fait le démon pour arrêter ceux qui ont commencé d'entrer dans la voie du salut. Deux hommes partirent ensemble pour aller à une même ville, éloignée de trente stades. En ayant déjà fait deux ou trois, ils trouvèrent sur leur chemin un lieu fort agréable : c'étoit une belle forêt d'arbres touffus qui faisoient un grand ombrage, des ruisseaux et beaucoup d'autres choses qui réjouissoient la vue. Comme ils les considéroient, l'un se hâtant de se rendre à la ville, continua son chemin, et passa comme un courrier : l'autre s'arrêta pour contempler ces beautés et resta derrière. Il voulut ensuite avancer

(a) *Id.* p. 271.

et sortir de l'ombre de ces arbres; mais il craignit la chaleur; ainsi il fut long-temps à examiner les charmes de cette campagne, à les admirer, à s'en réjouir et à s'en occuper. Alors une de ces bêtes qui demeurent dans le bois, se jeta sur lui et le traîna dans sa caverne. Mais l'autre qui ne s'étoit point négligé, ni arrêté à contempler la beauté des arbres du lieu, arriva heureusement à la ville.

Le frère qui avoit entendu ceci, dit : Expliquez-moi, je vous prie, cette parabole. Son compagnon lui répondit : Ces deux hommes représentent ceux qui ont commencé de marcher dans le chemin de la piété, et qui ont fait effort pour y atteindre. L'ennemi les voulant arrêter dans leur course, leur inspire des désirs diaboliques; je veux dire des passions de vaine gloire, d'ambition, d'orgueil, de vanité et de tous les autres vices semblables. Celui d'entr'eux qui couroit avec grand soin vers le terme, pour remporter le prix auquel Dieu l'a appelé d'en haut par Jésus-Christ, n'a été arrêté par aucune de ces choses. L'autre qui s'est laissé éblouir par les beautés du lieu, et qui s'en est occupé, désigne les personnes qui détournent leur esprit et leurs pensées des choses invisibles pour les porter aux choses visibles. La chaleur qu'il craint, ce sont les travaux et les afflictions qui se rencontrent dans le chemin de la vertu. Il tarde, il s'arrête en ce lieu, il est pris et dévoré par les bêtes sauvages; cela marque une âme qui étant éprise de l'amour des choses terrestres, s'y attache et s'y fixe : c'est pourquoi le péché sortant de sa tanière, comme une bête

cruelle, s'élance sur lui et le saisit, selon qu'il est écrit : (a) *Quand la concupiscence a conçu, elle enfante le péché, et le péché étant consommé engendre la mort.*

Un religieux racontoit à un autre, (b) qu'il avoit appris qu'un homme qui demeuroit dans une certaine ville, avoit un domestique à qui il confioit tout son bien et toutes ses affaires. Ce jeune homme ayant conçu un ardent désir d'embrasser la vie solitaire, son maître n'oublia rien pour le détourner de son dessein, parce qu'il lui étoit fort utile : mais il ne put pas le retenir; car renonçant au siècle, il se retira dans le monastère. Peu d'années après il lui prit une violente tentation de retourner dans le monde, et ayant quitté sa cellule, il revint chez son maître sous prétexte de lui faire une visite. La première et la seconde fois il en fut reçu avec beaucoup de témoignages d'amitié. Enfin à la troisième fois il lui découvrit sa foiblesse, et lui dit, que ne pouvant plus supporter le joug de la vie religieuse, il le supplioit de le recevoir encore chez lui, promettant qu'il auroit un grand soin de ses affaires. Alors son maître lui répondit : Si vous n'êtes pas fidèle à la promesse que vous avez faite à Dieu, comment tiendrez-vous celle que vous me faites à présent ? Cette courte remontrance le fit rentrer en lui-même, et il se hâta de retourner dans sa cellule.

Un homme s'est présenté à ce monastère pour embrasser la vie religieuse, (c) et il a voulu demeurer dans une même cellule avec un vieillard. Quelques

(a) Jac. I. 15. — (b) P. 381. — (c) P. 444.

jours après il lui est venu la pensée de changer de cellule : il y a succombé, et il a dit : Je ne puis pas demeurer avec ce religieux. Un autre religieux lui remontrant son inconstance, lui a répondu : Quand même vous seriez tombé parmi les barbares, et qu'on vous auroit livré à un barbare, pourriez-vous dire : je ne puis pas demeurer avec lui ? Le frère entendant ceci fut touché de componction, fit pénitence et dit : pardonnez-moi ma légèreté.

Un religieux étoit attaqué de vaines pensées, (a) qui lui insinuoient qu'il avoit déjà fait quelque progrès dans la vertu. Voulant les réprimer, il mettoit la main dans une chaudière d'eau bouillante, et se disoit : Voici que tu brûles, ne t'enorgueillis donc plus : quand les trois enfans étoient dans la fournaise ardente, bien loin de s'enfler d'orgueil, ils louoient Dieu avec humilité, et toi qui vis dans la tiédeur et dans la mollesse, tu t'élèves et tu t'enorgueillis. C'est ainsi que ce religieux terrassoit le démon de la vanité.

Un autre religieux ayant pris l'habit, (b) étoit tenté de sortir du monastère, et il lui venoit cette pensée : Il en doit être de moi comme des légumes de ce jardin. Si le jardinier ne les tire de leur place pour les transplanter en un autre endroit, ils ne croîtront point. Mais pour se délivrer de cette pensée, il répondit à son esprit : Il est vrai que le jardinier transplante quelques-uns de ces légumes ; mais il ne les arrache pas tous absolument de ce quarré : au contraire, il laisse dans chaque sillon ce qu'il peut nourrir.

(a) P. 449. — (b) P. 450.

De plus il n'est pas trop sûr que les légumes qu'on transplante, profitent autant que ceux qu'on laisse à leur place : ainsi je veux être du nombre de ceux qu'on ne transplante point. C'étoit par ce raisonnement et avec le secours de la grâce qu'il vainquoit la tentation.

Un jeune frère étoit novice dans un monastère (*a*) et y gardoit un silence fort rigoureux ; les autres novices ses confrères disoient que ce n'étoit pas par vertu qu'il se taisoit, mais parce qu'il ne savoit pas parler ; d'autres même disoient qu'il étoit possédé du démon. Mais ce frère les entendant, ne leur répondoit point, et en glorifioit le Seigneur dans son âme.

Un religieux disoit : (*b*) J'ai demandé au Seigneur de me faire la grâce que quand un de mes frères m'ordonnera quelque chose, je dise en moi-même avec humilité : ce religieux est mon maître, je dois lui obéir. Et si c'est un autre frère, je dise aussi : celui-ci est le frère de mon maître ; ou si c'est un jeune homme, je dise encore : écoute le fils de ton maître. Ce bon religieux résistoit ainsi à la tentation, et faisoit son ouvrage en paix avec le secours de la grâce.

Des frères faisant de surcroît un ouvrage pendant la nuit, l'un d'eux se sentit pénétré de froid et se retira dans sa cellule, ce qui donna occasion à un autre de murmurer. Ils lui envoyèrent donc un frère pour lui dire de revenir, et celui-ci le trouvant malade dangereusement, ne lui parla point de retourner au travail ; mais il se contenta de lui dire : les frères désirent de savoir comment vous vous portez : quant à

(*a*) P. 454. — (*b*) P. 455.

l'ouvrage, n'en soyez point en peine, nous le ferons pour vous. Mon frère, lui répondit le malade, que votre charité se souvienne de dire que je souhaitois de travailler avec vous, mais que mon mal m'en a empêché. Ce que ce frère ne manqua pas de rapporter aux autres.

Un novice étoit attaqué de diverses pensées sur le travail des mains; (*a*) mais il se dit à lui-même: Quoi, méchant serviteur que tu es, tu t'es vendu au monastère et tu n'es plus à toi, que peux-tu donc faire de mieux? Et le Seigneur le consoloit par cette réflexion.

Comme les religieux étoient à table, (*b*) un des frères se leva pour leur présenter le pot de vin. Un vieillard le prit, et trouvant trop chaude l'eau qu'on y avoit mêlée, il lui dit: mon fils, vous m'avez brûlé. Ce bon frère entendant ceci, se retira dans sa cellule, où frappant sa poitrine, il disoit : Si j'étois le domestique d'un maître sévère, ne m'auroit-il pas frappé rudement pour lui avoir fait pareille chose? que cela m'apprenne à n'être plus si négligent.

Deux religieux traînant pendant la veille de la nuit du lin prêt à être broyé, (*c*) la corde se cassa d'un côté, et celui qui la tenoit de ce côté se fâcha aussitôt contre l'autre; mais celui-ci la cassa aussi de son côté sans que l'autre s'en aperçût, afin qu'il cessât de se fâcher, et ainsi la contestation cessa sur-le-champ.

Un autre religieux lisoit souvent pendant la veille (*d*) et vouloit finir le chapitre. Il passa un peu l'heure. Un autre en murmura disant, qu'il avoit entendu qu'il fal-

(*a*) P. 456. — (*b*) P. 457. — (*c*) P. 463. — (*d*) P. 464.

loit se lever et qu'il ne le faisoit pas. Mais un autre frère lui dit : Si le dîner étoit prêt et que le supérieur eût dit qu'on pouvoit boire un peu plus de vin, n'en aurions-nous pas de la joie? (*a*) Le murmurateur reconnut qu'il avoit tort, et en demanda pardon. Un religieux dit aussi à un autre étant à table : Pourquoi ôtez-vous sitôt les plats et ne nous laissez-vous pas manger? et il lui répondit : Je ne suis qu'un serviteur, et je fais ce que mes supérieurs m'ordonnent. Ce frère comprit qu'il avoit tort, et il lui dit : pardonnez-moi.

Il vint à un religieux, pendant le temps de la veille, (*b*) une pensée qui lui disoit : Repose-toi aujourd'hui, ne te lève point pour la veille. Mais ce bon religieux combattit cette pensée en disant : crois que tu ne te levas point hier, et qu'aujourd'hui tu dois te lever. De même au sujet du travail, il lui vint cette pensée : repose-toi aujourd'hui, et demain tu travailleras. Mais il lui répondit encore : non, je travaillerai aujourd'hui, et quant à demain, Dieu en aura le soin.

Un religieux étant malade, (*c*) ne laissoit pas que de travailler. Pleurant donc un jour dans sa cellule, il prioit Dieu de lui rendre la santé; mais il disoit ensuite : Malheureux à moi, lâche et paresseux! Mon âme est toujours malade, et je ne m'en mets point en peine, et dès que j'ai une petite maladie corporelle, j'en demande aussitôt avec larmes la cessation au bon Dieu. Ah! Seigneur Jésus-Christ, guérissez mon âme et mon corps, afin que je ne sois point à charge à mes frères. Car, Seigneur, l'homme ne se soutient pas par ses

(*a*) *Id.* — (*b*) P. 475. — (*c*) P. 477.

propres forces. Il n'est rien si vous ne lui fournissez ses besoins et ses nécessités. Mais, Seigneur, donnez-moi la santé, quoique je sois un serviteur inutile, parce que vous êtes le Dieu des pécheurs pénitens, et faites éclater sur moi la grandeur de votre puissance. Et comme il continuoit son travail, il fut tout-à-coup guéri.

Un religieux dit à un autre : (a) Le père supérieur m'a ordonné d'aller à la grange piler du blé pour les frères. Il y a là des séculiers qui disent des choses indécentes, que dois-je donc faire ? Le frère lui répondit : N'avez-vous pas vu les enfans étudier tous ensemble dans la même école, et que chaque écolier s'applique à apprendre sa leçon et non pas celle des autres, sachant qu'il doit réciter la sienne à son maître, et non pas celle de ses condisciples ? Que si vous êtes capable de vous laisser troubler par ces discours, écoutez et suivez ce que dit l'Apôtre : (b) *Eprouvez tout, et attachez-vous à ce qui est bon.*

CHAPITRE XIII.

Prières et élévations à Dieu de saint Ephrem, pour servir de modèle aux âmes pieuses.

Nous ne craindrons pas d'être trop prolixes sur l'histoire de saint Ephrem, en donnant ici quelques-unes de ses prières ; parce qu'outre qu'elles nous font mieux

(a) P. 495. — (b) 1 Thess. 5. 21.

connoître les saints transports dont son cœur étoit embrasé, elles peuvent aussi servir de modèle aux personnes de piété, pour s'exciter à des sentimens de regret de leurs fautes, ou de reconnoissance des grâces de Dieu, ou d'une ardente charité. Le don de la prière est un don excellent, que nous ne saurions trop demander à Dieu. C'est la prière qui attire en nous la grâce de la prière; et le Saint dont nous parlons avoit obtenu ce don du ciel à un degré si éminent, qu'on ne peut lire dans ses ouvrages les différentes élévations de son cœur à Dieu, sans être touché et excité à former ses dispositions sur les siennes. Aussi est-ce dans cette intention que nous en donnons ici quelques-unes, sur la traduction française dont nous avons déjà parlé.

Saint Ephrem rend gloire et louange à Dieu.

Gloire soit à vous, ô mon Dieu! (*a*) qui me souffrez et me supportez. Gloire à vous, Seigneur, qui avez une si grande patience. Gloire à vous qui êtes la bonté par essence. Gloire à vous, Être très-excellent; à vous seul sage; à vous qui êtes le bienfaiteur des âmes et des corps. Gloire à vous, Seigneur, qui faites lever votre soleil sur les bons et sur les méchans; qui faites pleuvoir en faveur des justes et des injustes. Gloire à vous, qui nourrissez toutes les nations et toute la nature humaine, comme un seul homme: les oiseaux du ciel, les bêtes sauvages, les reptiles et les poissons, de même que le plus petit oiseau; car

(*a*) T. 1. p. 58.

toutes les créatures attendent de vous que vous leur donniez leur nourriture en leur temps. Votre puissance est sans bornes, et vos miséricordes, Seigneur, se répandent sur toutes vos œuvres. C'est pourquoi je vous prie de ne me pas rejeter comme ceux qui vous disent : Seigneur, Seigneur, et qui ne font pas votre volonté; et je vous le demande par les prières de tous ceux qui se sont rendus agréables à vos yeux. Mes désirs les plus secrets vous sont connus. Les plaies de mon âme sont à découvert devant vous, Seigneur, guérissez-moi, et alors je serai guéri.

Saint Ephrem implore la miséricorde du Seigneur.

Seigneur, exaucez mes larmes, (*a*) et soyez attentif à la voix de la prière que ce pécheur, pénétré de votre crainte, vous offre, ô mon Dieu ! à vous qui êtes lent à punir, plein de miséricorde et de clémence. Ne me traitez pas selon mes œuvres, et mettez en oubli mes péchés passés. Quoique je sois un pécheur, mon Dieu, qui nous aimez si tendrement, donnez-moi le temps dont j'ai besoin pour faire pénitence. Que votre grâce, qui a supporté les fautes de ma jeunesse, daigne souffrir maintenant celles de ma vieillesse. (*b*) Vous avez juré, Seigneur miséricordieux et plein de tendresse pour nous, que vous ne vouliez pas la mort du pécheur, mais plutôt qu'il se convertît et qu'il vécût. Ayez pitié de moi, qui suis un pécheur et qui vous en conjure par les entrailles de votre miséricorde. Que la liberté que je prends de vous le de-

(*a*) T. 2. p. 129. — (*b*) Ezech. 33. 11.

mander ne vous déplaise point. Vous voyez que pressé d'une vive et très-amère douleur de cœur, j'ose vous adresser ces paroles : Considérez, Jésus-Christ mon Sauveur, les larmes qui coulent de mes yeux. Regardez les maux et les gémissemens de mon âme indigne. Souvenez-vous de votre promesse, et faites-m'en ressentir l'effet. Accordez-moi encore un peu de temps pour faire une véritable pénitence. Votre grâce, Dieu plein de bonté et de miséricorde, ne peut rejeter le pécheur qu'elle voit trempé de ses larmes. Elle pardonne à toute âme qui a humblement reçours à vous. Celui qui est saint et bon par essence a exaucé ma voix, mes gémissemens et mes larmes, et il a eu pitié de moi. Maintenant, Dieu patient et miséricordieux, daignez jeter les yeux sur moi, afin que je porte de dignes fruits de pénitence.

Saint Ephrem confesse ses fautes devant le Seigneur avec une sainte componction.

Seigneur, je vous confesse mon péché, (*a*) à vous qui êtes seul bon, à vous qui mettez en oubli les injures. Quoique je demeure dans le silence, rien ne vous est caché. Mais puisque vous avez dit par votre prophète : (*b*) *Dites le premier vos péchés, afin que vous soyez justifié.* Je le dis : j'ai péché, Seigneur, j'ai péché, et je ne suis pas digne de lever les yeux au ciel, ni d'en contempler la magnificence. Pour un plaisir court et léger, j'ai peu fait de cas du feu éternel, et je n'ai pas travaillé à acquérir votre royaume.

(*a*) Tom. 2, p. 342. — (*b*) Isa. 43. 26. vers. LXX.

Que ferai-je donc, moi qui suis le plus malheureux de tous les hommes ? Je pleurerai sur moi jour et nuit, pendant que j'en ai encore le temps, afin que mes larmes soient exaucées. Seigneur, donnez-moi des larmes de componction, vous qui êtes seul bon et miséricordieux, afin que par elles je vous prie et j'obtienne grâce devant vous. Malheur à moi ! Que ferai-je? Comment éviterai-je la fournaise ardente et les ténèbres extérieures, où il y a des pleurs et des grincemens de dents ? Mon âme, tu as péché, fais pénitence; car nos jours passent comme l'ombre. Encore un peu de temps, et tu sortiras de ce monde. O mon âme ! tu passeras par des lieux effroyables : ne diffère donc pas de jour en jour de te convertir au Seigneur. Ne te donne donc aucun repos; et que la paupière de tes yeux, ô mon âme ! ne se ferme point; mais prosterne-toi devant ton Dieu, qui est plein de bonté et de clémence, et prie-le de t'envoyer du haut du ciel sa grâce et sa miséricorde.

Saint Ephrem implore le secours de Dieu contre les tentations du démon.

Mon âme est accablée de douleur; (*a*) elle se jette entre vos bras, Seigneur, Dieu très-saint, et elle implore avec larmes le puissant secours de votre grâce contre le démon, ce séducteur, qui la veut pervertir. Elle vous invoque avec une profonde humilité, et vous supplie de l'assister contre ce cruel ennemi, qui la trouble et la tourmente. Puis donc qu'elle s'adresse

(*a*) Tom. 2, p. 159.

à

à vous avec confiance, ne tardez pas de l'exaucer. Puisqu'elle met en vous son espérance avec un grand amour, et un ardent désir de vous posséder, hâtez-vous de la visiter et de la protéger. Elle tombera en défaillance, si dans la cruelle angoisse où elle est vous différez de la secourir : mais si vous la visitez par vos miséricordes, elle se fortifie, s'affermit et prend une nouvelle vie. Si vous la regardez, elle est sauvée : aimez-la d'un amour de jalousie, puisqu'elle vous est fiancée. L'apôtre saint Paul qui vous l'a fiancée, nous le déclare lorsqu'il dit que vous êtes un époux jaloux et immortel. Châtiez-moi, mon Seigneur et mon Maître, dans vos miséricordes; instruisez-moi, et ne me livrez pas entre les mains de ce corrupteur. Il est vrai que je ne reconnois aucun bien en moi; seulement je trouve que j'ignore le monde et que je ne connois que vous seul. Votre grâce est immense; les cures qu'elle fait n'ont point de bornes, et par vos miséricordes mes plaies sont continuellement guéries; mais par ma négligence elles sont rouvertes et pouries de nouveau. Je n'ignore pas qu'ayant obtenu miséricorde, j'irrite de nouveau votre colère, et je n'oublie point que vous me supportez par la compassion que votre clémence vous inspire. Une bonne mère tendre et indulgente, quoique son enfant la fâche, ne peut pourtant pas se résoudre à l'abandonner, tant ont de force et de pouvoir sur elle les entrailles de la pitié. A combien plus forte raison votre bonté et vos miséricordes ne m'abandonneront-elles pas! Je suis, Seigneur, dans l'affliction, et mon âme en est accablée. Je suis obligé

de crier vers vous, et de vous prier avec importunité de me secourir contre mon ennemi. Soyez mon asile, et avec une parole menaçante chassez mes ennemis; car à toute heure ils m'attaquent, ils me surprennent, ils se glissent subtilement dans moi sans que je m'en aperçoive. Ils m'engagent même à de vaines occupations sans que j'en sois touché. Malheur à moi! quel ennemi ai-je à combattre? Mais, ô mon âme! prends courage, tu as un puissant rédempteur et un président des combats également généreux et éclairé, qui récompense avec profusion les athlètes qui ont courageusement combattu.

Saint Ephrem implore la miséricorde de Jésus-Christ en lui présentant sa douloureuse Passion.

O Agneau sans tache, (a) qui vous êtes immolé pour le salut du monde, ne me rejetez pas, je vous en supplie, quoique je vienne vous importuner, et ne me dites point : Qu'avez-vous souffert pour moi? Dans ce jour terrible et redoutable vous nous direz à nous autres pécheurs : Connoissez-vous tout ce que j'ai souffert pour vous? Etant invisible, je me suis rendu visible à vous : étant immortel, j'ai été condamné à la mort pour vous : étant exempt de tout péché, j'ai été frappé de soufflets pour vous : on m'a crucifié, et je ne me suis point mis en colère : on m'a insulté par de sanglantes railleries et on m'a chargé d'opprobres, et je n'ai point répondu par des injures. Je suis le Seigneur infiniment au-dessus de tout péché, et j'ai souf-

(a) Tom. 2. p. 166.

fert toutes ces choses : Mais vous qui êtes coupable et criminel, qu'avez-vous souffert pour moi ? C'est pour cela que nous sommes tous sans excuse. Souvenez-vous donc, Seigneur, que vous avez souffert pour nous tous ces opprobres, toutes ces injures, toutes ces ignominies, à cause de votre miséricorde, de votre bonté et de votre justice, et non à cause de nos bonnes œuvres : Car comme alors vous avez été livré pour nous, étant bon, saint et exempt de tout péché, maintenant, Seigneur, vous êtes le même, toujours exempt de tout péché, toujours saint, toujours bon. L'infinie miséricorde de votre divinité que vous avez par nature, est immuable : rendez donc stable ce que vous avez fait en notre faveur par votre pure bonté.

Saint Ephrem demande à Dieu qu'il le remplisse de sa grâce pour le louer et l'aimer, et pour l'inspirer aux autres.

Seigneur, sauvez-moi : (*a*) accordez à votre serviteur la demande que vous fait son âme, et ouvrez le trésor de votre miséricorde, afin que votre grâce, comme une source intarissable, rejaillisse continuellement dans sa bouche et dans son cœur ; et que ce cœur et cette bouche soient un pur et un saint temple de votre grâce ; un temple, dis-je, digne de recevoir le roi du ciel. Dieu plein de bonté, que le doigt de votre grâce mène toujours ma langue, et la touche comme les cordes d'une lyre, afin qu'elle chante vos louanges et qu'elle publie votre gloire, et afin que je

(*a*) Tom. 2. p. 11.

ne cesse point pendant tout le cours de ma vie de vous glorifier et vous bénir avec amour et avec affection de cœur et de bouche. Seigneur, celui qui est paresseux et négligent à vous louer, mérite d'être exclus de la vie future. Jésus-Christ, mon Sauveur, exaucez la prière de mon cœur; que ma langue soit comme une lyre, qui par la douceur de son harmonie fasse retentir partout la puissance de votre grâce; afin que par elle je puisse expliquer ici-bas votre saint Evangile, votre divine parole dans mes écrits et dans mes discours, quoique dans ces écrits et dans ces discours il se trouve quelques fautes; et afin qu'au jour du jugement je puisse me réfugier vers vous, lorsque la redoutable majesté de votre gloire fera trembler et remplira d'effroi toutes les créatures. Oui, Seigneur, Fils unique de Dieu, je vous en supplie, exaucez et recevez comme une offrande la prière de votre serviteur. Je suis un pécheur, mais un pécheur que votre grâce a sauvé. Toute gloire en soit rendue à celui qui sauve les pécheurs dans ses miséricordes.

Saint Ephrem prie le Seigneur avec humilité de modérer la douceur de ses communications, dont son cœur ne pouvoit soutenir l'abondance.

Jésus, divin Sauveur du monde, (a) je vous en supplie, ayez pitié de moi. Votre grâce s'est répandue en moi avec profusion, et elle a rassasié ma faim et éteint ma soif. Mon âme étoit plongée dans les ténèbres, et elle l'a éclairée et retirée de l'égarement où la jetoient

(a) Tom. I. p. 212.

ses pensées. Maintenant je reconnois ma foiblesse, je vous confesse mes péchés, j'adore et j'implore votre ineffable bonté. Modérez un peu cette abondance et cette profusion : réservez-la-moi pour le terrible jour de votre jugement. Comme je n'ai pas la force de soutenir l'impétuosité de cette inondation de grâces, je deviens présomptueux et téméraire. Divin caractère de la substance du Père, et splendeur de sa gloire ineffable, modérez l'excès de vos faveurs. Votre grâce allume un feu qui embrase mon cœur : réservez-la-moi pour le ciel. Sauvez-moi pour me faire entrer dans votre royaume ; et au jour de votre manifestation, répandez en moi toute la plénitude de votre bonté avec votre Père qui êtes béni dans tous les siècles.

Saint Ephrem demande à Dieu ses grâces et les larmes de componction, dont il relève l'excellence.

Auteur et distributeur de tous biens, (a) source de grâces, fontaine salutaire qui guérissez tous mes maux, trésor immense de miséricordes : ô Dieu ! qui êtes seul miséricordieux et souverainement bon, qui ne cessez point de faire du bien à ceux qui vous prient avec un cœur pur et sincère ; Seigneur, mon Dieu, plein de clémence, l'expérience que je fais tous les jours de vos bontés, les biens immenses dont continuellement vous me comblez, et avec tant de profusion, m'apprennent et m'invitent à recourir à vous avec une pleine confiance. Je vous supplie donc humblement de ne pas cesser de répandre sur moi votre sainte

(a) Tom. 2. p. 34.

grâce: elle me tirera de cette multitude de distractions qui m'agitent : elle liera mon esprit, le tiendra dans le recueillement, et guérira mes plaies les plus profondes. Mes dissipations et mon orgueil les renouvellent sans cesse ; mais vous qui êtes lent à punir, qui faites par votre grâce de continuelles guérisons, vous qui êtes plein de miséricorde et de clémence, guérissez les fréquentes infirmités de ce pécheur. Je le sais, Seigneur, je suis dans l'impuissance de reconnoître dignement les guérisons que vous opérez dans mon âme : ces salutaires et célestes remèdes sont sans prix et au-dessus de toute estime. La terre et le ciel même ne vous peuvent rien rendre qui soit digne de ces excellentes et admirables cures que vous faites tous les jours ; mais ces cures sont toutes gratuites, et de purs effets de votre bonté. Ces saints et salutaires remèdes surpassent nos richesses : nul ne peut les apprécier. Mais, divin Sauveur, vous les distribuez largement à tous : vous les donnez aux larmes ; vous les donnez à quelques gémissemens amers.

Qui ne sera donc pas ravi d'admiration et saisi d'étonnement, et qui ne fera pas retentir hautement sa voix pour publier votre grande clémence, votre extrême bonté, Seigneur de nos âmes, qui ne dédaignez pas de recevoir quelques foibles larmes, pour le prix des guérisons que vous opérez en nous ? O larmes, que votre pouvoir est grand, qu'il a d'étendue ! Vous pénétrez hardiment jusque dans le ciel, et rien ne peut vous arrêter. O larmes, que votre vertu est admirable ! la confiance qu'elles nous donnent, est pour

les anges et pour toutes les puissances célestes un sujet de joie continuel. O larmes, que votre pouvoir est grand! vous pouvez, si vous voulez, vous présenter sans crainte devant le trône si saint et si sublime du Seigneur, Dieu de pureté et de toute sainteté. O larmes, que votre puissance est merveilleuse! en un clin d'œil, comme emportées sur des ailes rapides, vous vous élevez jusqu'au ciel, et sur-le-champ vous obtenez de Dieu l'effet de vos demandes. Il vous entend, il accourt, il vient avec bonté et avec joie vous apporter lui-même la rémission de vos péchés.

Donnez-moi donc, Seigneur, ce précieux don de larmes, tout indigne que j'en suis, afin que je pleure tous les jours. Donnez-moi cette source féconde, cette douce et aimable vertu, afin que, répandant continuellement des torrens de larmes, mon esprit soit plus lumineux et plus éclairé dans la prière, afin que je noie et j'efface la cédule de toutes les dettes que j'ai contractées par mes péchés, et qu'un peu de pleurs et de gémissemens éteignent pour moi le feu de l'ardente fournaise: car si je pleure en ce monde, j'éviterai en l'autre ce feu qui ne s'éteint point.

Saint Ephrem rend grâces à Jésus-Christ des faveurs qu'il en a reçues, et désire de s'aller unir à lui dans le ciel pour chanter ses miséricordes.

Jésus-Christ, mon Sauveur, vous vous êtes fait pour moi la voie de la vie qui mène à votre Père: Elle seule est remplie d'une joie parfaite, (*a*) et le royaume

(*a*) Tom. 2. p. 437.

des cieux en est le terme et la fin. Seigneur, Jésus, Fils de Dieu, vous vous êtes fait pour moi la voie de la vie et la lumière pour m'y éclairer : plein de désir et d'ardeur, j'ai puisé dans la source intarissable de votre grâce et de vos bienfaits. Votre grâce est devenue dans mon cœur une lampe luisante, et une joie dans la bouche de votre serviteur, plus douce que le miel et le rayon de miel. Votre grâce est devenue dans l'âme de votre serviteur comme un riche trésor, qui a enrichi sa pauvreté, et qui a chassé son indigence et sa pouriture. Votre grâce est devenue l'asile et la force de votre serviteur, sa protection et son élévation, sa gloire et l'aliment de la nourriture de toute sa vie. Comment donc, Seigneur, votre serviteur pourroit-il demeurer dans le silence, et ne pas publier hautement la douceur et les charmes de votre amour et de votre grâce? J'ai ouvert mon indigne bouche; mais comment ma langue pourra-t-elle dignement louer et glorifier le libéral et magnifique auteur et distributeur de tous les biens? Ou comment, moi qui suis un pécheur, oserai-je arrêter les torrens et les flots de votre grâce, qui rejaillissent dans mon cœur, qui le remplissent et l'inondent de la douceur de toutes sortes de dons et de biens? Je chanterai la gloire et les louanges du Seigneur des cieux, qui a largement répandu sur son serviteur ses dons célestes et en différentes manières. Je louerai votre grâce, Jésus-Christ, mon Sauveur; car en la louant, je me louerai moi-même. Ma langue, Seigneur, ne cessera point d'exalter votre grâce; ma lyre ne cessera point de faire harmonieusement retentir des cantiques spirituels.

L'amour dont mon âme est embrasée m'attire vers vous, mon Sauveur, qui êtes la gloire de ma vie : votre grâce attire mon esprit par une certaine douceur, et l'engage à vous suivre. Que mon cœur devienne une terre fertile, qui reçoive la bonne semence, et que votre grâce y répande la rosée de la vie éternelle. Que votre grâce tire et moissonne de la terre de mon cœur l'excellente gerbe de componction, d'adoration, de sanctification, et de tout ce qui vous est le plus agréable. Emmenez mon âme avec la brebis que vous avez trouvée; emmenez-la dans la bergerie du paradis de délices. Qu'elle soit placée dans votre brillante lumière; et de même que vous avez porté sur vos épaules cette brebis après l'avoir trouvée, ainsi attirez à vous par votre puissante main mon âme indigne, et offrez l'une et l'autre à votre Père très-saint et immortel, afin que, au milieu des délices du Paradis, je dise avec tous les saints : Gloire soit au Père immortel; adorations à celui qui a répandu ses dons célestes sur cet homme vil et méprisable, afin qu'il offre lui-même la drachme de gloire au roi de l'univers dans les siècles. Ainsi soit-il.

Conclusion de la doctrine spirituelle de saint Ephrem.

Comme nous nous sommes beaucoup étendus sur la doctrine de saint Ephrem, nous la remettrons ici en peu de mots sous les yeux du lecteur, afin qu'on puisse la retenir plus aisément; et nous n'avons pour cela qu'à rapporter ce qu'il dit dans un discours qu'il a fait sur les distractions et les mauvaises pensées : (*a*)

(*a*) Tom. 2. p. 171.

Heureux, dit-il, ceux qui aiment Dieu, et qui pour son amour méprisent toutes choses. Heureux ceux qui pleurent jour et nuit, pour se délivrer de la colère et de la vengeance future. Heureux ceux qui s'abaissent et s'humilient volontairement, parce qu'ils seront élevés. Heureux ceux qui gardent la tempérance et la continence, parce qu'ils jouiront des délices du paradis. Heureux ceux qui auront affligé leur corps par les veilles et les exercices de la vertu, parce que la joie du paradis leur est préparée. Heureux ceux qui par leur pureté sont devenus les temples du Saint-Esprit, parce qu'ils seront placés à la droite. Heureux ceux qui possèdent l'amour de Dieu dans leur cœur, parce qu'ils seront déclarés les amis de Jésus-Christ. Heureux ceux qui se crucifient eux-mêmes, parce que jour et nuit ils contempleront Dieu, et que leur pensée est toute en lui. Heureux ceux qui ont ceint leurs reins dans la vérité, et qui ont tenu leurs lampes toujours prêtes pour attendre que leur époux retourne des noces. Heureux celui qui aura pu voir des yeux de l'esprit les biens futurs et les supplices éternels, et qui aura travaillé de toutes ses forces à acquérir la gloire immortelle. Heureux celui qui a toujours devant les yeux cette heure pleine de terreur et d'effroi, et qui s'étudie à plaire à Dieu pendant qu'il en a encore le temps. Heureux celui qui est exempt de tout trouble sur la terre comme les anges, afin de se réjouir en ce jour avec eux.

Travaillons donc, mes frères, de tout notre cœur et de toutes nos forces, à ne regarder que les choses

célestes, à n'avoir de goût que pour les choses du ciel, à ne penser qu'aux choses du ciel, à ne discourir que des choses du ciel, à ne présenter à notre esprit que les choses du ciel, à ne méditer que les choses du ciel, à ne connoître que les choses du ciel, à ne parler que des choses du ciel, à n'accomplir que les choses du ciel, à ne nous occuper que des choses du ciel, à n'avoir dans la bouche en tout temps et en tout lieu que les choses du ciel, à ne vivre que dans le ciel, et à nous faire une sainte habitude des choses du ciel.

CHAPITRE XIV.

SAINT BARSES, SAINT EULOGE,

Solitaires et évêques en Mésopotamie.

Sozomène (a) dit de saint Barses et de saint Euloge, qu'ils se distinguèrent parmi les solitaires de la Mésopotamie, dont tout le soin étoit de se détacher des choses de la terre pour être toujours prêts à paroître devant Dieu, et qu'ils cultivoient leur âme par le jeûne, la prière, les saints cantiques et la pratique de toutes les vertus; vivant dans un si parfait dégagement des biens, des affaires du siècle, et des aises du corps, qu'on eût dit qu'ils n'étoient pas de ce monde.

Il ajoute, que la haute estime qu'on avoit de leur

(a) Hist. l. 6. c. 34.

mérite fit qu'on les consacra évêques dans leurs propres monastères, sans les attacher à aucun diocèse; mais ce fait est fort douteux, puisque Théodoret, évêque de Cyr, (a) et voisin de la Mésopotamie, assure qu'ils furent successivement évêques d'Edesse; à moins qu'on ne veuille dire, pour justifier Sozomène, qu'étant déjà consacrés évêques, on leur donna ensuite l'Eglise d'Edesse à gouverner, ce qui est très-incertain.

Quoi qu'il en soit, nous ne savons rien de leur conduite dans la solitude, que ce que cet historien en rapporte dans l'éloge qui leur est commun avec les autres solitaires; mais on peut juger qu'ils le méritèrent plus particulièrement par les grandes vertus qu'ils firent paroître lorsqu'on les éleva à la chaire d'Edesse. Leur nom devint encore plus célèbre par la persécution qu'ils souffrirent de la part des ariens sous l'empereur Valens. Et pour commencer par saint Barses, sa sainteté n'éclata pas seulement dans Edesse et dans les villes voisines; mais encore dans la Phénicie, la Syrie, l'Egypte, la Thébaïde, et partout où il fut relégué pour la cause de la foi.

Le premier lieu de son exil fut l'île d'Arade sur les côtes de la Phénicie. Il y fit tant de miracles par la grâce apostolique dont il étoit rempli, qu'on venoit le visiter de toute part; ce qui fit que l'empereur l'envoya à Oxirinque, cette ville peuplée de tant de saints habitans, dont nous avons parlé au premier livre de cette histoire. (b) Son lit, qu'il laissa à Arade, servit à la guérison de quantité de malades; en sorte que tous ceux qui s'y couchoient étoient rétablis en santé.

(a) Theod. hist. l. 4. c. 14. — (b) L. 1. c. 20.

La même réputation le suivit à Oxirinque, et y attira un grand concours de peuple auprès de lui. L'empereur voyant donc qu'on honoroit ainsi celui qu'il persécutoit, changea son exil une troisième fois sans avoir égard à son grand âge, et le fit transporter à un château nommé Philo, situé aux extrémités de l'empire, proche des terres des barbares. Comme les anciens historiens ne nous le désignent pas autrement, il est difficile de décider dans quelle province il étoit. Il y a pourtant apparence qu'il étoit dans la Thébaïde, puisque Théodoret dit que le saint vieillard y avoit été banni; et on croit qu'il y mourut avant la fin de la persécution.

Saint Basile lui écrivit dans son exil deux lettres, que nous avons encore. Dans la première, il lui marque le désir qu'il avoit de le voir, et ajoute, qu'il falloit prier le Seigneur qu'il ne les livrât pas pour toujours à la fureur des ennemis de sa croix, et qu'il rendît la paix aux Eglises; ce qu'on devoit espérer de sa bonté avec confiance. (*a*) « Car, dit-il, comme il fixa » le temps de la captivité de Babylone à soixante-dix » ans, quand il voulut punir les péchés des Israélites, » peut-être aussi ce Dieu tout-puissant, qui nous af- » flige à présent pour le temps qu'il a déterminé dans » ses décrets éternels, nous rendra enfin la paix dont » nous jouissions auparavant, à moins que les maux » dont nous sommes témoins, ne soient comme les » avant-coureurs de l'Antechrist. Que si cela est ainsi, » priez le Seigneur qu'il diffère ces malheurs à un autre

(*a*) Basil. epist. 326.

» temps, ou que par sa miséricorde il nous soutienne » et nous fortifie au milieu de tant de tribulations. Je » vous prie de saluer en mon nom tous ceux qui sont » avec vous. » Ces dernières paroles de saint Basile font assez entendre qu'il y avoit plusieurs autres ecclésiastiques exilés avec lui, et cela paroît plus clairement dans la lettre suivante.

Le même Saint ne lui marque pas moins d'empressement dans cette seconde lettre. (*a*) « Je désire » avec ardeur, lui dit-il, de vous témoigner de vive » voix l'estime dont je suis pénétré pour votre piété, » et de vous féliciter des grandes choses que Dieu fait » par vous pour sa gloire, votre nom étant devenu si » célèbre auprès de tous ceux qui ont la véritable crainte » du Seigneur; mais mes infirmités et la sollicitude » des Eglises dont je suis presque accablé, me privent » de ce bonheur, et je ne puis m'en dédommager que » par mes lettres. Je conjure votre piété de s'intéres- » ser auprès de Dieu tant pour moi que pour les Egli- » ses, afin que nous passions les jours, ou peut-être » les heures qui nous restent, sans risquer de nous » perdre. Nous souhaitons à tous ceux qui sont avec » vous et qui combattent avec vous pour la foi, ce » que nous désirons pour nous-mêmes, et à vous ce » que le peuple qui est confié à vos soins, demande » nuit et jour au Seigneur. Daignez accepter quelques » petits présens que je vous envoie, avec les lettres » que j'ai remises avec joie à nos frères qui vont chez » vous, et accordez-moi, à l'exemple du patriarche

(*a*) Epist. 127.

» Isaac, votre sainte bénédiction. Je me recommande » à vos prières, et je supplie le Seigneur de vous » conserver pour ma consolation et pour le bien de » son Eglise. »

Comme on avoit choisi un loup, selon l'expression de Théodoret, c'est-à-dire un évêque arien pour occuper le siége de saint Barses, le peuple, à qui on avoit aussi ôté les églises, ne voulut point communiquer avec lui, et tint ses assemblées à la campagne. Il arriva dans cette occasion un cas qui fait trop d'honneur à la mémoire de ce saint pasteur et à la foi de ses ouailles, pour n'être pas détaillé ici. (*a*) C'est d'après Socrate, Rufin, Sozomène et Théodoret, que nous l'allons rapporter.

L'empereur Valens étant venu à Edesse pour voir la célèbre église où reposoient les reliques de saint Thomas, apôtre, fut extrêmement irrité de trouver les catholiques assemblés en grand nombre, et dans le feu de sa colère il frappa du poing sur le visage le préfet, appelé Modeste, qui étoit à son côté, lui reprochant de ne les avoir pas chassés comme il le lui avoit commandé. Il lui ordonna en même temps de rassembler tous les archers de la ville et les gens de guerre qui se trouvoient sur le lieu, pour dissiper ce peuple à coups de bâtons et de massues, et même de se servir de traits et d'épées s'il en étoit besoin.

Quoique Modeste fût tout dévoué aux volontés de l'empereur, il ne laissa pas d'avoir horreur de cet

(*a*) Socr. l. 4. c. 18. Ruf. l. 2. c. 5. Sozom. l. 6. c. 18. Theod. . c. 17.

ordre, dont il différa l'exécution au lendemain; mais il en fit avertir secrètement les catholiques, afin qu'il ne trouvât personne qu'il pût maltraiter. Il sortit donc dès le matin avec beaucoup de bruit et de tumulte, faisant de grandes menaces par ses gens pour sauver les apparences; mais il fut fort surpris lorsqu'il s'aperçut que les catholiques, bien loin de se cacher, accouroient en foule au lieu de l'assemblée. Dans son étonnement il hésitoit sur ce qu'il avoit à faire, et cependant il s'avançoit vers l'endroit, quand il vit tout-à-coup sortir d'une maison une pauvre femme avec son enfant entre les bras, qui n'avoit pas même pensé à se couvrir la tête, ni à fermer sa porte, et qui fendant la presse des officiers, dont il étoit précédé, couroit pour joindre les autres.

Il se douta bien de son dessein, et pour mieux s'en assurer, il se la fit amener, et lui dit : Malheureuse femme, où courez-vous sans voile et avec tant de précipitation? Je me hâte, lui répondit-elle, de me rendre où les autres vont. Mais ne savez-vous pas, lui dit Modeste, que le préfet a ordre de l'empereur de massacrer tous ceux qu'il y trouvera? Je le sais, répondit la femme, et c'est afin qu'il m'y trouve aussi que j'y cours. Et pourquoi portez-vous aussi cet enfant, répliqua Modeste? C'est, dit-elle, afin qu'il ait le bonheur de souffrir le martyre avec moi.

Le préfet comprit par le courage intrépide de cette femme, qu'il n'en devoit pas moins attendre des autres catholiques, et étant retourné sur-le-champ à l'empereur, il lui raconta ce qu'il avoit vu, et lui représenta

présenta qu'il falloit ou laisser les catholiques en repos, ou se déterminer à les faire tous périr, ce qui ne pouvoit que lui attirer la honte d'avoir exercé une cruauté sans exemple.

L'empereur se rendit en partie à ses persuasions, et commanda néanmoins de faire appeler ceux qui tenoient le premier rang entre les fidèles, c'est-à-dire, les prêtres et les diacres, et de leur ordonner de sa part de communiquer avec l'évêque arien qu'il avoit mis à la place de saint Barses, ou de les reléguer bien loin s'ils refusoient d'obéir. Saint Euloge étoit le chef de ce respectable clergé, et Protogène étoit le premier après lui. Euloge avoit pratiqué, comme nous l'avons dit, la vie solitaire près de Carrhes. Modeste les ayant donc assemblés, leur représenta, en affectant beaucoup de modération, que c'étoit une témérité de leur part de s'opposer aux volontés d'un prince qui commandoit à tant de peuples, eux qui n'étoient qu'une poignée de gens sans pouvoir, et les exhorta à lui obéir.

Ils l'écoutèrent en silence, et le préfet voulant avoir quelque réponse, s'adressa à saint Euloge, et lui demanda pourquoi il ne disoit rien. Je ne croyois pas devoir répondre, lui dit le Saint, puisque vous ne m'interrogiez pas. Il y a pourtant long-temps que je parle, dit le préfet, et que je vous exhorte à choisir le parti qui vous est le plus avantageux. J'ai cru, répliqua Euloge, qu'ayant parlé à tous en général, je ne devois répondre qu'avec tous les autres ; mais si vous voulez savoir mon sentiment en particulier, je

ne vous le cacherai pas. Communiquez donc avec l'empereur, interrompit le préfet. A quoi Euloge répondit par une fine raillerie : l'empereur voudroit-il ajouter la dignité d'évêque à la puissance impériale ?

Le préfet sentit la raillerie, et y répondit par des injures en homme vivement piqué ; ensuite il ajouta : Je ne vous ai pas dit cela, rustre et stupide que vous êtes, j'ai voulu seulement vous porter à communiquer avec ceux qui sont de sa communion. Mais Euloge lui ayant dit qu'ils étoient déjà soumis à un pasteur, le préfet fit arrêter quatre-vingts ecclésiastiques et les relégua tous en Thrace.

Le bruit s'en répandit bientôt, et il y eut presse dans leur route pour les voir, les habitans des villes et des bourgs accourant au devant d'eux pour les combler d'honneur, et les féliciter de leur constance et des victoires qu'ils remportoient sur l'hérésie. Leurs ennemis en furent jaloux, et firent entendre à l'empereur qu'ayant voulu les déshonorer par cet exil, ils en avoient acquis plus de gloire ; ce qui détermina ce prince à les séparer et à les envoyer deux à deux, les uns en Thrace, les autres en Arabie et d'autres dans la Thébaïde. On porta même la cruauté jusqu'à séparer ceux d'entr'eux qui étoient unis par les liens du sang, et d'emmener les frères, l'un d'un côté et l'autre de l'autre.

Mais Dieu qui fait servir la malice des hommes à ses fins, et qui en tire sa gloire, permit que saint Euloge et Protogène son second, fussent relégués à Antinoé pour le salut de plusieurs. Ils y trouvèrent, à

la vérité, un évêque catholique, et assistèrent aux assemblées ecclésiastiques. Mais voyant que le nombre des fidèles étoit petit, et ayant appris avec douleur qu'il restoit encore beaucoup de païens, ils ne se contentèrent pas d'en gémir devant Dieu, et résolurent de travailler à leur conversion. Saint Euloge s'enferma dans une cellule, où il prioit jour et nuit, afin que Dieu bénît son entreprise; et Protogène, qui possédoit les belles-lettres, et savoit bien écrire en notes, ouvrit une école où il montroit à écrire aux enfans, et les instruisoit des saintes Ecritures, leur dictant surtout les psaumes et les endroits des écrits des apôtres qui leur étoient plus convenables.

Un miracle qu'il fit dans ce temps-là donna du crédit à sa sainte doctrine, et hâta la conversion de plusieurs. Un de ses écoliers tomba malade. Il alla le visiter, et le prenant par la main, il le guérit par la force de sa prière. Le bruit s'en répandit aussitôt: de sorte que quand il y avoit quelque enfant malade, les parens l'appeloient pour le guérir; mais comme il leur disoit qu'il ne pouvoit prier Dieu pour eux qu'ils n'eussent reçu auparavant le baptême, ils y consentoient sans difficulté, et ainsi il leur donnoit la santé de l'âme et du corps.

Théodoret dit aussi que quand il avoit converti quelque païen, il le conduisoit à saint Euloge pour recevoir de lui le sceau du Seigneur. Et comme le Saint se plaignoit de ce qu'il venoit interrompre sa prière, il lui répondoit, que le salut de ceux qui sortoient de l'erreur, pressoit davantage. Du reste, ajoute cet his-

torien, tout le monde admiroit Protogène, qui ayant reçu de Dieu le don de miracles et de lumière pour faire connoître la vérité à tant de gens, se regardoit pourtant comme inférieur à Euloge, et lui amenoit ceux qu'il avoit gagnés au Seigneur, ce qui donnoit une très-haute idée de sa grande vertu.

Enfin le calme ayant été rendu à l'Eglise, ces deux Saints retournèrent à leur patrie; mais ce ne fut pas sans regret de la part de ceux qu'ils quittèrent, car ils les accompagnèrent avec beaucoup de gémissemens et de larmes, et surtout l'évêque du lieu, qui se voyoit privé par leur départ des secours qu'il en retiroit pour le bien de son diocèse. A leur retour saint Euloge fut mis en la place de saint Barses, qui avoit passé de cette vie à une meilleure. Et quant à Protogène, on le chargea du gouvernement de l'Eglise de Carrhes, où il y avoit beaucoup à travailler, à cause du nombre de personnes qui y étoient encore engagées dans les erreurs du paganisme : aussi ne pouvoit-on mieux confier qu'à lui un champ si hérissé, pour ainsi dire, de ronces et d'épines. Saint Euloge fut placé sur la chaire d'Edesse par saint Eusèbe, évêque de Samosate. Ce fut avant le concile d'Antioche, auquel il assista en 379, ainsi qu'à celui de Constantinople en 381. Le Martyrologe Romain fait mémoire de saint Barses le 30 janvier, de saint Euloge le 5 de mai, de saint Protogène le sixième.

CHAPITRE XV.

Saint Abraham, solitaire et prêtre, et sainte Marie pénitente, sa nièce.

L'histoire de saint Abraham est si connue, qu'il semble que nous ne présenterons rien de nouveau en la donnant ici. Mais cela ne sauroit nous en dispenser; et ceux qui l'ont lue dans d'autres recueils seront également édifiés de la trouver dans le nôtre, parce que les exemples de cette espèce frappent toujours et sont toujours reçus avec une nouvelle satisfaction. C'en est une bien grande pour nous d'avoir le grand saint Ephrem pour garant de ce que nous allons dire. Pourrions-nous en avoir un meilleur? Il est vrai que quelques auteurs l'ont attribuée à un autre Ephrem; (*a*) mais M. de Tillemont a combattu leurs sentimens par des raisons qui nous ont paru trop solides pour nous écarter du sien. Nous nous servirons pour cela de la traduction de Vossius et de celle de Rosweide.

On reconnoît aisément dans l'avant-propos de saint Ephrem cette humilité profonde qui paroît dans tous ses autres ouvrages, et c'est ce qui nous confirme dans le sentiment que celui-ci est véritablement de lui. « Je me suis proposé, mes frères, dit-il, de vous ra-

(*a*) Bult. l. 3. c. 12. n. 1. Boll. 16. Jan. mart. p. 435. § 14. Till. t. 7. p. 586. Voss. S. Ephr. t. 3. p. 749. Rosw. v. pp. l. 1.

» conter la conduite si belle et si parfaite d'Abraham, » cet homme admirable, et comment après avoir si » bien commencé, il s'est soutenu avec tant de fidé- » lité jusqu'à la mort, qu'il est enfin arrivé à la gloire » éternelle. Mais quand je considère que je ne suis » qu'un homme grossier et ignorant, je crains de ne » pouvoir vous représenter dignement par mes paroles » une vie remplie de tant de mérites et de perfection. » Je tâcherai pourtant de vous en dire une partie se- » lon ma capacité, si je ne puis tout dire entièrement, » et je vous présenterai en lui un second Abraham, » qui a mené de notre temps sur la terre une vie an- » gélique et céleste, et qui, par une patience invin- » cible, s'est rendu comme un diamant que les souf- » frances n'ont pu briser, et qui a été placé dans la » gloire du ciel. Vous y pourrez admirer aussi com- » ment s'étant conservé dans une pureté inviolable de- » puis sa jeunesse, et s'étant offert par cette vertu » ainsi qu'un temple et un vase de sainteté au Saint- » Esprit, le Seigneur qui l'avoit choisi, a établi sa » demeure dans son âme. »

Le bienheureux Abraham naquit dans une maison opulente, et ses parens qui l'aimoient avec une tendresse extraordinaire, se proposant de l'avancer dans le monde, le fiancèrent, quoiqu'il ne fût encore qu'un enfant, à une fille qui pouvoit favoriser par son alliance les vastes desseins de grandeur qu'ils avoient formés sur lui. Mais tandis qu'ils ne songeoient qu'à le faire paroître avec éclat dans le siècle, il ne pensa lui-même qu'à établir sa fortune auprès de Dieu. Ainsi

sa raison se développant, il ne s'en servit que pour le mieux connoître et le servir fidèlement; et pour cela il fréquentoit assidûment les assemblées qui se faisoient dans les églises, y écoutoit avec une grande attention ce qu'on lisoit des saintes Ecritures, et en faisoit, avec un goût délicieux pour son cœur, le sujet de ses plus sérieuses réflexions.

Quand le temps d'accomplir ses noces fut venu, ses parens commencèrent à lui en parler et le pressèrent extrêmement; mais il leur témoigna beaucoup de répugnance, jusques à ce qu'enfin vaincu par leurs instances continuelles, et forcé en quelque façon de céder pour la honte qu'il avoit de leur résister, il donna son consentement. On célébra donc les noces; ce qui se passa en fêtes et en festins qui durèrent sept jours selon l'usage d'alors. (a) Mais au septième jour, qu'il devoit consommer le mariage, il sentit son âme pénétrée d'un vif rayon de la grâce, et il en fut si vivement touché, qu'il quitta son épouse, sortit de sa maison, et alla se cacher dans une cellule qu'il trouva vide, à trois quarts de lieue de la ville. Là livrant son cœur en liberté à l'onction intérieure dont le Saint-Esprit qui lui avoit servi de guide dans sa retraite, l'avoit rempli, il rendit grâces au Seigneur avec une sainte allégresse, et ne songea qu'à le glorifier. La surprise de ses parens et de tous ses voisins ne sauroit être exprimée. Ils le cherchèrent de tous côtés; et enfin au bout de dix-sept jours ils le trouvèrent qui prioit, et furent dans un étonnement dont ils ne pouvoient presque

(a) V. Till. t. 7. p. 587.

revenir. « Pourquoi vous étonnez-vous de me voir ici, » leur dit alors le Saint? admirez plutôt la faveur que » Dieu m'a faite de me retirer du bourbier du péché, » et priez-le qu'il m'accorde la grâce de porter jusqu'à » la fin le joug si doux de son service qu'il a bien voulu » m'imposer sans avoir égard à mon indignité, et que » j'accomplisse fidèlement tout ce qu'il demande de » moi. » Ils ne le pressèrent pas davantage, considérant sa résolution, et consentirent qu'il suivît sa vocation; mais il les pria en même temps de ne pas venir l'interrompre dans ses exercices sous prétexte de lui faire des visites, et quand ils se furent retirés, il fit boucher la porte de sa cellule et ne laissa qu'une fort petite fenêtre, par où il recevoit à certains jours ce qu'on lui apportoit pour sa nourriture.

Il entreprit ainsi l'ouvrage de sa perfection avec une ardeur admirable, et secouru par la grâce du Seigneur, il faisoit tous les jours de nouveaux progrès par le renoncement entier à toutes les satisfactions des sens, par les veilles, l'oraison, les larmes de la sainte componction, ainsi que par la pratique de l'humilité et de la charité. Aussi, quoiqu'il demeurât enfermé dans sa cellule, l'éclat de sa sainteté ne tarda pas de paroître au dehors. Le bruit en augmenta insensiblement, et ceux qui en entendirent parler s'empressèrent de le venir voir pour s'assurer par eux-mêmes du bien qu'ils en avoient ouï dire, et pour trouver auprès de lui de quoi s'instruire et s'édifier en même temps. Il parut bien que c'étoit Dieu qui les lui amenoit; car l'ayant placé dans ce lieu comme une lu-

mière dont il vouloit se servir pour éclairer les autres, il lui accorda le don de conseil et de sagesse avec abondance, ce qui faisoit qu'on ne pouvoit se lasser de l'entendre parler des choses célestes.

Il y avoit dix ans qu'il avoit renoncé au monde quand il apprit la mort de son père et de sa mère, et qu'il avoit hérité de leurs biens, qui étoient très-considérables. Son cœur étoit trop bien dégagé de l'affection des richesses périssables, pour penser à les reprendre. Il pria donc un ami, dont il connoissoit la probité, d'en faire la distribution aux pauvres et aux orphelins, et se reposa entièrement sur lui de cet office de piété, afin de n'être pas interrompu par ce soin dans l'exercice de la prière, après quoi il ne s'en embarrassa pas davantage.

Ce sacrifice fut pour lui comme un nouvel engagement qu'il prit de se détacher toujours plus des choses de la terre, et de s'animer par un nouveau zèle à s'enrichir du trésor des vertus. Il n'avoit autre chose qu'un manteau, une tunique de poil de chèvre, un plat pour manger, et une natte de jonc pour se coucher, encore couchoit-il souvent sur la terre nue; et par un si grand dépouillement son âme prit un plus grand essor pour s'élever à Dieu par les degrés des vertus. Mais on peut dire qu'il vola plutôt qu'il ne monta par degrés, tant les progrès qu'il fit dans la perfection furent extraordinaires.

Il faut lire ce qu'en dit saint Ephrem, ce témoin fidèle et véritable de son éminente piété, et qui lui étoit uni par les liens d'une sainte amitié : « Il ne se relâcha

» jamais en rien, dit-il, depuis qu'il eut embrassé la » vie solitaire. Il ne passa pas un seul jour sans verser » des larmes. On ne le vit jamais sourire. Il ne lava » jamais son visage, ni même ses pieds. Il regardoit » chaque jour comme celui de sa mort. N'étoit-ce pas » un miracle continuel et bien éclatant de voir cet hom- » me dans une si grande abstinence, dans les veilles » continuelles, dans le torrent de larmes de componc- » tion qui sortoit de ses yeux, dans la persévérance à » coucher si durement, et dans tant d'autres austéri- » tés dont il affligeoit son corps; de le voir, dis-je, ne » se lasser jamais de souffrir, ne se ralentir jamais » dans ses exercices, ne s'ennuyer jamais d'une vie » si rude; mais plutôt être toujours plus ardent à la » poursuivre, comme s'il eût été insatiable de péni- » tence, tant sa ferveur la lui rendoit, non-seulement » supportable, mais encore douce et agréable.

» Mais voici, continue saint Ephrem, ce qui est en- » core plus digne d'admiration. C'est que dans une vie » si austère il conserva toujours un visage frais, un » air agréable, un corps sain et vigoureux, bien qu'il » fût d'un tempérament délicat, comme s'il n'eût point » fait de pénitence, tant l'onction de la grâce le for- » tifioit et le soutenoit dans toutes ses actions, et tant » elle communiquoit de joie spirituelle à son âme. En- » fin, ce qu'on doit encore admirer en lui, c'est qu'il » ne changea jamais durant cinquante ans la robe de » poil de chèvre dont il étoit vêtu, et que même elle » servit à d'autres après sa mort. »

Nous avons dit que l'odeur de ses vertus attiroit de

» tous côtés quantité de monde à sa cellule. » Saint Ephrem nous apprend encore comment il les recevoit, les instruisoit, les consoloit et les animoit à travailler à leur salut. « Son humilité, dit-il, étoit des plus pro» fondes, et il avoit une égale charité pour tout le » monde. Il n'y avoit point chez lui d'acception de » personne. Il ne préféroit point les riches aux pau» vres, ni les grands aux petits; mais il avoit pour tous » le même zèle et la même tendresse chrétienne, et les » révéroit tous également en Jésus-Christ. Il ne repre» noit personne avec aigreur, et ne savoit ce que c'étoit » que d'employer des paroles dures; mais tous ses dis» cours étoient assaisonnés du sel de la charité et de » la douceur. Aussi ne s'ennuyoit-on point de l'enten» dre; et en considérant la sainteté qui éclatoit sur » son visage, on se sentoit pressé d'un plus grand dé» sir de le voir souvent.

» Qui est celui, dit encore le même Saint, qui a » plus aimé Dieu de tout son cœur et son prochain com» me soi-même? Qui a plus eu que lui de compassion » pour les affligés? Qui a prié Dieu avec plus d'ardeur » que lui pour empêcher que le démon ne séduisît par » ses artifices, ceux d'entre les solitaires qu'il savoit » vivre dans une plus grande perfection, et pour leur » obtenir la grâce de la persévérance? Et qui répan» dit plus de larmes la nuit et le jour devant Dieu que » lui, pour la conversion de ceux dont il apprenoit » les égaremens? »

L'incomparable Abraham, cet homme de pénitence, de prière et de charité, s'exerçoit ainsi dans ces

vertus, renfermé dans son étroite cellule, quand la providence voulut faire éclater son zèle, son amour et sa patience par une mission à laquelle il l'appela, et qui n'exigeoit rien moins qu'une vertu aussi ardente, aussi ferme, aussi inébranlable que la sienne. Il y avoit dans le diocèse un grand village dont tous les habitans étoient idolâtres et si fort attachés à leurs superstitions, qu'ils n'avoient jamais voulu écouter ni les prêtres et les diacres que l'évêque leur avoit envoyés, ni plusieurs solitaires qui avoient voulu entreprendre de les convertir. Au contraire, comme ils ajoutoient la cruauté à leur aveuglement, la charité de ces missionnaires n'avoit abouti qu'à exciter leur fureur, et à se faire chasser sans avoir rien pu gagner sur leur cœur.

C'étoit pour l'évêque de la ville un grand sujet d'affliction, d'avoir fait jusqu'alors inutilement de si fréquentes tentatives pour les amener à la foi de Jésus-Christ. Un jour qu'il étoit assemblé avec son clergé, le discours tomba sur la vertu de saint Abraham, que l'on commença à louer comme il le méritoit. Alors Dieu inspira la bonne pensée à l'évêque de l'envoyer à ces païens, comme un des plus grands serviteurs de Dieu qu'il connût, et comme le plus propre à ramollir la dureté de leur cœur par sa charité et par sa patience. Tous les ecclésiastiques applaudirent à ce choix, de sorte qu'il se leva sur-le-champ et se rendit avec eux à la cellule du serviteur de Dieu. Après l'avoir salué, il lui parla de ces idolâtres, et lui déclara l'intention qu'il avoit de l'ordonner prêtre et de l'en-

voyer dans leur bourg pour travailler à leur conversion.

Abraham étoit bien éloigné de fuir la peine, lui qui mettoit ses délices dans la pénitence; mais son humilité cachoit tellement ses vertus à ses yeux, qu'il ne savoit voir dans lui-même que des misères et des foiblesses. Ainsi, la proposition de l'évêque l'effraya et le rendit tout triste. « Je vous conjure, mon saint » Père, lui dit-il, de considérer que je ne suis qu'un » homme vil, très-incapable d'entreprendre une affaire » de cette importance; c'est pourquoi je vous supplie » plutôt de me laisser pleurer mes péchés. Dieu vous » y rendra propre par sa grâce, lui dit l'évêque, ainsi » ne faites point difficulté de vous soumettre. Je vous » supplie, répliqua Abraham, d'avoir pitié de ma foi» blesse, et de souffrir que je continue de pleurer mes » péchés. Mais quoi, lui dit alors l'évêque, vous avez » tout quitté, vous avez abandonné le siècle et tout ce » que vous y pouviez prétendre, vous êtes crucifié au » monde, et vous n'auriez pas encore acquis la vertu » d'obéissance! Hélas! mon Père, lui répondit Abra» ham en versant beaucoup de larmes, que suis-je » autre chose qu'un chien mort? et quelle est la vie » que je mène pour vous avoir fait juger que j'étois » propre pour une si grande entreprise? Ici, lui dit l'é» vêque, vous ne vous occupez que de votre propre sa» lut, et là vous pourrez, avec le secours du Seigneur, » convertir beaucoup d'âmes et les sauver. Considérez » donc bien en vous-même comment vous pouvez ob» tenir une plus grande récompense; si ce sera ici, ou

» là ; si ce sera en vous sauvant vous seul, ou en sau-
» vant plusieurs autres avec vous. Alors ce saint hom-
» me répondit en continuant de pleurer : que la vo-
» lonté de Dieu s'accomplisse ; je suis prêt à vous
» obéir et à aller où vous m'ordonnerez. »

L'évêque le conduisit donc à la ville, l'ordonna prêtre, et le fit conduire au bourg des païens. Abraham en y allant tenoit son cœur élevé à Dieu, et lui disoit : « O Dieu plein de bonté et de clémence, jetez
» les yeux sur ma foiblesse et mon insuffisance pour
» un si grand ministère, et envoyez-moi votre secours
» d'en haut, afin que votre saint nom soit glorifié. »
Et comme il fut entré dans le bourg, n'y voyant partout que des marques d'idolâtrie, et un peuple livré entièrement à ses abominations, il leva les yeux au ciel en jetant de profonds soupirs accompagnés de larmes, et dit à Dieu : « Vous êtes seul impeccable ; vous
» êtes seul miséricordieux, seul clément, seul la bonté
» même ; ne rejetez point l'ouvrage de vos mains. »

Comme il restoit encore quelque chose de la distribution de ses biens, il envoya dire à l'ami fidèle qu'il en avoit chargé, de le lui faire tenir, et se servit de cet argent pour bâtir une église fort belle et fort ornée. Soit que Dieu, par une force secrète empêchât les idolâtres de s'y opposer, soit qu'ils ne l'osassent pas, parce qu'il étoit appuyé de l'autorité des magistrats, et peut-être aussi de quelque rescrit de l'empereur Constantin que l'évêque avoit obtenu, cette église fut conduite en peu de temps à sa perfection, et les païens venoient tous les jours la voir par curiosité.

Quand donc elle fut achevée, il y faisoit à Dieu de longues prières pour le peuple dont sa providence lui avoit confié le soin, et lui offroit le sacrifice de ses larmes avec ses oraisons en lui disant : « Ramenez à vous,
» ô Seigneur ! ces pauvres égarés; rassemblez-les dans
» ce saint temple ; ouvrez-leur les yeux de l'âme; éclai-
» rez-les de la lumière de votre grâce, afin qu'ils voient
» la vanité de leurs idoles, et qu'ils vous reconnoissent
» pour le seul vrai Dieu. »

Jusqu'alors il avoit passé au milieu des idoles sans rien dire, se contentant de gémir et de prier : mais enfin animé d'un saint zèle, et autorisé par l'esprit de Dieu, autant que par les lois que Constantin le grand avoit déjà fait publier, (car ceci se passa sous son règne entre l'an 330 et l'an 334) il renversa tous les autels et brisa toutes les idoles du lieu. Il n'en fallut pas davantage pour exciter la fureur des habitans : ils se jetèrent sur lui, le fouettèrent et le chassèrent du bourg; mais il revint dans la nuit, rentra dans l'église, et plus touché de leur dureté que de tout ce qu'ils lui avoient fait souffrir, il continua de solliciter pour eux avec beaucoup de larmes la miséricorde de Dieu.

Le lendemain les païens furent étrangement surpris de le retrouver dans l'église en prière. Ils ne pouvoient presque revenir de leur étonnement. Il en prit occasion de les exhorter à renoncer enfin à leurs superstitions; mais au lieu de l'écouter, ils se jetèrent sur lui comme des furieux, le battirent cruellement, le traînèrent par les pieds avec une corde hors du

bourg, l'accablèrent de coups de pierre, et se retirèrent en le croyant mort. Aussi étoit-il presque sans vie; mais il reprit ses esprits au milieu de la nuit, et s'adressant à Dieu du fond de son cœur, il lui dit en gémissant et en pleurant beaucoup : « Pourquoi, Seigneur, dédaignez-vous ma bassesse? pourquoi détournez-vous vos yeux de moi? pourquoi rejetez-vous les désirs de mon cœur? pourquoi méprisez-vous l'ouvrage de vos mains? Je vous supplie, ô Dieu d'une infinie bonté, de jeter des regards de miséricorde sur ce pauvre peuple. Faites-lui la grâce de vous connoître, et de croire qu'il n'y a point d'autre Dieu que vous. »

Après cette prière Dieu lui ranima ses forces pour retourner à l'église et y chanter ses louanges; et les païens y étant revenus au point du jour, furent plus étonnés que jamais de l'y retrouver. Leur rage se ralluma, et l'ayant pris, ils le traitèrent aussi cruellement que le jour précédent. Enfin leur persécution dura trois ans, et pendant ce temps-là il n'est point de mauvais traitement qu'ils ne lui fissent endurer. Mais, soit qu'on le battît, qu'on lui fît mille outrages, qu'on l'accablât de coups de pierre, qu'on lui fît souffrir la faim et la soif, et tous les maux qu'ils pouvoient imaginer pour l'obliger à se retirer, il parut comme un diamant, sans jamais s'ébranler ni se laisser abattre, sans même témoigner aucun mouvement de colère ni d'indignation contre eux; au contraire, plus ils le persécutoient, plus sa charité envers eux, comme un brasier qu'on ne peut éteindre, prenoit des accroissemens

accroissemens. Tantôt il les exhortoit avec zèle; tantôt il les avertissoit avec douceur; tantôt il leur donnoit de grands témoignages de tendresse et d'affabilité : il traitoit les vieillards comme ses pères, les moins âgés comme ses frères, et les plus jeunes comme ses enfans, quoique de leur côté ils ne cessassent de le mépriser, de lui dire des injures, et de lui faire mille outrages.

Enfin le jour de la miséricorde arriva. Dieu exauça les prières, les larmes et les souffrances de son serviteur, et le dédommagea par l'entière conversion de ce peuple, des travaux qu'il avoit endurés jusqu'alors. Voici comment saint Ephrem raconte ce merveilleux changement : «Tous les habitans du bourg étant un jour » assemblés, ils se mirent à parler du Saint, et se dirent les uns aux autres dans un sentiment d'admiration : Vous voyez l'extrême patience de cet homme, » ainsi que l'amour et la charité qu'il a pour nous. » Vous voyez que malgré tous les maux que nous lui » avons fait souffrir, bien loin de nous abandonner, il » a persisté à demeurer ici, sans avoir jamais dit à qui » que ce soit aucune parole fâcheuse, ni avoir aucune » aversion contre nous, bien loin de là : il a souffert » avec une patience inaltérable nos persécutions, et » en a même témoigné de la joie. Assurément il n'auroit pu supporter ces choses si le vrai Dieu n'étoit » avec lui, et si ce qu'il nous dit du royaume du ciel » et des supplices éternels n'étoit véritable. Et comment lui seul auroit-il pu renverser et briser tous nos » dieux, sans qu'ils s'en fussent vengés contre lui par

» de terribles châtimens s'ils en avoient le pouvoir ? » Il faut donc que ce soit ici le serviteur du seul vrai » Dieu, et que tout ce qu'il nous a dit vienne de lui » et soit véritable; ainsi nous devons croire au Dieu » qu'il nous prêche.

» Ce sentiment fut reçu de tous, et sur-le-champ » ils allèrent trouver le Saint à l'église en criant de tou- » tes leurs forces : Gloire soit rendue au Dieu du ciel » qui nous a envoyé son serviteur pour nous délivrer » de l'erreur et pour nous sauver. » Quelle fut la joie de ce saint homme quand il les vit venir et les entendit crier ainsi ! Comme les fleurs qui ont été nourries de la rosée du matin ont les couleurs plus vives, tel parut aussi le visage de l'homme de Dieu, et il leur dit : « Mes très-chers pères, mes frères et mes enfans, » soyez-vous bénis de Dieu tous tant que vous êtes ve- » nus ici en son saint nom. Rendons gloire à Dieu » tous ensemble de la grâce qu'il vous a faite de vous » éclairer de sa divine lumière pour le connoître, et » recevez le sceau du salut, qui vous purifiera en » même temps de l'abomination de l'idolâtrie. Croyez » de tout votre cœur et de toute votre âme, qu'il n'y » a qu'un Dieu créateur du ciel et de la terre et de » tout ce qu'ils contiennent; qui existe de toute éter- » nité; qu'il est incompréhensible, ineffable, indivi- » sible, inaltérable, immense et sans fin; qui nous » éclaire, qui nous aime, qui est notre sauveur. Il est » grand, il est admirable, il est redoutable, il est fort, » il est doux, il est bon. Croyez aussi en son fils uni- » que qui est la sagesse du Père et sa splendeur, et

» par lequel il a fait toutes choses. Croyez aussi au » Saint-Esprit qui lui est consubstantiel, qui règne » avec lui dans tous les siècles, et qui vivifie tout; » croyez toutes ces vérités, afin que vous parveniez un » jour à la vie éternelle.

» Ils lui répondirent tous d'un même accord : » Oui, notre père et notre guide pour le reste de nos » jours, nous croyons tout ce que vous venez de nous » dire, et nous observerons tout ce que vous nous or- » donnerez. Le Saint les voyant ainsi disposés, les bap- » tisa tous au nom du Père, du Fils et du Saint-Es- » prit, depuis le plus petit jusqu'au plus grand; au » nombre de mille personnes. Depuis ce temps-là il » leur lisoit tous les jours assidûment la sainte Ecri- » ture, et les instruisoit des principes de la foi, de la » justice chrétienne, et de la charité. Il les entrete- » noit de la résurrection des morts, du jugement que » nous devons subir un jour, du règne de Dieu, des » délices du ciel et des supplices des damnés. Ils re- » gardoient donc ce saint homme au milieu d'eux » comme s'il eût été un ange du ciel, et comme celui » qui lioit et cimentoit tout cet édifice spirituel, tant » leurs cœurs lui étoient attachés par un amour filial » et une charité sincère, et tant leur âme goûtoit de » consolation étant éclairée par ses célestes lumières. » On pouvoit les comparer à ces terres fertiles dont » les unes produisent un soixantième et les autres un » trentième; car ils n'écoutoient pas ses instructions » avec moins de joie et d'avidité, et les fruits qu'elles » produisirent en eux ne furent pas moins abondans. »

Il passa encore un an entier avec eux depuis qu'ils avoient reçu le saint baptême, les instruisant jour et nuit pour les fortifier dans la piété, après quoi, présumant qu'ils étoient bien affermis dans la foi, et qu'ils aimoient Dieu dans la sincérité de leur cœur, et voyant d'ailleurs l'affection et la vénération extraordinaire qu'ils avoient pour lui, il commença de craindre que ce ne lui fût une occasion de se relâcher dans sa manière de vie et de s'engager trop dans les sollicitudes du siècle sous prétexte de leur donner ses soins. Ce qui fait voir combien son zèle étoit pur, et combien son humilité, qui le portoit ainsi à se défier de lui-même, étoit sincère : grand exemple pour les personnes appliquées au ministère extérieur du salut des âmes, qui leur apprend à n'y chercher que la gloire de Dieu, et à se conduire avec une sainte défiance d'eux-mêmes, de peur que sous prétexte de sanctifier les autres, ils ne viennent à se négliger eux-mêmes.

Ces considérations déterminèrent donc ce saint homme à céder à d'autres le champ du Seigneur qu'il avoit si heureusement défriché et cultivé avec tant de travail, pour rentrer dans sa solitude, quand il eut jugé qu'il avoit rempli suffisamment sa mission. Ainsi il se leva au milieu de la nuit et adressa à Dieu cette humble et ardente prière. « Seigneur, qui êtes seul impeccable, et qui étant infiniment saint vous reposez » dans les âmes saintes. Vous qui êtes si bon et si miséricordieux, qui avez retiré ce peuple des ténèbres » et l'avez affermi dans la connoissance de votre vérité. Vous qui avez brisé les chaînes par lesquelles

» l'ennemi du salut le tenoit si fortement lié au culte » sacrilége des idoles, et qui avez rendu sa foi pure; » je vous conjure de le conserver dans cette foi jus» qu'à la fin. Venez au secours de ce troupeau, dont » par un effet de votre bonté vous avez voulu devenir » le maître. Ne cessez de le fortifier par votre grâce » si puissante, et d'être son guide par votre céleste lu» mière, afin que gardant une conduite agréable à vos » yeux, et ne s'écartant point de la voie du salut éter» nel, il ait le bonheur d'y arriver. Ne me refusez pas » aussi, mon Dieu, votre secours dans mon extrême » foiblesse, et ne m'imputez point comme un péché » au jour du jugement la résolution que j'ai prise de » me retirer, puisque ce n'est que parce que je brûle » du désir de vous suivre. » Il sortit secrètement du bourg après cette prière, lui donna sa bénédiction en faisant trois signes de croix, et se retira dans un autre lieu où il se cacha le mieux qu'il put.

On peut juger de la douleur de son peuple quand le jour étant venu, ils ne le trouvèrent plus dans l'église. Ils se répandirent aussitôt partout comme des brebis errantes, pour découvrir où il pourroit s'être caché, appelant leur saint pasteur par leur douleur et par leurs larmes, et faisant retentir tous les lieux de leurs lamentations; mais n'ayant pu le trouver, ils eurent recours à l'évêque, et lui racontèrent ce qui étoit arrivé. L'évêque n'en fut pas moins affligé qu'eux, et il envoya incessament des gens partout pour le chercher comme on chercheroit une pierre précieuse, surtout voyant les larmes et la douleur amère de ce

peuple qui étoit inconsolable. Enfin ceux qu'il avoit envoyés étant retournés sans avoir pu le découvrir, il alla lui-même au bourg avec son clergé, où après un discours qu'il fit au peuple assemblé pour tâcher de le consoler, voyant combien ils étoient affermis dans la foi et dans la charité, il choisit ceux d'entr'eux qu'il jugea les plus propres aux fonctions ecclésiastiques, en ordonna les uns prêtres, les autres diacres, et les autres lecteurs.

Saint Abraham apprit avec beaucoup de joie ce que l'évêque avoit fait, et en rendit à Dieu de grandes actions de grâces; après quoi ne craignant plus qu'on mît des obstacles à sa retraite, il se retira dans sa cellule. Il en fit bâtir une seconde qui touchoit la sienne, laquelle étant comme une cellule extérieure, rendoit la sienne plus propre au recueillement et favorisoit par là l'avantage de son amour pour la vie de prière et de contemplation qu'il vouloit mener. Mais les gens du bourg qu'il avoit convertis ne l'eurent pas plutôt su, qu'ils y vinrent pour lui témoigner la joie qu'ils avoient de le revoir, le regardant toujours comme leur guide dans la voie du salut, et recourant à lui avec une confiance filiale, ainsi que des enfans à leur père, pour recevoir ses instructions et s'édifier par son genre de vie si saint et si digne d'admiration: aussi regardoient-ils comme une grande faveur d'avoir la consolation de le voir et d'entendre de lui quelque parole d'édification. « O merveille sans égale! s'écrie ici saint Ephrem » en reprenant ce qu'il avoit dit jusqu'alors de notre » Saint; qui pourra dignement louer cet homme de

» Dieu, et quelle gloire n'est-ce pas pour lui de ne
» s'être relâché en rien de ses austérités, et de ne s'être
» jamais écarté de sa voie toute sainte dans tout le temps
» qu'il demeura dans ce bourg, même au milieu des
» travaux, et des persécutions, et des tribulations ex-
» trêmes qu'il y souffrit. Nous ne saurions trop ren-
» dre gloire au Seigneur qui lui donna une patience
» si forte et si généreuse, par laquelle il convertit les
» autres à son service, et ne changea rien dans la pé-
» nitence qu'il avoit pratiquée jusqu'alors. »

Le démon, qui dès le commencement s'est déclaré l'ennemi de la vertu, plus irrité que jamais contre Abraham qui avoit remporté sur lui tant de victoires par sa patience invincible, et lui avoit enlevé tant d'âmes, vint l'attaquer plusieurs fois visiblement, soit pour l'obliger de se relâcher de sa pénitence, soit tout au moins pour troubler sa retraite en lui causant de la frayeur. Il lui apparut tantôt en répandant au milieu de la nuit un faux éclat, comme si c'étoit une lumière céleste, et en lui faisant entendre la voix de plusieurs personnes, comme si ç'avoient été des esprits bienheureux qui lui donnoient de grandes louanges et le félicitoient de ses victoires; tantôt en feignant de vouloir renverser sa cellule pour l'écraser sous ses ruines; tantôt en lui faisant paroître comme une grande troupe de gens qui s'exhortoient les uns les autres avec de grands cris à le lier et à le jeter dans une fosse profonde, et tantôt en faisant paroître à ses yeux divers autres fantômes, soit lorsqu'il prioit, soit lorsqu'il prenoit son petit repas. Mais le Saint, qui avoit mis toute sa con-

fiance en Jésus-Christ, ne se troubloit point de ces prestiges; il méprisoit son ennemi, bien loin de craindre sa puissance et sa malice; il le combattoit par les passages de la sainte Ecriture et invoquant le secours du Seigneur, et il lui opposoit son humilité et la ferveur de son amour pour Dieu, ce qui déconcertoit les malins esprits et les obligeoit de se retirer avec confusion.

« Ils continuèrent, dit saint Ephrem, durant un » fort long temps de l'attaquer ainsi en différentes ma- » nières; mais tous leurs efforts ne servirent qu'à faire » croître dans son âme l'amour de son Dieu et la joie » qu'il avoit de le servir. Car comme il l'aimoit de » tout son cœur et qu'il régloit toutes ses actions sur » ses divines volontés, il s'étoit rendu digne de rece- » voir des grâces avec plus d'abondance, par les- » quelles il étoit fortifié contre les puissances des té- » nèbres, et qui les empêchoient de lui nuire. Aussi, » ajoute saint Ephrem, avoit-il frappé avec tant de » patience et de persévérance à la porte des grâces, » que le Seigneur lui en avoit ouvert le trésor, et qu'il » y avoit choisi les trois pierres précieuses, qui sont la » foi, l'espérance et la charité, par lesquelles il rele- » voit l'éclat de ses autres vertus, dont il formoit une » riche couronne par ses bonnes œuvres, pour la pré- » senter au Roi des rois de qui il avoit reçu ces pré- » cieux dons.

» Mais je veux, continue le même saint Ephrem, » vous parler encore d'un trait de sa vie des plus di- » gnes d'admiration, qui lui arriva dans sa vieillesse,

» et qui en mettant dans un nouveau jour la grandeur » de sa charité, peut servir aux personnes spirituelles » d'un exemple très-utile et très-propre en même temps » à leur inspirer des sentimens d'une sainte componc- » tion. » C'est l'histoire de sa nièce, de l'innocence dans laquelle il l'avoit conservée, de la chute qu'elle fit, de son retour à Dieu, de sa pénitence et de sa bienheureuse fin. (a) On peut dire que c'est ici, selon la remarque d'un célèbre écrivain, l'action la plus sainte et la plus grande que saint Abraham ait jamais faite.

Il avoit eu un frère dans le monde, qui laissa en mourant une fille orpheline nommée Marie, que ses amis lui amenèrent, âgée seulement de sept ans. Il s'en chargea donc dans l'unique intention de l'élever dans la piété, par laquelle il la pût rendre digne des biens célestes, et ne lui désirant que cette unique possession, il fit distribuer aux pauvres les richesses que son père lui avoit laissées, et la fit mettre dans une cellule proche de la sienne, d'où il l'instruisoit par une petite fenêtre qu'il avoit percée. Il lui fit apprendre le psautier et les autres livres de la sainte Ecriture; il la faisoit veiller pour louer Dieu avec lui, et lui faisoit chanter des psaumes; il lui fit pratiquer la mortification, et la forma si heureusement à la piété, qu'elle fit des progrès merveilleux, aimant son état et en faisant les délices de son cœur comme son saint oncle, et ornant à son exemple son âme de toutes les vertus.

Abraham de son côté ne cessoit de prier le Seigneur

(a) Till. t. 7. p. 591.

avec larmes qu'il daignât la conserver dans son innocence, et empêcher que son cœur ne s'engageât dans l'affection des choses de la terre. Elle le conjuroit aussi souvent de demander à Dieu de la préserver des piéges du démon et de ses mauvaises suggestions. Ainsi elle s'avançoit avec une sainte allégresse dans le service et l'amour de son Dieu, et gardoit fidèlement la règle que son oncle lui avoit prescrite. Ce saint homme étoit comblé de joie de la voir persévérer si constamment dans son genre de vie, et du progrès qu'elle faisoit dans la parfaite charité. Saint Ephrem joignoit aussi ses instructions à celles de son oncle, et pendant vingt ans elle se conserva comme une chaste colombe et un agneau sans tache.

Mais le démon ne put souffrir davantage de se voir vaincu par une si belle vertu, sans faire enfin éclater sa rage contre elle. Il dressa donc ses filets pour la surprendre, ou afin de pouvoir au moins distraire son bienheureux oncle, par l'affliction qu'il lui causeroit, de l'union si étroite qu'il avoit toujours avec Dieu. Comme il employa contre nos premiers parens la ruse du serpent pour les retirer du jardin de délices et les faire passer dans une terre qui ne leur produisoit que des ronces et des épines, ainsi il trouva un instrument de perdition pour le faire servir à son pernicieux dessein contre cette pieuse vierge. Cet instrument fut un faux moine, qui venoit quelquefois voir saint Abraham sous prétexte de s'instruire auprès de lui dans les devoirs de son état, mais qui jeta malheureusement des regards de concupiscence sur sa nièce, et se laissa

éblouir par sa beauté, qui étoit très-grande, de sorte qu'il ne venoit plus que pour la voir, couvrant toujours sa passion du prétexte de parler à l'homme de Dieu.

Il eut à lutter pendant un an entier contre sa vertu pour parvenir à la séduire; mais enfin il s'y prit avec tant d'artifice, que la fin de ce temps fut l'époque de la chute de Marie. Elle ouvrit donc la porte de sa cellule, et elle perdit ce que tant de vierges avant elle avoient conservé aux dépens de leur vie par le martyre.

Le démon, qui lui avoit fasciné les yeux en lui ramollissant son cœur pour l'empêcher de voir le précipice où elle alloit se perdre, lui en fit voir alors toutes les horreurs et la profondeur, afin d'achever de l'accabler sous le poids du crime par le désespoir. L'esprit de Marie, qui s'élevoit à Dieu avec tant de facilité, fut tout-à-coup couvert d'épaisses ténèbres; sa belle âme, qui goûtoit Dieu avec tant de paix et de douceur, se trouva comme métamorphosée en démon par l'horrible laideur qu'elle contracta et par le trouble affreux dont elle se sentoit cruellement agitée. Alors se livrant toute entière à ses remords et à la frayeur que lui causoit son péché, elle déchira son cilice et se meurtrit le visage de coups : son désespoir alloit même jusqu'à vouloir se tuer. « C'en est fait, disoit-» elle en poussant de grands cris, je dois me regarder » comme morte; j'ai perdu tout le temps que j'avois » passé jusqu'à présent dans la pratique de la vertu; » j'ai perdu mes travaux; j'ai perdu le fruit de mes » larmes, de mes veilles, des saints cantiques dans » lesquels je passois une partie de la nuit; j'ai couvert

» mon âme d'infamie, je lui ai donné la mort, je l'ai
» rendue le sujet de la risée des démons. Quelle afflic-
» tion pour mon saint oncle! De quoi m'ont servi ses
» avis et ceux d'Ephrem, quand ils me disoient si sou-
» vent de me conserver pure, et que j'avois un époux
» immortel, qui est aussi jaloux de la modestie qu'il
» est saint? Comment oserai-je me présenter encore à
» cette fenêtre, d'où il me donnoit ses instructions?
» n'en sortiroit-il pas une flamme pour me dévorer?
» Il vaut donc bien mieux, puisque je suis morte à
» Dieu et qu'il ne me reste aucun espoir de salut, que
» j'aille dans un pays où je ne sois connue de per-
» sonne. »

Tels furent les sentimens auxquels se livra, selon saint Ephrem, cette fille déchue de sa vertu, et elle ne les exécuta que trop; car au lieu d'avouer sa faute à son oncle, qui l'auroit aidée à s'en relever et à faire pénitence, elle ne pensa plus qu'à le fuir, et s'en alla dans une ville où elle s'abandonna entièrement au péché. Dieu fit connoître en même temps dans une vision à saint Abraham la chute de sa nièce. Il lui sembla de voir un dragon monstrueux qui étoit venu avec d'horribles sifflemens à sa cellule et y avoit englouti une colombe, après quoi il étoit retourné dans son antre. Il crut d'abord que c'étoit le présage de quelque persécution contre l'Eglise, et pria beaucoup pour recevoir là-dessus de nouvelles lumières. Il n'en eut point d'autre, si ce n'est que deux jours après il vit encore en songe ce dragon, et que lui ayant écrasé la tête avec ses pieds, il l'avoit forcé de vomir la colombe, et l'en avoit retirée vivante.

Il s'éveilla là-dessus, et appela sa nièce en lui demandant pourquoi il ne l'avoit pas entendue depuis deux jours chanter les louanges de Dieu ; mais n'ayant point de réponse, il lui fut aisé de faire l'application de la vision qu'il avoit eue, et ne douta plus du malheur qui lui étoit arrivé. « Ah ! s'écria-t-il en gémis-» sant et en répandant des larmes en abondance, que » je suis malheureux ! Un loup cruel a enlevé ma bre-» bis ; ma fille a été faite captive. Ensuite poussant ses » cris vers le ciel : Jésus, Sauveur du monde, dit-il, » redonnez-moi Marie, ma brebis, et ramenez-la dans » votre bergerie, afin qu'en ma vieillesse je ne des-» cende point dans le tombeau avec ma douleur. Ne » méprisez pas, mon Dieu, la prière que je vous adres-» se ; faites que j'éprouve bientôt l'effet de votre mi-» séricorde, en retirant de la gueule de ce dragon ma » fille qui vit encore. »

Les deux jours d'intervalle qui s'écoulèrent depuis la première jusqu'à la seconde vision, représentèrent, dit saint Ephrem, les deux années que cette fille infortunée persévéra dans le libertinage. Son saint oncle les passa dans des larmes et des prières continuelles qu'il fit pour sa conversion. Ce ne fut qu'au bout de ce temps qu'il apprit l'endroit où elle s'étoit retirée et la vie criminelle qu'elle y menoit. Il ne s'en rapporta pas tout-à-fait aux premières nouvelles qu'on lui en donna ; mais il pria un de ses amis de se transporter sur le lieu pour mieux s'assurer de la vérité. Il le fit, et à son retour il lui certifia tout ce qu'on lui en avoit déjà dit. Le Saint le pria encore de lui apporter un

habit de cavalier et de lui amener un cheval; et ayant mis sur sa tête un de ces grands chapeaux qui couvrent aussi le visage, afin de n'être point reconnu, il partit dans cet équipage, et se rendit à l'hôtellerie où on lui avoit dit que sa nièce étoit logée. Il jetoit les yeux de tous côtés pour voir s'il ne l'apercevroit point; mais comme elle ne paroissoit pas, il dit à l'hôte en feignant de sourire : Mon maître, on dit que vous avez ici une fille fort jolie, ne pourrois-je pas la voir?

L'hôte étonné de cette demande de la part d'un homme qui paroissoit cassé de vieillesse, lui en fit des reproches comme d'un propos indigne de son âge. Il lui avoua pourtant qu'il avoit chez lui une fille dont la beauté étoit ravissante, et la fit appeler. Elle se présenta donc en habit du métier criminel qu'elle faisoit, et le cœur du saint homme en fut percé de douleur. Il affecta pourtant de la gaîté, et ordonna un repas tant pour lui que pour elle. Pour lui, dit saint Ephrem, qui pendant quarante ans n'avoit pas même mangé un morceau de pain; mais la charité ne fait point de difficulté de manger de tout pour sauver une âme. Enfin s'étant retirés dans une chambre, comme elle voulut l'embrasser derrière la tête, elle sentit, ajoute le même Saint, cette suave odeur de pureté que donne l'abstinence, ce qui lui rappela ce temps heureux qu'elle la pratiquoit si parfaitement. Ah! s'écria-t-elle en gémissant et en pleurant, comme si on lui eût percé le cœur avec un dard : Ah, malheureuse que je suis! L'hôte en fut étonné, et lui demanda le sujet de ses pleurs, puisque jusqu'alors elle n'avoit jamais donné de mar-

que de tristesse. Mais elle lui répondit sans s'expliquer davantage : O plût à Dieu que je fusse morte il y a trois ans !.

Ce n'étoit pas une énigme pour son saint oncle, qui, continuant quelques momens de dissimuler, lui dit, qu'il étoit hors de propos de parler de ses péchés lorsqu'on étoit dans la joie. Enfin se trouvant seul avec elle dans l'appartement, il leva le chapeau qui lui couvroit presque tout le visage, et lui dit en pleurant : « Ma fille Marie, ne me reconnoissez-vous point? Ne » suis-je pas Abraham qui vous ai tenu lieu de père? » Vous suis-je donc inconnu? N'est-ce pas moi qui » vous ai élevée? Que vous est-il donc arrivé, ô ma » chère fille! Où est, ma chère enfant, cet habit an- » gélique que vous portiez auparavant? Où est cette » belle pureté? Où sont ces larmes, ces veilles, cette » componction de cœur? Qu'est devenu ce temps que » vous couchiez à terre, et que vous faisiez tant de gé- » nuflexions pour adorer Dieu? O ma fille! comment » êtes-vous tombée du haut du ciel dans cet abîme pro- » fond? Pourquoi ne m'avez-vous pas découvert la ten- » tation quand le démon vous l'a suscitée? N'aurions- » nous pas, mon cher Ephrem et moi, prié pour vous » afin que vous en fussiez délivrée par celui qui peut » nous retirer de la mort même? Falloit-il vous aban- » donner encore plus au démon après votre chute par » un malheureux désespoir? Jugez de l'excès de la dou- » leur que j'en ai ressentie. Mais, ma chère fille, il » n'y a que Dieu d'impeccable. »

Le Saint lui parloit ainsi en la tenant par la main,

ce qui dura jusqu'à minuit, et elle saisie de frayeur et de confusion, étoit sans parole comme une pierre, et n'osoit lever les yeux pour le regarder. Sur quoi le Saint lui dit, en continuant de répandre des larmes : « Pourquoi, ma fille Marie, ne me répondez-vous » pas ? Ne suis-je pas venu ici accablé de douleur pour » vous ramener dans la voie du salut ? Je me charge de » votre péché, ô ma fille, j'en répondrai pour vous au » jugement de Dieu; je prends sur moi d'en faire pé- » nitence. » Ces paroles dites avec cette douceur que la charité lui inspiroit, et accompagnées de ces larmes que l'état de sa nièce lui faisoit répandre, commencèrent à la remettre un peu de sa surprise et de son abattement; car le coup l'avoit terrassée, et elle lui dit : « Si je n'ose vous regarder dans la honte dont » je suis accablée, comment, me sentant couverte de » crimes, oserai-je invoquer le saint nom du Sei- » gneur ?

» Je vous ai dit, ma chère enfant, que je me charge » devant Dieu de votre iniquité, répliqua le Saint. » Suivez seulement mon conseil, et retournons ensem- » ble à notre première demeure; notre cher Ephrem » s'afflige et gémit pour vous obtenir de Dieu le par- » don de vos péchés. Je vous en conjure donc, ayez » pitié de ma vieillesse et ne refusez pas de me suivre. » Oui, lui dit-elle, si je suis encore à temps de faire » pénitence et si le Seigneur veut me faire miséricor- » de, je vous suivrai comme vous me l'ordonnez. Je » me soumets entièrement à votre sainteté, et je baise » les saintes traces de vos pas, en reconnoissance de

ce

» ce que votre charité paternelle vous a fait faire pour » me retirer du piége où le démon m'avoit engagée. » En disant ceci, elle se prosterna, et appuyant sa tête sur les pieds du Saint, elle passa le reste de la nuit dans cette situation, répandant quantité de larmes et disant au Seigneur : « Que puis-je faire, ô mon Dieu ! » pour reconnoître vos grâces et les effets que j'éprouve » de votre très-grande miséricorde ? »

Enfin le jour commença à paroître, et le bienheureux vieillard lui dit : « Levez-vous, ma fille, et partons pour retourner à nos cellules. J'ai encore ici, » lui dit-elle, de l'argent et quelques hardes, que » voulez-vous que j'en fasse ? Abandonnez tout cela, » lui répondit le Saint, parce que vous ne le tenez » que du démon. » Ensuite il la fit monter sur son cheval, et comme le bon pasteur qui ramène la brebis qu'il avoit perdue, le saint vieillard fit le voyage avec sa nièce, ayant le cœur comblé de joie. Il la renferma dans la cellule intérieure où il logeoit lui-même auparavant, et se mit dans la cellule extérieure. Marie reprit son cilice avec ses premiers exercices de pénitence. Elle laissa pénétrer son âme de la plus vive componction ; elle persévéra dans les larmes et dans l'humiliation du cœur ; elle punit son corps par les veilles et les plus rudes travaux de la pénitence ; elle s'y exerça même avec une sainte joie, s'affligeant sans cesse et gémissant devant Dieu par un vif sentiment d'une componction accompagnée d'une tendre confiance en sa miséricorde ; et pour tout renfermer en peu de mots, sa conversion eut toutes les qualités d'une sincère pé-

nitence et d'une contrition véritablement médicinale pour guérir les plaies du péché.

Dieu lui fit connoître après trois ans de larmes et de gémissemens continuels, par le don de miracles qu'il lui accorda, que sa pénitence lui avoit été agréable et que ses crimes lui étoient pardonnés; car elle rendit la santé à plusieurs personnes par ses prières. Quant au bienheureux Abraham, il passa encore dix ans à glorifier Dieu de la conversion de sa nièce, et persévéra, sans jamais se démentir, dans la vie austère qu'il avoit menée depuis qu'il s'étoit engagé dans l'état monastique. Enfin, il mourut âge de 70 ans, et sortit de ce monde, dit saint Ephrem, comme un chevreuil qui s'échappe des piéges qu'on lui a tendus, avec un visage si plein de joie et de beauté, qu'il paroissoit bien que les anges étoient venus recevoir son âme.

Saint Abraham naquit en 300. Il se retira dans la solitude en 320. Il perdit ses parens et fit distribuer aux pauvres les biens dont il avoit hérité en 330. Il fut envoyé au bourg des païens entre l'an 330 et 334. Il étoit retourné dans sa cellule en 338. La chute de sa nièce arriva vers l'an 358. Il la ramena vers 360, et il mourut vers 370. C'est ainsi que M. de Tillemont marque les époques de sa vie. Tous les habitans d'Edesse accoururent à sa cellule pour être présens à son enterrement. Chacun se pressa de toucher son saint corps par dévotion et pour emporter quelque chose de son habit comme une bénédiction; et on assure que tous les malades qui le touchèrent se trouvèrent guéris sur-le-champ. Saint Ephrem, auteur de la vie que

nous venons de donner, avoit fait un autre ouvrage exprès, qui apparemment étoit plus étendu, mais nous ne l'avons point.

Quant à Marie, le même saint Ephrem dit qu'elle survécut 5 ans à son saint oncle: qu'elle continua de passer ce temps-là dans les larmes et les exercices de la pénitence; mais ce fut avec tant de ferveur et de contrition, que plusieurs personnes qui en passant l'entendoient pleurer et soupirer, ne pouvoient s'empêcher de pleurer et de soupirer avec elle. Elle s'endormit ainsi de la mort des justes, et il parut aussi sur son visage une splendeur qui fit glorifier Dieu à tous ceux qui étoient présens. Comme elle avoit sept ans quand son oncle la retira auprès de sa cellule, qu'elle y vécut dans la piété vingt ans, qu'après sa chute elle persévéra dans le péché durant deux ans, et qu'enfin elle reprit et continua sa pénitence pendant quinze ans, c'est-à-dire, les dix dernières années de son oncle et cinq ans ensuite, elle devoit avoir 44 ans quand elle mourut, vers l'an 375 ou 376. Les Grecs font la fête de saint Abraham et de sa nièce le 29 d'octobre, et elle est marquée dans le Martyrologe romain le 16 de mars.

CHAPITRE XVI.

SAINT APHRAATE,

Solitaire à Edesse, puis à Antioche.

La grâce et la miséricorde de Jésus-Christ éclatèrent merveilleusement dans saint Aphraate, en le retirant du sein du paganisme pour en faire un des plus excellens solitaires qui aient fleuri de son temps, soit à Edesse, soit à Antioche. Il étoit Persan de naissance, d'une famille illustre, mais idolâtre, (a) et même de la race des Mages, c'est-à-dire, de ceux qui dans le pays, étoient les maîtres de l'idolâtrie, et les plus opposés à la religion chrétienne. L'éducation qu'il reçut fut conforme à l'impiété dont ses parens faisoient profession; mais il eut le bonheur d'ouvrir les yeux à la vérité, et il l'embrassa avec tant d'ardeur, qu'il se dévoua tout entier à en suivre les plus parfaites maximes.

Il abandonna pour cela sa patrie sans se mettre en peine de la grandeur de sa maison; et comme il avoit préféré la foi à l'erreur, il préféra aussi la pauvreté évangélique à l'opulence dont il eût pu jouir dans le siècle. Il aima mieux, dit Théodoret, habiter une terre étrangère que de demeurer avec ceux de sa nation, qu'il voyoit avec horreur professer des dogmes

(a) Vit. pp. l. 9. c. 8.

détestables. Sa première retraite fut auprès d'Edesse dans la Mésopotamie, où ayant trouvé une maisonnette hors de la ville, il s'y enferma avec une sainte joie, et y entreprit un saint et généreux combat contre ses passions, travaillant sans cesse, ainsi qu'un habile jardinier, à arracher de son âme les épines des vices, et la cultivant par de saintes pratiques, afin de présenter à Jésus-Christ des fruits de vertu dignes de lui être offerts.

Théodoret dit qu'il vint ensuite à Antioche, alors agitée avec violence par l'orage de l'hérésie. Comme cette ville se trouva dans ce triste état depuis que saint Eustathe en avoit été chassé en 331 jusqu'à la mort de l'empereur Valens, qui arriva en 378, on ne peut pas dire positivement en quel temps il s'y rendit. Il semble que ce fût sous le règne de Julien l'apostat et avant celui de Jovien, qui dura peu; du moins il y étoit avant que Valens commençât à y persécuter les catholiques.

Il s'établit en y arrivant, auprès de la ville, et à l'aide de quelques leçons qu'il prit de la langue grecque, car il ne savoit auparavant que celle de son pays, il trouva le moyen de se faire entendre et de parler de Dieu avec cette abondance de grâces dont le Saint-Esprit avoit rempli son âme; vérifiant en soi, dit Théodoret, cet oracle de l'Apôtre: (*a*) *Quoique je ne sois pas éloquent, je ne manque pas de science.* En effet, bien que le mélange qu'il faisoit de sa langue naturelle avec ce qu'il savoit de la grecque, rendît son langage

(*a*) 2 Cor. 11.

à demi barbare, il faisoit si bien comprendre ses pensées, qu'il puisoit dans la source de la vérité, qu'il y avoit presse à le venir voir pour entendre ses discours pleins d'une piété solide; et non-seulement le peuple, mais encore les magistrats, les gens de guerre, les savans, et enfin les personnes de toute condition venoient l'écouter avec empressement, les uns se tenant dans le silence pour ne rien perdre de ses saints avis, et les autres lui faisant des questions qui lui donnoient occasion de parler davantage pour la gloire de Dieu et l'édification de tous les assistans.

Il s'étoit fait une loi inviolable de n'introduire que des hommes dans sa cellule, et quant aux femmes, il ne leur parloit que hors de la porte. Il ne voulut point non plus recevoir personne pour demeurer auprès de lui, quoiqu'on l'en pressât beaucoup, donnant pour raison qu'il aimoit mieux se servir lui-même que d'être servi par un autre. Et enfin il ne reçut jamais ni pain, ni d'autre nourriture, ni habit de qui que ce fût, excepté d'un seul de ses amis qui lui apportoit ce qui lui étoit nécessaire, ce qui se réduisoit à très-peu de chose; car il ne mangeoit qu'un peu de pain après le soleil couché, jusques à ce que dans son extrême vieillesse il y ajouta quelques herbes.

Anthème, qui fut depuis préfet en 405, et un magistrat des plus puissans et des plus estimés de son temps, étant revenu de son ambassade de Perse, lui apporta une tunique, et lui dit pour l'obliger de l'accepter : « Mon Père, vous savez qu'on aime naturel-» lement sa patrie, et que les fruits qu'elle produit sont

» toujours agréables : voici donc une robe que je vous » apporte, qui est faite en Perse; je vous prie de l'ac- » cepter et de me donner votre bénédiction. » Il la prit et la mit sur son siége, et après quelques discours sur d'autres sujets, il lui dit qu'il y avoit quelque chose qui lui causoit de la peine, et qu'il ne savoit à quoi se déterminer.

Anthème lui demanda ce que c'étoit, et il lui répondit : « Je me suis fait une loi de n'avoir jamais » qu'un compagnon avec moi, ne pouvant souffrir » que nous soyons plus de deux dans cette cellule : or, » il y a seize ans que j'en ai un dont je suis très-con- » tent, et voilà qu'il en est venu un second de mon » pays qui me presse beaucoup de le recevoir et de » congédier l'autre. Je n'en ai aucun sujet, et il me » paroît dur de le renvoyer après qu'il a demeuré tant » de temps avec moi; c'est ce qui m'occupe l'esprit » et me donne de la peine. Certes, mon Père, vous » avez raison, lui dit Anthème, qui ne pensoit point » au but où le Saint visoit; car pourquoi mettriez-vous » dehors celui qui vous a servi long-temps, comme » s'il avoit fait quelque faute, pour en recevoir un au- » tre en sa place dont vous ne connoissez ni les mœurs, » ni le caractère, et seulement sous prétexte qu'il est » de votre pays ?

» Vous me dispenserez donc, lui dit Aphraate, de re- » cevoir la robe que vous m'avez apportée de mon » pays, puisque n'étant pas en usage d'en avoir deux, » je suis très-content de celle qui me sert depuis tant » d'années, et que vous avez jugé vous-même que je

» devois la préférer pour cette raison à celle que vous » me présentez. » Anthème admira la manière ingénieuse dont le Saint s'excusa d'accepter son présent, et fut obligé d'avouer qu'il n'avoit rien à y répliquer.

Il faut le suivre à présent dans les travaux auxquels il s'engagea volontairement pour le soutien de la foi orthodoxe. L'empereur Valens, grand fauteur des ariens, comme nous l'avons dit, ayant tourné les armes contre les catholiques, quoiqu'ils fussent ses propres sujets, tandis qu'il laissoit ravager impunément les terres de son empire par les Scythes et les autres barbares, le diocèse d'Antioche souffrit extrêmement de ses violences. Non-seulement il en avoit exilé le pasteur, comme il avoit fait aux autres églises; mais il ne voulut point que les fidèles fissent aucune assemblée, même dans la campagne, et nous en avons vu un exemple remarquable dans le chapitre précédent.

Saint Aphraate voyant le besoin qu'ils avoient d'être secourus, quitta sa retraite et se joignit à Flavien et à Diodore, ces deux puissans soutiens de l'Eglise d'Antioche en l'absence de saint Mélèce leur évêque, qui avoit été banni, et se mit à combattre avec le glaive de la foi, c'est-à-dire des paroles des livres saints, ainsi que par ses miracles et la sainteté de sa vie, l'erreur d'Arius, qu'il voyoit soutenue par les puissances du siècle. Il se montroit partout comme un défenseur intrépide pour encourager et fortifier les fidèles, soit qu'ils fussent à la campagne, ou dans la ville. Il envoya aussi de concert avec Flavien et Diodore, Acace de Berée vers saint Julien Sabas, pour le prier de venir rendre avec eux témoignage à la vérité.

La présence de l'empereur, qui se trouvoit alors dans Antioche, ne l'intimida point : au contraire, il lui parla dans une rencontre avec une fermeté digne d'un homme véritablement apostolique. Voici en substance comment Théodoret le rapporte. Aphraate allant au lieu où les catholiques étoient assemblés, qui étoit du côté du fleuve, quelqu'un en fit apercevoir l'empereur. Il ordonna qu'on l'appelât, et quand il se fut approché, il lui dit : « Où allez-vous avec tant » de précipitation? Je vais, lui répondit le Saint, prier » pour tout le monde, et particulièrement pour l'em- » pire. D'où vient donc, répliqua l'empereur, que fai- » sant profession de la vie solitaire, au lieu de demeu- » rer en repos dans votre cellule, vous allez dans ces » assemblées publiques? Prince, lui répondit le saint » homme, si j'étois une vierge retirée dans une cham- » bre, et que quelqu'un eût mis le feu dans la mai- » son de mon père, me conseilleriez-vous de ne me » donner aucun mouvement, et de la laisser consumer » par les flammes? Non, sans doute. Je fais donc pour » la maison de Dieu ce que cette vierge devroit faire, » de votre propre aveu, pour celle de son père. Vous » avez mis le feu dans la maison du Seigneur, qui est » notre père, et je quitte ma retraite pour tâcher de » l'éteindre. Ne me blâmez donc pas d'avoir aban- » donné ma solitude pour un sujet si légitime; mais » blâmez-vous vous-même d'avoir causé cet incendie. » En agissant comme je fais, bien loin de manquer à » ma profession, j'imite les bons bergers qui rassem- » blent le troupeau de ceux qui sont instruits dans

» la piété, et qui le nourrissent de pâturages céles-
» tes. »

L'empereur se tut, et parut par son silence ne point désapprouver dans ce moment une réponse si sage et si raisonnable; mais un de ses eunuques vomit mille injures contre le Saint, et le menaça même de le tuer. Il ne porta pourtant pas loin la peine due à son insolence; car l'empereur voulant prendre les bains, et l'ayant envoyé pour voir si l'eau étoit assez tempérée, il lui prit un vertige si violent, que ne sachant ce qu'il faisoit, il se jeta dans une chaudière d'eau bouillante, et y fut étouffé sans qu'il pût être secouru, parce qu'il étoit entré seul.

Valens ne le voyant point revenir, y envoya un officier qui ne put lui en donner aucune nouvelle; enfin plusieurs y accoururent, et après avoir cherché de tous côtés dans l'appartement et visité toutes les chaudières, ils le trouvèrent mort comme nous l'avons dit.

On en fut aussitôt instruit dans la ville, et chacun rendit gloire à Dieu qui avoit vengé avec tant d'éclat saint Aphraate des injures que ce malheureux eunuque lui avoit dites. L'empereur même et les ariens de sa cour en furent frappés, et dans l'étonnement où étoit ce prince, il changea le dessein qu'il avoit de l'exiler, ne voulut plus écouter ceux qui le lui avoient conseillé, et commença à respecter sa vertu; mais il ne se convertit pas pour cela, non plus que quand le Saint eut guéri miraculeusement un des plus beaux chevaux de son écurie qui alloit périr. Aussi n'échappa-t-il pas à la vengeance divine; car ayant perdu la

bataille contre les Grecs, dans laquelle il avoit été blessé, comme il étoit hors d'état de fuir, on le porta dans une maison de paysan, où les barbares qui le poursuivoient mirent le feu sans savoir qu'il y étoit, et il y fut brûlé avec plusieurs autres qui s'y trouvèrent. On remarque surtout son grand chambellan, partisan furieux des ariens, et qui l'avoit toujours extrêmement animé contre les catholiques. Nous aurons lieu de détailler ceci plus au long en parlant d'un saint solitaire nommé Isaac qui demeuroit auprès de Constantinople.

La paix étant rendue à l'Eglise par la mort de ce prince, saint Aphraate rentra dans sa retraite, où il continua les exercices de sa profession, et ne cessa, dit Théodoret, de faire des miracles. Cet historien se contente d'en rapporter deux, dont le premier fut en faveur d'une femme de condition, qui étoit extrêmement affligée de ce que son mari, ensorcelé par une méchante créature, préféroit un amour criminel au légitime qu'il lui devoit. Le Saint pria pour elle et pour son mari, lui dit de s'oindre d'une huile qu'il avoit bénite, ce qui eut l'effet qu'elle souhaitoit. Le second fut qu'une nuée de sauterelles s'étant répandue dans la campagne, et y ravageant tout, un pauvre homme, mais plein de piété, qui n'avoit qu'une pièce de terre pour entretenir sa famille et payer la taille à l'empereur, vint le supplier de le préserver de ce fléau par ses prières, sur quoi le Saint lui donna de l'eau qu'il avoit bénite, avec ordre d'en arroser les extrémités de son champ, ce qui réussit si bien, qu'on voyoit ces insectes

voler autour du champ sans y entrer, comme en étant repoussés par la force des prières du Saint.

Théodoret dit qu'étant encore jeune, sa mère le conduisoit chez lui pour recevoir ensemble sa bénédiction ; et il paroît par là qu'il a vécu après l'an 400 ; (a) mais il devoit être alors dans une extrême vieillesse ; car il étoit déjà cassé et fort âgé dès le temps de Valens vers l'an 375. Il fut enterré dans l'église des martyrs, au faubourg d'Antioche, où reposoit le corps de saint Julien martyr. Nous avons dit ailleurs que saint Théodose d'Antioche et saint Macédoine furent mis aussi dans le même tombeau. Les Grecs font sa fête le 29 de janvier, et on l'a mis dans le Martyrologe romain au 7 d'avril.

CHAPITRE XVII.

SAINT JULIEN, SURNOMMÉ SABAS.

Saint Julien, que les Grecs ont surnommé Sabas, c'est-à-dire, le vieillard, par respect pour son grand mérite, acquit une réputation extraordinaire, et il ne la dut qu'à son éminente vertu, n'ayant reçu aucun éclat de sa naissance, puisqu'il n'étoit qu'un homme de campagne. Il n'eut par conséquent aucune teinture des lettres humaines ; mais le Saint-Esprit l'éclaira de ses lumières, et en fit un excellent docteur dans la

(a) Voyez Till. t. 10. p. 479.

science du salut. Il s'éleva si haut dans la perfection chrétienne, (*a*) que saint Jérôme assure qu'il ne céda qu'aux Pauls et aux Antoines; et saint Jean Chrysostôme, voulant donner une idée d'un parfait chrétien doué d'une philosophie céleste, ne nomme que le grand Julien Sabas parmi tant d'autres qu'il pouvoit citer pour exemple. Il remarque aussi qu'on doit juger de la gloire dont les saints jouissent dans le ciel par celle qu'il reçut sur la terre, où tout le monde s'empressoit de lui donner des marques d'une vénération extraordinaire.

Le désir de servir Dieu dans toute la liberté de son cœur, le décida pour la solitude. Il habita d'abord dans une cabane à l'entrée des déserts de l'Osrhoëne en Mésopotamie, dont Edesse est la capitale; s'avançant ensuite davantage dans ce désert, il trouva une caverne où il établit sa demeure. Ce ne fut que l'amour de la pénitence qui la lui fit choisir; car elle étoit humide et fort incommode, et cependant, (*b*) dit Théodoret qui nous a donné l'histoire de sa vie, il s'y établit avec autant de joie que si c'eût été un palais tout éclatant d'or et d'azur. La vie qu'il y entreprit répondit à l'austérité du lieu. Il ne mangeoit qu'une fois la semaine un peu de pain de millet et du sel, et ne buvoit de l'eau qu'à proportion de la nourriture qu'il prenoit, observant de ne se rassasier jamais. Il y ajouta quelques figues à la fin de ses jours, comme nous le dirons dans la suite.

(*a*) Hier. epist. 13. Chrysost. hom. 21. in cap. 6. epist. ad Ephes. — (*b*) Vit. pp. l. 9. c. 2.

Mais ce qu'il refusoit à son corps, il l'accordoit à son âme avec abondance, l'engraissant, pour ainsi dire, d'une nourriture céleste, qui étoit la louange de Dieu et l'oraison continuelle. Ou il s'occupoit de la contemplation des perfections divines, ou il bénissoit le Seigneur en chantant des psaumes; et il entroit si bien dans les dispositions du Roi Prophète durant ce saint exercice, qu'il sembloit que les sentimens de ce saint Roi avoient passé dans son cœur. L'amour dont il étoit alors embrasé le transportoit comme hors de lui-même, tant son ardeur étoit grande; aussi trouvoit-il toujours un nouveau goût à s'entretenir ainsi avec Dieu, auquel son âme, détachée de toutes les choses créées, aspiroit sans cesse par des désirs amoureux.

Telle étoit l'occupation de cet homme céleste la nuit et le jour, lorsque le bruit de sa vertu lui attira des disciples qui se rendirent auprès de lui, non-seulement du voisinage, mais encore des endroits plus éloignés. Leur nombre ne fut d'abord que de dix, ensuite de vingt et de trente, et il monta enfin jusqu'à cent. Ils étoient tous logés dans sa caverne, et ce ne pouvoit être qu'en souffrant beaucoup de l'humidité du lieu; mais le Saint leur apprenoit par ses avis et par ses exemples, à ne point tenir compte de leur corps et à ne prendre soin que de leur âme. Ils mangeoient comme lui au commencement du pain de millet et du sel; mais il leur permit ensuite d'y ajouter des figues et des herbes qui croissoient sans culture dans ce désert, qu'ils conservoient dans des vaisseaux de terre

après les avoir salées. Rien ne devoit être plus insipide que cette nourriture ; cependant ces hommes mortifiés s'en contentoient, tant l'exemple et les exhortations de leur saint Père les encourageoient à la pénitence.

Comme la caverne dégouttoit de l'eau de tous côtés, la provision qu'ils faisoient de ces herbes pourissoit en peu de jours, et il fut obligé de leur permettre de bâtir une petite cellule, où ils pussent les conserver plus long-temps. Il en fit d'abord quelque difficulté, craignant qu'ils ne se relâchassent de leur austérité ; mais considérant, dit Théodoret, que saint Paul ne suivoit pas toujours ses propres désirs et qu'il s'accommodoit aux foibles, il se rendit à la prière qu'ils lui en firent, et leur donna la mesure que devoit avoir cette cellule.

Il étoit en usage de se retirer de temps en temps plus avant dans le désert, où, séparé de toute conversation humaine, il vaquoit plus librement à la contemplation des vérités divines. C'est ce qu'il fit après avoir accordé cette permission à ses disciples; mais étant revenu à eux au bout de dix jours, il trouva la nouvelle cellule un peu plus large qu'il ne leur avoit recommandé. « Je crains bien, mes enfans, leur dit-» il en la voyant, qu'en rendant ainsi commode votre » demeure sur la terre, vous ne rendiez étroite celle » que Dieu vous prépare dans le ciel : celle-là pour» tant ne nous servira pas long-temps, et l'autre est » éternelle. » Il se contenta de ce petit reproche sans » relever davantage leur faute, se souvenant de ce que dit saint Paul : (a) *Je ne cherche pas ce qui m'est utile*

(a) 1 Cor. 10.

en particulier, mais ce qui est utile à plusieurs, afin qu'ils se sauvent.

Voici la règle qu'il leur faisoit observer. Premièrement, ils chantoient tous ensemble les louanges de Dieu dans la caverne jusqu'au lever du soleil : ensuite ils sortoient deux à deux, et s'en alloient ainsi dans le désert, où ils prioient et chantoient alternativement des psaumes ; en sorte que l'un des deux se mettoit à genoux pour adorer Dieu, durant que l'autre se tenant debout, chantoit quinze psaumes, après quoi il se mettoit à genoux à son tour pour faire l'adoration, et son compagnon se relevoit et chantoit des psaumes en sa place. Ils passoient ainsi une grande partie du jour dans l'adoration et les saints cantiques; ensuite ils se reposoient un peu avant que le soleil fût couché, et enfin ils revenoient à la caverne, les uns d'un côté, les autres d'un autre; et étant tous assemblés, ils offroient en commun à Dieu le sacrifice de louange par les hymnes et les cantiques du soir.

Il avoit pris pour adjoint dans la conduite de son troupeau, un excellent religieux appelé Jacques le Persan, grand de corps et d'une taille avantageuse, mais plus grand encore par les qualités de son âme et par ses vertus. Nous en avons parlé dans la vie de saint Eusèbe, abbé de Coryphe, (a) auprès duquel il se retira après la mort de notre Saint. Ce religieux allant un jour avec lui dans le fond du désert, et le suivant de loin en loin, parce que le Saint le vouloit ainsi pour ne pas interrompre son oraison, il aperçut un dragon

(a) L. 8. c. 15.

d'une

d'une grandeur énorme, ce qui l'obligea d'abord de s'arrêter ; puis prenant un peu de courage, il lui jeta une pierre ; et comme il vit qu'il ne remuoit point, il s'approcha et reconnut qu'il étoit mort. Il ne douta point que ce ne fût l'effet des prières de son saint Père, et se hâta de le joindre pour s'en assurer de lui-même. Le Saint se fit presser pour le lui avouer; mais vaincu par ses instances, il lui dit que cet animal s'étant élancé contre lui dans le chemin avec la gueule ouverte, prêt à le dévorer, il avoit élevé son cœur à Dieu et fait le signe de la croix, et qu'aussitôt il étoit tombé mort à ses pieds.

Le miracle qu'il fit aussi en faveur d'un autre de ses disciples, ne mérite pas moins d'être rapporté que celui-ci. Ce disciple étoit un jeune solitaire nommé Astère, dont le courage surpassoit les forces, car il étoit d'un tempérament délicat. Il le supplia beaucoup de le prendre pour son compagnon dans un de ses voyages qu'il faisoit de temps en temps au désert, tantôt à quatre ou cinq lieues, et d'autres fois même plus loin, et où il passoit ordinairement huit ou dix jours de suite. Le Saint tâcha de l'en dissuader, d'autant plus que c'étoit durant les chaleurs de l'été, et que cette solitude étoit si aride, qu'on n'y trouvoit pas même de l'eau. Mais enfin, le jeune Astère continuant de l'en supplier, il se rendit à ses prières ; ce qui lui donna occasion de faire un miracle en sa faveur, qui fut de faire sourdre une fontaine dans ce désert pour étancher sa soif.

Nous marquerons plus bas ce qui reste à dire d'As-

tère, pour ne pas interrompre ici ce que nous avons de plus à dire de son père spirituel. Sa sainteté faisoit tant de bruit, quelque soin qu'il eût pris de se dérober à la vue du monde, qu'il ne put plus soutenir les fréquentes visites qu'il recevoit et les honneurs qu'on lui rendoit. Non moins humble qu'il étoit élevé en mérite devant Dieu et devant les hommes, ce qui rendoit encore plus sa vertu admirable, il résolut enfin de changer de demeure et de se retirer au mont de Sina avec quelques-uns de ses disciples, dans l'espérance d'y être plus caché aux hommes, et de mieux goûter les avantages de la vie solitaire. Il y avoit bien loin de sa caverne à cette sainte montagne, où l'on n'arrivoit qu'après plusieurs journées de marche. Ils ne voulurent pourtant entrer dans aucune ville ni aucun bourg, mais ils allèrent en droiture par les déserts, ayant porté avec eux ce qui leur étoit nécessaire pour vivre. Ils se prémunirent aussi d'une éponge attachée à une corde, afin de pouvoir la plonger dans l'eau quand celle qu'ils rencontroient étoit trop profonde, et pour boire ensuite en pressant l'éponge dans une écuelle.

Théodoret dit qu'étant arrivés à cette montagne si désirée, ils y demeurèrent long-temps; le repos d'esprit dont ils jouissoient leur tenant lieu des plus grandes délices. Il ajoute, que le Saint bâtit une chapelle et dressa un autel, qu'on voyoit encore de son temps dans le rocher sous lequel Moïse s'étant caché, avoit eu le bonheur de voir Dieu en la manière qu'on le peut voir sur la terre. Enfin, le même historien dit, qu'il retourna avec ses religieux dans sa première demeure

du désert d'Edesse, pour y continuer ses exercices ordinaires. Il ne nous apprend point le sujet de son retour; mais il paroît par les suites que ce fut par une conduite particulière de la providence, qui voulut l'approcher d'Antioche pour y confondre avec éclat les ennemis de la foi catholique.

L'empereur Julien l'Apostat régnoit encore quand notre Saint retourna à sa caverne. Tout le monde sait le noir dessein que ce prince avoit formé de détruire entièrement le christianisme, s'il fût revenu victorieux de la guerre de Perse; mais Dieu, qui veille sur son Eglise, le frappa dans cette expédition, et fit avorter par là ses vains projets contre elle. Notre Saint apprit sa mort par révélation au moment qu'elle arriva; ce que Théodoret rapporte ainsi. Julien ayant appris les menaces que ce détestable empereur, qui portoit le même nom que lui, avoit faites contre les fidèles, qu'il avoit protesté en partant pour la Perse, d'exterminer à son retour, et sachant que ceux qui étoient dans les sentimens de ce prince cruel, attendoient avec impatience qu'il revînt bientôt, il adressa durant dix jours de ferventes prières à Dieu, et entendit au bout de ce temps une voix qui lui dit, que cet abominable et sale pourceau n'étoit plus.

Il changea aussitôt son oraison de supplication en actions de grâces, et rendit gloire à Jésus-Christ, qui conserve avec tant de bonté ceux qui sont à lui, et qui punit si sévèrement ses ennemis, comme il le fit paroître envers ce méchant prince. Etant donc retourné à ses disciples après cette révélation, ceux-ci s'aperçu-

rent qu'il avoit le visage gai et qu'il sourioit, ce qui les surprit d'autant plus, qu'il avoit toujours l'air sérieux et même un peu triste. Ils lui demandèrent donc le sujet du contentement qu'il paroissoit avoir, à quoi il répondit : « C'est ici un temps de réjouissance; car, » selon la parole d'Isaïe, l'impie a cessé de vivre. Dieu » a proportionné son châtiment à la grandeur de ses » crimes. Il avoit eu la témérité de s'élever contre » celui qui étoit son créateur et son conservateur; » mais ce grand maître l'a frappé de mort, et lui a fait » porter la peine qu'il avoit si justement méritée. Voilà » pourquoi je me réjouis, voyant que la persécution » de ce méchant contre l'Eglise est cessée, et qu'il » n'a pu trouver de secours dans les démons, aux- » quels il rendoit des adorations sacriléges. »

Jovien, prince très-catholique, qui succéda à cet empereur apostat, étant mort, Valens qui régna après lui, et qui se déclara le protecteur des ariens, replongea l'Eglise dans de nouvelles afflictions par la guerre qu'il lui déclara. Nous avons déjà parlé de ce qu'il fit souffrir à l'Eglise d'Antioche, où l'imposture des hérétiques obligea notre Saint de se rendre pour la combattre par la publication de la vraie foi, ainsi que par ses miracles.

En effet, les ariens (*a*) qui, selon la remarque de Théodoret, ne se soutenoient que par des mensonges et des calomnies, comme les hérétiques, qui sont les enfans du père du mensonge, ont fait dans tous les temps; les ariens, dis-je, osèrent publier que le cé-

(*a*) Theod. Hist. l. 4. c. 27.

lèbre Julien Sabas étoit de leur sentiment. Cela étoit capable de faire de fortes impressions en leur faveur dans l'esprit du peuple qui avoit le Saint en si grande vénération, si les catholiques n'eussent pris soin de détruire l'imposture. Ce fut donc dans cette vue que Flavien, Diodore et saint Aphraate, qui se trouvoient pour lors dans Antioche pour soutenir les catholiques dans la sainte doctrine, députèrent Acace, depuis évêque de Berée, à notre Saint, pour le conjurer de venir au plutôt à leur secours, afin de fermer la bouche au mensonge par le témoignage public de sa foi.

Acace prit avec lui saint Astère son maître et disciple du Saint, et étant arrivés à son monastère, il lui parla ainsi : « Je vous supplie, mon Père, de nous » dire pourquoi vous supportez vos austérités avec tant » de joie? C'est, lui répondit Julien, pour plaire à » Dieu, dont je dois préférer la gloire à ma propre » vie, et généralement à toutes choses. Je viens vous » présenter un moyen, lui dit alors Acace, pour le glo- » rifier plus que vous n'avez fait jusqu'à présent. Car » lorsqu'il eut demandé à saint Pierre s'il l'aimoit, et » que cet apôtre lui eut répondu : *Seigneur, vous* » *savez que je vous aime*, il lui apprit ce qu'il devoit » faire pour lui témoigner davantage son amour, en » lui disant : *Si vous m'aimez, paissez mes brebis, et* » *paissez mes agneaux*. C'est donc ce que vous de- » vez faire maintenant que les brebis du Sauveur cou- » rent risque d'être dévorées par les loups; car elles » sont menacées de ce malheur, sans que les soins qu'on » a pris pour les conserver dans la foi orthodoxe puis-

» sent l'empêcher, si vous souffrez par votre silence
» que l'on se serve plus long-temps de votre nom pour
» les surprendre et pour les tromper. Nous ne pou-
» vons vous laisser ignorer que les chefs de l'hérésie
» arienne se vantent, quoique faussement, de vous
» avoir pour associé dans la créance des dogmes im-
» pies qu'ils soutiennent. »

A peine le Saint eut entendu ces dernières paroles, qu'il dit adieu pour un temps au repos de sa solitude, et se hâta de se rendre avec eux à Antioche. Ils prirent leur chemin par le désert, et arrivèrent après deux ou trois jours de marche à un petit bourg sur le soir, d'où une femme riche et fort pieuse sortit aussitôt pour les prier, en leur demandant la bénédiction à genoux, de vouloir bien loger dans sa maison. Le saint vieillard ne put le lui refuser, quoiqu'il y eût quarante ans qu'il ne fût point entré dans des maisons séculières; et Dieu le voulut ainsi pour manifester sa gloire, et annoncer sa prochaine arrivée à Antioche par un miracle éclatant. Tandis que cette pieuse hôtesse étoit occupée à les servir, son enfant âgé de sept ans, dont elle avoit déja parlé au Saint afin qu'il le bénît, tomba dans un puits. Cet accident troubla d'abord étrangement tous les domestiques; mais la mère qui y accourut, leur défendit de faire du bruit, alla au puits, le couvrit, et retourna au Saint pour continuer de le servir, renfermant dans son cœur la douleur que lui causoit la tendresse maternelle. Cependant le saint vieillard la pria de faire venir son enfant, afin qu'il lui donnât sa bénédiction; mais voulant ca-

cher le malheur qui venoit de lui arriver, elle lui dit seulement qu'il se trouvoit mal. Le Saint insista pour le voir, et la mère ne pouvant plus dissimuler son affliction, lui en avoua le sujet. Aussitôt le Saint se leva de table, fit ôter la planche dont le puits étoit couvert, et on y trouva l'enfant qui se jouoit sur l'eau. Dès qu'on l'en eut tiré avec une corde, il se jeta aux pieds du Saint pour le remercier de sa délivrance, assurant qu'il l'avoit vu l'empêcher d'enfoncer dans l'eau et lui avoir ainsi conservé la vie.

Saint Julien s'arrêta en arrivant à Antioche, dans une des cavernes qui sont sur le haut de la montagne voisine, où l'on tient que l'apôtre saint Paul avoit demeuré quelque temps caché, et il y tomba malade d'une fièvre ardente. Acace en eut de l'inquiétude, craignant que sa maladie ne fût un obstacle au bien qu'on s'étoit proposé en le faisant venir; mais il lui dit : « Ne vous » mettez point en peine, mon fils, car si ma santé est » nécessaire pour le salut de ce peuple, Dieu saura bien me la donner. » En disant ceci, il se prosterna le visage contre terre pour prier selon sa coutume, et se trouva guéri avant qu'il eût achevé sa prière. On avoit accouru en foule pour le voir, et il rétablit en même temps en santé par la ferveur de son oraison, un grand nombre de malades.

Il se rendit ensuite à l'assemblée que les orthodoxes tenoient dans la place d'armes, où toute la ville accourut pour le voir. En y allant il passa devant la porte du palais impérial, où un pauvre qui avoit perdu l'usage des jambes et ne pouvoit marcher qu'en se traî-

nant, fut guéri en étendant la main et en touchant son manteau. Le comte d'Orient étant aussi tombé dangereusement malade, il le guérit également par ses prières. Tant de miracles auxquels les hérétiques même furent forcés de rendre un témoignage authentique, auroient dû les convertir ; mais ils servirent du moins à dévoiler leurs impostures, à les couvrir de confusion, à confirmer les catholiques dans la créance de l'Eglise, et à les combler de consolation.

Après que ce grand Thaumaturge eut rendu à la vérité ce témoignage éclatant de sa foi et de son crédit auprès de Dieu, croyant d'avoir suffisamment rempli l'objet qui l'avoit fait appeler à Antioche, il se hâta de retourner à sa chère solitude, qu'il n'avoit quitté que pour la gloire de Dieu et les besoins de son Eglise. Car, comme Théodoret le remarque, ces illustres solitaires, qui savoient tout faire dans le temps propre, restoient dans le désert quand il le falloit, (a) et le quittoient aussi pour venir dans les villes quand le service de Dieu l'exigeoit.

Il passa par Cyr en retournant à sa caverne, et s'arrêta dans l'église de saint Denis martyr. Les ariens y avoient appelé un de leurs évêques nommé Astère, homme nourri dans les subtilités des sophistes, et il y avoit danger que les plus simples d'entre les fidèles ne se laissassent surprendre par son éloquence artificieuse. Les chefs des catholiques profitèrent donc du passage du Saint pour le conjurer de les assister de ses conseils et de ses prières dans un mal si pressant. Il les

(a) Theod. hist. l. 4. 27.

exhorta à se confier en Dieu et à joindre leurs prières aux siennes pour obtenir son assistance, et leur dit aussi d'accompagner leurs vœux du jeûne et des autres mortifications. Son avis fut suivi, et Dieu fit bientôt voir combien il lui étoit agréable; car Astère fut frappé de maladie la veille de la fête en laquelle il devoit prêcher, et en fut emporté en un seul jour. Ainsi il lui arriva, dit Théodoret, comme à Balaam, qui ayant été appelé pour maudire le peuple de Dieu, fut ensuite tué par un Israélite, et reçut le châtiment qu'il méritoit.

Enfin le grand Julien Sabas arriva à son désert, où il vécut encore long-temps avec ses disciples, après quoi il alla se reposer avec joie dans le sein de Dieu, des travaux qu'il avoit soufferts pour lui dans cette terre de misères. On ne dit point combien de temps il y vécut, ni en quelle année il mourut. Il paroît pourtant par Théodoret, qu'il étoit déjà fort vieux quand il alla à Antioche pour combattre les ariens, ce qui fut vers l'an 372. Il y avoit alors plus de quarante ans qu'il étoit moine, et pendant ce temps-là il n'avoit vu ni un village, ni une femme. Ainsi il peut s'être retiré dans le désert vers l'an 330 : c'est tout ce que nous pouvons dire des années de sa vie. Les Grecs en font mémoire le 18 d'octobre, et le Martyrologe romain marque sa fête au 14 de Janvier. (*a*) Sozomène dit que saint Ephrem a écrit sa vie; mais il le confond avec un autre Julien.

Nous avons dit que notre Saint eut plusieurs disciples, dont les principaux furent Jacques le Persan

(*a*) Sozom. l. 3. c. 14.

et Agrippa, qu'on voulut après la mort du Saint obliger de conduire son troupeau. Mais aimant mieux obéir que commander, il se retira auprès de saint Eusèbe, abbé de Coryphe ou de Téledan, comme nous l'avons dit dans la vie de ce Saint. Quant à Astère, pour qui saint Julien fit naître une fontaine dans le désert, Théodoret dit qu'il étoit d'une naissance distinguée, et avoit été élevé délicatement. Il étoit fort jeune quand il vint se mettre sous la conduite de saint Julien; mais il avoit une force d'esprit qui suppléoit au défaut de celles de son corps. Il demeura longtemps sous un si excellent maître, et profita si bien de ses avis, qu'il fut en état de gouverner un grand monastère. Ce fut près du bourg de Gindare du diocèse d'Antioche, à sept journées de la caverne de saint Julien: ce qu'il peut avoir fait vers l'an 355, selon la chronologie de M. de Tillemont. (*b*) Théodoret ne nous apprend point par quelle occasion il se retira dans cet endroit; il dit seulement que ce fut par l'esprit de Dieu, qui se voulut servir de lui pour en former plusieurs autres dans la vertu.

Astère conserva toujours une profonde vénération pour son saint père, ainsi qu'une tendre charité pour les religieux qui vivoient avec lui, continuant de les regarder comme ses disciples; ainsi il ne manquoit pas de les visiter deux ou trois fois l'année, et il leur amenoit trois ou quatre chevaux chargés de figues pour leur provision. Mais pour saint Julien il cueilloit lui-même celles qu'il lui destinoit et les portoit sur ses épaules,

(*a*) Tom. 7. p. 586 et 785.

ne voulant point permettre qu'on le soulageât dans ce travail, dont il s'acquittoit avec tant de satisfaction et de reconnoissance : c'étoient deux boisseaux qu'il portoit ordinairement, et cela suffisoit au Saint pour toute l'année. Julien le voyant un jour arriver ainsi chargé, en fut si touché, que dans le regret qu'il avoit de voir la peine qu'il prenoit pour lui, il lui dit qu'il ne pouvoit se résoudre à manger ces figues, n'étant pas juste qu'il jouît à son aise de ce qui lui avoit causé tant de fatigues; mais Astère lui protesta à son tour qu'il ne s'en déchargeroit point qu'il ne lui eût promis de les manger. Je le ferai donc, répondit le Saint, puisque vous le voulez absolument, mais déchargez-vous-en tout maintenant.

Astère attira dans son monastère, entre autres disciples, Acace, depuis évêque de Berée, qu'il forma dès l'enfance dans les exercices de la vie monastique. (*a*) Il y fit de grands progrès et s'acquit une grande réputation de vertu. On l'éleva au sacerdoce, et il gouverna un monastère aux environs de Berée et de Chalcide. Le cas qu'on faisoit de lui dans Antioche porta Flavien, Diodore et saint Aphraate, à le députer avec Astère son ancien maître, vers saint Julien Sabas, comme nous l'avons dit plus haut. Il fut aussi député par l'Eglise auprès de saint Basile pour recevoir de lui quelque consolation dans la persécution qu'elle souffroit de la part de l'empereur Valens. Ce fut lui aussi qui avec un autre abbé nommé Patel, engagea saint Epiphane à composer son grand ou-

(*a*) V. Till. t. 14. pag. 219.

vrage contre les hérétiques, intitulé *Panarium*, ainsi que nous l'avons rapporté dans la vie de ce Saint. La persécution qu'ils souffrirent tous les deux des ariens, qui vinrent piller leur monastère et brûler tous leurs travaux, leur procura une lettre de consolation et de félicitation de la part de saint Basile, comme ayant souffert pour la cause de Jésus-Christ; ce qui arriva en 377.

Acace se trouva cette même année, ou la suivante, à Rome, lorsqu'on y traita devant le pape Damase de l'hérésie d'Apollinaire, et il eut part à ce qui s'y passa. Apparemment qu'il avoit été député pour cela par les catholiques de Syrie, comme étant bien instruit des erreurs des apollinaristes qui étoient à son voisinage. Enfin saint Eusèbe de Samosate étant de retour de son exil, donna des évêques à diverses églises de Syrie, et entre les autres notre Acace à celle de Berée dans la première Syrie, à l'orient d'Antioche. Ce fut pour le plus tard en 379, puisque saint Eusèbe mourut vers l'an 380. Théodoret donne de grandes louanges à Acace: il l'appelle un homme admirable et d'une très-grande réputation. Il dit qu'il n'excella pas seulement dans la vie religieuse, mais qu'il en conserva encore les pratiques durant cinquante-huit ans qu'il fit l'office d'un très-vigilant pasteur. Il l'appelle ailleurs l'athlète de la vertu; dont on publioit partout le mérite. Il lui donne encore bien d'autres titres qui font voir la grande idée qu'il en avoit. Sozomène et bien d'autres aussi en ont parlé fort honorablement, et nous voudrions n'avoir que des éloges à lui donner; mais nous som-

mes obligés d'avouer qu'il ternit sa gloire par la conduite qu'il garda envers saint Jean Chrysostôme, s'étant rendu l'instrument de la passion de Théophile d'Alexandrie contre ce Saint, et le chef après lui de ceux qui le persécutèrent. C'est ce qui nous dispense d'en faire ici un article particulier, et de lui donner une place parmi tant de saints, que ses vertus lui auroient méritée s'il n'en avoit obscurci l'éclat par cette grande faute.

CHAPITRE XVIII.

Saint Abraham, solitaire et évêque de Carrhes, et saint Macaire le Romain.

L'histoire de saint Abraham dont nous parlons ici, (*a*) a quelque chose de semblable dans le fond à celle de saint Abraham, prêtre et ami de saint Ephrem, dont nous avons déjà donné la vie; (*b*) mais les circonstances en sont si différentes, (*c*) qu'on ne sauroit ne pas les distinguer. Théodoret, qui a mis celui-ci parmi tant de saints solitaires dont il nous a appris les vertus édifiantes, dit qu'il fut un fruit que la ville de Cyr produisit; qu'il y naquit, qu'il y fut élevé, et qu'il s'y enrichit des trésors célestes de la solitude. En effet, il entreprit l'exercice laborieux de la mortification

(*a*) Vit. pp. l. 9. c. 17. — (*b*) Theod. hist. l. 4. c. 28. — (*c*) Voyez Till. t. 7. p. 786.

religieuse avec une ardeur extraordinaire; mais ses longs jeûnes, ses veilles, et l'habitude qu'il prit de se tenir presque toujours debout, l'affoiblirent au point qu'il fut ensuite long-temps sans pouvoir marcher. Dieu, qui voulut le faire passer par ces premières épreuves pour l'établir dans une patience supérieure à tous les événemens fâcheux, lui rendit la santé pour de plus grands desseins encore qu'il avoit sur lui; et Abraham pénétré de reconnoissance pour cette faveur, qui le mettoit en état de suivre son zèle pour sa gloire et son amour pour les souffrances, crut qu'il ne pourroit mieux les lui témoigner qu'en se dévouant à de nouveaux travaux. Ce fut dans cette intention qu'ayant appris qu'il y avoit un bourg au Mont-Liban, où l'impiété régnoit avec le culte des idoles, il cacha avec quelques-uns de ses compagnons sa qualité de moine sous l'extérieur d'un marchand, et se rendit dans ce bourg, feignant de vouloir acheter des noix, qui étoient le principal commerce du pays.

Il loua une maison, comme s'il eût voulu y établir son négoce; mais après trois ou quatre jours qu'il s'y tint en silence, on l'entendit qui chantoit, quoique d'un ton assez bas, le divin office. Il fut reconnu pour chrétien à ce saint exercice, et il n'en fallut pas davantage pour mettre ces idolâtres en humeur contre lui. Le crieur public assembla aussitôt le peuple : chacun accourut; les hommes, les femmes, les enfans se rassemblèrent en foule autour de sa maison; ils montèrent sur le toit qu'ils découvrirent, et jetèrent dedans une quantité prodigieuse de poussière, afin de l'étouffer avec ses compagnons.

Bien loin de penser à se défendre et à témoigner du ressentiment d'un si mauvais traitement, ils ne formèrent pas une seule plainte, et continuèrent de prier Dieu. Leur patience étonna les plus vieux de ceux qui étoient présens, qui commencèrent à s'adoucir, et empêchèrent les autres par leurs remontrances, de les maltraiter davantage. On leur ouvrit donc les portes; mais on leur commanda de sortir au plutôt du bourg. Dans ces entrefaites des officiers arrivèrent pour faire payer la taille aux habitans, dont ils frappèrent quelques-uns et en enchaînèrent d'autres. Abraham fit alors un acte de charité chrétienne, qui fut pour ces idolâtres un nouveau sujet de l'admirer; car oubliant les injures qu'on lui avoit faites, il sollicita ces officiers de ne pas user de rigueur dans leur commission, et s'offrit de payer en peu de jours cent pièces d'or qu'ils demandoient. Cette générosité acheva de lui gagner leur cœur; et comme ils n'avoient point eu jusqu'alors de seigneur, ils voulurent qu'il fût le premier; mais Abraham leur fit comprendre qu'il étoit venu uniquement pour leur salut, et ayant emprunté de quelques personnes qu'il connoissoit dans la ville d'Emesse, l'argent qu'il avoit promis, il le remit aux officiers, et exigea des habitans pour reconnoissance, qu'ils bâtissent une église. Leurs cœurs furent alors si touchés de la grâce du Seigneur, qu'ils s'offrirent d'y mettre la main sur-le-champ, et ils le conduisirent pour cela dans les lieux circonvoisins, afin qu'il en choisît un à son gré. Il marqua donc celui qu'il trouva le plus propre à son pieux dessein, et l'édifice fut bientôt conduit à sa perfection.

Abraham ayant ainsi heureusement réussi, et voyant ce peuple dans de si bonnes dispositions, leur proposa de demander un prêtre pour être leur pasteur et desservir la nouvelle église; mais ils lui protestèrent tous qu'ils n'en vouloient point d'autre que lui, et en conséquence il reçut le sacerdoce.

Il remplit pendant trois ans auprès d'eux tous les devoirs qu'ils pouvoient se promettre de sa charité, après quoi les voyant suffisamment instruits et affermis dans la religion, il mit un de ses compagnons en sa place, et retourna dans son monastère. Mais la sainteté de ses mœurs et le zèle de la gloire de Dieu dont il avoit donné de si grandes preuves, le firent juger digne de l'épiscopat, et on lui confia le diocèse de Carrhes. Il ne falloit pas moins que sa patience et son courage invincible pour gouverner cette Eglise; car, dit Théodoret, c'étoit une ville plongée dans l'impiété, et dont les habitans étoient attachés aux superstitions de l'idolâtrie avec une passion qui alloit jusqu'à la fureur. Il eut donc des obstacles sans nombre à surmonter, aussi ne s'épargna-t-il pas dans le travail; et enfin Dieu bénit ses soins avec tant de miséricorde, que ce champ hérissé de ronces et d'épines, comme dit le même historien, fut défriché par cet ouvrier infatigable, et produisit, par la semence céleste qu'il y jeta, une moisson très-abondante.

Ce qu'il y a d'admirable dans ce saint évêque, c'est que bien loin de prendre occasion des peines de son ministère pour diminuer les austérités qu'il pratiquoit auparavant, il les augmenta plutôt; puisque Théodoret

Théodoret assure que tout le temps qu'il fut évêque, il ne mangea point de pain, il ne but pas même d'eau; mais sa nourriture étoit des fruits en automne, et des laitues ou de la chicorée et du persil dans les autres saisons, et il n'en prenoit qu'une fois le jour sur le soir après avoir dit les vêpres. Il n'allumoit jamais du feu pour lui; il n'avoit point de lit; il veilloit beaucoup et récitoit dans la nuit quarante psaumes, qu'il entrecoupoit par quatre-vingts oraisons, après quoi il fermoit les paupières sur sa chaise et dormoit quelque peu de temps.

Autant qu'il étoit dur envers lui-même, autant étoit-il charitable envers les autres. Quoique ses austérités l'affoiblissent beaucoup, il ne comptoit le travail pour rien dans les soins qu'il se donnoit pour le service du prochain. Il recevoit avec une charité qu'on pourroit appeler saintement prodigue, tous les survenans, à l'exemple du saint patriarche dont il portoit le nom; car ce saint homme qui n'avoit ni lit, ni feu, ni pain, ni vin pour lui-même, les couchoit dans de bons lits, leur dressoit la table, leur présentoit de très-bon pain, d'excellent vin, du poisson, des légumes, et tout ce qu'il pouvoit se procurer pour les bien traiter, et se trouvoit à midi à leur dîner pour les servir, les excitant à manger, leur présentant à boire, et faisant auprès d'eux, par une humilité et une charité sans égale, les fonctions d'un serviteur.

Il passoit souvent les journées entières à donner audience à son peuple, apaisant les différends, conciliant les esprits, exhortant les uns à céder quand la

raison et la droiture le demandoient, et usant de l'autorité que son rang et son caractère lui donnoient, quand la douceur et les sollicitations ne suffisoient pas à l'égard des esprits obstinés dans leurs injustes prétentions. Car il ne souffroit point qu'on vexât injustement les foibles, et il se rendoit leur protecteur contre ceux qui vouloient les opprimer.

Tant de vertus, tant de charité, tant de sollicitudes qu'il prenoit, enfin tant de sainteté lui concilièrent tellement l'affection de son peuple, et lui acquirent un si grand empire sur le cœur de tous, qu'ils écoutoient ses avis avec la plus respectueuse attention, et exécutoient avec joie tout ce qu'il leur prescrivoit. Sa réputation s'étendit aussi de tous côtés. (*a*) L'empereur le voulut voir, c'étoit Théodose le Jeune; quand il parut en sa présence, ce prince l'embrassa avec une singulière affection, et témoigna faire plus de cas du pauvre habit dont il étoit couvert que de sa pourpre impériale. D'autre part, les princesses ne lui donnèrent pas de moindres marques de leur vénération, car elles lui baisèrent les mains, embrassèrent ses genoux, et se recommandèrent instamment à ses prières.

Le Saint mourut dans ce voyage; et dès que l'empereur en eut avis, il ordonna qu'on le déposât dans une église, en attendant qu'il fût porté dans son diocèse. Il voulut être au convoi funèbre avec les princesses. Les magistrats et les officiers de guerre s'y trouvèrent. On le reçut dans Antioche avec une dévotion

(*a*) Voy. Boll. 14. feb. et Bult. l. 2. c. 23. n. 3.

qui marquoit l'estime générale qu'on avoit eue jusques alors de sa sainteté. On le conduisit ainsi avec pompe jusqu'à l'Euphrate, où les habitans des villes, des campagnes et des provinces voisines avoient accouru en foule pour participer aux bénédictions qu'ils espéroient d'en recevoir. Il fallut le faire escorter par des licteurs pour écarter ceux qui vouloient prendre de ses habits par dévotion. Et enfin, il fut transporté dans ce cortége jusqu'à sa ville épiscopale, les uns chantant des cantiques, et les autres mêlant leurs larmes aux louanges qu'on lui donnoit, et se plaignant d'avoir perdu leur pasteur, leur protecteur, leur appui et leur père.

Les Grecs font mémoire dans leurs Menées au 23 d'octobre, (a) d'un saint Macaire surnommé le Romain, pour le distinguer des autres du même nom, et parce que, selon qu'il est rapporté dans sa vie, il étoit fils d'un sénateur nommé Jean, qui étoit originaire de Rome. Son histoire est attribuée à trois solitaires d'un monastère de Mésopotamie, gouverné par Asclépius. Il y est dit que ces trois religieux, appelés Théophile, Serge et Hygin, ayant entrepris d'aller à l'endroit où quelques anciens, par une opinion dépourvue de tout fondement, avoient imaginé que la terre touchoit au ciel, ils trouvèrent après plusieurs journées de marche, ce Macaire dans une caverne gardée par deux lions, qu'il empêcha de leur nuire. Il n'étoit couvert que de ses cheveux, qui avoient crû prodigieusement, ainsi que sa barbe, et ils apprirent de lui son nom, son origine, et que ses parens l'ayant

(a) Vit. pp. l. 1. Bull. l. 2. c. 23. n. 4.

marié contre son gré, il quitta son épouse dès le premier jour des noces, et demeura caché durant sept jours dans la maison d'une femme connue de ses parens, mais qui lui garda le secret; et qu'enfin le huitième jour, il se mit en chemin pour se retirer dans cette solitude, à laquelle il n'étoit arrivé qu'après avoir essuyé beaucoup de fatigues et couru de grands dangers. Toute cette histoire ne paroît qu'un tissu de fables, et elle occuperoit ici une place fort inutilement. Il nous suffit d'avoir nommé ces trois religieux parmi ceux qui professoient la vie monastique dans la Mésopotamie, sans nous arrêter davantage à la relation qu'on leur attribue.

CHAPITRE XIX.

ALEXANDRE,

Moine et patriarche d'Antioche.

Nous revenons à Antioche pour parler de quelques solitaires qui ont vécu pour la plupart après ceux dont nous avons parlé jusqu'à présent, soit dans ce diocèse, soit dans le voisinage, et nous commencerons par Alexandre, religieux et ensuite patriarche de cette grande ville. Il est vrai que nous n'en avons pas beaucoup à dire; mais il s'est distingué dans son épiscopat par deux traits de zèle qui lui ont fait un très-grand

honneur, et qui n'en font pas moins à l'éducation qu'il avoit reçue dans son cloître. (a) Théodoret, parlant de sa conduite monastique et de ses talens, dit qu'il vécut long-temps dans le monastère, s'exerçant dans la pratique de toutes les vertus de son état, et combattant contre les passions par une vie très-austère, ainsi qu'un généreux athlète. Il méprisoit souverainement les richesses de ce monde, et la pauvreté religieuse étoit son trésor. Dieu lui avoit donné une éloquence si persuasive, qu'on ne pouvoit lui résister; mais ce qui la rendoit encore plus victorieuse, c'est qu'il confirmoit par l'exemple de sa vie, les instructions qu'il donnoit aux autres. Enfin, il ajoute qu'il avoit mille autres bonnes qualités qui le rendoient très-recommandable.

Son élévation à la chaire d'Antioche mit ses talens dans un plus grand jour; ce qui fit dire à saint Cyrille d'Alexandrie, (b) qu'il avoit une grande liberté à dire tout ce qu'il croyoit devoir dire. Théodoret l'appelle ailleurs le divin Alexandre, et parlant de lui dans la vie de saint Zénon solitaire, il dit que ce Saint n'ayant pu distribuer tout son bien et étant tombé malade, il pria l'évêque de vouloir bien se charger de donner aux pauvres ce qui lui restoit, et que c'étoit alors le grand et admirable Alexandre, la gloire de la religion, le modèle d'une vertu parfaite, et l'image vivante de la piété chrétienne.

Mais il faut parler des deux actions mémorables qu'il fit durant son épiscopat, et qui lui ont mérité tant

(a) Theod. hist. l. 5. c. 35. — (b) Cyril. Alex. epist. 57. 5. c. 38. Vit. pp. l. 9. c. 12.

d'éloges. La première fut la réunion des eustathiens à son Eglise; et la seconde, la réunion de son Eglise avec l'Eglise romaine, ce qui eut des suites excellentes pour l'orient. Il y avoit quatre vingt-cinq ans que l'Eglise d'Antioche étoit divisée par le schisme des eustathiens, qui étoient à la vérité catholiquue dans leûr créance, mais qui ne vouloient pas communiquer avec l'autre parti catholique. L'occasion de ce schisme fut que durant les troubles de l'arianisme sous l'empereur Constantin, saint Eustathe ayant été élu évêque d'Antioche, les ariens l'en firent chasser par leur crédit et par leurs impostures auprès du prince. Il mourut dans son exil, et fut enterré à Trajanople dans la Thrace. Après sa mort, les ariens mirent successivement quelques évêques de leur parti dans cette église; et durant ce temps-là les catholiques, que les ariens nommoient eustathiens à cause de saint Eustathe, tinrent leurs assemblées à part.

Enfin Constantin étant venu à Antioche en 360, il s'y tint un concile, où avant que de rien régler sur le dogme, on commença par remplir cette chaire, qu'Eudoxe, évêque arien, avoit quittée alors pour monter à celle de Constantinople; et on s'accorda en faveur de Mélèce, auparavant évêque de Sébaste, personnage d'une naissance illustre, irrépréhensible dans ses mœurs, sincère, doué de la crainte de Dieu, et d'un caractère si bon, qu'on le disoit le plus doux de tous les hommes. Les ariens le croyoient à eux, et se flattoient même qu'il réuniroit toute l'Eglise d'Antioche à leur parti, sans même en excepter les eusta-

thiens; et les évêques catholiques qui le connoissoient mieux, consentirent à son élection, qui fut signée d'un commun accord.

Mélèce se fit connoître pour orthodoxe au premier discours qu'il fit en entrant en fonction, ce qui lui attira de grandes acclamations du peuple. Mais les ariens indignés le firent reléguer aussitôt à Mélitène en Arménie, qui étoit sa patrie. Il avoit si bien profité du peu de temps qu'il avoit resté dans Antioche, qu'il avoit banni l'erreur de son Eglise, et en retranchant les incorrigibles, il avoit laissé les autres inébranlables dans la foi.

Les ariens mirent en sa place un disciple d'Arius nommé Euzoïus, et aussitôt les catholiques du parti de Mélèce se séparèrent de lui et tinrent leurs assemblées dans l'église des apôtres, nommée *la Palée*. Ils vouloient se rejoindre aux eustathiens, qui depuis la déposition de saint Eustathe n'avoient point communiqué avec les ariens; mais ceux-ci refusèrent cette union parce que saint Mélèce avoit été élu par les ariens. Ainsi l'Eglise d'Antioche se trouvoit divisée en trois partis : celui des catholiques eustathiens, celui des méléciens aussi catholiques, et celui des ariens unis à Euzoïus.

Le schisme entre les catholiques fut fortifié par l'imprudence de Lucifer, évêque de Cagliari, qui étant venu à Antioche pour réunir les deux partis en voulant leur donner un évêque, consacra Paulin qui étoit à la tête des eustathiens, et par là ne fit qu'entretenir la division. Paulin eut Evagre pour successeur dans le gouvernement de son troupeau, et saint Mélèce eut

Flavien, qui fit si bien qu'on ne donna point de successeur à Evagre pour gouverner les eustathiens; mais ceux-ci ne laissoient pas de faire leurs assemblées à part, ce qui dura jusqu'à ce qu'Alexandre dont nous parlons ayant pris le gouvernement de l'Eglise d'Antioche, eut enfin la consolation de réunir les deux partis catholiques, et s'y prit de cette manière. Après avoir pendant long-temps employé les prières et les exhortations les plus touchantes, un jour qu'il savoit qu'ils étoient assemblés, il y alla accompagné de tous ceux de sa communion, tant clercs que laïques; et les ayant trouvés qui chantoient, il joignit à leurs voix celles des siens, ce qui fit tant d'impression sur leurs cœurs, qu'ils le suivirent et marchèrent avec lui jusqu'à la grande église; car les ariens en avoient été chassés. Ils allèrent ainsi tous ensemble au travers de la place au bord de l'Oronte, et Alexandre célébra cette réunion avec tant de solennité, qu'on n'en avoit point vu de semblable. Il cimenta encore cette union par une action de prudence et de charité qui acheva de lui gagner les eustathiens; car il reçut dans son clergé tous ceux qui avoient été ordonnés par Paulin et par Evagre son successeur, et les laissa chacun dans son rang.

Ce ne fut pas le seul bien qu'il fit dans cette seule action : outre qu'il consomma un ouvrage auquel les papes, les empereurs et les plus grands évêques avoient travaillé jusqu'alors inutilement, il rendit par là plus redoutables les catholiques aux Juifs, aux ariens et à ce qui restoit de païens dans Antioche, qui sentant le coup que cette union leur portoit, ne purent s'empêcher d'en gémir et d'en témoigner leur chagrin.

Une autre affaire non moins essentielle et qui causoit beaucoup de trouble et de scandale, fut terminée par sa modération et sa piété. (*a*) Plusieurs évêques qui avoient persécuté saint Jean Chrysostôme pendant sa vie, ou qui avoient été prévenus contre lui par ses persécuteurs, s'obstinoient à ne point mettre après sa mort son nom dans les sacrés dyptiques, c'est-à-dire dans le registre où l'on mettoit le nom des personnes mortes dans la communion de l'Eglise, et où celui des évêques étoit marqué dans un rang distingué. Il eut donc l'honneur d'être le premier qui y mit le nom de ce saint docteur, et qui en donna l'exemple à tous ceux d'orient qui ne l'avoient pas encore fait; et par là il réunit son Eglise à l'Eglise romaine, qui ne vouloit point admettre dans sa communion les évêques orientaux ennemis de la mémoire d'un saint dont elle avoit si justement pris la défense.

Soit qu'Alexandre eût prévenu en ceci les intentions du pape saint Innocent, qui ne vouloit recevoir à sa communion aucun des évêques qui en étoient séparés à cause de saint Chrysostôme, qu'aux conditions de rendre à ce saint l'honneur qui lui étoit dû; soit qu'il n'eût fait qu'exécuter ces mêmes conditions que le pape lui avoit imposées, comme Baronius le croit, (*b*) il est certain qu'il envoya une légation solennelle à ce saint pontife, que ses députés en furent reçus avec une bonté paternelle et avec joie, et que par cette réunion saint Innocent ouvrit le chemin à la paix universelle, montrant qu'il recevroit avec la même

(*a*) V. Till. t. 10. p. 651, etc. — (*b*) Baron. an. 408. n. 32.

joie tous ceux qui rempliroient les mêmes conditions, dont Alexandre s'étoit acquitté le premier.

Celui-ci ne se contenta pas de s'être donné la paix à lui-même en demandant la communion du premier siége, après l'avoir donnée à son peuple en éteignant le schisme qui le divisoit ; il montra encore un zèle très-ardent pour relever l'honneur de saint Jean Chrysostôme. Il écrivit pour cela à l'empereur et aux évêques pour les exhorter à rétablir son nom comme il avoit fait. Il fit le voyage de Constantinople et y parla là-dessus avec une fermeté étonnante. Il eut soin d'entretenir avec le pape saint Innocent l'union qu'il avoit si bien commencée, comme il constc par une réponse que ce pape lui fit sur quelques difficultés dont il lui avoit demandé l'éclaircissement. Enfin, il mourut après avoir gouverné quatre ans son Eglise : d'autres lui en donnent cinq. Mais ce peu d'années d'épiscopat, dit M. Tillemont, valent plus que cinquante de quelqu'autre. Il n'y a pas apparence qu'il ait vécu au delà de l'an 416, mais nous ne savons pas quel âge il avoit quand il mourut.

Nous pourrions parler encore ici de quelques évêques d'Antioche qui avoient été appelés des monastères au gouvernement de cette Eglise, tels que furent Domnus, Maxence, ou d'autres; mais ce que nous en pourrions dire a plus de rapport avec l'histoire ecclésiastique qu'avec la monastique ; surtout dans ce temps où l'hérésie de Nestorius et d'Eutiches causèrent beaucoup de désordres en orient, et obligèrent les solitaires qu'on avoit élevés à la prélature de se montrer

pour la défense de la foi orthodoxe ; de sorte que les historiens de l'Eglise se sont plus attachés à nous représenter leurs vertus épiscopales, que celles qu'ils avoient pratiquées dans leur premier état.

Nous avons vu en peu de mots dans la vie du grand saint Euthyme ce qu'il en fut de Domnus, qui succéda à Jean son oncle dans le siége d'Antioche. Maxime qui lui fut substitué, avoit été abbé d'un monastère. Saint Cyrille loue beaucoup sa piété et son zèle pour la foi. (a) Ce fut lui qui porta ce saint docteur à composer une explication du symbole, pour empêcher que les fidèles ne se laissassent surprendre par les méchans principes de Théodore de Mopsueste. Le Saint nous apprend les noms de quelques abbés qui étoient tous vraisemblablement du diocèse d'Antioche, en leur dédiant son ouvrage. C'étoient Anastase, Alexandre, Martinien, Jean, Parergaire et Maxime, mais nous n'en savons rien de particulier.

(a) Bult. l. 3. c. 34. n. 3.

CHAPITRE XX.

SAINT THÉOPHANE ET SAINTE PANSEMNE, SAINT RABULE, SAINT JACQUES, SAINT SIMÉON SALUS, ET SAINT THOMAS D'APAMÉE.

Nous parlons de ces excellens solitaires dans ce chapitre, parce que les historiens ne nous en ont pas laissé des mémoires assez amples pour en faire plusieurs différens. (a) Théophane, dont les Grecs font mémoire dans leur Ménologe le 10 de juin, doit avoir vécu vers le cinquième siècle, comme M. Bulteau le conjecture. Il naquit dans Antioche de parens idolâtres, qui l'élevèrent dans leurs superstitions et l'engagèrent à l'âge de dix-huit ans dans le mariage. Il perdit son épouse trois ans après, et profita de sa liberté pour se faire chrétien; après quoi il bâtit une cellule au voisinage de la ville, où il s'appliqua tout entier aux exercices de la vie solitaire et à acquérir une vertu parfaite.

Le progrès qu'il fit dans la connoissance des vérités de la religion, l'enflamma d'un zèle si ardent de la gloire de Dieu et du salut des âmes, qu'ayant appris qu'une femme d'Antioche nommée Pansemne, vivoit dans un libertinage affreux, et étoit occasion de chute à un grand nombre de personnes, il forma le dessein de faire cesser le scandale en travaillant à la convertir.

(a) Boll. 10. Jun. p. 275. Bult. l. 3. c. 34. n. 6.

Quoique ses intentions fussent excellentes, il semble pourtant qu'il devoit s'en défier, puisqu'il étoit obligé par là de sortir de la retraite qu'il avoit embrassée; aussi ne manqua-t-il pas de prier beaucoup pour être assuré de la volonté de Dieu, et la réussite fit voir que ce n'étoit que par son mouvement qu'il étoit conduit dans cette entreprise.

Il sortit donc de sa cellule et alla chez son père prendre un habit riche et une somme considérable, sans s'expliquer autrement sur le motif qui le faisoit agir. Ensuite il alla trouver Pansemne, qui ne douta pas en le voyant qu'il ne vînt grossir le nombre de ses insensés adorateurs. Tandis qu'elle le pensa ainsi, Théophane lui demanda le temps qu'il y avoit qu'elle exerçoit son métier. Il y a douze ans, lui répondit-elle; et de tous les hommes que j'ai vus, ajouta-t-elle en femme de sa profession, je n'en ai point rencontré pour qui j'aie senti autant d'amour que mon cœur en a pour vous. Fort bien, dit Théophane; mais si je prends quelque engagement avec vous, je veux qu'il soit en toute honnêteté et non pas un libertinage, et en même temps il lui montra l'argent qu'il avoit apporté, comme une preuve de ses bonnes intentions.

Pansemne crut qu'il vouloit l'épouser, ce qui lui étoit bien plus honorable que l'infâme métier qu'elle faisoit, et en eut bien de la joie. Là-dessus Théophane la quitta pour aller bâtir une cellule peu éloignée de la sienne, afin de l'y enfermer, et étant retourné chez elle, il lui dit qu'il exigeoit pour première condition qu'elle se fît chrétienne. Pansemne témoigna une grande

répugnance ; mais comme Théophane le vouloit absolument, elle consentit de recevoir le baptême. On l'y prépara pendant sept jours par des instructions sur les mystères de la religion, et particulièrement sur la récompense que Dieu réserve à la vertu dans l'autre vie, et sur les horribles supplices dont il y punit le crime, ce qui joint aux vives exhortations de Théophane, la grâce du Seigneur opérant dans son cœur, elle ne songea plus, après avoir été baptisée, qu'à seconder les vues que ce Saint avoit eues en la venant voir, qui étoient de changer de vie et de se dévouer toute à Dieu.

Elle donna la liberté à ses esclaves, et employa en bonnes œuvres tout le bien qu'elle avoit acquis par le crime, ce qui fut bientôt exécuté ; après quoi elle se retira dans la cellule que le Saint lui avoit destinée. La vie pénitente qu'elle y mena fut si parfaite, que Dieu la favorisa du don des miracles, et ce qui en est un plus remarquable, c'est qu'en moins de vingt-deux mois elle s'éleva à cette éminente vertu, et alors elle s'endormit en Notre-Seigneur. Saint Théophane ne lui survécut pas de beaucoup ; car il semble que les Grecs veulent faire entendre, qu'ayant été ensevelis chacun dans sa cellule, ils furent ensuite transférés ensemble dans quelque oratoire d'Antioche. (a) C'est ainsi que le conjecturent les continuateurs de Bollandus.

Ce n'est pas le seul exemple que nous ayons dans l'histoire monastique du zèle que quelques solitaires ont eu pour la conversion de ces sortes de créatures,

(a) P. 276.

et la manière singulière dont ils s'y prenoient, prouvoit par les heureux succès, que leur zèle étoit plus pur devant Dieu que les hommes n'en jugeoient quelquefois sur de fausses apparences. Saint Jean l'aumônier citoit un exemple à ce propos, que nous rapportons ici parce qu'il regarde un solitaire qui mourut dans la ville de Tyr.

Ce Saint rapportoit donc qu'il avoit lu dans la vie d'un Père, (b) que deux solitaires allant à Tyr pour le service de leurs frères, l'un d'eux rencontra dans la rue une femme de mauvaise vie qui lui cria : *Mon Père, sauvez-moi, comme Jésus-Christ sauva la pécheresse.* Ce religieux, sans se mettre en peine de ce qu'on diroit, la prit par la main pour la conduire dans un monastère. Ceux qui le virent jugèrent qu'il vouloit abandonner sa profession et épouser cette femme. Ce qui confirma davantage ce bruit, fut qu'en la menant au monastère où il vouloit la mettre, ils entrèrent ensemble dans une église qui étoit sur la route, et y trouvèrent un enfant abandonné de tout le monde. La femme, touchée de pitié, le prit pour l'élever, voulant sans doute par cet acte de miséricorde, tâcher d'obtenir celle de Dieu. Ainsi l'exécution de se faire religieuse fut différée jusques à ce qu'elle eût donné l'éducation à cet enfant : cependant le solitaire la fit baptiser, et lui changea le nom de Porphire qu'elle portoit, en celui de Pélagie.

Les langues médisantes ne manquèrent pas de dire que cet enfant étoit la preuve de l'incontinence de ce

(a) V. Sti. apud. Rosw. l. 46.

religieux, jusque là que quelques-uns imbus de ce préjugé, étant venus à Tyr, y publièrent partout qu'ils avoient vu de leurs propres yeux cet enfant, et qu'il lui ressembloit parfaitement. Il souffrit avec une humilité et une patience admirable cette calomnie, sans rien dire pour sa justification; mais Dieu lui ayant fait connoître que la fin de sa vie étoit proche, Pélagie étant alors religieuse, il la pria de vouloir bien se rendre à Tyr avec lui; car il y avoit des religieuses alors qui n'étoient pas cloîtrées, et d'ailleurs elle avoit continué de prendre soin de l'enfant; ainsi elle vint à Tyr et emmena l'enfant, qui avoit alors sept ans. Le solitaire y tomba bientôt malade et beaucoup de gens vinrent le voir. Comme il sentit que sa dernière heure approchoit, et qu'il y avoit au moins cent personnes autour de son lit, il pria qu'on lui apportât du feu, et il le répandit sur sa robe en disant devant tout le monde : « Comme le buisson que Dieu fit voir à Moïse » n'étoit point consumé par le feu, et que vous voyez » que celui que j'ai mis sur ma robe ne la brûle point, » ainsi soyez assurés, mes frères, que par la grâce du » Seigneur, je n'ai jamais en toute ma vie commis » aucun péché avec quelque femme que ce soit. » Les assistans virent en effet que le feu n'avoit causé aucun dommage à son habit, et reconnurent par ce prodige son innocence, ce qui les remplit d'admiration et fit qu'ils louèrent le Seigneur, qui avoit des serviteurs cachés dans le secret de sa face, et dont la vertu n'étoit point connue des hommes. Ce solitaire rendit ainsi son âme à Dieu après avoir détrompé le monde de

l'odieuse

l'odieuse opinion qu'il avoit conçue contre lui. Quant à Pélagie, l'exemple de sa conversion servit à celle de plusieurs autres, qui ayant imité ses premiers déréglemens, voulurent imiter sa pénitence dans le monastère où elle étoit entrée.

Nous ne savons de saint Rabule que ce que les Grecs nous en apprennent dans leurs Menées. (*a*) Il y est dit qu'il étoit de Samosate, et qu'il fut élevé par un homme célèbre nommé Barupsabas. Il embrassa la pratique de la vertu dès son enfance, et se retira, à l'exemple du grand Elie et de saint Jean-Baptiste, dans la solitude, préférant les montagnes et les cavernes au séjour des villes. Cela n'empêcha pas que la réputation de sa piété ne vînt s'y répandre et n'attirât du monde au lieu de sa retraite. Il se détermina quelques années après à en choisir une autre qui le cachât davantage au monde, et prit pour cela un compagnon avec lequel il vint en Phénicie, et établit sa demeure sur une montagne, où il espéroit qu'il seroit oublié des créatures. Mais il en arriva tout autrement; car l'éclat de ses vertus, comme celle d'un flambeau allumé sur une hauteur, l'y fit aussi connoître, et il fut visité par les personnes les plus distinguées. Il se trouva donc obligé de se rendre aux désirs de ceux qui venoient s'instruire et s'édifier auprès de lui, et de recevoir plusieurs disciples.

Leur nombre devint bientôt considérable, et il bâtit pour eux au milieu de la montagne un grand monastère, par les libéralités de l'empereur Zénon et de

(*a*) Voyez Boll. 19. Feb. p. 134. Bult. l. 4. c. 11. n. 2.

Jean, gouverneur de Berythe. Cet établissement eut des suites encore plus avantageuses que celles de la sanctification de ses religieux; car il travailla avec eux à convertir les idolâtres, dont il y en avoit encore quantité dans cette contrée, et soit en les convainquant par la force de ses raisons, soit par ses exhortations, il eut le bonheur de les gagner presque tous à la foi de Jésus-Christ.

Il se rendit à Constantinople après la mort de l'empereur Zénon, et obtint d'Anastase son successeur, d'y bâtir un monastère, qui fut appelé depuis le monastère de Rabule. Il en bâtit encore d'autres en plusieurs lieux. Tels furent les travaux de son zèle pour la gloire de Dieu et le salut des âmes. Quant à ses vertus, on remarque qu'il étoit discret en tout, modeste, doux, humble, toujours prêt à servir les autres de ses bons conseils, et plein d'affabilité et de tendresse pour ses frères. Le démon l'attaquoit de temps en temps; mais il se servoit pour le repousser, des passages de la sainte Ecriture, dont les paroles dictées par l'Esprit saint, ont toujours été redoutées des puissances des ténèbres.

Il étoit parvenu à sa quatre-vingt-unième année, lorsqu'une voix du ciel se fit entendre à lui par cette consolante invitation : Venez à moi vous tous qui êtes dans le travail et qui êtes chargés, et je vous soulagerai. Après quoi une courte maladie l'enleva de cette vie. Ce fut vers l'an 530, de sorte qu'on peut mettre sa naissance en 449 ou 450.

L'historien Procope nous a fait connoître par un

miracle qu'il rapporte, (a) le mérite de Jacques solitaire de Mésopotamie, et qui vivoit reclus à une journée d'Amide : voici ce qu'il en dit. « Cabade, roi de » Perse, résolut de faire la guerre aux Romains, et » sans la leur avoir déclarée il commença les hostili- » tés en entrant dans la Mésopotamie jusqu'à la ville » d'Amide, où il mit le siége durant la plus grande » rigueur de l'hiver.... Il y avoit alors en Syrie un » homme de rare vertu nommé Jacques, qui étoit tout » occupé des exercices de piété, et qui, pour y va- » quer uniquement, s'étoit enfermé depuis plusieurs » années dans un petit endroit du territoire des Endi- » liens à une journée d'Amide. Quelques personnes du » pays, pour favoriser un si louable dessein, lui avoient » fait une enceinte de palissades, qui n'étoient pas ser- » rées les unes contre les autres, et qui laissoient des » espaces par où on pouvoit le voir et lui parler. Ils » lui avoient fait aussi un petit toit pour le garantir » des pluies, des neiges et des autres injures de l'air. » Là il enduroit avec une patience merveilleuse les » incommodités du chaud et du froid, ne vivoit que » de légumes, et s'abstenoit quelquefois durant plu- » sieurs jours de toute sorte de nourriture.

» Quelques Nephtalites qui battoient la campagne, » l'ayant aperçu, voulurent le percer de leurs flè- » ches; mais leurs mains demeurèrent comme atta- » chées à leur arc et privées de tout mouvement. Le » bruit d'un si grand miracle se répandit dans l'ar- » mée, et vint jusqu'aux oreilles de Cabade, qui voulut

(a) Proc. de bello. pers. l. 1. c. 7.

» en être lui-même spectateur. Il le vit avec un extrê-
» me étonnement, et pria Jacques de pardonner aux
» barbares. Le saint solitaire leur rendit à l'instant
» l'usage de leurs mains par une seule parole. Cabade
» lui offrit de lui donner tout ce qu'il souhaiteroit,
» croyant qu'il demanderoit de grandes sommes d'ar-
» gent; mais il ne lui demanda que la sûreté de ceux
» qui se réfugieroient chez lui; ce que Cabade lui ac-
» corda par des lettres qu'il fit expédier. Quand cela
» fut su dans le pays, une infinité de personnes s'y
» retirèrent et y conservèrent leur vie et leurs biens.»
Ceci se passa sous l'empire d'Anastase vers l'an 502.
Saint Jacques a été mis dans le martyrologe romain
au 6 d'août.

Nous avons à présent à parler d'un saint qui, par une conduite plus admirable qu'imitable, contrefit l'insensé durant quelque temps, ce qui lui fit donner le surnom de Sal ou Salus, c'est-à-dire l'extravagant; mais son nom propre étoit Siméon. Il naquit à Edesse de parens qualifiés et fort riches, qui prirent soin de le bien faire élever dans la langue et les sciences des Grecs, et les progrès qu'il y fit lui attirèrent l'estime de ses compatriotes, quoiqu'il fût encore jeune. Il ne tarda pas après ses études de faire le voyage de Jérusalem, où les peuples d'Edesse et des pays voisins alloient en troupe par dévotion au jour de la fête de la Sainte Croix, qu'on y célébroit en septembre. Siméon y fut donc comme bien d'autres, avec plusieurs de ses proches et un ami particulier de son âge nommé Jean. Lorsqu'il eut visité avec celui-ci les saints lieux, ayant

pris leur route ensemble pour retourner chez eux par la vallée de Jéricho, ils eurent la curiosité de visiter les monastères qu'ils rencontrèrent le long du Jourdain, et ils furent tellement édifiés de la vertu des religieux qu'ils y virent, qu'ils résolurent de renoncer au siècle, et entrèrent dans le monastère de saint Gérasime, dont le bienheureux Nicon étoit alors abbé. Nicon les revêtit de l'habit monastique, et les prit sous sa discipline. Ils en profitèrent si bien en peu de temps, que leur zèle pour la pénitence les porta à entreprendre la vie des anachorètes. Ils s'en ouvrirent à leur saint abbé, qui leur permit de se retirer dans un désert derrière la mer Morte, où ils demeurèrent vingt-neuf ans dans le silence et dans toutes les austérités de leur état. Le démon les y attaqua par des tentations violentes et opiniâtres; mais la grâce du Seigneur les en fit toujours triompher, étant armés de la prière et de la pénitence.

Après ce temps-là il vint en pensée à Siméon que Dieu vouloit le sanctifier par la voie des humiliations et des opprobres, et qu'en cela même il serviroit à la sanctification de plusieurs. Il communiqua son dessein à Jean, qui, bien loin de l'approuver, fit tous ses efforts et employa même les larmes pour l'en dissuader; mais comme Siméon sentoit mieux dans son cœur l'attrait qui le poussoit à ce dessein, que Jean ne pouvoit le comprendre, ils se séparèrent, et notre Saint retourna à Jérusalem pour y visiter une seconde fois les saints lieux, d'où il passa à Emèse en Syrie, et y resta jusqu'à la fin de ses jours.

Ce fut là que se livrant à son amour pour l'humiliation, il se mit à faire des actions qui choquoient la prudence humaine, ce qui le rendit bientôt l'objet de la risée du peuple. Il y en eut même qui jugèrent encore moins favorablement de lui; mais cette folie apparente, qui servoit de voile aux grandes vertus dont son âme étoit ornée, et qu'il s'efforçoit de tout son pouvoir de cacher, n'empêcha pas que quelques personnes qui avoient l'œil perçant, ne pénétrassent enfin ses intentions, et n'admirassent en lui une piété d'autant plus élevée au-dessus du commun, qu'il travailloit à s'abaisser et à s'anéantir devant le monde.

Ainsi sa vie devint comme un problème dans Emèse, que chacun cherchoit à deviner. D'une part, on le voyoit courir les rues avec un habit de bouffon; folâtrer avec les enfans, se mêler dans les danses publiques, entrer dans des cabarets et y manger avec toutes sortes de personnes et de toutes sortes de viandes; parler aux courtisanes et leur offrir de l'argent en leur demandaut leur amitié, et faire mille autres choses qui pouvoient faire entendre qu'il avoit le cerveau blessé, et que ses mœurs n'étoient pas fort réglées. Mais d'autre part on ne laissoit pas d'apercevoir, malrég les soins qu'il prenoit pour donner le change, que son jeûne étoit très-rigoureux, puisqu'il passoit souvent des semaines entières sans prendre aucun aliment, et que ses mœurs étoient chastes, puisque les femmes de mauvaise vie à qui il parloit, devenoient chastes elles-mêmes.

Tandis qu'il se donnoit par sa conduite extérieure

une réputation si équivoque, Dieu le justifia par des dons merveilleux dont il le favorisa ; tels que sont ceux de faire des miracles et de prévoir l'avenir. Une servante s'étant laissée séduire par un libertin, osa accuser saint Siméon d'être l'auteur de son crime. L'occasion de passer pour un grand pécheur lui parut trop belle pour la laisser échapper. Bien loin de se disculper, il se rangea du côté de son accusatrice contre lui-même, pour se laisser condamner comme coupable ; mais Dieu le justifia avec éclat, car celle qui l'avoit calomnié ne put être délivrée de son fruit qu'elle n'eût déclaré la vérité, en rendant justice à son innocence.

Une autre fois on le vit armé d'un fouet frapper les colonnes des édifices publics, en leur disant : *Tenez-vous fermes, car il vous faudra danser.* Et cette action, qui paroissoit plutôt celle d'un insensé que d'un homme sage, fut la prédiction du terrible tremblement de terre qui fut si funeste à Emèse, à Antioche, et à bien d'autres endroits do la Syrie, en 550, sous l'empereur Justinien. L'on remarqua dans cette occasion qu'aucune des colonnes que le Saint avoit frappées ne tomba par terre.

Il alla aussi un jour dans l'école publique, et dit à quelques enfans qui s'y trouvoient, qu'ils avoient un grand voyage à faire. Les maîtres s'en moquèrent comme des propos d'un fou ; mais on reconnut ensuite que c'étoit la prédiction de la peste, qui ne tarda pas de ravager la ville, et qui emporta tous les enfans auxquels il avoit parlé ainsi. Mais la plus grande preuve

de sa sagesse, fut la réformation des mœurs qu'il fit par ses pieuses insinuations cachées sous sa folie apparente; car il convertit quantité de femmes débauchées et de jeunes libertins; et enfin, tout le monde généralement ouvrit les yeux, et Siméon fut autant en vénération qu'il s'étoit efforcé de se faire mépriser. Ses bons avis furent aussi d'une grande utilité aux catholiques, qu'il encouragea puissamment contre les acéphales.

On croit qu'il mourut sous l'empire de Justin. Deux jours avant sa mort il fit le récit de sa vie à Jean, archidiacre d'Emèse, chez qui il logeoit. Ce fut sur les mémoires de cet archidiacre, que Léonce, évêque de Napoli en Chypre, l'écrivit environ cinquante ans après. C'est ce même Léonce qui a écrit l'histoire de saint Jean l'aumônier. (*a*) Evagre a fait dans son histoire ecclésiastique un chapitre entier de saint Siméon, dont il étoit presque contemporain. C'est principalement à ce qu'il en rapporte que nous nous sommes arrêtés comme plus sûr, parce qu'on dit que l'ouvrage de Léonce a passé par les mains de Métaphraste avant de venir à nous. Le Ménologe des Grecs et le Martyrologe romain font mention de saint Siméon au premier de juillet.

Evagre, que nous venons de citer, parle, après saint Siméon, (*b*) de saint Thomas religieux d'Apamée, et dit qu'il mena comme lui une vie austère, ce qui peut marquer, comme dit Bulteau, ou qu'il fut moine comme lui, ou qu'il contrefaisoit aussi l'in-

(*a*) Evag. hist. l. 4. c. 33. — (*b*) Evag. hist. l. 4. c. 34.

sensé, comme le porte le sommaire du chapitre : et c'est dans ce dernier sens que Bollandus l'a entendu, en l'appelant saint Thomas Salus. Cela pourtant n'est pas sans difficulté, parce que nous apprenons de Jean Mosch, qu'il étoit procureur du monastère, (*a*) et il n'y a pas apparence qu'on eût donné cet emploi à un religieux qui auroit passé pour fou. Quoi qu'il en soit, Evagre dit que Thomas s'étant rendu à Antioche pour les affaires de son monastère, il alla solliciter Anastase, économe de la grande église, pour être payé d'une pension que cette église faisoit à sa communauté; l'économe fâché de ses instances, lui donna un soufflet pour paiement. Ceux qui se trouvèrent présens furent indignés de son emportement, et ne purent s'empêcher de le témoigner; mais Thomas leur dit qu'Anastase ne seroit plus en état de lui rien donner, ni lui d'en rien recevoir. Cela s'accomplit bientôt, Anastase mourut le lendemain, et Thomas étant tombé malade peu de temps après, avant que de pouvoir retourner à son monastère, fut porté dans l'hôpital de l'église de sainte Euphémie au faubourg de Daphné, où il mourut. Comme il n'étoit pas de la ville, on l'ensevelit dans le sépulcre destiné pour les étrangers. Le lendemain on y enterra un autre corps qu'on plaça indifféremment sur le sien; mais quelques heures après on le trouva hors du sépulcre, ce qui arriva une seconde fois qu'on l'y eut remis; de sorte qu'on fut obligé de le mettre ailleurs. Quelques jours après on voulut y mettre encore un autre corps, mais il en ar-

(*a*) Vit. pp. l. 10. c. 88.

riva comme du premier. Ce miracle fit connoître la sainteté de Thomas. (a) Le patriarche Ephrem, qui vivoit alors, en fut averti, et se rendit avec son clergé au sépulcre, d'où il transféra avec solemnité les reliques du Saint dans la ville, au cimetière où étoient les corps de plusieurs saints martyrs; et aussitôt la peste qui affligeoit cette célèbre ville cessa. On l'attribua aux prières du Saint, et on lui dressa un oratoire dans ce cimetière. (b) Sainte Marthe, mère de saint Siméon le Jeune, dont nous parlerons au chapitre suivant, désira d'être ensevelie auprès de cet oratoire, pour participer à ses prières : ce qui fait voir combien elle avoit de vénération pour ce saint religieux. La fête de saint Thomas est marquée dans le Martyrologe Romain au 18 de novembre.

(a) Bulteau dit que ce fut sous le patriarche Domnus second; mais Evagre, que les continuateurs de Bollandus ont suivi, dit que c'étoit Ephrem.

(b) Boll. Vita Stæ. 24. Maii. com. præ. n. 2 et 3, etc. 3. n. 24. p. 112.

CHAPITRE XXI.

SAINT THÉODULE,

S. SIMÉON LE JEUNE ET AUTRES STYLITES.

Plusieurs anachorètes, touchés de l'exemple du grand saint Siméon stylite, voulurent embrasser son genre de vie, et édifièrent les fidèles par l'austérité de leur pénitence. (a) Saint Daniel, dont nous parlerons ailleurs, se rendit célèbre à Constantinople, et saint Théodule vint l'imiter en Syrie, en y montant comme lui sur une colonne. Il étoit distingué dans le monde par la noblesse de sa naissance et par la dignité de gouverneur de Constantinople, (d'autres disent de préfet du prétoire) du temps de l'empereur Théodose le jeune. La conduite qu'il y gardoit étoit un modèle de probité et de sagesse; mais rebuté de voir les désordres qui régnoient dans le siècle, et surtout de l'avarice et des exactions violentes des officiers de l'empire, il se détermina à se démettre de sa charge et à mener une vie privée. Procle, son épouse, qui pensoit différemment, ne souffrit son changement qu'avec beaucoup de peine, et quoique Théodule tâchât de l'attirer dans ses pieux desseins, elle de son côté faisoit ses efforts pour le faire rentrer dans le grand monde. Mais il se

(a) Boll. add. 28. Maii. p. 756.

fortifioit contre cette espèce de vexation domestique par la méditation continuelle des vérités de la religion, et il se disposa par les exercices de la pénitence, tels qu'il pouvoit alors les pratiquer, à celle qu'il embrassa depuis dans la solitude.

La mort de sa femme le mit en état de suivre sans obstacle le projet qu'il en avoit formé. Il distribua ses biens aux pauvres, aux monastères, aux églises; donna à ses esclaves, avec la liberté, de quoi subsister honnêtement, et se retira dans le territoire d'Edesse. Il y trouva une solitude propre à exécuter le dessein qu'il avoit d'imiter saint Siméon stylite, et se fit dresser une colonne, de l'avis ou par la permission de l'évêque du lieu. Il avoit alors quarante-deux ans, et pendant trente ans qu'il persévéra dans ce pénible état de vie, Dieu récompensa par des faveurs extraordinaires la rigueur de son abstinence, sa prière assidue et sa contemplation des choses célestes. Il y fut aussi d'un grand secours au prochain, tant par ses exhortations et ses excellens avis, que par les guérisons miraculeuses qu'il opéra.

Au bout de ce temps la paix de son âme fut un peu troublée par une tentation de vaine complaisance sur ses œuvres, qui lui fit désirer de savoir auquel des serviteurs de Dieu il s'étoit rendu égal dans l'ordre de la grâce. Nous avons vu des exemples de ceci dans d'autres saints dont nous avons parlé dans le cours de cette histoire; ainsi il n'est pas étonnant que celui-ci ait eu la même pensée, ou la même tentation. Elle le fit pourtant descendre de sa colonne, quoiqu'il en eût

soutenu d'autres bien plus difficiles ; et le Seigneur, qui ne voulut pas permettre qu'il en fût entièrement vaincu, lui révéla qu'il étoit au même degré de vertu qu'un comédien de Damas nommé Corneille, et surnommé Pendacre, ou le Violon. Rien n'étoit plus propre à l'humilier que ce parallèle, et ce fut pour lui un effet de la grâce par lequel Dieu vouloit guérir tout ce qui avoit pu s'élever de vaine enflure dans son cœur.

Théodule n'eut point de repos qu'il ne se fût pleinement éclairci du fait. Il alla à Damas et y trouva ce comédien, mais qui avoit quitté sa profession, et qui vivoit dans la pénitence. Il le pressa beaucoup de lui dire avec simplicité quelle étoit sa manière de vivre. Le comédien s'en défendit, s'accusant plutôt d'être un grand pécheur qui n'avoit rien à faire de mieux, après avoir scandalisé sur le théâtre, que d'implorer sans cesse la miséricorde du Seigneur. Mais cela ne suffit pas à saint Théodule, il voulut savoir quelque chose de plus précis, et enfin Corneille, pour se délivrer de ses instances, lui avoua un service considérable qu'il avoit rendu à deux personnes affligées, près de tomber dans le désespoir.

Une fille distinguée dans le monde par sa naissance, ses richesses et sa beauté, avoit eu le malheur d'épouser un homme qui, plongé dans le luxe et la débauche, avoit dissipé son bien et le sien, et contracté une dette pour laquelle on l'avoit mis en prison. Cette femme en étoit outrée de douleur, surtout depuis que son mari avoit perdu sa liberté, et qu'elle se trouvoit sans ressource, et il y avoit tout lieu de craindre que

dans son désespoir elle ne s'abandonnât au désordre, étant encore à la fleur de l'âge et n'ayant rien perdu de sa beauté dans sa désolation.

Corneille, touché de l'état de l'un et de l'autre, résolut de les secourir, et employa pour cela non-seulement l'argent qu'il avoit chez lui, mais il vendit aussi ses meilleurs habits et des meubles assez précieux qu'il avoit, dont il fit une somme suffisante, qui servit à payer la dette de ce prisonnier; il la porta donc à sa femme, et l'exhorta elle-même à vivre toujours dans la crainte du Seigneur. Tel fut l'aveu que Corneille fit à saint Théodule de son œuvre de charité. Le Saint admira sa vertu et n'en voulut pas savoir davantage. Il retourna dans sa solitude, édifié de ce récit, remonta sur sa colonne, où après avoir vécu encore dix-huit ans, il se reposa en paix, étant âgé de quatre-vingt-onze ans. Dieu manifesta par plusieurs miracles la gloire dont il avoit couronné sa pénitence. Son tombeau devint célèbre; non-seulement les peuples, mais encore les évêques et les abbés y venoient de loin par dévotion. Les Grecs honorent sa mémoire le 3 de décembre.

Un autre stylite se rendit encore célèbre à Antioche environ un siècle après saint Théodule. Ce fut saint Siméon surnommé le Jeune, pour le distinguer du premier stylite dont nous avons parlé ailleurs, et d'un autre Siméon qui mourut d'un coup de foudre, dont nous dirons quelque chose après celui-ci. L'historien Evagre a parlé de saint Siméon le Jeune en témoin oculaire. Il avoit été familier avec lui, et l'avoit sou-

vent visité sur sa colonne. Il nous certifie des miracles qui nous rendent croyables aussi ceux dont Nicéphore Urane, recteur d'Antioche, qui a écrit sa vie quelques années après, nous a laissé un grand détail. Il n'est pas le seul après Evagre, qui y ait travaillé. Arcade, évêque de Chypre, l'avoit fait quelque temps auparavant, et fort amplement : son ouvrage s'est perdu; mais il fut connu de saint Jean de Damas et des Pères du second concile de Nicée : car le premier cite le 132.e miracle qui y est rapporté pour autoriser le culte des saintes images, et le second concile de Nicée se sert également de son témoignage sur le même sujet. Cela fait voir que saint Siméon étoit regardé comme un des plus grands thaumaturges qui aient paru dans l'Eglise, et que les miracles qu'il fit, furent en si grand nombre, qu'on a plutôt sujet d'admirer en lui les grâces de Dieu, que de douter du merveilleux qui se trouve dans sa vie. (*a*) Mais

(*a*) M. Baillet, dans sa table critique des actes des Saints au 24 de mai, parle en ces termes de la vie de saint Siméon. « Elle a été écrite « d'abord par Arcade, évêque de Chypre, d'une manière fort éten- « due et fort libre; mais elle s'est perdue. » Le merveilleux qui se trouve dans celle de Nicéphore Urane, lui a fait croire qu'il en étoit de même de celle d'Arcade, et il s'est décidé contre celle-ci, en disant qu'elle a été écrite *d'une manière fort libre*. Mais comment l'a-t-il su, puisqu'il avoue *qu'elle s'est perdue?* Il en a donc jugé sans la connoître.

Elle étoit bien mieux connue de saint Jean de Damas et des Pères du second concile de Nicée, qui l'ont citée contre les iconoclastes, et qui n'ont pas jugé qu'elle étoit écrite d'une manière libre, quoiqu'il y soit rapporté quantité de miracles, puisqu'ils citent le 132e que le Saint avoit fait. A qui donc faut-il s'en rapporter pour en juger sainement? Est-ce à M. Baillet qui ne l'a point vue, puisqu'il convient

comme ce n'est pas là ce qu'il y a de plus utile pour notre instruction, nous nous y attacherons moins dans cet abrégé, qu'à faire connoître ses vertus.

Sa naissance parut un fruit de la grâce plutôt que de la nature. (*a*) Marthe, sa pieuse mère, qui s'étoit proposée étant fille de garder la virginité toute sa vie, (*b*) ne s'étoit engagée ensuite dans le mariage que par respect pour les ordres de ses parens, qui avoient voulu qu'elle épousât un jeune homme nommé Jean, originaire d'Edesse et établi depuis quelque temps dans Antioche. Elle ne s'y étoit pourtant déterminée qu'après avoir beaucoup prié dans l'église de saint Jean-Baptiste, qui étoit au faubourg, et après avoir connu la volonté de Dieu par une faveur particulière de ce saint précurseur. C'est ce qui fit qu'après son engagement elle eut recours au même Saint pour obtenir par son intercession la bénédiction de son mariage, par la naissance d'un enfant qu'elle pût offrir à Dieu

qu'elle s'est perdue, ou à saint Jean de Damas et au second concile de Nicée dont elle étoit connue?

Le jugement que ce savant critique porte aussi de la vie du Saint écrite par Nicéphore Urane, ne paroît pas moins injuste. Il dit que cet auteur *ne se contraint guères dans la licence de feindre et de dire des choses incroyables*. Mais sur quel témoignage l'avance-t-il? Ce que saint Jean de Damas et les Pères du second concile de Nicée en ont dit sur l'histoire écrite par Arcade, confirme ce que Nicéphore en a dit. L'historien Evagre, dont M. Baillet reconnoît l'autorité, ne le confirme pas moins. Il n'y a qu'à lire ce qu'il en a écrit en témoin oculaire et en qualité d'ami particulier du Saint, au *l.* 4. *c.* 31 de son histoire. Concluons: lorsqu'on se fait un système de rejeter comme des fables le merveilleux des vies des Saints, on risque souvent de donner soi-même des fables en outrant la critique.

(*a*) Boll. 24. Maii, p. 298. — (*b*) C. 1. n. 4.

comme

comme un autre Samuel, et elle accompagna pour cela ses prières de jeûnes et de longues veilles. (*a*) Le Saint se rendit favorable à ses vœux, et l'assura dans une seconde vision, qu'elle auroit un garçon qui commenceroit dès le berceau à pratiquer la mortification, et qu'elle devoit lui donner le nom de saint Siméon stylite, dont il devoit un jour être l'imitateur. Tout s'accomplit comme le Saint le lui avoit révélé. (*b*) Marthe accoucha même sans douleur, s'il faut en croire Nicéphore Urane, de cet enfant de bénédiction, l'an 521, et au bout de deux ans on le baptisa dans la même église de saint Jean-Baptiste. On remarqua deux choses bien admirables tout le temps que sa mère le nourrit; l'une fut qu'il ne prenoit jamais que la mamelle droite; l'autre qu'il ne le faisoit point les jours que sa mère avoit mangé de la viande. (*c*) Ce qui fit que l'on conseilla à cette femme de s'en abstenir tout-à-fait jusques à ce qu'elle l'eût sevré. Il n'en mangea point non plus lui-même depuis ce temps-là, mais seulement du pain avec un peu de miel et de l'eau pure. (*d*) Il continua de même jusqu'à l'âge de cinq ans, auquel temps il perdit son père, qui fut écrasé sous les ruines de sa maison, dans un terrible tremblement de terre qui bouleversa en 526 la ville d'Antioche. (*e*)

Sa mère avoit échappé à ce malheur, s'étant trouvée dans ce temps-là en prière dans un oratoire, et lui eut le même bonheur, parce qu'il étoit alors dans

(*a*) N. 5. — (*b*) N. 6 et 7. — (*c*) N. 9. — (*d*) C. 2. n. 10. — (*e*) Boll. com. præ. § 3. n. 20.

l'église de saint Etienne. Mais en étant sorti et voyant tant de maisons renversées de toute part, dans la frayeur que lui causa un si tragique événement, il alla d'un côté et d'autre sans tenir de route certaine, jusqu'à ce qu'une femme qui connoissoit beaucoup ses parens, le prit avec elle et le mena en sûreté à la montagne voisine de la ville. Sa mère le chercha pendant sept jours, et ne douta plus qu'il n'eût péri comme son père. Mais saint Jean-Baptiste, qu'elle invoqua dans son affliction, lui fit connoître dans une autre vision qu'il étoit retiré à la montagne. Elle l'y trouva en effet, et la femme qui l'avoit retiré lui dit avec admiration, que durant les sept jours qu'il avoit passés auprès d'elle il n'avoit vécu que de pain et d'eau, ce qui n'étoit pas nouveau pour sa mère. Elle le ramena donc à la ville, comblée de joie de l'avoir retrouvé tandis qu'elle le croyoit mort, et alla rendre grâces au Seigneur dans l'église du saint Précurseur, par lequel elle avoit reçu jusqu'alors tant de marques de la protection divine.

Le Saint demeura encore environ deux ans auprès d'elle, (*a*) et la grâce dont Dieu l'avoit prévenu d'une manière si miraculeuse, agissant toujours plus dans son cœur, pour le disposer aux grandes choses auxquelles il étoit destiné, il se rencontra un jour dans l'endroit de la ville qu'on appeloit les Chérubins, où étant ravi hors de lui-même, Notre-Seigneur se fit voir à lui assis sur un trône de gloire, environné d'une multitude de saints, et il lui montra le ciel d'un côté, et de

(*a*) C. 2. n. 12.

l'autre le lieu des supplices destinés à ceux qui ont vécu dans le péché, en lui disant : Considère bien ce qui est préparé d'une part à la vertu, et de l'autre au crime, et choisis la vertu pour ton partage.

Cette vision lui ouvrit merveilleusement l'esprit, (*a*) et lui communiqua des connoissances au-dessus de son âge touchant la vie spirituelle; de sorte qu'il ne différa pas de quitter tout-à-fait la ville pour se retirer au pied d'une montagne qui étoit éloignée de deux ou trois lieues du côté de Séleucie. Après qu'il y eut demeuré quelque temps, n'ayant d'autre compagnie que celle des bêtes sauvages, mais étant beaucoup consolé par les grâces sensibles dont Dieu le favorisoit, il monta au sommet et y trouva un petit monastère gouverné par un supérieur nommé Jean, qui demeuroit sur une colonne. Dieu avoit déja révélé la prochaine arrivée du Saint à Jean, qui en avoit averti ses disciples; aussi le reconnut-il aisément quand il se présenta, et il lui en témoigna sa joie encore plus par ses larmes que par les paroles qu'il lui dit.

Tout le prévint en sa faveur; (*b*) car, outre qu'il avoit l'air d'un ange, il parloit si à propos et avec tant de discrétion, qu'on ne pouvoit n'en être point surpris. Mais ce qui le fit admirer davantage, c'est qu'il embrassa d'abord avec tant d'ardeur la pratique des austérités de son état, que les portant beaucoup au delà des forces de son âge encore si tendre, il jeûnoit nonseulement les trois et les sept jours de suite, mais encore jusqu'à dix jours; et après une si longue absti-

(*a*) N. 13. — (*b*) N. 14.

nence, il ne réparoit ses forces qu'en mangeant un peu de légume et en ne buvant que de l'eau.

Le désir de se rendre toujours plus agréable à Dieu le porta à demander à son supérieur la permission de monter sur sa colonne et de l'imiter dans ce genre de pénitence. Il étoit trop jeune pour que Jean le lui accordât à sa première demande; mais deux cas rapportés, l'un par Evagre et l'autre par Nicéphore Urane, le déterminèrent à y consentir. Le premier dit que Siméon étant à une montagne voisine, il rencontra un léopard qu'il lia au cou avec sa ceinture et amena au monastère, sans que ce cruel animal fît aucune résistance. Le second dit que le démon, jaloux de sa ferveur, mit dans l'esprit d'un berger le noir dessein de le tuer, et que comme il voulut l'exécuter, sa main devint sur-le-champ paralytique, sans qu'il en pût être guéri qu'après avoir été avouer son crime à Jean, qui ordonna au Saint de prier pour sa guérison, et qu'il l'obtint aussitôt.

Ces deux événemens extraordinaires confirmèrent donc toujours plus l'abbé Jean dans l'idée qu'il avoit que Dieu avoit destiné cet enfant à une sainteté non-seulement éminente, mais encore éclatante par les plus grands prodiges. Ainsi il ne consulta plus pour le lui permettre que ce qu'il comprit des desseins de Dieu sur lui; et Siméon, animé d'une ferveur extraordinaire, monta avec joie sur une petite colonne, résolu d'y vivre comme son père spirituel. Il s'y livra même si fort à son zèle et à son attrait, que tandis que Jean récitoit dans la nuit trente psaumes, il en récitoit cin-

quante et quelquefois quatre-vingts, et même d'autres fois tout le psautier. Il ne cessoit presque point aussi d'en chanter durant le jour; de sorte que Jean, craignant qu'il n'épuisât ses forces par une si longue psalmodie, voulut y apporter de la modération, et lui dit que c'étoit assez pour son âge qu'il suivît la règle ordinaire des autres frères; mais ce saint enfant le pria de ne point avoir égard à son corps, et qu'il lui laissât suivre pour l'amour du Seigneur le désir de le louer et de s'immoler à lui, (a) qu'il sentoit allumé dans son cœur.

On sera moins étonné de ces généreux sentimens sur ce que son historien rapporte, qu'étant monté sur la colonne, Notre-Seigneur s'étoit fait voir à lui sous la figure d'un enfant d'une beauté céleste, et lui avoit dit qu'il devoit vivre sur la croix comme lui-même y étoit mort pour son salut et le salut de tous les hommes; ce qui lui avoit inspiré une si grande ardeur pour la pénitence, que quoi qu'il pût souffrir, il ne pouvoit satisfaire entièrement le zèle de souffrir davantage dont il se sentoit pressé.

Le démon, témoin d'un amour si extraordinaire pour les souffrances, (b) surtout dans un si jeune religieux, l'attaqua dans sa fureur en différentes manières, tantôt en lui représentant les faux charmes des grandeurs et des plaisirs du monde, tantôt en lui apparoissant sous des figures horribles, et tantôt en excitant des tempêtes si violentes, qu'on eût dit que sa colonne et le monastère alloient être renversés. L'orage

(a) N. 17 18. — (b) C. 3. n. 19, 20, 21, 22, 23, 24, 25, 26.

fut même une fois si terrible, que les religieux ne s'entendoient plus les uns les autres, et qu'ils crurent que le Saint avoit péri. L'abbé Jean n'en fut pas moins effrayé qu'eux, et il l'appela par diverses fois, tous les religieux étant rassemblés autour de la colonne et ayant peine d'entendre sa voix. Enfin, saint Siméon fit entendre la sienne et lui répondit : « Ne vous troublez point, mon Père, et ne soyez point en peine, » le Seigneur a pris soin de moi, et m'a préservé de » la fureur des malins esprits. Je suis toujours sur ma » colonne qui n'a pas même été ébranlée. »

Les religieux qui le croyoient mort, admirèrent la protection dont Dieu l'avoit favorisé, et conçurent une plus grande vénération de sa vertu qu'ils n'avoient eue auparavant, le malheur dont il avoit été menacé leur ayant fait craindre dans ce moment qu'il ne se fût exposé trop témérairement sur sa colonne. L'orage ayant donc cessé, il se montra avec un air riant, qui montroit la tranquillité dont son âme avoit joui au milieu de cette terrible tempête.

Cependant Ephrem, évêque d'Antioche, ne fut pas long-temps sans apprendre la vie toute merveilleuse de Siméon, (a) et voulut s'en assurer par lui-même. Il se rendit pour cela au monastère, et voyant en lui, dit son historien, un pénitent crucifié avec Jésus-Christ dans une si grande jeunesse, il en fut dans un si grand étonnement, qu'il ne pouvoit se lasser d'en rendre grâces à Dieu en répandant beaucoup de larmes, et il en parloit à tout le monde à son retour

(a) N. 28.

à Antioche, comme d'un miracle de la providence divine.

Mais Siméon ne croyoit pas avoir assez fait pour Jésus-Christ, (a) s'il n'ajoutoit à l'austérité de sa vie quelque nouveau genre de macération. Pour cela il se serra si fortement les reins avec une corde, qu'elle entra dans sa chair encore tendre, lui causa plusieurs plaies et beaucoup de pouriture, qu'on reconnut par la mauvaise odeur qui en exhaloit, et on ne put lui arracher cette corde sans lui causer des douleurs très-vives, qu'il souffrit avec une constance héroïque. (b) Il fut aussi un an entier sans s'asseoir autrement que sur ses pieds, ce qui rétrécit les nerfs de ses jambes et lui fit répandre aussi beaucoup de sang par les plaies qui s'y formèrent. L'abbé Jean l'ayant su, fit appeler un médecin pour tâcher de le guérir; mais Siméon n'employa que la prière, et elle fut si efficace, qu'il reprit l'usage de ses jambes comme s'il n'avoit point eu de mal, au grand étonnement de son abbé et de tous les frères.

Dieu fit éclater encore dans une autre rencontre la magnificence de ses dons sur son serviteur. (c) Le jour de la Pentecôte il dit à l'abbé Jean et aux autres frères: « Que nous serions heureux si Dieu nous accordoit la » grâce de faire descendre sur nous son Saint-Esprit » en langues de feu comme il le fit à ses apôtres et aux » autres disciples. Mais, lui dit l'abbé Jean, il n'est pas » nécessaire qu'il fasse le même miracle. Il est si bon, » répliqua Siméon, qu'il daigne même faire la volonté

(a) N. 29. — (b) C. 5. n. 39, 40. — (c) N. 4.

» de ceux qui le craignent, et de se rendre favorable » à leurs vœux. » Ayant dit ceci, il leva les yeux au ciel et dit à Jésus-Christ : « Dieu tout-puissant, qui » par votre Esprit saint avez formé les cieux et renou- » velé la terre ; Seigneur, qui avez depuis fait des- » cendre ce divin Esprit sur les apôtres et leur avez » communiqué avec lui le don des langues, envoyez- » le à ce pécheur ; et puisque j'ai le bonheur d'être » votre serviteur, éclairez-moi de ses vives lumiè- » res, afin que j'apprenne toujours plus vos divines » volontés, vous qui êtes assez puissant pour mettre » dans la bouche des enfans des paroles propres à glo- » rifier votre saint nom. » Mais qui pourroit assez louer la bonté infinie de Dieu, s'écrie ici son historien ? A peine Siméon eut fait sa prière, qu'on vit descendre sur lui une lumière céleste, et il se trouva en même temps le cœur si rempli de l'esprit de Dieu, qu'il parloit depuis des plus grandes vérités de la religion avec une éloquence plus qu'humaine, et qu'il développoit avec une clarté admirable les passages les plus difficiles des saintes Ecritures ; ce qui ne saisit pas seulement son abbé d'étonnement, mais inspira aussi à ses religieux une très-grande crainte de la puissance du Seigneur, qui éclatoit si merveilleusement dans son serviteur.

Mais à mesure que Dieu versoit ses grâces avec tant d'abondance sur son âme, (a) il le préparoit par là à des actes toujours plus héroïques, afin qu'il ne fît pas moins exalter son saint nom par ses vertus,

(a) N. 42.

qu'il le relevoit de son côté aux yeux des hommes par ses dons célestes. Il le fit connoître à quelques religieux durant la nuit, où ils crurent de voir trois degrés, à chacun desquels étoit un siége qu'on leur dit être destiné pour Siméon. Ce qui ne signifioit pas seulement les progrès qu'il faisoit dans la vertu, mais encore les trois colonnes plus hautes les unes que les autres sur lesquelles il monta successivement. En effet, quelque temps après l'Esprit de Dieu le porta à prier qu'on lui dressât une colonne, haute au moins de quarante pieds, sur laquelle l'archevêque d'Antioche et l'évêque de Séleucie l'installèrent après l'avoir ordonné diacre.

Il fut pendant huit ans sur cette seconde colonne, (*a*) comme nous le dirons ensuite ; et son père spirituel nommé Jean, qui trouvoit tant de consolation dans son entretien, soit pour la tendre affection qu'il avoit pour lui, soit à cause des grâces dont Dieu le favorisoit, ne pouvant plus voir son visage sur lequel éclatoit la sainteté; l'abbé Jean, dis-je, ne put sentir cette privation sans en être affligé, et il le témoignoit souvent par ses sanglots et par ses larmes. Mais Siméon de son côté crut qu'étant élevé sur une plus haute colonne, il devoit aussi s'élever bien davantage en vertu. On admira toujours plus en lui sa douceur et sa modestie. Son humilité prit des accroissemens par ceux de la componction de son cœur, et son âme étoit embrasée de tant de ferveur dans une prière continuelle, qu'on eût dit qu'il vouloit égaler les esprits célestes

(*a*) N. 43.

dans les louanges amoureuses qu'ils ne cessent de donner à Dieu. C'est la réflexion de son historien.

Mais si Dieu le favorisoit de tant de grâces, (a) il ne le dispensa pas de passer par la tentation. Il n'est point d'état de vertu si éminent qui nous mette à couvert des combats de la chair contre l'esprit, et les âmes les plus saintes ne sauroient se flatter tant qu'elles sont sur la terre, d'être exemptes de la tentation, Dieu ayant déclaré dans les livres saints que la vie de l'homme est comme un champ de bataille, où il faut être toujours sur ses gardes et prêt à soutenir le combat.

Le saint Stylite en fit l'expérience sur sa nouvelle colonne. Le tentateur l'attaqua d'une manière très-vive et opiniâtre, mais il ne le surprit point; il trouva en lui, quoique jeune encore, un soldat de Jésus-Christ exercé dans la sainte milice et fortement armé contre lui. Ses armes furent l'humiliation du cœur, les gémissemens, la prière accompagnée de larmes, et l'entière confiance dans le secours du Seigneur. Aussi l'éprouva-t-il ce secours, et par la force avec laquelle il résista jusqu'à la fin aux assauts de l'esprit de ténèbres, et par les nouvelles faveurs dont Dieu, après cette victoire, voulut le consoler; car il vit devant lui un vieillard respectable revêtu d'habits sacerdotaux, tenant dans sa main un calice, qui embauma le lieu d'une odeur céleste, et il lui sembla qu'il le communioit. Le vieillard lui dit après cela : ayez bon courage, mon fils, et mettez tout votre appui et votre

(a) N. 44.

confiance en la grâce du Seigneur, et vous ne craindrez point vos ennemis. Ces paroles firent tant d'impression sur son cœur, que pendant plusieurs jours il ne parloit avec personne jusqu'à l'heure de none, passant tout ce temps humilié devant Dieu dans un redoublement de componction.

Dieu lui fit connoître après ce temps-là que la fin de l'abbé Jean étoit proche. (*a*) Ce vénérable vieillard jouissoit alors d'une santé parfaite, continuant sur sa colonne ses exercices laborieux avec la même vigueur que si le poids des années n'avoit point diminué ses forces; et pourtant il étoit arrivé à la fin de sa course sans qu'on pût le présumer par aucun symptôme de maladie. Saint Siméon ainsi éclairé d'en haut, ne manqua pas de l'en avertir, et il ne fut pas nécessaire d'user de détour pour le disposer à cette nouvelle, ce saint homme étant préparé de loin à la recevoir : aussi la reçut-il avec action de grâces, et il souhaita en reconnoissance à son cher disciple, toutes les bénédictions du ciel dont il avoit besoin pour se soutenir dans la pénitence qu'il avoit entreprise. Siméon de son côté le pria aussi de le bénir comme s'il prenoit congé de lui pour le reste de la vie. Les religieux qui entendirent ces derniers adieux en furent extrêmement étonnés, et prièrent l'abbé Jean de leur expliquer ce que Siméon vouloit lui dire par là. Mais il leur répondit seulement, qu'il leur souhaitoit à tous le zèle et le désir ardent d'imiter les vertus de ce cher enfant, et de participer à ses prières, parce qu'il étoit véritablement

(*a*) N. 45.

un vase d'élection. Après quoi, ayant prié pour recommander son âme à Dieu, il s'endormit doucement, et durant son sommeil son âme s'alla reposer pour toujours dans le sein de Dieu.

On eût dit que saint Siméon voulût donner, après la mort de l'abbé Jean, un nouvel essor à son ardeur pour la pénitence. (a) La fin de ce bienheureux abbé, dit son historien, fut pour lui comme le commencement d'un nouveau genre de vie encore plus austère. Il se renferma plus étroitement. Il vaquoit à la prière et au chant des psaumes jusqu'à l'heure de none, qu'il faisoit l'encencement; et on a vu souvent que n'ayant point mis de feu dans l'encensoir, la fumée de l'encens qui y étoit ne laissoit pas que de s'élever vers le ciel, comme s'il y avoit eu des charbons ardens. Après cela il reprenoit son oraison, qui étoit suivie de la lecture des livres saints et de profondes réflexions qu'il y puisoit. Il poursuivoit cet exercice toute la nuit, jusqu'à ce que le soleil parût, et alors il donnoit un peu de temps au sommeil, et s'éveilloit de nouveau pour reprendre les louanges de Dieu. Il a même passé quelquefois trente jours sans fermer la paupière. Il demanda une fois à Dieu de le délivrer de cet assujettissement, mais il lui fut répondu qu'il devoit donner ce petit repos à son corps.

Les démons s'efforcèrent encore de l'effrayer en se présentant à lui sous des fantômes horribles, ou en faisant autour de lui des bruits et des vacarmes épouvantables; (b) mais il les mettoit en fuite par la prière

(a) C. 6. n. 46. — (b) N. 47, 48, 49, etc.

et le signe de la croix. Et enfin, dans une vision dont Dieu le favorisa, il obtint un si grand empire sur eux, qu'il leur inspiroit plus de terreur qu'ils n'avoient voulu lui en causer par leurs prestiges. Il fit aussi en même temps un grand nombre d'autres miracles, (a) entre lesquels on remarque la résurrection d'un mort. Le Seigneur, qui vouloit affliger la ville d'Antioche par une suite de fléaux dont nous allons bientôt parler, (b) permit qu'il se répandît dans son territoire un nombre prodigieux de bêtes sauvages de différentes espèces; de sorte qu'on ne pouvoit plus aller par les chemins, ni même cultiver les champs sans se mettre plusieurs ensemble pour être en état de s'en défendre: elles entroient même quelquefois dans les maisons et y enlevoient les enfans. On députa au Saint pour en être délivré; et après avoir remontré à ceux qui vinrent l'en prier, que c'étoit en punition des crimes qui se commettoient dans la ville que Dieu leur avoit envoyé ces cruels animaux, il adressa ses vœux à Dieu et on n'en vit plus depuis. Cette faveur insigne jointe aux autres miracles qu'il faisoit, attira toujours plus de monde à sa colonne. On y venoit en foule en attachant des cierges allumés à de longs roseaux, qu'ils le prioient d'accepter, étant persuadés que s'il les offroit à Dieu pour eux, il leur attireroit ses bénédictions célestes; mais le Saint ne voulut point les recevoir, disant que Dieu auroit égard à leur bonne volonté. Son refus contrista ces pauvres gens, qui craignirent d'être privés par là du fruit de ses prières; et ses disciples, moins détachés

(a) C. 7. n. 51, etc. — (b) C. 8. n. 58.

que lui, tinrent secrètement conseil entre eux, et résolurent de retirer eux-mêmes ces cierges; mais Dieu lui révéla leur dessein, et les ayant appelés, il leur fit une sévère réprimande, leur représentant par l'exemple d'Achan, de Giézi et de Judas, combien Dieu détestoit l'avarice; de sorte qu'effrayés de voir comment il avoit connu leur faute, ils se prosternèrent à terre, lui demandèrent pardon et firent pénitence.

Le Saint avoit prédit à plusieurs personnes les ravages des bêtes féroces dont nous avons parlé; mais Dieu lui fit connoître aussi dans une autre vision les terribles maux qu'il préparoit à Antioche, dont les habitans avoient irrité sa juste colère par l'excès des crimes auxquels ils s'étoient plongés. (*a*) Il vit donc un ange qui avoit le glaive levé sur cette malheureuse ville, et ne doutant point qu'elle ne fût menacée de quelque grand fléau, il se mit à prier avec une grande ferveur pour tâcher de fléchir la justice divine; mais il lui fut dit que l'iniquité de ses habitans étoit montée à son comble, et en même temps il la vit investie de tous les côtés, et livrée aux flammes et au fer des barbares. Il vit aussi que plusieurs s'efforçant de s'enfuir, se précipitoient du haut des remparts; que d'autres sortoient en foule des portes du septentrion et du midi; et en particulier il vit deux de ses religieux, qui saisis de crainte avoient quitté le monastère, et qu'étant tombés entre les mains des ennemis, ils coupèrent la tête à l'un et firent l'autre captif. Il discerna toutes ces choses dans cette vision, comme si réellement

(*a*) N. 61.

tout se passoit sous ses yeux, et il ne manqua pas de le dire à quelques habitans qui pratiquoient la piété et qui le vinrent voir, Dieu ne voulant point que les bons subissent le sort des méchans.

L'événement suivit de près sa prédiction. (*a*) Bientôt Chosroës, l'aïeul de celui qui assiégea dans la suite Jérusalem et enleva la sainte croix, (*b*) entra dans la Syrie avec une puissante armée, et ayant pris Antioche, la réduisit en cendre et fit un carnage horrible de ses habitans, sans compter ceux qui furent faits esclaves. Mais en même temps que le Seigneur avoit fait connoître d'avance ces malheurs à son serviteur, il lui avoit promis sa protection tant pour sa personne que pour son monastère, et pour tous ceux qui se réfugieroient auprès de lui. Et en effet, (*c*) les Perses s'étant répandus dans la campagne, comme ils voulurent aller aussi à sa montagne, ils en furent empêchés par une main invisible; et d'autres ayant aussi osé le tenter, le Saint leur opposa encore par ses prières un brouillard si épais, qu'ils ne purent plus apercevoir le lieu de sa demeure; en sorte qu'à l'exception de deux de ses religieux, qui au premier bruit de l'irruption des Perses avoient pris la fuite, nul autre ne tomba entre leurs mains, non plus que ceux qui étoient venus chercher un asile auprès de lui.

Une protection de Dieu si marquée auroit dû rassurer entièrement ses religieux; (*d*) mais le démon qui ne pouvoit réussir à ébranler sa constance, inspira à ceux-là une telle peur du voisinage des barbares, qu'ils

(*a*) N. 62. — (*b*) Boll. p. 332. — (*c*) N. 63, 64. — (*d*) N. 65.

le prièrent de leur permettre de se retirer en quelque endroit où ils se croiroient plus en sûreté. Le Saint n'y consentit qu'après leur avoir reproché doucement leur pusillanimité, mais il leur dit que quoiqu'ils se séparassent de lui, eux qui étoient ses amis et ses frères, il les suivroit pourtant d'esprit partout où ils iroient. Dieu ne le laissa pas, quoique ses disciples l'eussent quitté; et pour lui donner encore une preuve plus marquée de son assistance, il permit que les Perses vinssent alors jusqu'à son monastère, où à peine ils furent arrivés, que le Saint s'étant recommandé à Dieu, ils prirent tous la fuite. (*a*) Enfin, étant retournés à leur pays, les disciples du Saint revinrent au monastère, et trouvèrent le Saint avec un air de tranquillité et de joie comme s'il n'avoit rien eu à craindre; de quoi ils rendirent avec lui de grandes actions de grâces à Dieu. Par un surcroît de merveilles, le religieux qui s'étoit enfui avant les autres et avoit été fait captif, recouvra la liberté de cette manière. (*b*) On l'avoit enfermé et lié de chaînes dans une prison, avec un soldat aux gardes qui avoit aussi subi le même sort que lui. Le religieux lui parla des miracles de saint Siméon, et dans le cours du récit qu'il lui en fit, il se sentit pressé dans son cœur d'implorer son secours auprès de Dieu pour obtenir sa délivrance. Il le fit, et sur-le-champ ses chaînes se brisèrent, et il passa à travers le camp des barbares sans qu'aucun d'eux l'arrêtât. Le soldat, témoin de ce prodige, fit la même prière que lui et obtint la même grâce. Il fut ainsi

(*a*) N. 66. — (*b*) C. 9. n. 67.

rendu

rendu à lui-même et à sa patrie, et y publia partout la faveur du ciel que le Saint lui avoit obtenue.

Mais saint Siméon voyant qu'on ne cessoit de recourir à lui, (a) ce qui l'empêchoit de goûter la douceur de sa retraite autant qu'il l'auroit désiré, et se souvenant que saint Paul avoit craint de se perdre tandis qu'il travailloit pour les autres, il forma le dessein de se retirer ou au mont Carmel, ou au mont des Olives. La providence, à laquelle il abandonnoit toujours ses pensées et ses projets, en disposa autrement. Il y avoit huit ans qu'il étoit sur sa colonne; il se détermina donc d'aller sur une haute montagne, située à neuf milles, ou trois lieues, d'Antioche, qui n'étoit fréquentée de personne parce qu'il n'y avoit point d'eau, et qui servoit de repaire aux serpens et aux bêtes sauvages. Il y fut confirmé par une vision, dans laquelle Jésus-Christ lui fit voir en esprit cette montagne, où, du haut d'une butte qui étoit au sommet, il l'invitoit à y venir, l'assurant qu'il avoit sanctifié ce lieu, et qu'on l'appelleroit désormais *la montagne admirable*, à cause des merveilles qui s'y opéreroient pour la gloire de son saint nom.

Siméon, ainsi instruit d'en haut, (b) fit assembler ses disciples, leur déclara ce que Jésus-Christ lui avoit révélé, leur nomma pour supérieur un ancien dont ils connoissoient la douceur et la prudence, et partit pour le lieu qui lui avoit été montré. (c) En allant il guérit miraculeusement un homme perclus de ses membres; et étant arrivé au pied de la montagne, il fit sa prière,

(a) N. 69. — (b) N. 70. — (c) N. 71.

plaça ensuite une croix de pierre, et cherchant des yeux la butte sur laquelle dans sa vision il avoit vu Notre-Seigneur, il la reconnut sans peine, et y monta avec une joie extraordinaire.

Son historien dit qu'il avoit alors vingt ans, (*a*) et par là nous apprenons l'âge qu'il avoit la première fois qu'il monta sur la petite colonne, ou plutôt la base que l'abbé Jean lui fit dresser au commencement auprès de la sienne. Car il y fut six ans, ensuite huit ans sur la seconde colonne; de sorte que n'ayant que vingt ans quand il se retira sur la montagne admirable, il faut conclure qu'il n'en avoit que six lorsqu'il fit son premier essai de la vie des stylites, ce qui tient sans doute du prodige; aussi voyons nous que sa vie ne fut qu'une suite de miracles, par lesquels Dieu voulut faire éclater en lui les forces de sa grâce et les merveilles de sa puissance.

Son nouveau séjour fut comme un plus grand théâtre, (*b*) où Dieu se plut à la manifester. Siméon s'y étoit retiré pour fuir les créatures, soit par humilité et par crainte de la vaine gloire, soit pour vaquer avec plus de liberté à la prière et à la contemplation; mais le Seigneur l'y plaça comme un flambeau pour servir de lumière au monde, et pour la consolation d'une infinité de personnes, qui n'eurent pas plutôt appris son nouveau séjour, qu'ils s'y rendirent de toute part. Il ne put les voir aborder en si grand nombre, parmi lesquels on avoit transporté des malades et des estropiés qui imploroient son secours en faisant des

(*a*) N. 72. — (*b*) N. 74.

lamentations accompagnées de larmes, sans que son cœur n'en fût attendri : il leur imposa les mains et les renvoya guéris.

Dans ce même temps un lion des plus grands et des plus terribles qu'on eût vus dans ces quartiers, (*a*) se jeta sur un homme qui le venoit voir. Il ne crut pas de pouvoir mieux se défendre qu'en invoquant le Saint, et aussitôt ce cruel animal le laissa; mais le lui ayant rapporté, il dit à un de ses disciples nommé Anastase, de suivre le lion jusqu'à la caverne où il se retiroit, et de lui commander de quitter tout-à-fait le pays; à quoi l'animal obéit. Les visions, (*b*) les prédictions et les miracles recommencèrent, et nous ne finirions point si nous voulions suivre son historien dans le detail qu'il nous en a laissé. Nous dirons seulement qu'il ne fut point de genre de maladie qu'il ne guérît par sa parole, ou en touchant les malades, ou même en leur faisant toucher son bâton et quelqu'autre chose qui lui avoit servi. (*c*) Mais nous ne saurions omettre la révélation qu'il eut de la mort d'Ephrem, patriarche d'Antioche, et qui arriva à la même heure qu'il l'avoit dit à ses disciples, comme ils le vérifièrent ensuite. Ce prélat, qui avoit été ordonné en 527, selon les continuateurs de Bollandus, et avoit gouverné son Eglise 18 ans, mourut en 545. Il s'étoit surtout rendu recommandable par sa charité envers les pauvres. Mais celui qui lui succéda, au lieu de suivre ses traces, débuta tout en arrivant par un acte de dureté indigne de son caractère. Il vit en passant par le fau-

(*a*) N. 73. — (*b*) C. 10. — (*c*) N. 76.

bourg beaucoup de pauvres estropiés auprès de l'église de Job, et ordonna qu'on les en chassât, donnant pour raison qu'il étoit indécent de souffrir ces malheureux aux portes d'une ville aussi magnifique que l'étoit Antioche. Ces misérables crurent que leur meilleure ressource étoit d'avoir recours à Siméon; les uns se traînèrent jusqu'à son monastère, et les autres y furent portés sur les bras d'autrui. Ils représentèrent au Saint, en pleurant beaucoup, qu'en perdant l'évêque Ephrem ils avoient perdu leur père nourricier, et que le nouveau prélat, bien loin d'user de la même compassion pour eux, ne vouloit pas même les souffrir aux portes de la ville. Siméon tâcha de les consoler, et dit que cet évêque apprendroit bientôt à être plus humain envers les affligés. En effet il fit sa prière, et aussitôt ce prélat se sentit frappé aux mains et aux pieds avec de très-vives douleurs, et il ne put agir ni marcher que par le secours des autres.

Il étoit bien éloigné lui-même de la dureté de celui que Dieu venoit de punir de la sorte; (*a*) car un pauvre s'étant venu présenter à lui, il se dépouilla de sa robe pour la lui donner, et ne resta couvert que de son scapulaire, quoique ce fût au mois de novembre et que le froid fût très-piquant; et il le souffrit avec joie, jusqu'à ce que son disciple Eugène lui portât un manteau dont il se couvrit.

La ville d'Antioche fut affligée de nouveau d'un tremblement de terre accompagné de pluies extraordinaires. (*b*) Les secousses, qui furent violentes et

(*a*) N. 80. — (*b*) N. 81.

qui se succédèrent presque coup sur coup, alarmèrent tous les habitans depuis les plus grands jusqu'aux plus petits; et les païens, qui ne savoient attribuer ces terribles événemens qu'aux influences des astres, furent des premiers à prendre la fuite. Dieu l'avoit fait connoître au Saint, et il en avoit averti le peuple dès la veille. En effet le tremblement commença dans la nuit; mais saint Siméon pria si efficacement le Seigneur, qu'il apaisa sa colère; et si la frayeur fut grande et générale, la joie succéda par la cessation du mal. Le samedi au matin le Saint parut avec un air de joie devant le peuple, qui étoit venu en foule à sa colonne pour lui demander le secours de ses prières, et lui dit: » Rassurez-vous et reconnoissez l'imposture de ceux qui veulent attribuer aux astres ce qui a été l'effet de la justice de Dieu. Sa colère est apaisée, et il m'a fait connoître qu'il avoit agréé votre pénitence. (*a*) Il prédit aussi cet autre tremblement de terre, (*b*) qui ayant commencé par la Syrie, la Mésopotamie, la Palestine, la Phénicie, l'Arabie en 554 ou 555, fit périr tant de monde à Constantinople, à Nicomédie et aux villes voisines, qu'il ruina en partie, et dont les historiens ont beaucoup parlé.

Dieu lui avoit fait connoître auparavant, (*c*) que sa volonté étoit qu'il bâtît un monastère, et lui avoit fait voir un grand nombre de gens qui viendroient du côté de la Perse, (*d*) et dont plusieurs devoient se ranger sous sa conduite. Nous parlerons après ce chapitre de

(*a*) C. 13. — (*b*) N. 102, etc. — (*c*) C. 12. n. 92. — (*d*) C. 13. n. 101.

ce monastère et de ses disciples; (*a*) mais quand il fut entièrement bâti, il cessa de demeurer sur la butte, où il avoit persévéré pendant dix ans exposé à toutes les injures de l'air, et monta, étant âgé de 31 ans, sur une colonne qu'il avoit fait dresser et sur laquelle il fut encore quarante-cinq ans, qui terminèrent le cours de sa bienheureuse vie. Il continua de faire du haut de cette nouvelle colonne, (*b*) une quantité prodigieuse de miracles, et de puissantes exhortations à ceux qui le venoient voir, soit pour les porter à la pénitence, soit pour les animer à la perfection. Là tous les possédés étoient délivrés; des malades presque sans nombre furent guéris; il ressuscita des morts; il multiplia par sa prière le peu de froment qui se trouvoit dans le monastère en un temps de disette sans qu'il diminuât, quoi qu'on pût prendre pour l'entretien de ses religieux et pour les pauvres. Ce fut, pour le dire en peu de mots, véritablement la montagne admirable par les miracles de toutes les espèces que ce grand thaumaturge y opéra.

Cela fit désirer à ceux en faveur desquels il les faisoit, (*c*) de recevoir de sa main les sacrés mystères, et ses disciples ne le souhaitoient pas avec moins d'ardeur. On le pressa donc souvent de se laisser ordonner prêtre; et on l'en sollicita jusqu'à vouloir presque lui faire violence. Mais cet homme, que Dieu avoit élevé avec tant d'éclat aux yeux du monde, étoit si abject à ses propres yeux, que ne pouvant se résoudre

(*a*) N. 117. — (*b*) C. 15, 16, 18, 19, 20, 21, etc. — (*c*) C. 19. n. 153, 154, etc.

à condescendre à leurs désirs, il leur disoit dans les sentimens de son humilité : « Hélas ! mes frères, si le » séraphin qui purifia les lèvres du prophète, ne prit » pour cela le feu sacré qui brûloit devant le trône de » Dieu qu'avec des pincettes, lui qui étoit un pur es- » prit et tout embrasé de l'amour de Dieu, comment » moi qui ne suis qu'un homme aussi foible que le » foin qui se sèche d'abord, oserai-je jamais toucher » le Saint des Saints? » Mais si son humilité lui faisoit si fort redouter le sacré caractère, Dieu lui signifia dans une extase que c'étoit sa volonté qu'il s'y soumît, en lui faisant voir en esprit Denis évêque de Séleucie, qui s'étant rendu à sa colonne, lui imposoit les mains.

En effet, (*a*) le lendemain l'évêque Denis, accompagné de deux de ses ecclésiastiques, vint au monastère, poussé par un mouvement de l'esprit de Dieu, monta sur la colonne, et ayant embrassé le Saint en versant des larmes de tendresse, l'en fit descendre et lui conféra la prêtrise, quelque raison que sa modestie pût alléguer pour s'excuser de la recevoir. Le Prélat, après l'ordination, se félicita d'avoir eu le bonheur de consacrer par ses mains ce vase d'élection, et retourna à son Eglise le cœur comblé de joie. Mais il n'en fut pas de même de Siméon : autant il avoit redouté le sacerdoce, autant il craignoit d'en exercer les fonctions, dans l'appréhension de ne pas le faire avec autant de ferveur et d'amour qu'il le désiroit, et il ne fallut pas moins pour l'y déterminer, qu'un ordre de Dieu qu'il en reçut dans une vision. Ainsi après cette

(*a*) N. 156.

assurance, il s'offrit lui-même d'esprit et de cœur à Dieu avec un redoublement de ferveur en offrant le saint sacrifice. Grand exemple qui montre aux prêtres avec quel respect et quelle dévotion ils doivent traiter les sacrés mystères. Son historien dit qu'il avoit 33 ans quand il fut élevé au sacerdoce, c'est-à-dire, deux ans après qu'il fut monté sur sa colonne.

Si les prodiges fréquens que le Saint faisoit, lui concilioient la vénération des évêques et des peuples, et si sa vie pénitente et les vertus qui éclatoient en lui étoient comme un prodige continuel qui le rendoit respectable, cela n'empêcha pas que des impies et des furieux, poussés par le démon de la superstition ou de la jalousie, n'exhalassent de temps en temps contre lui le venin dont leur cœur étoit rempli, et ne s'efforçassent de le décrier comme un imposteur, ou de détourner les autres de la confiance qu'ils avoient en sa sainteté. Son historien en cite quelques exemples, et nous nous contenterons d'en rapporter deux seulement pour abréger.

Il restoit encore des païens dans Antioche, (*a*) ainsi que des athées, des astrologues et d'autres impies, tels qu'on en a vu dans tous les temps, et qu'on en trouve encore aujourd'hui. Quelques-uns donc de ces prétendus philosophes qui tenoient à la métempsycose, et croyoient que tout arrivoit par un aveugle destin qu'ils ne savoient pas même définir, vinrent trouver le Saint dans l'intention de le surprendre par leurs sophismes et de le confondre; mais il les confondit eux-mêmes

(*a*) C. 22. n. 180.

par l'éloquence qu'il tenoit de Dieu, et par la force de ses miracles. Au lieu de se rendre à l'évidence qui les frappoit, elle ne fit que les irriter davantage contre lui, et ils le firent voir dès qu'ils crurent d'en avoir trouvé une occasion favorable. (*a*) Mais ce ne fut que pour se préparer un châtiment, qui vengea le Saint d'une manière éclatante. Un artisan d'Antioche étant tombé malade sans qu'aucun remède lui réussît, se détermina à recourir au Saint, qui pria pour lui et le rétablit en parfaite santé. De retour à la ville, il voulut signaler sa reconnoissance, en faisant mettre l'image du Saint sur sa porte avec un tapis et des lampes. Quelques-uns de ces impies s'en étant aperçus, en assemblèrent d'autres aussi méchans qu'eux, et vinrent à la maison de cet homme en tumulte, criant comme des furieux, qu'on mît en pièces cette image et celui qui l'avoit placée. Celui-ci étoit absent dans ce temps-là, sans quoi, dit l'historien, il auroit été exposé à leurs insultes.

Ils dirent donc à un soldat, également impie, (*b*) de prendre une échelle et d'arracher l'image; mais quand il fut sur le point d'y porter la main, il fut renversé. On en fit monter un second qui tomba de même. Enfin un troisième, qu'ils s'obstinèrent de faire monter, fit une chute encore plus forte et demeura étendu à terre; ce qui les rendit la risée des chrétiens qui avoient accouru au bruit. Les impies, pleins de confusion, couvrirent de honte leur visage avec leurs mains et se retirèrent, plutôt confondus que changés;

(*a*) N. 170. — (*b*) N. 171.

tandis que les gens de bien qui en furent témoins, firent éclater leur joie par les louanges qu'ils donnèrent à Dieu, et la vénération qu'ils témoignèrent pour le Saint.

Siméon en fut averti, (a) et nullement touché de l'injure qui le regardoit personnellement; il ne pensa qu'à celle que ces impies faisoient à Dieu par leur obstination dans l'erreur et par leurs blasphèmes. Il eut recours à la prière à son ordinaire, et eut une extase durant laquelle il lui sembla qu'il étoit au palais de l'empereur à Constantinople, et qu'un des plus grands personnages de l'empire fut envoyé en Orient, et entra dans Antioche où il trouva une bête féroce qui y faisoit de grands ravages, et étoit suivie de beaucoup d'hommes, que ce personnage fit punir de mort à l'exception d'un qu'il épargna.

Etant revenu à soi après cette vision, (b) il la raconta à ses disciples, et leur apprit ce qu'elle signifioit. Ils purent la comprendre encore plus clairement par l'événement; car quatre mois après l'empereur envoya un préfet nommé Amance, homme de lettres, mais aussi sévère qu'il étoit équitable, surtout quand il s'agissoit de punir le crime et l'irréligion. Il parcourut d'abord les différens quartiers de son gouvernement, et fit partout des exemples de sévérité qui alarmèrent extrêmement les prétendus philosophes d'Antioche, dont plusieurs tenoient des rangs distingués dans la ville. Et ce n'étoit pas sans sujet; car le nouveau préfet n'avoit égard qu'à l'exécution des lois, qu'il savoit

(a) N. 172. — (b) N. 173.

être pour les grands comme pour le peuple, et ils l'éprouvèrent à son arrivée.

Il les fit tous arrêter et mettre en prison de quelque condition qu'ils fussent. (*a*) Il fit enlever tous les livres qui traitoient de la divination, ou contenoient des impiétés contre la religion, et les fit brûler au milieu de la place. Il fit aussi ramasser toutes les idoles et les fit suspendre dans les carrefours et les places publiques, pour montrer aux païens le mépris qu'il faisoit de leurs dieux et l'impuissance où ils étoient de se défendre. (*b*) Enfin ayant fait dresser son tribunal, il ordonna qu'on lui amenât les prisonniers, et les punit chacun selon la qualité de leurs crimes et dans la rigueur des lois. Il restoit à vérifier ce que le Saint avoit vu dans son extase d'un de ceux-là à qui le préfet avoit pardonné. L'histoire mérite d'être rapportée comme édifiante.

Il y avoit un homme parmi ceux que le préfet avoit fait arrêter, qui se trouvoit beaucoup plus chargé que nombre d'autres, et avoit eu plus de part à la sédition dont nous avons parlé. Il ne devoit pas se flatter d'être épargné, les accusations contre lui étant plus fortes. Mais tandis qu'il s'attendoit à mourir dans les tourmens, un moine vint trouver saint Siméon et lui en parla pour le recommander à ses prières. Il lui donna pour raison que bien qu'il se fût rendu très-coupable, il méritoit pourtant qu'il s'intéressât pour lui : « Car, dit-il, se trouvant à l'église auprès de moi, et » ayant entendu que je priois le Seigneur qu'il m'ac-

(*a*) N. 174. — (*b*) N. 176.

» cordât le moyen d'avoir une robe, celle que je portois ne pouvant plus me servir, il m'acheta celle que vous voyez que je porte; et je vis aussi qu'ayant rencontré un pauvre, il lui donna une aumône considérable : enfin j'ai su qu'une femme qui ne pouvoit pas nourrir son enfant l'avoit abandonné, et que lui l'ayant trouvé, en avoit été touché de compassion, avoit pris beaucoup de soin pour trouver une nourrice, à laquelle il l'avoit confié, et lui avoit donné deux pièces d'or, avec promesse de lui payer toute la dépense nécessaire pour l'élever. »

Le Saint touché de ce récit, (a) pria pour le criminel, et sa prière fut exaucée. Le préfet avoit déterminé de le faire brûler vif sur un bâtiment au milieu de la mer, et ce malheureux n'attendoit plus que le jour de son supplice, (b) quand un de ses fermiers vint trouver le Saint pour le prier de lui dire ce qu'il pensoit qu'il en arriveroit. « Ne craignez point pour lui, » dit saint Siméon, il ne perdra pas même un cheveu » de sa tête. » Il courut aussitôt à la prison pour lui annoncer cette bonne nouvelle; et le lendemain le préfet l'ayant fait comparoître devant lui, tandis qu'on croyoit qu'il alloit prononcer l'arrêt de sa mort, et que lui-même étoit entre la crainte et l'espérance, il fut renvoyé absout au grand étonnement de tous ceux qui étoient présens. Le premier usage qu'il fit de sa liberté fut de courir au Saint, à qui il reconnoissoit qu'il en étoit redevable, et il le publia aussi partout, pour faire connoître à tout le monde la grandeur de sa sainteté et la force de ses prières.

(a) N. 177. — (b) N. 178.

Nous venons de voir que Dieu châtia par la justice des hommes; ceux qui avoient osé insulter le Saint dans son image; il en punit d'autres qui avoient parlé insolemment de lui, (a) en les livrant au démon. Nicéphore Urane en rapporte plusieurs exemples, et remarque en même temps que toute leur ressource pour en être délivrés, étoit d'aller trouver le Saint; de lui demander pardon, et aussitôt ils étoient guéris par ses prières. Mais Dieu voulut venger le Saint dans une occasion d'une manière terrible, (b) afin de faire éclater davantage sa protection sur lui, et de réprimer la témérité de ceux qui osoient mépriser sa sainteté et faire passer ses miracles pour des prestiges. (c) Un avocat d'Antioche nommé Anastase, se déchaînoit avec fureur contre lui dans toutes les rencontres, (d) et dès qu'il entendoit raconter quelqu'un de ses miracles, bien loin d'y reconnoître le don de Dieu, il ne l'attribuoit qu'à l'art magique. Le Saint l'ayant appris, dit à un de ses disciples d'aller à la ville, et de lui représenter de sa part combien il devoit craindre le jugement de Dieu et les supplices qui sont préparés aux pécheurs après cette vie. Il avoit pourtant prévu que son avertissement charitable ne le changeroit point et qu'il mourroit sans pénitence. Le disciple obéit, et trouva Anastase dans un endroit des plus fréquentés de la ville avec beaucoup d'autres personnes; il s'approcha de lui, et lui dit qu'il avoit à lui parler de la part de Siméon. Anastase voulant sans doute montrer plus de mé-

(a) C. 26. n. 209, 213. — (b) C. 27. n. 222. — (c) C. 30. n. 241 — (d) C. 27. n. 224.

pris qu'à son ordinaire du Saint et de la commission dont il l'avoit chargé, lui dit qu'il pouvoit lui parler tout haut et devant tout le monde. Le religieux le fit, et dans le moment qu'il eut cessé de parler, un furieux démon se saisit de lui, le jeta par terre, le tourmenta cruellement et lui ôta la vie.

Outre le don de prophétie dont Dieu l'avoit favorisé, il lui faisoit connoître aussi quelquefois le mauvais état de la conscience de ceux qui le venoient voir, surtout quand ils usoient de dissimulation, et qu'ils vouloient paroître bons, tandis qu'ils étoient par leur hypocrisie doublement odieux aux yeux de Dieu. Un des principaux habitans de la ville d'Epiphanie en Syrie, (a) lui apporta d'un bois aromatique de l'Inde dont l'odeur étoit très-suave, et le pria de le faire servir pour l'encensement. Le Saint ne le vouloit point accepter, et lui dit de le brûler plutôt dans sa maison; mais cet homme continuant de le presser, il dit : donnez-moi l'encensoir, afin que la puissance de Dieu soit manifestée. Il mit ce parfum sur des charbons ardens, et contre la nature du bois, il en sortit une fumée d'une odeur si horrible, que non-seulement le monastère, mais encore tous les chemins bien au loin, par où les étrangers y venoient, furent infectés. Alors le Saint dit à cet homme : « Confessez ici vos » mauvaises œuvres, et faites un aveu sincère de vos » péchés, de peur que le démon ne se saisisse de vous, » et que vous ne deveniez un objet de mépris et d'exé» cration. » Ce malheureux épouvanté du prodige et

(a) N. 219.

de la menace du Saint, déclara tous les péchés dont il étoit coupable, et reçut du Saint des avis salutaires pour se bien conduire dans la suite.

Le trésorier de l'église d'Apamée vint aussi accompagné de plusieurs de ses parens pour le voir; (*a*) et celui de ses disciples qui étoit chargé de lui présenter les étrangers, s'empressa beaucoup pour celui-ci, et soit, dit l'historien du Saint, que ce fût par politesse, ou par amitié, ou par ignorance, il affectoit beaucoup de lui en dire du bien. Ne vous épuisez pas en éloges, lui dit le Saint; vous dites ce que vous ne savez pas; et bien loin d'accueillir ce trésorier comme son disciple s'y attendoit, il le prit par les cheveux, et dit d'un ton d'autorité : Esprit impur qui habites dans cet homme, déclare ici devant tous les crimes auxquels tu l'as porté, afin qu'il reconnoisse qu'il y a un Dieu qui a créé le ciel et la terre, et qui sait faire éclater du haut des cieux sa redoutable justice sur la terre. Il parut bientôt que le Saint n'avoit parlé que par un mouvement divin; car tout-à-coup le démon s'expliquant par la bouche de ce trésorier, dit d'une voix terrible : Il mérite bien ce châtiment à cause de son idolâtrie, de ses sortiléges, de ses impostures et de son impiété. C'est lui qui m'a amené ici, et je souffre cruellement que les crimes auxquels je l'ai engagé soient mis à présent en évidence. Le malin esprit continuoit à parler de la sorte, et tous les assistans effrayés de l'entendre, répandoient des torrens de larmes. Ses parens encore plus épouvantés, se jetèrent

(*a*) N. 220.

la face contre terre, poussant des cris et des lamentations, et témoignant la plus vive douleur. Saint Siméon en fut touché, et commanda au démon de cesser de parler. Alors le trésorier, dont l'esprit malin avoit aliéné l'esprit, revint à soi, et se sentant vivement pressé par les remords de sa conscience, déclara publiquement et en détail tous les crimes secrets dont il s'étoit rendu coupable, et qui étoient si horribles, que Nicéphore assure qu'il n'osoit les mettre par écrit; et par cette humiliante accusation qu'il fit de lui-même, il mérita d'être réconcilié avec Dieu.

On peut juger de l'éminence de sa piété et de toutes ses autres vertus par ce que nous en avons dit jusqu'à présent. Sa foi parut par ses prodiges, qui montrèrent également la ferveur de ses prières, et combien son oraison étoit sublime, puisqu'il étoit si souvent ravi en extase, et que Dieu lui communiquoit ses lumières avec tant d'abondance, tant sur les choses éloignées, que sur l'avenir et sur ce qui se passoit dans le fond des consciences. Sa charité le rendit comme le père et la ressource de tous les affligés, et aucun ne s'adressa à lui qu'il n'en obtînt ce qu'il désiroit, tant pour le soulagement de ses maux, que pour le salut de son âme. Il ne s'élevoit avec un zèle ardent que contre les hypocrites, les hérétiques obstinés, et les ennemis déclarés de la religion, pour l'intérêt qu'il prenoit à la gloire de Dieu et au salut des âmes. C'étoit principalement à ce salut des âmes qu'il donnoit plus d'attention dans les services qu'il rendoit au prochain, étant aussi pénétré qu'il l'étoit des terribles supplices

qui

qui sont destinés aux pécheurs dans l'autre vie, quand ils ont abusé jusqu'à la mort des miséricordes de Dieu, et n'étant pas moins touché de leur perte éternelle.

Quelle fut aussi la rigueur de sa pénitence? Il s'y dévoua depuis son enfance, et en croissant en âge il en augmenta les pratiques. A peine donnoit-il quelques momens au sommeil, encore n'étoit-ce qu'à regret, puisque, comme nous l'avons dit, il demanda à Dieu d'en être délivré, et qu'il auroit voulu pouvoir même se passer de prendre aucune nourriture, regardant comme un temps perdu celui qu'il donnoit au soulagement du corps, et ne vivant d'abord que de pain et d'eau avec un peu de miel, et se contentant dans la suite, comme l'assure l'historien Evagre, (*a*) de branches de quelques arbrisseaux qui croissoient sur sa montagne, et qui lui servoient aussi de breuvage.

Mais ce qu'on doit admirer davantage, c'est sa profonde humilité. Quel saint fut plus favorisé de dons du ciel, et plus respecté des peuples sur la terre? Car, dit Evagre, on venoit le voir de tous les pays; non-seulement les Romains, mais même les nations les plus barbares accouroient à lui, et rendoient hommage à sa sainteté en se recommandant à ses prières, ce qui n'étoit jamais sans effet. Cependant il n'étoit à ses propres yeux qu'un néant, il ne se regardoit que comme un grand pécheur; et bien loin d'attribuer à ses mérites les dons célestes qu'il avoit reçus, et d'avoir aucun sentiment de reconnoissance pour les louanges qu'on lui donnoit, il s'oublioit entièrement lui-

(*a*) Evagr. hist. l. 6. c. 22.

même, et n'étoit occupé que de louer Dieu, et de le faire glorifier par les autres.

Il ne sut faire autre chose durant le cours de sa vie, et on peut comprendre par là combien sa mort fut précieuse devant Dieu. (a) Nous avons dit qu'il avoit demeuré chez ses parens jusqu'à l'âge de cinq ans; qu'il monta à sept ans sur la petite base auprès de l'abbé Jean, qu'on peut regarder comme sa première colonne où il fut six ans. Il demeura huit ans sur la seconde colonne haute de quarante pieds; dix ans sur la butte de la montagne admirable; et enfin quarante-cinq ans sur la dernière et plus haute colonne à la même montagne, ce qui fait en tout 76 ans qu'il a vécu. Lors donc qu'il fut arrivé à cette dernière année, son saint ange lui apparut et l'avertit que sa fin étoit proche.

Nous venons de dire, après Evagre, qu'il vécut pendant un certain temps de branches d'arbrisseaux; mais après cela ses disciples s'aperçurent qu'il ne leur demandoit plus rien pour manger, et ils ne concevoient point de quoi ni comment il pouvoit vivre. Lors donc que l'Esprit bienheureux lui eut annoncé sa mort comme prochaine, il assembla ses disciples et leur en donna la nouvelle. Ils ne purent l'apprendre sans être pénétrés de la plus vive douleur, et il leur fit une longue exhortation sur l'observance des commandemens de Dieu, sur l'amour qu'ils devoient avoir les uns pour les autres, sur la charité envers le prochain, sur la fidélité à combattre les tentations, et sur d'autres sujets semblables.

(a) C. 31. n. 248.

Ensuite sachant qu'ils avoient un extrême désir de savoir comment il avoit pu vivre depuis quelque temps sans prendre aucun aliment, il leur parla ainsi : (*a*) « Je ne saurois rien vous cacher, ô mes enfans et mes » frères, de ce que vous désirez savoir de moi, quoi- » que vous ne m'ayez pas témoigné ce désir et que » vous l'ayez gardé dans votre cœur. Vous savez com- » bien de grâces le Seigneur m'a faites depuis mon » enfance. Il y avoit long-temps que je conjurois sa » bonté de me délivrer de la nécessité de manger. Hé- » las ! ô Seigneur Jésus ! pourrai-je assez exalter la » miséricorde dont vous avez usé envers votre servi- » teur? Un jour donc il me sembla de voir descendre » dans les airs un personnage vénérable revêtu d'a- » bits sacerdotaux, environné d'une nuée lumineuse et » tenant un vase sacré dans ses mains. Quand il fut » devant moi, il ouvrit ce vase : je ne sais ce qu'il con- » tenoit; mais en ayant mis par trois fois dans ma bou- » che, je sentis quelque chose de si céleste que je ne » saurois vous l'exprimer, et en même temps il étoit » si nourrissant, que je pus passer sans rien prendre » jusqu'au dimanche suivant. Depuis ce temps-là il » m'a apparu de même tous les dimanches après la » célébration des sacrés mystères, et m'a favorisé du » même aliment céleste. Je vous l'avois caché jusqu'à » cette heure ; mais j'ai cru qu'à présent que je vais » vous quitter, je devois vous dévoiler ce secret que » vous souhaitiez tant de savoir, vous que je regarde » comme d'autres moi-même, et que je porte dans

(*a*) N. 249.

» mes entrailles par la tendresse de mon cœur. D'ailleurs, vous avez été témoins de toute ma conduite, » puisque vous avez partagé avec moi les combats que » j'ai soutenus, et que nous avons marché ensemble » dans la voie des ordonnances du Seigneur.

» Maintenant donc si je dois attendre de votre part » un juste retour pour le soin que j'ai eu de vous conduire, je ne vous en demande point d'autre que la » fidélité à garder les règles que je vous ai prescrites. » Continuez de vous comporter après ma mort comme vous avez fait pendant ma vie. Agissez, parlez » de la même manière que si j'étois au milieu de vous; » et pour ne pas vous faire une plus longue recommandation, souvenez-vous qu'il viendra un jour auquel » nous comparoîtrons tous devant le souverain Juge, » qui manifestera toutes nos œuvres, et que chacun » y recueillera les fruits de celles qu'il aura faites. »

Il leur fit encore plusieurs autres recommandations, comme étant les dernières instructions qu'ils devoient recevoir de lui. (a) Et enfin, dix jours après la révélation de sa mort qu'il avoit eue de l'ange, et le 24 de mai, après avoir chanté l'office du soir avec les frères, et fait avec eux les autres prières selon la règle ordinaire, il rendit amoureusement son âme à Dieu, comme étant invité par son infinie bonté d'aller jouir de sa gloire, après laquelle il avoit long-temps soupiré, et pour le contempler, non plus à travers les voiles de cette vie, mais à découvert et face à face.

Evagre dit qu'ayant su que le Saint devoit bientôt

(a) N. 250.

mourir, (*a*) il en alla donner avis au patriarche d'Antioche, qui étoit alors Grégoire, et que celui-ci s'étant hâté de se rendre auprès de lui pour lui donner le dernier baiser de paix, il n'y fut pas à temps. (*b*) Les continuateurs de Bollandus mettent sa mort en 596, et comme il avoit alors 76 ans, il s'ensuit qu'il étoit né en 520. Il vécut sous cinq empereurs, qui furent Justin l'ancien, Justinien, Justin le jeune, Tibère II et Maurice. (*c*) M. Bulteau veut qu'il soit mort vers 592; mais M. Baillet qui le cite, ne l'a point suivi en ce point. Nicéphore Urane dit que les reliques du Saint furent une source de prodiges, non-seulement pour guérir les maladies du corps, mais aussi pour celles de l'âme. Les Grecs font sa fête solennellement le 24 de mai. Baronius la marque dans le Martyrologe romain au 3 de septembre.

Nous ajouterons à la suite de cette histoire quelques autres stylites, parce que ce que nous en savons n'est pas assez considérable pour en faire un chapitre particulier. Environ cinquante ans avant saint Siméon le jeune, lorsque saint Ephrem étoit patriarche d'Antioche, il y avoit auprès de la ville d'Hiéropolis un solitaire qui demeuroit sur une colonne, (*d*) et qui pour son malheur s'étoit laissé séduire par les sectateurs de l'hérésie de Sévère, et rejetoit le saint concile de Calcédoine. Ephrem, touché de son erreur, l'alla trouver, et après l'en avoir repris, le conjura de rentrer dans la communion de l'Eglise. L'hérésie est la com-

(*a*) Hist. l. 6. c. 23. — (*b*) Com. § 3. n. 20, 21. — (*c*) Bult. l. 4. c. 22. n. 3. Baill. 24 Mai. — (*d*) Vit. pp. l. 10. c. 36.

pagne de l'orgueil, et ce solitaire le fit bientôt voir par sa réponse. « Je ne puis avoir, dit-il de commu-» nion avec ceux qui reçoivent le concile de Calcédoi-» ne. Comment donc, lui répliqua Ephrem, voulez-» vous que je guérisse votre âme et que je satisfasse » pour vous à Jésus-Christ, puisque la sainte Eglise » qui est sans tache ne peut souffrir celle de l'hé-» résie ?

» Le solitaire croyant de l'étonner, lui dit : Fai-» tes allumer un grand feu, nous y entrerons ensem-» ble, et celui qui n'en sera point endommagé, sera » regardé comme professant la véritable foi. Vous de-» vriez, mon fils, lui dit Ephrem, m'obéir comme » à votre père, sans exiger que je fasse un miracle. » Mais quoique je ne sois qu'un pécheur, je me confie » en la miséricorde de Dieu, et je ne refuse point » de faire ce que vous me proposez pour vous procu-» rer le salut; et il ajouta à ceux qui étoient présens : » Dieu soit béni; apportez du bois. » On l'alluma devant la colonne, et alors il dit au solitaire de descendre pour entrer avec lui dans le feu ; mais il n'en voulut rien faire. Le patriarche lui reprocha de ne point exécuter ce qu'il avoit lui-même proposé. Il prit en même temps son étole, la jeta dans le feu, d'où deux ou trois heures après il la retira sans qu'elle fût brûlée, quoique le bois fût consumé. Ce prodige convertit le stylite. Il prononça anathème contre Sévère et son hérésie, rentra dans le sein de l'Eglise, reçut la communion des mains du patriarche, et rendit gloire à Jésus-Christ.

Il y avoit aussi deux stylites en Cilicie, l'un nommé Siméon, proche de la ville d'Aige; l'autre nommé Julien, qui demeuroit à quarante milles, ou huit lieues de lui. Ce Julien avoit des disciples, (*a*) et sa colonne étoit apparemment dans l'enceinte du monastère. Il étoit prêtre, et il dit un jour à ses disciples : mettez des parfums dans l'encensoir. Ils en furent étonnés, parce que ce n'étoit pas le temps de le faire, et le conjurèrent de leur en dire le sujet. C'est, leur répondit-il, que mon frère Siméon vient de mourir d'un coup de foudre, et son âme monte au ciel avec joie. Comme les Grecs ne reconnoissent que trois Siméons stylites pour saints, dont deux sont le premier Siméon stylite et saint Siméon le jeune, il y a apparence que ce Siméon tué par la foudre est celui dont ils célèbrent la mémoire le 26 de juillet comme d'un saint prêtre et abbé.

Quant à Julien, l'abbé Etienne, (*b*) supérieur du monastère de saint Sabas, racontoit de lui à Jean Mosch, qu'il y avoit dans le pays voisin de sa colonne un lion furieux qui tuoit beaucoup de monde, et que ce saint vieillard voulant mettre fin à ces malheurs, appela un de ses disciples nommé Pancrace et lui dit : allez chercher ce lion à deux mille pas d'ici; vous le trouverez couché et vous lui direz : le petit Julien vous ordonne au nom de Jésus-Christ de sortir de la province. Pancrace y alla, trouva le lion comme son supérieur le lui avoit dit, et à peine il lui eut répété les mêmes paroles, que ce furieux animal se retira docilement et ne parut plus depuis.

(*a*) Vit. pp. l. 10. c. 57. — (*b*) C. 58.

Jean Mosch raconte de lui cet autre miracle qu'il avoit appris de Cyriaque, (a) disciple du même abbé Julien : J'étois atteint d'un mal, lui disoit Cyriaque, dont aucun remède n'avoit pu me soulager, et je vins à ce saint homme avec mon père et un autre frère que j'avois. Il n'eut pas plutôt prié pour moi que je me trouvai guéri. Ce miracle nous détermina tous les trois à renoncer au monde et à nous mettre sous sa conduite. Il chargea mon père du soin du blé pour l'entretien du monastère. Un jour mon père vint l'avertir qu'il n'en avoit plus, et Julien lui dit : allez au grenier et ramassez pour cette fois celui que vous y trouverez, Dieu y pourvoira ensuite pour demain. Mon père, qui savoit qu'il n'y en avoit point laissé, au lieu de faire comme il lui avoit dit, se retira fort triste dans sa cellule. Le Saint l'envoya appeler de nouveau et lui dit avec douceur : mon frère Conon, (c'étoit son nom) allez et prenez tout le froment que vous trouverez, et préparez ce qu'il faut pour nourrir les religieux. Conon, dépité de cet ordre, prit les clés dans l'intention de ramasser la poussière du grenier et de la lui apporter ; mais il fut bien surpris lorsque voulant en ouvrir la porte, il trouva de la résistance. En effet, le grenier avoit été rempli de blé par un miracle de la providence ; de sorte que Conon, effrayé du prodige, courut au saint abbé et lui demanda pardon de sa défiance et de sa désobéissance.

Le même Jean Mosch parle de deux autres stylites de Cilicie, (b) qui n'étoient pas fort éloignés l'un de

(a) C. 28. — (b) C. 29.

l'autre. Il y en avoit un qui étoit bon catholique, et l'autre suivoit l'hérésie de Sévère. Celui-ci, qui étoit depuis plus long-temps sur sa colonne, crut apparemment que son ancienneté lui donnoit des droits sur l'autre, et lui envoya faire de grands reproches de ce qu'il ne pensoit pas comme lui. Le catholique le fit prier un jour de lui envoyer une partie de la communion qu'on lui donnoit; ce qu'il lui accorda avec beaucoup de joie, se persuadant qu'enfin il l'avoit gagné à sa secte. Mais quand il eut reçu ce pain, il le jeta dans une chaudière d'eau bouillante et il y fut aussitôt dissous. Ensuite ayant pris la sainte Eucharistie qu'on donnoit dans l'Eglise catholique, il la mit de même dans la chaudière, et l'eau qui bouilloit devint froide sur-le-champ et l'hostie demeura entière, sans même qu'elle fût mouillée. Jean Mosch ajoute qu'il avoit conservé cette hostie pour preuve du miracle, et qu'il la leur montra quand ils l'allèrent visiter.

Il y eut au milieu du sixiéme siècle plusieurs autres solitaires qui, à l'exemple de saint Siméon le jeune, montèrent sur des colonnes, comme celui-ci avoit imité saint Siméon l'ancien. On en peut voir la relation dans l'appendice que M. Assemani a mise à la fin de ses Actes des Martyrs, (a) où il a donné au long une nouvelle vie de saint Siméon le premier stylite.

(a) Assem. acta. S. Sim. dissert. c. 1. § 4. p. 257.

CHAPITRE XXII.

Disciples, monastère, doctrine spirituelle de saint Siméon le Jeune. Eloge de sa bienheureuse mère.

Il faut distinguer trois temps dans la vie de saint Siméon. Le premier, lorsqu'il fut sous la conduite de l'abbé Jean; le second, lorsque cet abbé fut mort; le troisième, lorsqu'il se retira sur la montagne admirable. Cela nous guide mieux pour parler de ses disciples, de ses monastères et de sa doctrine spirituelle. Tout le temps que l'abbé Jean vécut, il ne tint que le rang de disciple; mais l'éclat de sa sainteté, de sa pénitence extraordinaire et de ses prodiges, effaça bientôt celui des vertus de ses confrères, et lui donna une espèce de supériorité sur eux; non point par voie d'autorité telle que l'avoit l'abbé Jean, mais par le don de sagesse dont Dieu l'avoit favorisé pour parler des choses divines, et pour la grande connoissance qu'il avoit des devoirs des religieux, dont il pouvoit donner des leçons aussi solides que l'auroit pu faire un ancien consommé dans la vie ascétique. C'est pour cette raison que son supérieur l'obligeoit quelquefois de parler dans l'assemblée des frères, et que ceux-ci même le prioient d'autres fois de lui ordonner de parler. Mais ce qu'on doit admirer en lui, autant et plus même que ses paroles, c'est que bien loin d'être flatté par cet em-

pressement qu'on témoignoit de l'entendre, ce qui étoit un grand sujet de tentation pour un jeune religieux tel qu'il étoit alors, il étoit pénétré d'un si bas sentiment de lui-même, qu'il ne se regardoit auprès des autres que comme un ignorant dépourvu de vertus et de talens, et qui n'auroit dû ouvrir la bouche que pour demander pardon de ses péchés.

Un jour donc qu'il étoit avec les autres frères (a) et qu'on lui ordonna de parler, bien qu'il fût encore fort jeune, il leur disoit : « Quand le Seigneur créa l'homme dès le commencement, il lui donna la raison pour guide et pour discerner ce qu'il devoit rejeter ou admettre, sans qu'il pût s'excuser là-dessus par faute de lumière et de discernement entre le bien et le mal. Ayant donc reçu cette raison, si nous nous livrons aux mauvais désirs et nous en rendons les esclaves au lieu de les rejeter hors de notre cœur avec fermeté, nous nous démentons de l'état saint auquel nous sommes engagés, soit en recevant le saint baptême, soit en nous revêtant en présence des saints anges de l'habit religieux. Il est vrai que nous portons en notre fond la concupiscence avec nous-mêmes; mais à quelque vice qu'elle nous excite, soit de colère, d'amour propre, de gourmandise, etc. nous avons la conscience pour règle qui doit nous diriger et nous décider pour les vertus contraires. Considérons que Notre-Seigneur nous montre deux voies; l'une étroite et semée d'épines, qui conduit à la vie ceux qui ont le courage d'y mar-

(a) C. 4. n. 27.

» cher; l'autre large et commode, mais qui aboutit à
» l'abîme de perdition. Entrons donc, mes frères,
» dans la voie étroite, et faisons-nous une sainte vio-
» ence pour arriver au royaume qui est préparé à
» ceux qui auront eu le courage de se vaincre eux-
» mêmes. Ainsi soit-il. »

Les religieux l'obligèrent dans une autre rencontre de leur faire une conférence de piété, (*a*) et ne pouvant se refuser à leurs désirs, qu'il regardoit comme des ordres, il leur parla ainsi : (*b*) « Mes Pères et mes
» Frères, il ne convient point à mon âge et à mon
» peu de génie de discourir des choses de Dieu dans
» cette respectable assemblée; mais il me convient
» encore moins de désobéir aux anciens. Je vous dirai
» donc avec simplicité ce qui me paroît touchant la
» conduite qu'on doit garder dans la profession reli-
» gieuse. Je pense que le solitaire doit se priver des
» satisfactions des sens pour acquérir la tranquillité et
» la paix de l'âme, et qu'il doit faire sa principale oc-
» cupation de la psalmodie et de l'oraison mentale.
» Le solitaire doit se conserver dans la ferveur de la
» charité. Il doit s'exercer dans l'obéissance avec un
» cœur humble; car Jésus-Christ a voulu mourir pour
» obéir à son père, s'étant rendu obéissant jusqu'à la
» mort de la croix, pour nous apprendre à mortifier
» par cette vertu les désirs de la volonté propre. Le so-
» litaire doit s'accuser lui-même avec larmes, et ac-
» compagner ses oraisons des sentimens de componc-
» tion dont le publicain étoit pénétré en frappant sa

(*a*) N. 30. — (*b*) N. 31.

» poitrine devant Dieu. Ses entretiens avec les autres » doivent être religieux, parlant toujours d'un ton mo» deste, ne disant rien qui ne soit à propos, et con» versant avec douceur et modération. Le solitaire ne » doit jamais user de serment pour certifier ce qu'il » avance, mais il doit se contenter de dire : *croyez-le*, » ou bien, *pardonnez-moi*. Il doit éviter avec soin le » scandale qui naît de l'avarice, et se dépouiller de » ses biens. Il ne doit pas seulement s'abstenir de mal » parler du prochain, mais encore d'écouter la médi» sance. Il doit être touché de compassion pour les af» fligés. Il ne doit pas dédaigner de laver les pieds des » frères, et doit se rendre officieux à leur égard. Il » doit combattre le vice si dangereux de l'orgueil, et » se regarder comme le dernier de tous.

» Le solitaire ne doit point user d'acception des per» sonnes, (*a*) et doit considérer Jésus-Christ dans les » petits comme dans les grands; dans ceux qui se sont » moins distingués, comme dans ceux qui sont dans » un haut rang; dans les pauvres comme dans les ri» ches; et il doit avoir pour tous une charité sincère, » leur donner l'hospitalité, les servir et les prévenir » dans la simplicité de cœur. Car le religieux qui fait » plus de cas de l'éclat du monde que de la pauvreté, » ne sera point reçu dans la salle du festin, et sera » rejeté avec les vierges folles qui avoient négligé de » remplir leurs lampes d'huile, Jésus-Christ ayant » promis de faire miséricorde à ceux qui auront usé » de miséricorde envers les pauvres, puisqu'il a dit:

(*a*) N. 32.

» vous m'avez fait à moi-même ce que vous avez fait
» au moindre des miens ; en sorte que celui qui n'a
» pas eu compassion de son frère, doit s'attendre à
» n'être point reconnu par le Fils de Dieu. Aussi pou-
» vons-nous dire qu'il agit comme les Sadducéens, qui
» ne croyoient point la résurrection, et qui avoient
» renoncé à l'espérance des biens de l'autre vie.

» Le démon est caché dans les richesses, puisqu'il
» osa offrir à Jésus-Christ de lui donner tous les biens
» de la terre s'il vouloit l'adorer, et Jésus-Christ est
» caché sous la pauvreté, puisqu'il n'avoit pas où re-
» poser sa tête. A qui donc donnerions-nous la préfé-
» rence, au démon, ou non pas plutôt à Jésus-Christ
» qui est le roi du ciel et de la terre? Ne considérez
» jamais que Dieu, soit dans les pauvres, soit dans
» les riches. Vous le ferez bien si vous reconnoissez
» dans la misère du pauvre les richesses évangéliques,
» et dans l'opulence du riche une véritable misère.
» Vous le ferez si vous leur lavez également les pieds
» à tous avec action de grâces et dans un esprit de sin-
» cère charité; si vous leur donnez avec joie ce qui
» est en votre pouvoir; si vous les envisagez tous com-
» me n'étant qu'une même personne, ou plutôt si vous
» ne considérez en eux que Jésus-Christ. Mes Pères et
» mes Frères, la pauvreté est le trésor des moines; ils
» ne sont jamais plus riches que quand ils ne possè-
» dent rien, ou quand ayant tout en abondance, ils
» ne le réservent pas pour eux-mêmes, mais plutôt
» pour secourir le prochain.

» Le religieux doit faire tous ses efforts pour se con-

» server dans la pureté de l'esprit et du corps. (*a*) Si
» vous êtes attaqués par la tentation, recourez, mes
» Frères, aussitôt à Jésus-Christ avec humilité et com-
» ponction de cœur. Dites-lui avec larmes : Mon Sei-
» gneur Jésus-Christ, vous qui êtes un Dieu plein de
» miséricorde et de compassion, vous qui êtes toute
» notre consolation, vous qui vivez dans l'éternité,
» vous qui êtes notre tendre père, et qui ne souffrez
» pas que ceux qui ont mis en vous leur confiance
» soient confondus ; vous, dis-je, mon Sauveur, dé-
» livrez-moi de la puissance de vos ennemis ; venez au
» secours de mon âme ; sauvez-moi dans votre misé-
» ricorde, car vous êtes seul toute ma joie ; préservez-
» moi des piéges que mes ennemis ont tendus autour
» de moi. Rien ne vous est caché : vous voyez à dé-
» couvert les plus secrets replis des cœurs ; ainsi vous
» voyez que je n'ai point recherché les pensées qui me
» tourmentent, et que c'est malgré moi qu'elles sont
» entrées dans mon esprit. Souvenez-vous que je ne
» suis que poussière, et ne permettez pas que la ten-
» tation tourne au désavantage de mon âme et lui soit
» un sujet de condamnation. Seigneur, Seigneur, qui
» êtes toute ma force et mon salut, prenez-moi sous
» votre protection dans le combat que j'ai à soutenir.
» Ne m'abandonnez pas à ma dépravation. Ayez pitié
» de moi, mon Dieu, ayez pitié de moi, puisque mon
» âme a recours à vous, et qu'elle a mis en vous son es-
» pérance. Mon Dieu, ne vous éloignez point de moi :
» venez à mon secours, aidez-moi, vous qui êtes mon
» libérateur, et soyez toujours auprès de moi.

(*a*) N. 33.

» C'est ainsi que doit prier le religieux quand il est » attaqué par la tentation. (a) Il doit ensuite se pros- » terner devant le Seigneur, et en implorant sa bonté » il doit confesser sa foiblesse, et le Seigneur ne man- » quera pas de le protéger par un effet de sa tendresse » paternelle. Exterminez, mes Frères, et chassez loin » de votre esprit tous ces fantômes d'impureté qui » viennent l'obséder. Prenez garde d'y donner lieu en » suivant trop la gourmandise : bien loin de satisfaire » l'appétit, cherchez plutôt la paix et la sainteté sans » laquelle nous ne verrons point Dieu. Voyez quel est » celui qui vous tente de gourmandise; examinez ce » qui peut donner dans vous occasion à la tentation, » et arrachez-le jusqu'à la racine. Soyez fermes, mes » Frères, combattez comme de forts athlètes; veillez » sur vous, et vous aurez la consolation de voir la ten- » tation se dissiper bientôt.

» Accompagnez le chant des psaumes de la com- » ponction du cœur. (b) Que vos oraisons soient com- » me autant de flèches ardentes d'amour que vous » lancerez vers Dieu pour toucher son divin cœur. » Dans votre travail pensez toujours que vous êtes » devant vos saints anges. Si vous avez deux robes, » donnez-en une à celui qui n'en a point. Quant au » jeûne de tous les jours, observez de ne manger » qu'après l'heure de none. Ne nous piquons point de » paroître pâles dans notre jeûne, comme font les hy- » pocrites, et attachons-nous aussi à faire jeûner notre » langue, en mettant un frein de discrétion à nos lèvres.

(a) N. 34. — (b) N. 35.

» Lorsqu'il

» Lorsqu'il arrive quelque frère étranger, allez au-devant de lui; saluez-le religieusement et demandez-lui en quoi vous pourrez lui être utile; après quoi tenez-vous dans le silence. S'il vient dans l'intention de s'entretenir avec quelqu'un, celui-ci l'invitera premièrement à prendre un peu de nourriture, ou s'il ne vient que pour parler des choses de Dieu, il lui dressera par ses discours comme une table spirituelle en l'entretenant sur des sujets de piété propres à l'exciter à la ferveur, ou il lui parlera des vies des saints Pères qui nous ont précédés. Mais que celui qui parlera ainsi prenne garde de le faire par vanité, et de prendre quelque complaisance dans la facilité qu'il aura de discourir des choses spirituelles; car notre intention doit être de plaire à Dieu en simplicité et fidélité, et non pas de rechercher la gloire des hommes.

» Chérissez la pauvreté volontaire, et bien loin de vous attrister quand vous manquez de quelque chose, que cette privation vous la fasse encore plus aimer. Rendez grâces à Dieu de tout en toute rencontre; glorifiez son saint nom par vos paroles, et faites-le par une véritable affection de cœur qui sanctifie vos discours.

» Ne vous liez jamais avec un frère qui machineroit quelque dessein contraire à son état: (a) examinez en vous-mêmes ce qui convient, et prenez toujours le parti de la vertu. Qu'il ne se trouve jamais de démon parmi vous; car j'appelle un démon celui

(a) N. 30.

» qui trouble la paix et l'union des frères : aimez la
» vérité, et ne la déguisez jamais par vos paroles, ni
» même par les sentimens de votre cœur. Lorsque vous
» êtes à table et que vous êtes pressé de la soif, ne vous
» avisez pas de dire : donnez-moi à boire, mais faites
» entendre votre besoin par un signe à celui qui est
» chargé de servir, et après avoir bu, rendez-lui la
» tasse en silence. Evitez de cracher étant à table, et
» si la pituite vous incommode, levez-vous après avoir
» demandé la permission aux Pères, allez vous en dé-
» charger à l'écart, et retournez ensuite en silence
» pour manger ce qu'on vous présente, avec une mo-
» destie aussi religieuse que si vous le receviez des
» mains des anges. Vous n'ignorez point que l'usage
» du vin est interdit aux moines : si pourtant quel-
» qu'un en avoit besoin à cause de ses infirmités, il
» n'en doit user qu'avec grande modération; car vous
» devez savoir que quand on se livre à la passion du
» vin, c'est autant que si l'on introduisoit le démon
» dans son âme. Il ne manque pas d'irriter dans le
» corps les flammes de la concupiscence. Il assoupit
» les sens; il abrutit l'esprit; et pour tout dire en un
» mot, il renverse la raison que Dieu a donnée à l'hom-
» me pour le diriger.

» Etes-vous malade? (a) recourez à Dieu comme
» à votre véritable médecin. Si quelqu'un de vos frè-
» res tombe malade, et qu'il s'exhale de son corps une
» mauvaise odeur, ne vous reposez pas sur un autre
» pour vous épargner la peine de le servir. Prêtez-lui

(a) N. 37.

» vos soins, et nettoyez de vos propres mains ses » plaies, s'il en a. Faites son lit; donnez-lui tous les se- » cours dont il aura besoin. Acquittez-vous auprès » de lui de ces actes de charité, sans lui faire le moin- » dre reproche de la peine ou de l'incommodité qu'il » vous cause; et ne pensez pourtant pas en lui ren- » dant ces bons offices d'avoir beaucoup fait; mais re- » gardez-vous plutôt comme un domestique qui sert » son maître, en attendant que Dieu vous en récom- » pense. C'est ainsi, mes Frères, que vous mériterez » au jour du jugement d'entendre ces douces et con- » solantes invitations de la bouche même de Jésus- » Christ : *Venez, les bénis de mon Père; venez pos-* » *séder le royaume qui vous a été préparé dès le com-* » *mencement du monde, etc.* »

C'étoit par un ordre exprès de l'abbé Jean son supérieur que saint Siméon faisoit ces conférences aux frères, et ceux-ci l'écoutoient avec d'autant plus de satisfaction, qu'ils avoient témoigné d'empressement à leur abbé pour l'obliger de parler. Il ne faut pas s'étonner si après que Jean fut mort, l'historien du Saint ne parle plus de ces religieux que comme de ses disciples. Ils voulurent qu'il les gouvernât, et continuèrent de recevoir de lui avec une même confiance les saints avis qu'il leur donnoit. Ses vertus, ses prodiges, sa vie si pénitente et les lumières dont Dieu le favorisoit, tout concouroit, quoiqu'il fût encore fort jeune, à leur faire respecter ses instructions; et quand même il les quitta pour passer à la montagne admirable, (a) il

(a) C. 9. n. 70.

ne laissa pas que de prendre soin d'eux, bien qu'il leur eût donné un ancien pour tenir sa place. Ils venoient aussi le voir souvent pour recevoir ses avis, et quelques-uns d'entr'eux demeurèrent auprès de lui, ce qui donna occasion de bâtir sur cette montagne un second monastère, qui devint fort considérable par le nombre des nouveaux disciples qui vinrent s'y ranger sous sa discipline.

Ceux qui l'avoient suivi du monastère de l'abbé Jean, (a) se contentèrent d'abord de bâtir une maisonnette auprès de la butte sur laquelle il demeuroit exposé entièrement à l'air : mais Dieu qui vouloit faire éclater encore plus les merveilles de sa puissance sur lui dans ce nouveau séjour et en faire un lieu de bénédictions et de grâces, lui ordonna dans une vision de bâtir un grand monastère et une vaste église. La difficulté qu'il y avoit de l'exécuter et la réussite en même temps confirmèrent la vérité de cette vision. La montagne étoit inculte, stérile, (b) et il n'y avoit pas même de l'eau. Dieu lui fit connoître qu'il y viendroit un grand nombre de malades, dont il accorderoit la guérison à ses prières, qu'il les emploîroit à la bâtisse du monastère, et qu'il lui fourniroit ce qui étoit nécessaire. Il lui fit voir en même temps un ange qui mesuroit l'étendue que devoient avoir le temple et le monastère, et en dressoit le plan.

Siméon ne doutant plus de la volonté de Dieu, (c) en attendit avec foi l'accomplissement. Il le vit bientôt avec consolation par l'arrivée d'une quantité d'étrangers,

(a) C. 12. n. 92. — (b) N. 93. — (c) N. 94.

dont les uns étoient tourmentés des démons et les autres affligés de différentes maladies, qui venoient à lui pour être guéris de leurs maux. Il les guérit tous par le signe de la croix; mais il leur ordonna en même temps de demeurer pendant un certain nombre de jours, pour préparer les matériaux qui devoient servir à bâtir l'église et le monastère. Ce qu'ils firent de très-bon cœur, fournissant eux-mêmes les instrumens pour cela, et s'estimant trop heureux de participer à une si sainte œuvre, après les grâces qu'ils avoient reçues. Deux ou trois jours avant que le terme de leur travail expirât, il arriva d'autres malades qu'il guérit et employa au même travail que les premiers qui se retirèrent, et il fit la même chose à l'égard d'autres qui survinrent successivement et toujours en grand nombre. (*a*) Il ordonna aussi à ses disciples de faire un amas de chaux autant qu'il en falloit pour bâtir; et comme ceux-ci étoient en peine pour la détremper, n'y ayant point d'eau dans ce désert, il obtint du ciel de la pluie autant de fois qu'ils en eurent besoin.

Cependant la foule des gens qui abordoient sa montagne augmentant toujours, (*b*) et n'y ayant point d'eau pour fournir suffisamment à leurs besoins, et aux bêtes de charge sur lesquelles on portoit les malades, ce fut encore un nouveau sujet de sollicitude pour ses disciples. Il est vrai qu'autrefois il y avoit eu vis-à-vis de la montagne deux grands réservoirs qu'on y avoit creusés; mais dans la suite ils avoient été si remplis de terre qu'on en ignoroit l'endroit, tant ils étoient

(*a*) N. 95. — (*b*) N. 96.

couverts de ronces; mais la nécessité qui rend industrieux les fit enfin déterrer par ceux qui venoient, et ils travaillèrent tous à les mettre en état de recevoir l'eau nécessaire, que le Saint obtint encore du ciel par une pluie qui les remplit. Il ordonna aussi qu'on découvrît les anciens canaux qui étoient sous terre, pour la conduite des eaux, ou s'ils étoient ruinés, qu'on en fît d'autres.

Cela ne calma pas entièrement la sollicitude de ses disciples : (a) plus ils voyoient arriver d'étrangers, plus aussi ils craignoient que l'eau des réservoirs ne manquât. Ils n'osoient pourtant pas témoigner leur défiance au Saint, et se contentoient de se le communiquer les uns aux autres; mais Dieu qui l'éclairoit de sa lumière surnaturelle, ne lui laissa pas ignorer. Il appela donc un de ses disciples nommé Antoine, et lui dit : prenez une corde et allez mesurer la hauteur de l'eau qui est dans les réservoirs. Il obéit, et retourna pour lui en montrer la marque sur la corde. C'étoit sur la fin du printemps, et tout l'été se passa sans qu'on y aperçût de diminution. Enfin l'automne étant venue, il ordonna de nouveau à Antoine d'aller reconnoître la profondeur de l'eau, et il se trouva qu'il y en avoit la même quantité que quand la pluie avoit rempli les réservoirs. Ce qui donna occasion non-seulement à ses disciples, mais encore à tous ceux qui furent témoins de cette merveille et qui la racontèrent aux autres, de glorifier le Seigneur.

Le démon qui voyoit que tous ces ouvrages se pré-

(a) N. 97.

paroient contre lui, (a) autant qu'ils devoient servir à la gloire de Jésus-Christ, entreprit de les détruire, et donna de si terribles secousses à un corps-de-logis qu'on destinoit pour y mettre les malades, que ceux qui y travailloient ne pouvoient plus continuer. Ils en avertirent le Saint, qui donna une verge à un de ses disciples avec ordre d'aller à l'endroit que le malin esprit infestoit, et de lui dire en frappant de la verge contre l'édifice, comme s'il eût voulu le frapper lui-même : Méchant esprit, le serviteur de Dieu Siméon te commande au nom de Jésus-Christ de te retirer loin d'ici. Dans l'instant même le démon fit un grand bruit et s'enfuit honteusement.

Il ne revint plus depuis troubler les travailleurs, (b) et on conduisit l'édifice à sa perfection. On tailla aussi la colonne sur laquelle il devoit monter, et on creusa une citerne à côté vers l'orient, afin de pouvoir par ce moyen fournir plus commodément l'eau nécessaire pour le service des frères et des ouvriers. Le Saint ne voulut point qu'on en fermât l'ouverture comme on avoit déjà fait, et ordonna qu'on y laissât puiser de l'eau à tous ceux qui en voudroient, assurant qu'il y en auroit toute l'année ; ce qui fit que non-seulement on en prenoit pour tous les usages du monastère et des ouvriers, mais que les étrangers en remplissoient des outres et les portoient ainsi chez eux par dévotion, et la citerne ne désemplit point, selon la parole du Saint.

Il fit bâtir une église dédiée à la très-sainte Trinité, (c) et qui étoit fort belle et bien ornée. Ses disciples

(a) N. 98. — (b) N. 99. — (c) C. 14. n. 110.

y chantoient l'office divin, et il composoit aussi de saints cantiques selon que l'occasion s'en présentoit, soit pour les animer à l'amour de Dieu, soit pour détourner sa colère quand on étoit menacé de quelque grand malheur, soit pour lui rendre des actions de grâces. Son historien nous a conservé un de ces cantiques, qu'il fit à l'occasion d'une vision qu'il avoit eue, où Dieu lui fit connoître le terrible tremblement de terre dont nous avons parlé dans sa vie, qui renversa une partie des édifices de Constantinople, de Nicomédie et de plusieurs autres villes. Le sens de ce cantique étoit tel : (*a*) « Seigneur, comme du temps » de Moïse vous vous êtes laissé fléchir par ses priè- » res, et vous n'avez point exterminé les Israélites qui » vous avoient offensé, daignez de même apaiser au- » jourd'hui votre colère. Cessez d'en faire sentir les » effets à votre peuple ; écoutez favorablement les » vœux que nous vous adressons pour désarmer votre » juste indignation. Pardonnez-nous tant de crimes » dont nous nous avouons coupables, afin, ô Jésus » notre Sauveur ! que nous puissions rendre gloire à » votre très-grande miséricorde. » L'historien du Saint dit qu'il y avoit tant d'onction dans les cantiques qu'il composoit dans ces différentes occurrences, qu'on ne pouvoit les chanter sans en avoir le cœur pénétré de joie, ou de pénitence, selon les sujets.

Après que le monastère et l'église furent bâtis, (*b*) Dieu fit voir au Saint en esprit un grand nombre de personnes de tout âge et de tout sexe, qui venoient

(*a*) C. 13. n. 109. — (*b*) N. 101.

de l'orient portant des croix à la main, chantant des cantiques, et étant conduites par le Saint-Esprit; et peu de jours après on vit arriver une nombreuse troupe d'Ibériens orientaux, c'est-à-dire, des frontières de Perse, qui attirés par le bruit de ses miracles, lui amenoient des malades et venoient se recommander à ses prières. Ils portoient des croix à la main comme Dieu le lui avoit révélé dans son extase; car ils faisoient profession du christianisme et étoient fort religieux. Le Saint guérit sur-le-champ leurs malades par ses oraisons, et ils furent si frappés de ce prodige, qu'une grande partie des hommes voulut demeurer auprès de lui, et les autres étant retournés à leur pays, y publièrent partout les merveilles qu'ils avoient vues.

Quoique l'église fût entièrement bâtie, (*a*) il restoit quelques embellissemens à y faire, et surtout les chapiteaux des colonnes, sur quoi un de ses disciples nommé Jean, grand religieux et homme d'oraison, ayant aussi beaucoup de zèle pour la maison de Dieu, mais qui d'ailleurs n'entendoit rien à la sculpture, vint le prier de lui imposer les mains sur sa poitrine, espérant que par ce moyen il obtiendroit de Dieu de réussir dans cet art et de finir les ornemens qui restoient à faire, tant il avoit de foi en ses prières. Siméon crut devoir seconder ses pieux désirs, et lui faire mériter en même temps devant Dieu la couronne de l'obéissance. Il mit ses mains sur sa poitrine en lui disant: mon fils, je prie le Seigneur de vous rendre habile dans la sculpture. Sur cette parole Jean mit la main à

(*a*) C. 14. n. 110.

l'œuvre, et il réussit si bien, qu'on dit de lui qu'il fut un autre Béséléel, (*a*) que Dieu avoit choisi dans l'ancienne loi pour faire l'arche d'alliance.

La mort de ce pieux et habile architecte mérite d'être rapportée içi. (*b*) Dieu la révéla à saint Siméon trois jours avant qu'elle arrivât; et le Saint ayant prié de nouveau pour savoir si son nom étoit écrit dans le livre de vie, Notre-Seigneur l'assura que non-seulement le nom de celui-ci, mais encore ceux de ses autres disciples qui étoient décédés, y étoient écrits, ce qui fut pour lui un sujet de joie inexprimable. Il étoit alors les genoux en terre devant Dieu, et il lui en rendit des actions de grâces, ayant le cœur plein de consolation et d'admiration des miséricordes du Seigneur.

La nuit, après le chant des matines, ses disciples étant tous assemblés, et voulant leur rendre le souvenir de la mort plus présent par l'exemple de Jean à qui il l'alloit annoncer, il dit à celui-ci : *Mon frère Jean, que la paix soit avec vous. Je vous annonce que Notre-Seigneur et notre Roi vous appelle.* A ces paroles Jean fut saisi de deux sentimens opposés, l'un de gémissement et l'autre de joie. De gémissement, par un effet de la nature qui redoutoit en lui comme dans les autres la dissolution du corps et la séparation sans retour de ce monde visible. De joie, parce qu'il alloit être hors des misères de cette vie, et qu'il espéroit que le Seigneur en délivrant son âme des liens du corps, la feroit passer dans le repos éternel. Il se regarda dès ce moment comme n'étant plus de ce

(*a*) Exod. 35. — (*b*) N. 111.

monde, et ne songea qu'à profiter du peu de temps qui lui restoit pour se préparer à sa dernière heure. Il passa les deux jours suivans en prières continuelles, répétant souvent ces paroles : Mon Père, je remets mon esprit entre vos mains : Mon Dieu, votre esprit me conduira dans la terre du salut, et autres semblables; après quoi il s'assoupit insensiblement, comme un homme qui est surpris d'un doux sommeil, et s'endormit ainsi du sommeil des justes, pour aller recevoir dans le ciel la récompense de son obéissance et des autres vertus qu'il avoit pratiquées avec tant de perfection.

Jusqu'alors saint Siméon n'étoit pas monté sur la colonne sur laquelle il mourut; et Dieu voulant montrer par de nouveaux miracles qu'il seroit trop long de rapporter ici, que c'étoit sa volonté qu'il y passât le reste de sa vie, on lui apporta contre toute attente les bois nécessaires pour la dresser. Jésus-Christ la consacra par sa présence sensible dans une vision dont il honora le Saint, et ce fut de cette nouvelle colonne que ce divin Sauveur répandit par son serviteur d'abondantes bénédictions au monde, soit pour la consolation des affligés, soit pour la conversion des pécheurs, soit pour la plus grande perfection des justes.

Enfin l'an 555, (*a*) le dimanche après la Pentecôte, qui tomboit dans cette année le 4 de juin, selon la supputation des continuateurs de Bollandus, après l'office de matines, le Saint ordonna de fermer toutes les portes du monastère, pour empêcher les étrangers

(*a*) N. 116.

qui survenoient de se trouver à la cérémonie qu'il alloit faire, et ayant assemblé tous ses disciples, il offrit l'encens selon la coutume et les fit mettre à genoux. Pour lui il se prosterna la face contre terre, et fit une longue oraison avec une grande ferveur accompagnée de larmes. Après cela tous ayant répondu *Amen*, il leur fit un discours dans lequel il leur recommanda, 1.° La charité fraternelle, en leur disant de s'aimer entr'eux comme lui même les avoit aimés jusqu'alors. 2.° De s'attacher à bien prendre l'esprit de leur profession et d'en pratiquer les vertus, qui sont principalement la mortification des sens, l'oubli des choses du monde, le travail des mains pour fournir à leur entretien journalier, la garde de leur cœur, l'oraison fréquente, le chant des saints cantiques, la lecture assidue des saintes Ecritures jointe à la méditation des vérités qu'elles nous enseignent, et sur toutes choses, de ne jamais contrister le Saint-Esprit dans leur cœur.

Il s'étendit beaucoup là-dessus et sur plusieurs autres points des devoirs de la profession monastique. (*a*) Il attesta le Seigneur, sa très-sainte Mère et les esprits célestes de toutes les vérités qu'il venoit de leur dire. Il pria pour tout le monde en général, et pour ceux en particulier qui ne se laissent pas corrompre par des présens pour faire des injustices et qui pratiquent le bien; soit pour obtenir la rémission de leurs péchés, soit afin que Dieu daignât les récompenser de leurs bonnes œuvres. Il donna sa bénédiction à tous

(*a*) N. 117.

ses disciples et les recommanda à Notre-Seigneur; et après tout cela, ayant ôté son capuce et tenant le saint Evangile sur sa poitrine, il fut porté par ses disciples en procession dans toutes les cellules et les autres lieux du monastère, qu'il bénit chacun en particulier; après quoi il entra dans l'église pour y faire de nouveau sa prière, et monta enfin sur sa colonne. Sa pieuse mère, dont nous parlerons bientôt, eut le bonheur de se trouver dans cette cérémonie : elle avoit une croix à la main, et bénissoit le Seigneur de lui avoir donné un fils d'une sainteté si éminente. Nous avons dit qu'il n'avoit que trente-un ans quand il se logea sur cette colonne.

Il veilloit de là sur ses disciples avec la même attention qu'auparavant, les instruisant de leurs obligations, les redressant dans leurs fautes, les exhortant aux vertus, et les encourageant dans les différentes tentations dont ils étoient attaqués. Car le démon, soit pour empêcher les bons effets que ses exhortations pouvoient produire en eux, soit pour l'affliger lui-même, leur inspiroit de temps en temps des pensées de défiance et de découragement; (*a*) et le Saint remarqua que c'étoient les négligens qui donnoient plus d'ouverture au démon de les tenter, et qu'ils y succomboient de temps en temps. Cela parut en particulier à l'égard d'un de ces Persans dont nous avons parlé, nommé Angulas, c'est-à-dire en langue syriaque, paresseux, soit, dit l'historien du Saint, qu'on lui eût donné ce nom à cause de sa paresse, soit que ce fût son vérita-

(*a*) C. 16. n. 132, 133.

ble nom : mais cet Angulas ayant donné entrée au démon dans son cœur, se laissa aller au murmure contre saint Siméon, à cause des grandes aumônes qu'il vouloit qu'on fît aux étrangers et aux pauvres, taxant sa charité d'indiscrétion, et voulant faire entendre qu'il préféroit les étrangers à ses frères.

Ses murmures firent impression sur l'esprit de plusieurs, que le démon qui les tentoit trouva plus disposés par leur lâcheté à l'écouter, et tous ensemble, ayant Angulas à leur tête, vinrent décharger leur ressentiment au Saint, se plaignant qu'ayant abandonné leur pays et leurs biens, et s'étant venus mettre sous sa conduite dans l'espérance qu'il auroit soin non-seulement de leur âme, mais encore de leur entretien, il les mettoit en danger par ses profusions en faveur des étrangers, de manquer eux-mêmes du nécessaire.

Ils étoient tombés quelque temps auparavant dans la même faute, (a) et le Saint, qu'ils avoient menacé au nombre de trente-quatre de le quitter, par la séduction du démon, leur ayant représenté combien ils étoient coupables d'ingratitude envers Dieu de se défier ainsi de sa providence, après les marques de bonté paternelle qu'ils en avoient reçues, leur dit enfin que s'ils ne vouloient point se corriger, il ne pourroit les voir abandonner leur état sans que son cœur n'en fût déchiré de douleur; mais, ajouta-t-il, tous les chemins sont libres, et vous pouvez vous retirer où vous trouverez bon. Cet acte de fermeté leur imposa silence et les fit rentrer en eux-mêmes, reconnoissant

(a) N. 128, etc.

qu'ils avoient été trompés par le démon, dont Angulas s'étoit rendu l'instrument pour troubler la paix du monastère et les empêcher de profiter des instructions de leur saint abbé.

Mais ce ne fut là que comme le prélude de plus fortes attaques du malin esprit, (*a*) et Dieu le fit connoître au Saint, qui ne manqua pas d'en prévenir ses religieux pour les encourager au combat et les exhorter à la patience. Il les assembla pour cela et leur dit : « Soyez fermes, mes frères, comme de généreux sol- » dats de Jésus-Christ; car Dieu a permis au tentateur » de vous attaquer, afin que votre couronne soit plus » éclatante. » Il prit ensuite en main le livre de Job, jugeant qu'il serviroit à les fortifier et à les consoler par l'espérance de la gloire, et le lut devant eux de bout à bout, leur expliquant les endroits plus difficiles et leur développant le sens caché qui y est renfermé; enfin la lecture finie, il conclut ainsi : « Vous avez en- » tendu, mes frères, ce que Job a souffert et quelle a » été la fin de ses peines. Soyez donc prêts à combat- » tre comme lui; ceignez vos reins par la parole de la » vérité; prenez pour chaussure l'Evangile de paix; » couvrez-vous du bouclier de la foi pour repousser » les traits ardens du malin esprit. Pensez qu'il n'y » a point de comparaison à faire entre les peines de » la vie présente, et la gloire qui nous est préparée » dans le ciel. Les tribulations de cette vie ne durent » qu'un moment, au lieu que la récompense de la vie » future n'a point de fin. Ne faisons donc point atten-

(*a*) C. 17. n. 135.

» tion à ce qui flatte à présent nos sens, puisqu'il
» passe avec le temps, mais élevons nos pensées vers
» les choses invisibles, parce qu'elles sont éter-
» nelles. »

En leur parlant ainsi il poussa un profond soupir, (*a*) et mêlant ses larmes avec ses gémissemens, il leur prédit plus clairement ce qui devoit leur arriver bientôt. « Voici, mes Frères, leur dit-il, l'heure du com-
» bat; veillez, et qu'aucun de vous ne se laisse sur-
» prendre par le démon qui cherche à vous dresser des
» piéges. Vous savez que la maison que nous habi-
» tons sur la terre doit être détruite; mais nous en
» espérons une dans le ciel qui n'a pas été faite par la
» main des hommes, si nous marchons fidèlement
» dans la voie des commandemens du Seigneur. C'est
» dans cette céleste demeure que notre frère Jean est
» heureusement arrivé: il nous y a devancés. Vous
» avez été témoins de ses vertus et de l'innocence de
» sa vie. Il avoit été votre compagnon dans ce combat
» spirituel, et maintenant il jouit de la gloire.

» Mes frères, il y a dix ans que je veille à votre
» conduite, et je n'ai cessé de prier le Seigneur pour
» vous avec larmes, comme devant lui rendre compte
» de vos âmes. Je n'ai pas fait comme le mercenaire
» qui abandonne le troupeau quand il voit paroître
» le loup; mais j'ai imité le pasteur qui est dans une
» perpétuelle sollicitude pour ses brebis, et qui ex-
» pose courageusement sa vie pour les défendre. (*b*)
» J'ai donc tâché d'écarter loin de vous autant que j'ai

(*a*) N. 136. — (*b*) N. 137.

» pu

» pu le loup infernal, étant muni du bâton du Seigneur. Il n'a pourtant pas laissé que de vous troubler quelquefois, en insinuant dans vos cœurs le désir des choses de la terre, et en s'efforçant de vous dépouiller de la grâce du Seigneur, et même de vous porter à quitter votre état; mais par la miséricorde de Dieu il n'y a pas entièrement réussi, et tout ce que sa malice lui a fait entreprendre pour vous perdre, a tourné à sa confusion. Cependant nous ne sommes pas encore délivrés de la tentation; s'il n'a pas autant de pouvoir de nous nuire qu'il le voudroit, il en a de le faire jusqu'à un certain point: et voilà qu'il attaquera bientôt non-seulement les jeunes et ceux qui n'ont pas avancé dans la vertu; mais il déploîra encore plus sa rage contre ceux qui ont fait de grands progrès; parce que plus ils se sont rendus parfaits, plus par là ils ont excité sa fureur et son désespoir. »

La prédiction du Saint s'accomplit de point en point. Le démon suscita un terrible orage contre lui, non-seulement en tentant de nouveau ses religieux de murmure, Angulas lui servant toujours d'instrument par la mauvaise disposition de son cœur, mais encore en excitant contre lui les gouverneurs des villes voisines, et en ralentissant la confiance du peuple à son égard pendant quelque temps. (a) Mais Dieu qui l'avoit permis ainsi pour éprouver sa patience et sa fidélité, et qui tient en main le cœur des hommes, les changea bientôt en sa faveur. Les murmurateurs de son monas-

(a) N. 139.

tère, à un petit nombre près, revinrent à eux-mêmes et lui furent attachés avec tendresse et confiance. Quant aux étrangers, Dieu frappa d'abord Antioche, tant dans la ville que dans la campagne, (a) ainsi que les villes et les bourgs voisins, d'une maladie épidémique, qui obligea les grands et le peuple de recourir au Saint pour obtenir la délivrance de ce fléau, qui avoit déjà fait périr beaucoup de monde : ce qui réussit par la ferveur de ses prières. (b) Ensuite son propre monastère fut infecté à son tour; plusieurs de ses religieux périrent, et surtout les murmurateurs et les plus négligens furent ou emportés par la maladie, ou faillirent mourir; ce qui les rendit plus sages, (c) à l'exception d'Angulas, qui, ayant été frappé du mal comme les autres, n'y parut survivre que pour exercer la patience du Saint par sa malice et sa jalousie.

Un autre religieux nommé Conon, que le Saint chérissoit à cause de sa vertu et de la douceur de son caractère, effrayé de voir mourir tant de ses confrères, fut aussi saisi de la maladie et mourut. Le cœur du Saint en fut pénétré de douleur; et il fit par de longues prières accompagnées de larmes abondantes, de vives instances auprès de Dieu pour obtenir qu'il ressuscitât, et ses vœux furent exaucés. Nous avons remarqué dans le chapitre précédent que ce ne fut pas le seul qu'il fit revivre par ses prières; mais comme Dieu conduit tout à sa gloire avec une sagesse infinie, en punissant ainsi les peuples et une partie des disciples du Saint, (d) il fit servir ce châtiment à l'amende-

(a) N. 140, 141, 142.— (b) C. 18. n. 143, 144.— (c) C. 23. n. 181. — (d) C. 17. n. 139.

ment de plusieurs. Les religieux en devinrent plus fervens; les étrangers dont le Saint étoit connu, eurent plus de confiance à ses avis; des idolâtres grecs et barbares, frappés de l'éclat de ses vertus, ouvrirent les yeux à la foi, et des hérétiques rentrèrent dans le sein de l'Eglise.

Saint Siméon ne se contenta pas d'instruire de vive voix ses religieux et tous ceux qui venoient à lui, il écrivit aussi plusieurs lettres et fit divers écrits de piété, (*a*) comme des prières à Jésus-Christ, à la très-sainte Vierge et en l'honneur des Saints. Il écrivit aussi à l'empereur Justinien contre les hérésies de Nestorius et d'Eutiches, dont Photius parle dans sa Bibliothèque, où il dit que l'empereur écrivant à Zoïle, patriarche d'Alexandrie, appeloit cette lettre du Saint un trésor. Mais on a remarqué principalement celle qu'il adressa (*b*) au même empereur au sujet d'une insulte que les Samaritains avoient faite à des images de Notre-Seigneur, de la très-sainte Vierge, et à des croix, dans laquelle son zèle s'élève avec une grande véhémence contre ces impies, et supplie l'empereur de réprimer leurs excès. Cette lettre fut lue dans le second concile général de Nicée, et insérée dans ses actes avec la relation du 132e miracle que le Saint avoit fait, et que saint Jean Damascène allègue pour prouver le culte des saintes images, avec la lettre dont nous venons de parler. Il faut remarquer ici que les ennemis

(*a*) Voyez Bolland. comm. præv. § 4. 6.

(*b*) M. Bulteau croit que c'étoit à l'empereur Justin II. Addit. à la page 782.

de ce culte si légitime ayant voulu la faire passer pour supposée parce qu'elle les condamnoit, le pape Adrien la soutint comme vraie dans une lettre qu'il écrivit à Charlemagne pour la défense de ce concile.

Nous ne nous écarterons point de notre sujet en donnant ici l'éloge ou l'abrégé de la vie de la mère de saint Siméon, qui a tant de rapport avec la sienne, d'autant plus qu'elle est en vénération chez les Grecs, (a) qui célèbrent sa fête avec solennité le 5 de juillet, qui fut le jour de son bienheureux décès. Son histoire a été écrite par un religieux du monastère du Saint, qui vivoit dans le même temps, et tout ce qu'il y rapporte ne sert pas peu à confirmer ce que nous avons dit de merveilleux de son saint fils d'après Nicéphore Urane. La bienheureuse Marthe, car c'est ainsi qu'on l'appeloit, excella dans toutes les vertus chrétiennes, et servit de modèle aux âmes pieuses les plus ferventes et les plus avancées dans la perfection. Elle avoit établi les fondemens de la sienne sur une sincère humilité, ayant de soi-même une très-basse idée, ne se regardant que comme une grande pécheresse, ne jetant jamais les yeux sur les bonnes œuvres qu'elle faisoit continuellement, (b) et se cachant autant qu'elle pouvoit, ou désirant tout au moins que le bien qu'elle faisoit n'attirât jamais sur elle l'attention des créatures. Sa foi étoit vive et agissante, c'est-à-dire, qu'elle avoit la foi des saints, qui ne consiste pas seulement à croire, mais qui y joint aussi la pratique. Son espérance l'élevoit sans cesse vers les biens éternels, et sa

(a) Boll. 24. Maii. p. 41. — (b) C. 1. n. 2.

charité envers Dieu la portoit à observer sa loi de la manière la plus parfaite, n'ayant jamais que lui en vue et ne désirant rien de plus que de le glorifier dans les sentimens de son âme et dans toutes ses actions, et de se rendre toujours plus agréable à ses yeux par la pureté de ses intentions.

On peut dire que sa vie étoit un exercice continuel de prière, de mortification et d'œuvres de charité envers le prochain. (*a*) Elle jeûnoit fréquemment, et tout au moins elle ne manquoit jamais de le faire le mercredi et le vendredi de chaque semaine. La proximité de l'église, qui étoit à peu de distnce de sa maison, favorisoit son attrait pour la prière, et elle s'y rendoit avec empressement autant que ses affaires domestiques ne l'en empêchoient pas. Elle avoit aussi la dévotion d'y fournir amplement pour le luminaire et pour les parfums, les faisant offrir en l'honneur de Jésus Christ, et ensuite de sa très-sainte Mère et des saints avec une tendre piété et une sainte joie de son cœur. (*b*) Elle passoit aussi quelquefois les nuits entières dans l'église tout occupée à prier et à chanter des hymnes et des cantiques; et quand elle ne pouvoit pas y aller, elle ne manquoit pas dans sa maison de se lever au milieu de la nuit, interrompant volontiers le repos de son corps pour faire reposer son âme dans le Seigneur par ses oraisons. Elle savoit si bien s'arranger dans les affaires de sa maison, que quoiqu'elle eût peu de loisir, elle n'omit jamais tout au moins l'oraison du soir et de la nuit. Elle assistoit aussi aux veilles des fêtes des mar-

(*a*) N. 2. — (*b*) N. 3.

tyrs, et se rendoit des premières à l'église pour participer aux sacrés mystères, et dans cette grande action elle bannissoit de son esprit toute pensée des sollicitudes temporelles, et ne s'occupoit que du bonheur de communier.

Sa modestie et son respect dans le saint temple étoient une leçon édifiante pour tout le monde : jamais on ne l'y vit assise, ni y dire la moindre parole, mais elle se tenoit dans une situation respectueuse, l'esprit élevé en Dieu, le cœur pénétré d'une crainte amoureuse pour la grandeur de Dieu, et souvent les yeux baignés de larmes de componction.

Un bon religieux nommé Siméon comme son fils, (a) qui remarqua qu'elle demeuroit si long-temps dans l'église, soit durant le saint sacrifice, soit après dans la même situation, la prit en particulier et lui dit : notre Mère, asseyez-vous et prenez un peu de repos; mais elle lui répondit : « Je prie, mon Père, votre » piété de considérer que les domestiques se tiennent » debout devant leurs maîtres qui ne sont pourtant que » des hommes comme eux ; comment donc oserions-» nous nous asseoir lorsqu'on célèbre les très-saints » mystères du roi immortel et incorruptible, qui est » le créateur et le souverain maître de l'univers ? »

Toujours attentive à s'avancer dans la vertu en accumulant bonnes œuvres sur bonnes œuvres, elle portoit du linge sous sa robe, qu'elle donnoit aux gens de la campagne pour servir à envelopper leurs petits enfans quand on les levoit des fonts baptismaux, ou à

(a) N. 4.

d'autres pauvres qui en avoient besoin. Elle visitoit aussi souvent les malades, et achetoit des habits aux pauvres qui en manquoient. (a) Elle ne dédaignoit point d'assister à leurs obsèques et de les accompagner jusqu'à la sépulture, et son historien ajoute qu'elle le faisoit aussi envers les religieux de son monastère : ce qui montre qu'elle étoit de la communauté de saint Siméon.

Sa droiture dans le commerce étoit sans égale. Elle ne chicanoit point, soit qu'elle achetât, soit qu'elle vendît quelque chose, suivant dans tout son commerce la justice et la charité. Dieu lui avoit donné le talent de persuader par la douceur et la discrétion de ses discours et la sagesse de ses conseils, et elle s'en servoit pour assoupir les querelles et faire cesser les divisions selon les occurrences. (b) Aussi ses remontrances étoient toujours bien reçues, soit par respect pour sa vertu, soit pour le don de conseil qu'elle avoit reçu du ciel, et qu'on reconnoissoit aisément dans les bons avis qu'elle donnoit.

Elle avoit en grande vénération les prêtres du Seigneur, (c) elle leur témoignoit par tous les services qu'elle leur pouvoit rendre, jusqu'à répandre des parfums sur leurs pieds à l'exemple de sainte Magdelaine, leur demandant après leur bénédiction avec une profonde humilité. Son cœur ne pouvoit voir les personnes affligées sans se porter à les consoler et à les secourir. (d) En allant un jour voir son saint fils à la montagne admirable, elle trouva sur le chemin des malades et des blessés; ce qui arrivoit alors assez fréquem-

(a) N. 5. — (b) N. 6. — (c) N. 7. — (d) C. 2. n. 8.

ment à cause des incursions des barbares qui maltraitoient les passans : elle leur dit aux uns et aux autres tout ce que sa charité lui inspira pour leur consolation, et mit une partie de ses habits en pièce pour bander leurs plaies, qu'elle nettoya auparavant avec du vin et de l'huile, après quoi elle poursuivit sa route avec joie, pour avoir eu occasion d'exercer ces actes de charité. Lorsqu'elle étoit arrivée au monastère, elle donnoit aussi aux religieux tous les secours qui étoient en son pouvoir.

On admiroit encore en elle une grâce particulière que Dieu lui avoit faite d'apaiser par sa seule présence la fureur des énergumènes : (*a*) ce qui faisoit qu'on l'appeloit ordinairement dans les maisons lorsqu'ils étoient plus agités par le malin esprit, qu'ils poussoient des cris et des hurlemens, déchiroient leurs habits et se déchiroient eux-mêmes avec les dents; car à mesure qu'elle se présentoit on les voyoit tout-à-coup revenir à eux-mêmes, s'adoucir et prendre de sa main les alimens qu'on leur avoit préparés.

Mais ce qu'on doit encore plus admirer, (*b*) comme son historien le remarque avec raison, c'est que la réputation que son fils s'étoit acquise par ses vertus éminentes et par les prodiges éclatàns qu'il faisoit journellement, lui faisant tant d'honneur devant tout le monde, bien loin d'y avoir le moindre retour d'amour propre, elle en renvoyoit toute la gloire à Dieu, et elle voyoit la foule des malades qui environnoient sa colonne et s'en retournoient guéris, sans en avoir au-

(*a*) C. 1. n. 7. — (*b*) N. 9.

cune vaine complaisance, n'y prenant de part qu'autant que Dieu en étoit loué et glorifié. On peut même ajouter que connoissant la foiblesse du cœur humain, et combien il est susceptible de vanité, au lieu de se réjouir des miracles que son fils faisoit, elle étoit quelquefois dans une espèce de crainte qu'il ne s'en appropriât la gloire; et c'est pour cela qu'elle lui recommandoit de temps en temps de veiller sur lui-même avec beaucoup d'attention, de peur que le démon de la vanité ne lui dérobât le mérite de ses grandes œuvres. « Mon fils, lui disoit-elle un jour, rendez à Dieu seul » toute la gloire pour les merveilles qu'il vous fait opé» rer, et ne perdez jamais de vue votre pauvreté et » votre impuissance. Conservez par une grande vigi» lance votre cœur dans les sentimens d'humilité que » vous devez avoir. » Elle prioit aussi le Seigneur de le préserver des piéges du démon de l'orgueil, et recommandoit également aux personnes qui le venoient voir de ne pas lui donner tant de louanges; de peur que l'amour propre ne lui fît sentir quelqu'une de ses flatteuses, mais dangereuses impressions.

Enfin elle étoit parvenue à une humilité de cœur si profonde, (a) que son plus grand désir étoit d'être oubliée de tout le monde, et de vivre, s'il avoit été à son pouvoir, entièrement cachée aux yeux des créatures : et c'étoit ce qui lui attiroit de Dieu les plus grandes grâces, puisqu'il dit dans l'Ecriture : (b) *Sur qui jetterai-je les yeux, si ce n'est sur celui qui est humble, recueilli, et qui écoute ma parole avec*

(a) N. 10. — (b) Isa. 68. 2.

une crainte respectueuse? Elle l'éprouva souvent, ayant été élevée aux dons les plus éminens de l'oraison, et favorisée de plusieurs révélations célestes. (*a*) Dieu lui fit connoître un an avant sa mort le peu de temps qui lui restoit à vivre, de quoi elle vint rendre compte à saint Siméon, qui en avoit eu aussi la révélation, dont il avoit fait part à ses religieux. Enfin quand ce terme étoit presque expiré, elle revint voir le Saint, et lui fit une longue exhortation en qualité de mère qui s'intéressoit avec un zèle ardent à sa perfection. Elle lui recommanda beaucoup de choses qui regardoient toutes la gloire de Dieu, la persévérance dans le bien qu'il avoit entrepris, la patience dans les injures et les contradictions, et la charité envers le prochain. Elle lui dit entr'autres avis ces paroles remarquables : (*b*) « Je vous recommande, » mon fils, à Notre-Seigneur Jésus-Christ, le roi de » gloire, à qui vous avez consacré votre cœur par son » saint amour et par la pénitence, comme lui-même » vous a aimé et a été crucifié pour vous, afin qu'il » vous préserve de la tentation et du péché, et qu'ayant » ignoré le monde, il vous accorde la persévérance » jusqu'à la fin par sa très-grande miséricode. Car » c'est cette miséricorde que vous avez recherchée, » et c'est pour elle que vous avez quitté tout, jusqu'à » votre père et votre mère : aussi vous a-t-elle tenu » lieu de l'un et de l'autre, et les Saints ont été vos » parens et vos amis. (*c*) Exercez la charité envers les » pauvres et les affligés, et l'hospitalité envers les » étrangers, vous étant rendu vous-même pauvre et

(*a*) N. 11, etc. — (*b*) C. 3. n. 21. — (*c*) N. 22.

» étranger en ce monde, et vous étant crucifié avec » Jésus-Christ. Conservez toujours dans votre cœur » un bas sentiment de vous-même, car l'humilité et » la modestie triomphent même de la mort, et nous » comblent d'une gloire immortelle. Soyez le père des » orphelins, et continuez comme jusqu'à présent de » ne faire acception de personne, vous abaissant jus- » qu'aux plus petits, et imitant la bonté de Dieu qui » se fait sentir à tous. Priez pour tout le monde, et » en particulier pour votre patrie et pour ceux qui l'ha- » bitent, quoique vous l'ayez quittée depuis long-temps, » et que vous viviez avec les saints. Ne dédaignez pas » de prier pour ceux qui s'éloignent de la voie de Dieu, » en considération de ceux qui le servent fidèlement. » Souvenez-vous aussi dans vos oraisons de faire men- » tion de Jean votre père, et ne m'oubliez point non » plus, afin que Dieu m'accorde sa miséricorde. »

Elle ajouta à ces avis et à d'autres semblables, (*a*) une prière qu'elle adressa à Jésus-Christ pour lui. C'étoit le lundi, et elle s'étoit munie le jour précédent de la sainte communion pour se disposer à sa mort prochaine. Enfin elle prit congé de son fils et de ses religieux, en leur disant : (*b*) il n'y a point d'apparence que je vous revoie jamais de ma vie. En effet, elle tomba malade en chemin, (*c*) et ayant été conduite à la maison qu'elle habitoit depuis long-temps au faubourg de Daphné à Antioche, peu d'heures après qu'elle fut arrivée elle étendit les bras, et levant les yeux au ciel, elle rendit grâces au Seigneur avec beaucoup de larmes de ce qu'il l'appeloit à lui, et expira

(*a*) N. 19. — (*b*) N. 26. — (*c*) N. 27.

doucement, en disant : Mon Dieu, je remets mon âme entre vos mains. Ce fut le 5 de juillet de l'an 551, la même année que son fils étoit monté sur sa dernière colonne. (*a*) Il en eut la révélation au même moment, et le rapporta à ses disciples. Son corps fut porté trois jours après avec beaucoup de solennité du lieu où on l'avoit d'abord déposé à Antioche, au monastère de saint Siméon, et mis dans un tombeau que ses religieux avoient construit au côté droit de sa colonne, où son historien assure qu'il se fit plusieurs miracles, (*b*) et de là on le transféra dans un oratoire qu'on bâtit expressément, (*c*) et où les miracles continuèrent.

Ce seroit ici le lieu de parler de l'établissement de l'état monastique dans la grande Arménie et dans la Perse; mais comme les actes de saint Grégoire, qu'on regarde comme l'apôtre de l'Arménie, et que les continuateurs de Bollandus nous ont donnés, (*d*) ainsi que ceux de sainte Ripsimie et autres vierges et martyres, sont mêlés de beaucoup de fables qu'il est difficile de débrouiller, et que les moines de Perse nous sont plus connus par le martyre qu'ils ont souffert que par leurs pratiques monastiques, nous renvoyons le lecteur aux continuateurs de Bollandus, et à M. Bulteau dans son histoire. (*e*) Nous parlerons pourtant de quelques saints moines de Perse à la fin de cet ouvrage, que nous puiserons dans les actes des martyrs recueillis par M. Assemani.

(*a*) C. 4. n. 28, etc. — (*b*) C. 4. n. 31, etc. C. 5. n. 37. — (*c*) C. 6. n. 51. — (*d*) Boll. 30. Sept. page 295. t. 8. Voy. Till. t. 5. pag. 111. — (*e*) Bult. hist. l. 2. c. 26 et 27.

VIES

DES PÈRES DES DÉSERTS

D'ORIENT,

AVEC LEUR DOCTRINE SPIRITUELLE ET LEUR DISCIPLINE MONASTIQUE.

LIVRE DIXIÈME.

SOLITAIRES DE L'ASIE MINEURE ET DES PROVINCES VOISINES.

CHAPITRE PREMIER.

SAINT BASILE LE GRAND

ET SAINT GRÉGOIRE DE NAZIANZE.

Ces deux illustres Saints ont tant fait d'honneur à l'ordre monastique, que nous ne saurions nous dispenser d'en parler au long au commencement de ce livre. Nous abrégerons sur ce qui ne sera pas de notre sujet, pour donner plus d'étendue à leurs exercices ascétiques et à ce qu'ils ont écrit pour la conduite des

personnes religieuses ; et nous n'avons pas cru devoir les séparer ici, puisque leur liaison a été si étroite, et qu'ils ont agi d'un accord merveilleux pour donner dans leurs provinces le même éclat à l'état monastique, qu'il avoit dans la Mésopotamie, la Syrie, la Palestine et l'Egypte.

Le cardinal Baronius croit que saint Basile fut le fondateur des moines dans le Pont et la Cappadoce. (*a*) Cela n'est pourtant pas tout-à-fait certain. Il est vrai que nous n'avons pas de preuves contraires ; (*b*) mais il est difficile de concevoir comment les solitaires s'étant répandus de la Syrie et de la Mésopotamie jusque dans la Perse, ils ne se seroient pas aussi établis dans l'Asie mineure où ils avoient moins de difficulté de pénétrer. Ce seroit pourtant une discussion fort inutile à faire ici, puisque d'une part le sentiment de Baronius n'étant fondé que sur des conjectures, et que de l'autre les historiens ne nous apprenant rien des solitaires du Pont avant saint Basile, supposé qu'il y en ait eu, nous ne pouvons rien dire qui puisse satisfaire la pieuse curiosité des lecteurs, quelque opinion que nous adoptions. Enfin, si nous ne pouvons pas donner à saint Basile le titre de premier fondateur de l'ordre monastique dans le Pont, on ne peut douter qu'il n'en ait été le zélé propagateur, et qu'il ne soit devenu depuis le père des moines d'orient par les règles qu'il a données, et qui ont été presque universellement suivies.

La ville de Césarée en Cappadoce fut la patrie de

(*a*) Bar. t. 3. c. 361. n. 51. — (*b*) Biv. vet. Mon. l. 6. c. 2. n. 9.

ce Saint. (*a*) On met sa naissance vers l'an 328 ou 329. Il trouva dans sa famille la noblesse, les richesses et la sainteté. Nous en parlerons en particulier pour ne pas interrompre ici le fil de son histoire. Il fut élevé dans son enfance par son aïeule sainte Macrine, et reçut de son père les premières connoissances des lettres humaines, et apparemment de la rhétorique. Il alla ensuite successivement à Césarée de Palestine, à Constantinople et à Athènes pour faire ses autres études; et ce fut dans cette dernière ville qu'il contracta une étroite amitié avec saint Grégoire de Nazianze, qui étoit à peu près de son âge, et avoit les mêmes inclinations que lui pour la vertu.

La conduite qu'il garda dans ces différentes villes, répondit à l'éducation toute sainte qu'il avoit reçue, et aux excellentes dispositions qu'il avoit naturellement pour les hautes sciences. Saint Grégoire de Nazianze décrit en cette sorte la vie qu'il menoit à Cesarée de Palestine. (*b*) « Ce seroit à ceux qui l'ont instruit et » qui ont profité en l'instruisant, à représenter com- » bien il parut, et auprès de ses maîtres et parmi ses » condisciples. Il égaloit ceux-là, il surpassoit ceux-ci » en toutes sortes de sciences. Il s'acquit en peu de » temps une gloire tout extraordinaire parmi le com- » mun du peuple et parmi les premiers de la ville. On » admiroit en lui une science et une érudition qui sur- » passoit la capacité de son âge. Il faisoit paroître une » gravité et une égalité dans sa conduite encore plus » admirables que cette science. L'étude de l'éloquence

(*a*) Bult. l. 3. c. 1. n. 2. Till. t. 9. p. 2. — (*b*) Greg. or. 20.

» ne lui tenoit lieu que d'accessoire. Il n'y recherchoit » que l'avantage de s'en servir pour la philosophie chré» tienne, parce qu'on en a besoin pour bien expliquer » ses pensées. Mais son étude capitale étoit d'appren» dre à se détacher du monde pour s'unir à Dieu ; à » gagner les biens immuables et éternels par le moyen » des biens passagers et fragiles ; et à acquérir le ciel » aux dépens de toutes les choses de la terre. »

Basile continua de se conduire de même à Constantinople, où il étudia sous le célèbre Libanius, qui le respectoit dès lors, quoique jeune, à cause de la gravité de ses mœurs, et qui étoit transporté d'admiration de son éloquence. La providence divine et la louable avidité qu'il avoit pour les sciences le conduisirent ensuite à Athènes. Saint Grégoire de Nazianze qu'il avoit connu à Césarée, y étoit arrivé avant lui. Ce Saint étoit né vers l'an 329, dans le bourg d'Arianze du territoire de Nazianze, ce qui fait que cette ville est regardée comme sa patrie. Il eut pour père Grégoire, depuis évêque de la même ville, et pour mère la B. Nonne, tous les deux reconnus pour saints, ainsi que saint Césaire son frère et sainte Gorgonie sa sœur : nous parlerons de cette sainte famille après celle de saint Basile. Sa mère l'obtint de Dieu par la ferveur de ses prières ; et son enfance se passa dans cette belle innocence, qui fut nourrie et soutenue par la piété de ses parens. On remarqua en lui dès la tendresse de l'âge une certaine maturité qui donna les plus belles espérances pour la suite. L'inclination de son cœur pour la vertu croissoit avec son âge ; il aimoit à lire les livres

livres sacrés, et trouvoit son divertissement dans la conversation des personnes les plus saintes. Un songe qu'il eut, où il crut voir la chasteté se présenter à lui avec ses attraits célestes, remplit son cœur d'amour pour cette vertu, et le lui dévoua pour toujours. Il renonça en conséquence à tous les divertissemens de la jeunesse, et à tout ce qui pouvoit le tenter du côté du monde, et ne mit sa satisfaction qu'au service de Jésus-Christ.

Après qu'il eut profité dans sa maison des soins que son père avoit pris pour son éducation, il alla à Césarée de Cappadoce et ensuite à Césarée de Palestine, où il prit les leçons de Thespèse, célèbre professeur d'éloquence. Mais en y cultivant les lettres profanes, il donna toujours la préférence aux lettres saintes, qu'il considéroit comme la seule étude digne d'un chrétien. Il demeura aussi quelque temps à Alexandrie, et alla ensuite à Athènes pour se perfectionner dans l'éloquence. Son passage fut pour lui une époque de la protection particulière de Dieu, qui le destinoit au soutien de l'Eglise et au salut de plusieurs. Le vaisseau qui le portoit fut battu pendant vingt jours d'un violent orage, durant lequel il se vit à tout moment sur le point de périr. Il passa presque tout ce temps prosterné sur le tillac pour implorer le secours de Dieu, à qui il renouvela l'oblation que sa sainte mère avoit faite de lui en le mettant au monde. Son père et sa mère eurent dans le même temps un sentiment intérieur du danger où il se trouvoit, et joignirent leurs prières aux siennes. Dieu les écouta favorablement : la mer

devint calme, et tous ceux qui étoient dans le vaisseau furent si persuadés qu'ils devoient leur salut à ses prières, qu'ils embrassèrent la foi de Jésus-Christ. Enfin il aborda à Egine, d'où il se rendit à Athènes. Ce fut vers l'an 350, et il pouvoit avoir 21 ou 22 ans au plus.

Saint Basile, dont nous reprenons l'histoire, y arriva vers l'an 351. Ce fut sans doute pour lui un sujet de consolation de l'y rencontrer; mais n'ayant pas trouvé qu'Athènes répondît à l'idée qu'il s'en étoit formée, il commença à se repentir d'y être venu. Grégoire releva son courage presque abattu, et lui rendit la tranquillité en lui représentant que comme on ne connoît les mœurs des hommes que par une longue expérience, il falloit aussi du temps pour juger équitablement de leur doctrine.

Leur amitié, qui n'étoit d'abord qu'une amitié naturelle, fut plus étroite et plus solide lorsqu'ils eurent pris assez de confiance l'un avec l'autre pour se découvrir les sentimens de leur cœur; et reconnoissant qu'ils n'avoient point d'autres desseins que de se consacrer entièrement à Dieu, ils n'eurent plus qu'un logis et une table commune, comme ils n'avoient qu'une même volonté de servir Dieu parfaitement. « Hélas ! » dit saint Grégoire en parlant de cette belle union, » comment pourrai-je rapporter ceci sans répandre des » larmes? La science, si fort sujette à la jalousie, étoit » le but auquel nous tendions, sans être jaloux l'un » de l'autre : au contraire, l'émulation ne nous ex» citoit qu'à bien étudier, et nous combattions, non

» à qui l'emporteroit, mais à qui céderoit à son ami.
» Chacun de nous regardoit la gloire de l'autre comme
» la sienne propre. Notre seul ouvrage et notre seule
» prétention étoit d'acquérir la vertu. Nous ne vou-
» lions vivre que pour nous rendre dignes du siècle à
» venir. Nous travaillions à nous détacher de cette vie
» avant que de la quitter : c'est à quoi nous rappor-
» tions toute notre conduite. La loi de Dieu nous gui-
» doit, et nous nous portions mutuellement à la pra-
» tique de la vertu. Nous n'avions point de relation
» avec les écoliers libertins; les plus chastes étoient
» ceux que nous fréquentions. Nous évitions les esprits
» turbulens et nous nous joignions aux pacifiques,
» parce qu'il est plus facile de contracter le vice que
» de communiquer la vertu. Nous nous plaisions plus
» dans les sciences utiles que dans celles qui sont seu-
» lement agréables. Nous ne savions que deux chemins,
» celui de l'église que nous aimions beaucoup, et ce-
» lui qui nous menoit chez nos maîtres de littérature
» que nous estimions moins. Nous laissions aux autres
» la voie qui conduisoit aux fêtes profanes, aux spec-
» tacles, aux assemblées et aux festins; car on ne doit
» faire cas que de ce qui contribue à bien régler la vie.
» Il y en a qui prennent des noms, ou de leurs pa-
» rens, ou selon leurs inclinations; mais nous met-
» tions notre gloire à être appelés chrétiens et à l'être
» véritablement. »

C'est ainsi que parle saint Grégoire; et nous avons cru devoir rapporter leur conduite si édifiante dans le cours de leurs études, pour la présenter comme un

modèle aux écoliers, sans qu'ils puissent s'excuser sur leur jeunesse, ni sur les mauvais exemples; puisque ces saints étoient alors dans un âge où les passions se font sentir quelquefois fortement, et qu'il ne manquoit pas dans la ville où ils étudioient d'écoliers libertins, qui en cultivant leur esprit par les sciences, abandonnoient malheureusement leurs cœurs à leur mauvais penchant.

Julien, depuis empereur et apostat, vint à Athènes pendant que les deux Saints y étudioient. Ils reconnurent bientôt les mauvais sentimens qu'il avoit dans l'âme, quoiqu'il n'osât pas les manifester. Ce qui fit dire à saint Grégoire avec douleur : (a) « O que » l'empire romain nourrit un grand mal en la personne » de ce jeune homme! Plût à Dieu qu'en cela je sois » un faux prophète! » Ils demeurèrent peu dans cette ville après l'arrivée de ce prince, et saint Basile en partit le premier vers l'an 355, malgré les efforts qu'on fit pour le retenir. Saint Grégoire le suivit bientôt après. Ils furent l'un et l'autre à Constantinople, et se réunirent enfin dans la Cappadoce.

Saint Basile avoit perdu son père; et étant arrivé à Césarée sa patrie, il donna quelque chose à l'air du monde et à la scène du siècle, selon l'expression de saint Grégoire de Nazianze, ce qui put signifier qu'il enseigna la rhétorique, non point par ostentation, mais pour satisfaire au désir de ses concitoyens. Mais sa sœur sainte Macrine ajoutant ses avis aux mouvemens intérieurs qu'il avoit de renoncer tout-à-fait au

(a) Greg. or. 4.

monde, elle acheva de l'y déterminer. Il commença donc, dit saint Grégoire de Nazianze, à vivre pour lui-même, à devenir homme, d'enfant qu'il étoit auparavant, et à faire des efforts plus généreux pour s'élever à la divine philosophie. (*a*) Il méprisa, dit aussi saint Grégoire de Nysse, tout le vain éclat d'une science profane, et aima mieux embrasser une vie humble, comme Moïse avoit préféré les Hébreux aux trésors des Egyptiens.

Mais il faut entendre saint Basile qui décrit lui-même en ces termes l'état où il se trouvoit alors. (*b*) « Après » avoir, dit-il, donné beaucoup de temps à la vanité, et avoir employé presque toute ma jeunesse pour » acquérir par un long et inutile travail les sciences de » cette sagesse réprouvée de Dieu, je me réveillai » enfin comme d'un profond sommeil. Dans cet état » je désirois un guide qui me conduisît et me fît entrer dans les principes de la piété. Mon plus grand » soin fut de réformer mes mœurs. Je lus donc l'Evangile, et je remarquai qu'il n'y a pas de moyen » plus propre pour arriver à la perfection que de vendre son bien, d'en faire part à ceux de nos frères » qui sont pauvres, de se dégager de tous les soins de » cette vie, de telle sorte que l'âme ne se laisse troubler par aucune attache aux choses présentes. »

Rufin dit que ce fut saint Grégoire de Nazianze, (*c*) qui usant de la liberté que l'amitié lui donnoit, le fit descendre de la chaire pour lui faire embrasser la vie monastique et la retraite; mais il est sûr que sainte

(*a*) Greg. Nys. de Bas.—(*b*) Bas. ep. 79.—(*c*) Ruf. hist. l. 2. c. 9.

Macrine y contribua tout au moins autant que lui. (*a*) Saint Grégoire, qui avoit différé de recevoir le saint baptême jusqu'à son retour dans son pays, entreprit après l'avoir reçu, la même perfection qu'il avoit voulu inspirer à son ami. Il se donna dès lors à Dieu d'une façon à ne vouloir posséder que lui seul. Il méprisa absolument les richesses, la noblesse, la réputation, la puissance et toutes les voluptés basses et périssables de la terre. (*b*) « J'ai tout donné, dit-il en un en- » droit, à celui qui m'a reçu et conservé pour son » partage. Je lui ai consacré mes biens, ma gloire, ma » santé, et le talent de la parole que je pouvois avoir; » et tout le fruit que j'ai tiré de ces avantages a été de » les mépriser, et d'avoir quelque chose à quoi je » pusse préférer Jésus-Christ. » Il n'aima plus rien dès » lors de toutes les grandeurs et les douceurs de la terre. L'assaisonnement de sa table étoit de gros pain, un peu de sel et de l'eau, et il estimoit plus cette vie pauvre et pénitente, que toutes les délices et l'abondance des personnes les plus élevées dans le monde.

Ceci nous montre que, tant lui que saint Basile, embrassèrent alors la vie des ascètes; mais ils ne demeuroient pas ensemble, quoiqu'ils l'eussent bien désiré, parce que saint Grégoire étoit obligé de remplir auprès de son père et de sa mère les devoirs que la nature l'obligeoit de leur rendre. Ainsi saint Basile entreprit quelques voyages, qu'il jugea conformes au but qu'il s'étoit proposé de se consacrer à Dieu sans réserve, et parcourut pour cela la Mésopotamie, la

(*a*) Greg. or. 3. — (*b*) Or. 1.

Célésyrie, la Palestine et l'Egypte. (*a*) Il visita les saints solitaires de ces contrées, et admira leur vie austère et laborieuse, ainsi que leur ferveur et leur application à la prière. Il étoit étonné de voir qu'invincibles au sommeil et aux autres nécessités de la nature, dans la faim, la soif, le froid, la nudité, sans vouloir recevoir le moindre soulagement, comme si leur corps leur fût étranger, ils tenoient pourtant toujours leur esprit libre et élevé vers Dieu, montrant par leur conduite comment on peut sur la terre se regarder comme citoyen du ciel.

Il y a apparence que saint Basile se trouva dans Alexandrie quand l'impie George, cet arien furieux, y persécutoit si étrangement les catholiques et les disciples de saint Athanase, (*b*) comme nous l'avons rapporté ailleurs. Ce fut aussi dans ces voyages et vers l'an 357 ou 358, qu'il eut la douleur de voir partout les plus considérables et les plus vertueux d'entre les évêques et les autres ecclésiastiques, bannis et maltraités par les ariens, (*c*) qui avoient rempli l'Eglise de troubles et de schismes. Il en eut le cœur percé, considérant que tandis que dans les différens états de la vie, l'union régnoit entre ceux qui en faisoient profession, on voyoit au contraire dans l'Eglise de Dieu pour laquelle Jésus-Christ est mort, et sur laquelle il a répandu l'abondance des grâces du Saint-Esprit, que la plupart des peuples étoient opposés entr'eux et aux règles de l'Ecriture. Mais ce qui lui paroissoit encore plus horrible étoit de voir les prêtres divisés de

(*a*) Epist. 79. — (*b*) L. 3. c. 10. — (*c*) Bas. mor. pref.

sentiment et de croyance, et si contraires dans leur conduite aux préceptes que Jésus-Christ nous a donnés, déchirant sans compassion l'Eglise de Dieu, troublant son troupeau sans respect pour ceux qui lui appartiennent, et vérifiant ce que saint Paul avoit dit, que quelques-uns d'entr'eux enseigneroient une doctrine corrompue pour s'attirer des disciples. Il voulut examiner en lui-même quelle pouvoit être la cause de ces désordres, et connut après avoir consulté les livres saints, que ces divisions, et la témérité de ceux qui se donnoient la liberté d'inventer de nouveaux dogmes, et d'aimer mieux former un parti contre Jésus-Christ que de se soumettre à lui, ne pouvoit venir que de ce qu'ils avoient abandonné Dieu et ne vouloient plus le reconnoître pour leur roi.

Dianée étoit évêque de Césarée depuis plusieurs années lorsqu'il revint de ses voyages, et il avoit reçu de lui le saint baptême; ce prélat craignant que quel qu'autre église ne le lui ravît pour le mettre dans son clergé, lui donna l'ordre de lecteur; mais cela n'empêcha pas qu'il ne tâchât d'imiter la vie des solitaires qu'il avoit vus. (*a*) Il se lia pour cela avec Eustathe et ses disciples qui y professoient la vie monastique. Eustathe étoit son compatriote et son ami depuis le bas âge. Il avoit bâti dans la suite un monastère où il avoit assemblé plusieurs disciples qui gardoient une fort exacte discipline; et saint Basile crut devoir leur donner son estime, en voyant leur extérieur si régulier, et qui approchoit de la conduite des moines qu'il avoit vus dans les autres provinces.

(*a*) Epist. 79.

Cependant diverses personnes tâchèrent de le détourner d'avoir aucun commerce avec eux, parce qu'on publioit qu'ils n'avoient pas de bons sentimens touchant la divinité de Jésus-Christ. Mais le Saint rejetoit ces conseils, ne pouvant se persuader qu'ils fussent intérieurement tout autres que leur extérieur modeste et pénitent le montroit. (*a*) Il comprit bientôt qu'il s'étoit trompé dans le jugement trop favorable qu'il en avoit porté, et il suffit de lire l'histoire ecclésiastique pour reconnoître dans Eustathe un élève d'Arius, (*b*) un protée qui n'avoit d'autre foi que celle qui s'accordoit mieux avec sa fortune, et enfin le plus grand persécuteur que saint Basile lui-même ait eu.

Le Saint ne fut pas long-temps dans Césarée: (*c*) il y attendoit saint Grégoire de Nazianze pour se retirer avec lui dans le Pont; mais celui-ci en étant empêché, il prit occasion de faire une visite à sa mère qui y demeuroit avec sa fille sainte Macrine, et où elles avoient établi un monastère de vierges, et y trouva une solitude très-propre à seconder ses désirs. Le monastère de sa mère étoit auprès de la rivière d'Iris, à peu de distance d'Ibore, petite ville épiscopale du Pont, et à sept ou huit stades de l'église des 40 martyrs. La solitude que choisit Basile étoit de l'autre côté de l'Iris, et il en fait une description fort agréable à saint Grégoire pour l'encourager à l'y venir joindre; (*d*) mais le temps n'en étoit pas encore venu.

On peut mettre cette première retraite vers l'an

(*a*) Epist. 74, 75, 82, 151, 370. — (*b*) Sozom. l. 3. c. 14. — (*c*) Ep. 19. — (*d*) Greg. Naz. ep. 19.

358. La vie qu'il y mena fut très-pauvre et très-austère; du pain, du sel et de l'eau faisoient sa nourriture, comme nous l'avons dit de saint Grégoire : quand il y ajoutoit quelques herbes ou quelques légumes, c'étoit pour lui un festin. (a) Ce fut de là qu'il écrivit à saint Grégoire de Nazianze cette excellente lettre qu'on a mise à la tête des autres, où il traite au long de la conduite des solitaires, et qui est pleine d'instructions. (b) Il y entre dans un détail qui peut servir aux personnes religieuses pour diriger toutes leurs actions, et en faire des modèles parfaits de sainteté dans leur état; et dans les règles qu'il y donne il ne fait qu'exprimer sa propre conduite.

Il ne faut pour en être convaincu que lire ce que saint Grégoire de Nysse son frère et saint Grégoire de Nazianze ont écrit de lui. (c) Ils disent qu'ayant eu dessein d'embrasser la pauvreté évangélique, cette résolution avoit été aussi ferme dans son âme, qu'un rocher est inébranlable au milieu des flots : que ses richesses étoient de n'avoir rien et de suivre nu la croix de son Sauveur : qu'il ne possédoit que son corps, employant tout ce qui lui restoit au soulagement des pauvres. Et enfin son abstinence étoit si grande, que ceux qui l'ont loué après sa mort, comme ayant été les témoins de ses austérités durant sa vie, ont dit qu'il donnoit à son corps, non ce que la nature lui demandoit pour le soutenir, mais ce que la loi de son abstinence lui avoit prescrit.

(a) Ep. 208. — (b) Ep. 1. — (c) Greg. Naz. or. in Bas. Greg. Naz. or. 20.

Saint Grégoire de Nazianze se rendit enfin à ses invitations, et le vint joindre dans sa solitude. Nous avons de lui une lettre qu'il lui écrivit dans la suite, dans laquelle, en lui rappelant les jours si consolans qu'ils y avoient passés ensemble dans les exercices de la vie religieuse, il nous apprend de quelle manière ils y vivoient. (*a*) « Qui pourroit, disoit-il, être assez heu-» reux pour jouir pendant un mois seulement de ces » jours si désirables que j'ai passés avec vous, lors-» que nous faisions nos délices de nos travaux mêmes » et des maux que nous souffrions ? tant il est vrai que » les choses les plus pénibles nous deviennent agréa-» bles lorsque nous les faisons volontairement, com-» me celles qui sont agréables d'elles-mêmes nous de-» viennent fâcheuses lorsque nous les faisons par con-» trainte. Qui me rendra ces chants, ces veilles, ces » prières qui nous transportoient de la terre au ciel ; » cette vie qui étoit presque dégagée de la matière ; » cette émulation que nous avions pour les pratiques » de la vertu, et ce zèle que nous faisions paroître en » conformant nos actions aux règles de la solide piété? » Quelle satisfaction n'avois-je pas alors en m'appli-» quant à l'étude des divines écritures ? et pour parler » des moindres choses, ne verrai-je plus ce temps que » nous passions à travailler des mains, à porter du bois, » à tailler des pierres, à planter des arbres, à conduire » de l'eau par des canaux ? »

C'est ainsi que saint Grégoire rappelle à saint Basile les innocentes délices de leur retraite, et il paroît qu'elles

(*a*) Greg. Naz. ep. 9.

consistoient toutes dans le goût de la prière, dans l'exercice des vertus, dans les travaux de la pénitence, dans la méditation des saintes lettres, à laquelle ils ajoutoient la lecture des Pères qui les avoient expliquées avant eux, pour puiser dans leurs interprétations leur véritable sens et la tradition de l'Eglise.

Les habitans de Néocésarée députèrent vers ce temps-là à saint Basile leurs principaux magistrats, (*a*) pour le prier de venir se charger dans leur ville de l'instruction de la jeunesse; mais l'amour de sa solitude prévalut dans son cœur sur leurs sollicitations, quelques instances qu'ils lui pussent faire, aimant mieux se remplir de Dieu dans le silence que d'enseigner aux autres l'art de parler avec éloquence. Mais quoiqu'il se fût retiré dans le Pont pour ne vaquer qu'à Dieu et à lui-même, loin du tumulte des villes, il ne put empêcher qu'on ne vînt à lui de toutes parts pour lui demander des règles de conduite, d'autant plus, qu'outre le rare talent qu'il avoit de développer les saintes maximes de la religion dont il étoit parfaitement instruit, il en montroit la pratique par son exemple.

Ce fut ce qui donna occasion à l'établissement d'un grand monastère, et ensuite de plusieurs, dont la charité l'obligea de prendre soin avec toute l'attention que le zèle de la gloire de Dieu et du salut des âmes pouvoit lui inspirer. Nous apprenons de saint Grégoire de Nazianze, (*b*) qui en étoit témoin oculaire, que les religieux y vivoient sous la conduite du Saint dans

(*a*) Bas. ep. 64. — (*b*) Greg. Naz. ep. 7 et 9.

une union merveilleuse, et dans une ardeur extraordinaire dans la pratique des vertus, s'y animant les uns les autres, en telle sorte qu'on pouvoit dire qu'ils se rendoient par leur ferveur des hommes supérieurs à eux-mêmes et tout célestes. Le Saint voulut qu'ils vécussent en commun, et qu'ils joignissent ainsi la société avec la retraite, ce qui fait qu'il les appelle ordinairement des communautés de frères, et s'il est permis d'user de ce terme, *des fraternités.*

Pour mieux établir parmi eux une observance exacte et uniforme, il les instruisit des maximes des Pères et des premiers maîtres de la vie religieuse, et leur prescrivit aussi des règles pour se conduire et se sanctifier dans leur état. C'est ce qui nous a procuré le précieux trésor des règles que nous avons dans ses ouvrages; savoir, les grandes règles qui contiennent 55 questions et autant de réponses, et les petites règles qui sont au nombre de 313, où les choses sont traitées avec moins d'étendue : nous en parlerons dans un chapitre particulier. Il écrivit aussi dans sa solitude diverses lettres, soit à des moines, soit à des vierges, et à d'autres personnes dont nous aurons aussi occasion de parler. Mais tandis qu'il travailloit à inspirer aux hommes l'amour de la retraite par l'expérience qu'il avoit des avantages qu'elle procure à l'âme, il ne témoignoit pas moins de zèle pour remplir le monastère de sa sœur sainte Macrine de chastes colombes, dont le principal exercice étoit de soupirer sans cesse après le ciel. (*a*) C'est ce qu'il marque expressément à une dame nommée Julitte

(*a*) Bas. ep. 175.

qui étoit veuve et sa parente, en l'assurant que s'il a la consolation de la voir un jour embrasser un genre de vie si saint et si sublime, il aura besoin d'avoir avec lui un grand nombre de personnes pour en rendre de dignes actions de grâces à Dieu.

Son zèle ne se borna pas à ces premières fondations; (a) Rufin nous apprend qu'il alloit aussi par toutes les villes et les villages du Pont, animant les habitans de cette province par de puissantes exhortations à sortir de la lâcheté qui leur étoit naturelle, pour servir Dieu fidèlement : qu'il en porta plusieurs à renoncer au siècle pour ne penser qu'à leurs âmes, et à s'unir plusieurs pour le service de Dieu : qu'il leur apprit à bâtir des monastères, à y établir des communautés, à prendre soin les uns des autres afin qu'aucun ne manquât du nécessaire, à s'occuper à la prière, à chanter des hymnes et des psaumes, à prendre soin des pauvres, à leur bâtir des logemens honnêtes et à leur fournir les choses nécessaires à la vie. Il prit aussi soin des filles comme il faisoit des hommes, et apprit à ces peuples à élever des vierges pour les rendre de dignes épouses de Jésus-Christ. C'est ainsi qu'il changea en peu de temps la face de cette province, où presque tout le monde commença à mener une vie pure et chaste, et où plusieurs personnes apportoient leurs biens à ses pieds pour les distribuer aux pauvres.

Sozomène dit après Rufin, que le Saint établit beaucoup de monastères dans le Pont; (b) qu'il en parcouroit les villes pour y instruire les peuples, et qu'il

(a) Ruf. hist. l. 2. c. 9. — (b) Sozom. hist. l. 6. c. 17.

y fit partout embrasser la foi de Nicée dont il faisoit une profession ouverte sans craindre le courroux des ariens, dont le crédit n'étoit que trop puissant dans ces malheureux temps. Tout ceci est confirmé par ce que dit saint Grégoire de Nysse, (*a*) du concours des peuples qui venoient aussi à lui de toute la province. Ce qui fait dire à saint Grégoire de Nazianze, (*b*) qu'il étoit comme une lampe, qui avant que d'être mise sur le chandelier par l'élévation du sacerdoce, avoit déjà fait éclater sa lumière en beaucoup d'occasions, et avoit paru de jour en jour plus brillante et plus lumineuse.

Le même saint Grégoire de Nazianze travailloit aussi de son côté pour la gloire de Dieu; et ces deux grands personnages, que le Seigneur avoit donnés à son Eglise pour la soutenir dans le temps orageux de l'arianisme, faisoient dès lors les essais de leur zèle avec un merveilleux succès, mettant à profit leurs talens et leurs études pour confondre les pécheurs, conserver et encourager les justes, et défendre la pureté de la foi contre les assauts de l'erreur. Ce qui fait dire à Rufin, (*c*) en comparant l'un avec l'autre, que Basile plein de tendresse et de compassion pour les pécheurs, travailloit avec douceur à les relever de leur chute, et que Grégoire alloit au-devant de ce qui pouvoit les porter au péché, en les empêchant de s'y précipiter; l'un étoit pur dans sa foi, l'autre l'annonçoit avec liberté; l'un étoit humble devant Dieu, l'autre l'étoit aussi devant les hommes; l'un s'élevoit au-dessus des superbes en

(*a*) Niss. de Bas. — (*b*) Greg. Naz. or. 20. — (*c*) Ruf. *ibid.*

les méprisant, l'autre les atterroit par la force de ses raisons, et que c'est ainsi que par diverses grâces ils arrivoient tous deux à une même perfection, et que Dieu les destinoit au gouvernement des peuples.

Saint Grégoire ne put pas goûter long-temps la consolation de tenir compagnie à saint Basile dans sa solitude. Son père, qui étoit évêque de Nazianze, le rappela, et il en avoit un besoin essentiel, surtout depuis qu'il s'étoit malheureusement laissé surprendre par les artifices des ariens en signant le formulaire captieux de Rimini qui causa tant de désordre dans l'Eglise. Depuis cette signature les moines du diocèse de Nazianze s'étoient séparés de lui, et ce fut ce qui obligea Grégoire à venir au plutôt à son secours pour les lui réunir et remédier aux troubles que sa chute avoit causés.

D'autre part, Dianée, évêque de Césarée, comme nous l'avons dit, étoit tombé dans la même faute que le père de saint Grégoire; et saint Basile, quoiqu'il le chérît tendrement comme son père spirituel, puisqu'il avoit reçu de lui le saint baptême, se crut obligé de se séparer aussi de sa communion, sa foi lui étant plus chère que l'affection filiale qu'il avoit pour ce prélat. La simplicité du père de saint Grégoire et sa droiture naturelle jointe à son grand âge, l'avoient empêché de se défier des déguisemens des ariens et du venin caché dans la formule de foi de Rimini, et le caractère trop doux de Dianée, qui ne savoit point prendre sur lui-même d'user de fermeté comme il l'auroit dû contre l'hérésie, avoit donné occasion à sa faute.

Saint

Saint Grégoire étant arrivé à Nazianze auprès de son père, travailla de tout son pouvoir pour lui réunir ceux qui s'étoient séparés de sa communion, et il eut enfin la consolation d'en venir à bout. Les moines qui avoient été les derniers à s'en séparer, étant plus affligés qu'aigris de la chute de leur évêque, furent les premiers à donner l'exemple de la paix. Ceci arriva au plus tard vers l'an 364, et ils souhaitèrent que saint Grégoire célébrât cette réunion par un discours public, ce qu'il fit; car il avoit déjà reçu le sacerdoce des mains de son père, qui le lui avoit conféré malgré ses résistances, et il s'étoit ensuite retiré auprès de saint Basile pour adoucir en quelque façon la douleur qu'il en avoit eue, sa modestie lui faisant redouter un si haut ministère.

Saint Basile fut aussi fait prêtre dans Césarée fort peu de temps après saint Grégoire, et vers l'an 362. Il avoit été appelé dans cette ville par l'évêque Dianée, qui se voyant au lit de la mort, voulut se réconcilier avec lui, et lui protesta que quoiqu'il eût signé le formulaire de Rimini, n'en connoissant pas le mal, il n'avoit point prétendu rien faire contre la foi de Nicée, et le Saint crut se devoir satisfaire de cette assurance. Dianée étant mort, on élut Eusèbe en sa place, qui se hâta, après sa consécration, d'élever saint Basile au sacerdoce pour l'arrêter par là dans son clergé, ce qui fit autant de peine à ce Saint qu'en avoit eu saint Grégoire. Il fut donc obligé de s'arrêter dans Césarée, quelque désir qu'il eût eu de retourner à sa chère solitude du Pont, et il s'en plaignit à saint Grégoire par

une lettre, (a) à laquelle ce Saint pour le consoler lui répondit en ces termes : (b) « Vous avez donc vous-» même été pris aussi-bien que nous, et nous sommes » tombés tous deux dans le piége. Mais enfin on nous » a contraints d'être prêtres, quoique ce ne fût nul-» lement notre dessein ; car nous nous pouvons rendre » l'un à l'autre un témoignage très-certain, que nous » avons toujours aimé la vie la plus humble et la plus » basse, et il nous eût peut-être été en effet plus avan-» tageux de n'être pas élevés à la prêtrise ; au moins » je n'oserois dire autre chose, jusques à ce que je » connoisse quel est le dessein et la conduite de Dieu » sur nous. Mais puisque c'est une chose faite, je crois » pour moi qu'il faut s'y soumettre, principalement à » cause du temps où nous sommes, où les langues des » hérétiques nous attaquent de tous côtés, et ne rien » faire d'indigne de l'espérance que l'on a conçue de » nous, ni de la vie que nous avons menée jusqu'ici. »

Quoique ces deux Saints fussent affligés de leur ordination, parce qu'ils étoient pénétrés de bas sentimens d'eux-mêmes et qu'ils redoutoient la dignité du sacerdoce, l'Eglise eut sujet de s'en réjouir pour les grands biens qui lui en revinrent dans ces temps orageux, où la foi des fidèles avoit besoin d'être puissamment soutenue par des ministres sûrs et intrépides contre les violences de Julien l'apostat et celles des ariens. Ils résistèrent en effet à Julien avec une fermeté héroïque en 362, qui fut l'année où la persécution de ce prince se fit sentir plus vivement dans la

(a) Bas. ep. 4. — (b) Greg. Naz. ep. 11.

Cappadoce : ce qu'on peut voir au long dans l'histoire ecclésiastique ; (a) il suffit de dire ici que quelques promesses que Julien leur fit pour se les attirer, et de quelques menaces qu'il usât ensuite, ils méprisèrent souverainement et son amitié et son indignation, et que ce prince, qui redoutoit leur érudition et leur éloquence comme un des plus grands obstacles au dessein qu'il avoit de rétablir l'idolâtrie sur les ruines du christianisme, (b) se proposa enfin de les immoler des premiers aux démons à son retour de la guerre de Perse, comme les plus belles victimes qu'il pût leur offrir. Mais Dieu y pourvut par sa mort, qui arriva l'an d'après, comme tout le monde sait.

Elle fut, cette mort, une espèce de triomphe pour saint Basile, (c) à qui Dieu la fit connoître au milieu de ses prières au même moment qu'elle arriva. (d) Mais en même temps Dieu permit que sa patience fût exercée par une espèce de persécution, à laquelle il devoit d'autant moins s'attendre qu'elle lui vint de la part d'Eusèbe son nouvel évêque. Car qui devoit en effet être plus uni à lui pour toutes sortes de raisons que ce prélat? Mais, comme dit saint Grégoire de Nazianze, (e) il se ressentit contre lui de la foiblesse humaine, et on conjecture que la gloire que saint Basile s'acquéroit toujours plus par ses talens et par ses vertus, et que l'amour extrême que la ville de Césarée avoit pour lui, blessèrent ses yeux et lui donnèrent des sentimens de jalousie.

(a) Bas. ep. 206, 207, 208. — (b) Greg. Naz. or. 4. — (c) Bar. an. 363. — (d) Chr. Al. p. 692 et 694. — (e) Naz. or. 20.

Il les manifesta par la manière injurieuse dont il le traita en plus d'une rencontre, et par là il irrita contre lui ce qu'il y avoit de plus saint et de plus sage dans son église; les moines en particulier, qui ne purent souffrir qu'on maltraitât ainsi un homme qui faisoit tant d'honneur à leur profession. Enfin la chose alla si loin, que le Saint craignant quelque division entre le pasteur et les ouailles, prit le parti de quitter secrètement la ville et de retourner dans sa chère solitude du Pont, où saint Grégoire le suivit, et où il continua de gouverner les monastères qu'il y avoit établis. (*a*) Le peuple de Césarée voyant qu'il ne paroissoit plus, lui témoigna par lettre, ou par quelqu'autre voie, le regret qu'il avoit de son absence, lui représentant, pour l'engager à y revenir, que Césarée étoit sa patrie qui le chérissoit uniquement. Mais il les pria avec beaucoup de modestie, en leur rendant raison de sa retraite, de lui accorder encore un peu de temps pour jouir des délices qu'il trouvoit en la compagnie des Saints, c'est-à-dire, saint Grégoire et les religieux de ses monastères; et il leur témoigne l'amour et le zèle qu'il avoit pour eux, en leur recommandant de se donner de garde que les ariens, qu'il appelle les Philistins, ne troublassent la pureté de leur foi par leurs blasphèmes, dont il fait un abrégé, et par leurs calomnies qu'il réfute.

Nous ne savons rien de particulier de ses occupations dans cette seconde retraite. On croit qu'il y travailla avec saint Grégoire aux deux discours que ce-

(*a*) Bas. ep. 141.

lui-ci publia vers ce temps-là contre Julien. Mais il n'y a pas d'apparence qu'il soit demeuré long-temps auprès de saint Basile, à cause du besoin que son père avoit de lui pour l'aider dans le gouvernement de son diocèse. Eusèbe lui faisoit beaucoup d'honneur et le convioit à venir aux assemblées; (a) mais Grégoire lui témoigna par une lettre, qu'il lui en étoit obligé, et qu'il étoit contraint de lui dire avec la liberté dont il faisoit profession, et dont un amateur de la vérité comme Eusèbe ne devoit pas s'offenser, que l'injure qu'il avoit faite et qu'il continuoit de faire à Basile le touchoit très-sensiblement : que l'ayant choisi pour compagnon, honorer l'un et maltraiter l'autre, c'étoit caresser une personne d'une main, et de l'autre lui donner un soufflet : qu'il le conjure donc de remédier au tort qu'il faisoit à Basile, l'assurant que Basile de son côté ne manqueroit pas de le satisfaire. Il amena enfin Eusèbe à la réconciliation avec ce Saint; et ayant été envoyé vers lui de sa part pour se rendre au plutôt à Césarée, il consomma cette paix que toute la ville désiroit avec empressement.

Elle ne pouvoit être plus nécessaire à cette Eglise que dans ce temps-là ; car Jovien ayant peu vécu, et Valens, grand fauteur des ariens, lui ayant succédé, les hérétiques osèrent tout sous la protection de ce prince, et entrèrent en nombre dans Césarée pour y répandre le trouble avec leurs erreurs. (a) Mais saint Basile les y combattit avec tant de courage, de force et de sagesse, (b) que Valens et les évêques ariens qui

(a) Greg. Naz. ep. 20. — (b) Sozom. l. 6. c. 15. — (c) Naz. or. 20.

étoient venus avec lui à Césarée, furent obligés de se retirer sans avoir rien pu gagner pour leur secte, et ils ne remportèrent de leur entreprise que la honte d'avoir succombé sous le zèle de Basile.

Ceci se passa vers l'an 366, après que notre Saint eut demeuré trois ans dans sa retraite du Pont. On ne sauroit exprimer tous les biens qu'il fit dans Césarée depuis la défaite et la fuite des hérétiques. Son soin fut d'abord de ménager avec tant de sagesse l'esprit d'Eusèbe, qu'il en effaça toute sorte de méfiance et de soupçon. Il étoit continuellement auprès de lui; il l'instruisoit, lui obéissoit, l'avertissoit; il lui rendoit enfin tous les services d'un excellent conseiller, d'un assistant toujours prêt au besoin, d'un interprète des divins oracles : de sorte qu'on pouvoit dire que de tous les ministres que l'évêque employoit, Basile étoit le plus fidèle et le plus propre à exécuter toutes choses. Cela suffira pour ce que nous pourrions dire de sa conduite dans Césarée, parce qu'un plus grand détail nous écarteroit de notre principal objet, qui est de parler du rapport que les actions de ce grand Saint ont avec l'histoire monastique.

Eusèbe mourut vers le milieu de l'an 370, et ce fut pour lui un grand sujet de consolation d'expirer entre les bras de saint Basile, qui lui succéda dans le gouvernement de son Eglise, malgré les ressorts que les gens mal intentionnés et ambitieux, et même des Evêques jaloux de son mérite, firent agir pour l'empêcher. L'Eglise de Césarée étoit des plus considérables. (a) Saint Grégoire l'appelle la mère de presque

(a) Naz. ep. 22.

toutes les Eglises. Elle étoit la métropole de toute la Cappadoce, et il y a des savans qui tiennent qu'elle étoit la capitale de tout ce que les Romains comprenoient sous le diocèse de Pont, c'est-à-dire, la Cappadoce, la Galatie, la petite Arménie, toute la côte du Pont, la Paphlagonie, la Bithynie; ce qui du temps de Théodoret comprenoit onze provinces et plus de la moitié de l'Asie mineure. Il ne faut donc pas s'étonner si elle fut un objet d'ambition pour plusieurs; mais personne n'étoit plus digne de la gouverner que le grand Basile, soit qu'on eût égard à son mérite personnel, soit qu'on se réglât sur les circonstances critiques du temps, où il ne falloit pas moins, pour soutenir la foi contre les violences des hérétiques, qu'un homme aussi éminent en science, en talent, en fermeté et en sainteté que lui.

Il ne trompa point l'espérance de ceux qui l'y placèrent, dont les principaux furent le vieux Grégoire, père de saint Grégoire de Nazianze, et saint Eusèbe de Samosate, que celui-là y appela pour appuyer son choix de l'autorité que lui donnoit sa réputation et son mérite éminent. Basile se surpassa alors autant lui-même, dit saint Grégoire de Nazianze, (*a*) qu'il avoit auparavant surpassé les autres, et les grandes occasions où sa charge l'engagea, servirent à mettre dans un jour admirable toute la grandeur de sa foi, de son zèle et de sa piété. L'histoire de son épiscopat fourniroit de matière pour plus d'un volume : on peut la voir au long dans M. Hermant et M. de Tillemont, qui

(*a*) Naz. or. 20.

l'ont recueillie des monumens les plus sûrs de l'histoire ecclésiastique ; nous n'en rapporterons ici que ce qui est nécessaire pour la lier avec notre principal objet.

On peut donc considérer sa conduite dans l'épiscopat ou par rapport au gouvernement de son peuple, ou dans ce qu'il fit pour les provinces voisines, ou enfin dans ses travaux pour l'Eglise universelle, soit pour soutenir la pureté de la foi, soit pour réformer les mœurs, soit pour inspirer, encourager et perfectionner la piété. Il ne croyoit pas que le soin de sa personne dût entrer dans sa sollicitude pastorale : rien ne l'occupoit que la gloire de Dieu et le salut des âmes. Sa famille étoit peu nombreuse. Les revenus de son Eglise ne l'empêchoient pas d'être pauvre, et il aimoit à sentir les incommodités de la pauvreté, en manquant de ce qu'on peut dire être nécessaire à un évêque, chargé comme il l'étoit de beaucoup de soins et d'affaires. (*a*) Il observa toute sa vie un jeûne rigoureux, et on ne peut se représenter les maladies qu'il essuya, la foiblesse à laquelle il réduisit son corps par la mortification, et en même temps les travaux qu'il soutint pour remplir dignement sa charge, sans reconnoître la main puissante du Seigneur qui le fortifioit par sa grâce, et le soutenoit par une espèce de miracle pour le bien de l'Eglise. On ne pouvoit mettre de différence entre saint Basile dans sa retraite et saint Basile dans l'épiscopat, que celle de la différence du rang et des occupations ecclésiastiques : d'ailleurs c'étoient les mêmes austérités et les mêmes vertus.

(*a*) Greg. Nys. de Bas.

On connoît le soin qu'il prenoit de son peuple par les fréquentes instructions qu'il lui donnoit. Il ne lui suffisoit pas de le faire aux jours de dimanches et de fêtes, il le faisoit quelquefois en des jours ouvriers le matin et le soir, (*a*) et l'on voyoit les artisans mêmes courir en foule à l'église pour l'entendre avec une sainte avidité. Il avoit établi des pratiques pour entretenir la piété du peuple. « Il vient, dit-il dans une » de ses épîtres, à la maison de prières avant que le » point du jour paroisse. Il fait sa confession avec une » vive douleur, une grande componction et des tor- » rens de larmes. De la prière il passe à la psalmodie, » et se partage en deux chœurs pour chanter alternati- » vement : par ce moyen il se fortifie dans la médita- » tion de la parole de Dieu et conserve son âme dans » le recueillement. Un d'entr'eux est chargé de com- » mencer ce que l'on doit chanter, les autres conti- » nuent et lui répondent, etc. Quand le jour est venu, » tous offrent à Dieu le psaume de la confession, com- » me d'une même bouche et d'un même cœur, et » chacun témoigne le regret de ses fautes par des pa- » roles qui lui sont propres et particulières. »

Il remarque dans un autre endroit, (*b*) que son peuple étoit allé prier dans une église des martyrs depuis minuit jusqu'à midi, occupé à adorer Dieu et à chanter ses louanges, et que lui étant allé dans ce temps-là à une église plus éloignée y accomplir la liturgie, il vint le joindre à midi dans celle-là où il l'attendoit, et lui expliqua le psaume 114. Il nous apprend dans

(*a*) Bas. hex. hom. 3 et 4. — (*b*) In Psal. 114.

une de ses lettres, qu'on communioit fréquemment dans son Eglise. (*a*) « Il est bon, dit-il, et utile de » communier tous les jours, puisque Jésus-Christ a » dit en termes exprès, que celui qui mange sa chair et » boit son sang aura la vie éternelle. Et par consé- » quent qui peut douter que plus on participe à ce pain » de vie, plus on participera à sa vie. Voilà pourquoi » on communie ici quatre fois dans la semaine, le di- » manche, le mercredi, le vendredi et le samedi, et » à d'autres jours aussi quand on célèbre la fête de » quelque martyr. »

A ces soins particuliers de sa ville épiscopale, saint Basile ajoutoit les visites qu'il faisoit des paroisses de la campagne, (*b*) sans consulter son extrême foiblesse qui ne le lui permettoit qu'avec beaucoup de peine; mais Dieu l'en dédommageoit par les bénédictions qu'il répandoit sur ses travaux. A quoi il faut ajouter le nombre prodigieux des lettres qu'il écrivoit, tantôt pour consoler les uns dans leurs afflictions, tantôt pour exhorter les autres à se conserver dans la piété, et tantôt pour d'autres sujets relatifs au bien de leurs âmes. Il en écrivoit aussi pour les affaires temporelles de ses diocésains, selon que la charité l'exigeoit de lui. Aussi se regardoit-il en qualité d'évêque comme leur père et leur pasteur, et il en remplissoit les fonctions par la tendresse avec laquelle il en prenoit soin.

Elle parut avec éclat dans le magnifique hôpital qu'il fit bâtir pour les pauvres, les malades, et principale-

(*a*) Ep. 289. Voy. Till. t. 9. p. 108, et note 34. — (*b*) Ep. 264 et 348.

ment pour les lépreux. C'étoit un édifice, ou plutôt plusieurs édifices, que saint Grégoire ne fait pas difficulté d'appeler une nouvelle ville. (a) Il dit qu'il étoit un peu hors de la ville, qu'il étoit un commun trésor des riches, où les exhortations de saint Basile avoient fait répandre, non-seulement ce qui servoit à la superfluité et à l'abondance, mais même ce qui étoit employé pour quelques nécessités de la vie. C'est là, ajoute ce Saint, où la maladie se souffre avec joie, où la misère même paroît heureuse, et où la charité est éprouvée et se reconnoît pour véritable. (b) En effet, selon le plan que saint Basile en avoit formé, cet hôpital étoit pour tous ceux à qui leur foiblesse et leurs incommodités rendoient nécessaire le secours des autres, et même pour y recevoir les étrangers. Il y avoit de quoi loger toutes les personnes nécessaires pour le soulagement des malades; des médecins, des gardes, des gens pour porter les fardeaux, d'autres pour conduire les infirmes, tous les métiers nécessaires pour la vie et des bâtimens pour les exercer. (c) Théodoret remarque que le Saint, qui le visitoit fréquemment, prenoit un soin particulier des lépreux, et que sa charité pour eux alloit si loin, que sans considérer sa naissance et sa dignité, (d) il ne dédaignoit pas de les embrasser et de les baiser comme ses frères. Cet hôpital fut célèbre long-temps depuis, et on l'appela *la Basiliade*, du nom de son fondateur. (e) Il dut être commencé dès l'an 371 ou 372. Outre celui-là, il y en avoit

(a) Naz. or. 20. — (b) Bas. ep. 371, 372 et 394. — (c) Theod. hist. l. 4. c. 16. — (d) Naz. or. 20. — (e) Sozom. l. 6. c. 34.

d'autres petits dans la campagne pour les malades des bourgs et des villages, dont les cor-évêques avoient l'inspection.

S'il avoit tant d'attention pour les pauvres et les malades, il n'en avoit pas moins pour fournir à l'Église de bons ministres, et pour conserver son clergé dans une régularité édifiante. Il avoit plusieurs cor-évêques pour gouverner sous lui son diocèse, (*a*) et il les assembloit quelquefois à la fête de saint Eupsyque. Il renouvela les canons des Pères, (*b*) par lesquels les cor-évêques devoient avertir l'évêque de ceux qu'on vouloit admettre au rang des ecclésiastiques, ce qui avoit été négligé depuis quelque temps, et il ordonna à ses cor-évêques de lui envoyer les noms de tous les clercs, de quel village ils étoient, par qui ils avoient été admis, quelle étoit leur profession, et voulut que ceux qui auroient été admis seulement par des prêtres depuis la première indiction, c'est-à-dire depuis l'an 358, seroient exclus du clergé par les cor-évêques, qui pourroient néanmoins les y recevoir s'ils les en trouvoient dignes après les avoir bien examinés. L'on peut juger par cette exactitude à faire bon choix des ministres inférieurs, avec quelle précaution il agissoit dans l'ordination des diacres et des prêtres.

Ce fut cette attention qui remplit son clergé d'excellens sujets, et qui donna à ce clergé une réputation digne de l'évêque qui le gouvernoit. Cela parut dans une occasion où Innocent, évêque d'une grande ville qu'on ne nomme pas, éloignée de Césarée, mais

(*a*) Naz. or. 1. — (*b*) Bas. ep. 118 et 181.

dans l'orient, (a) désirant de connoître avant sa mort celui qui gouverneroit son Eglise après lui, car il étoit âgé, s'adressa au Saint et lui demanda un ecclésiastique qu'il lui marqua pour le faire son successeur. Saint Basile qui connoissoit l'importance d'un choix convenable, lui écrivit qu'à la vérité celui qu'il lui indiquoit avoit de bonnes qualités, mais qu'il n'en avoit pas autant qu'il lui en falloit pour remplir son siége. Il jeta donc les yeux sur le collége des prêtres de sa ville, et en choisit un fort ancien, qu'il appelle un vase précieux et un enfant du bienheureux Hermogène, homme capable de soutenir le poids de l'épiscopat, d'un abord vénérable, propre à instruire avec douceur ceux qui s'opposoient à la vérité, grave dans ses mœurs, savant dans les canons, pur dans sa foi, qui observoit les règles de la continence et des exercices religieux, et dénué des biens de la terre; et il s'offre de le lui envoyer quand il le voudra. Sur quoi on a remarqué fort judicieusement, qu'il ne l'auroit pas fait aisément s'il n'eût eu d'autres prêtres d'une vertu et d'un mérite pareil à celui-là. (b) On nomme en effet parmi ces prêtres Mélèce, que le Saint appelle son coopérateur dans les travaux de l'Evangile; Pemène, son parent, dont il relève la vertu dans une de ses lettres; Philorome, dont Pallade parle dans sa Lausiaque, (c) qui avoit généreusement confessé la foi en présence de Julien l'apostat.

Nous n'entreprendrons pas de suivre saint Basile

(a) Bas. ep. 3, 9 et 409. — (b) Bas. ep. 73, 322 et 183. — (c) Vit. pp. l. 10. c. 113.

dans tout ce qu'il fit durant son épiscopat; mais la victoire qu'il remporta sur l'empereur Valens, lui fait trop d'honneur pour ne pas la rapporter au long, puisqu'elle seule suffiroit pour rendre immortelle la mémoire d'un évêque. Nous suivrons dans ce que nous allons dire, saint Grégoire de Nazianze et saint Grégoire de Nysse, qui en furent parfaitement instruits.

L'empereur Valens ayant donc entrepris la ruine de l'Eglise catholique en faveur des ariens qui possédoient son esprit et son cœur, crut que la chute ou l'exil des autres évêques ne suffiroit pas pour remplir son dessein, tant qu'il ne pourroit pas gagner saint Basile. Il partit de Constantinople dans cette intention, faisant marcher devant lui Modeste, préfet du prétoire, pour préparer les voies à son impiété, et après avoir fait des maux étonnans aux catholiques de la Bithynie et de la Galatie, il entra dans la Cappadoce et arriva à Césarée sur la fin de l'an 371. Lorsqu'il fut proche de la ville, il s'arrêta, et envoya le préfet à saint Basile pour l'obliger à se soumettre à ses volontés. Modeste le fit donc appeler et lui parla d'abord avec beaucoup de civilité et de douceur, s'il en faut croire Théodoret, (a) et lui représenta qu'il devoit céder au temps, et ne pas troubler les Eglises pour des questions qu'il appeloit de peu d'importance; lui promettant d'ailleurs l'amitié de l'empereur s'il lui obéissoit, avec tous les avantages qu'il pouvoit s'en promettre tant pour lui que pour ses amis. Mais saint Basile lui répondit, que ses discours n'étoient

(a) Theod. hist. l. 4. c. 16.

bons que pour des enfans, et que les personnes nourries de la parole de Dieu étoient prêtes à souffrir plutôt mille morts que d'abandonner une seule syllabe de la doctrine de l'Eglise; qu'il estimoit d'ailleurs beaucoup la faveur du prince, pourvu qu'elle ne fît pas tort à la piété et à la foi; mais que quand elle la blessoit il falloit la tenir pour pernicieuse. Saint Grégoire de Nysse confirme ce que dit Théodoret, (a) que le préfet mêla ensemble les promesses avec les menaces; mais saint Grégoire de Nazianze, sans s'arrêter au prélude de douceur de Modeste, rapporte ainsi ce célèbre entretien.

« On amène, dit-il, (a) le généreux Basile devant » le préfet, qui étoit si animé de colère, que bien des » gens n'osoient l'aborder, et Basile se présenta devant lui avec autant de confiance que s'il eût été invité à une fête, et non point obligé de comparoître » devant le tribunal d'un juge. Il étoit également difficile d'exprimer ou la fierté du préfet, ou la fermeté » et la sagesse de Basile. Quoi donc, Basile, lui dit le » préfet, qui ne daignoit pas lui donner le nom d'évêque, que prétendez-vous, pour avoir la hardiesse de » vous opposer à un empereur si puissant, et oser être » le seul à lui résister avec opiniâtreté et avec insolence? D'où vient que vous me parlez de la sorte, lui » répondit Basile? Je ne vois pas sur quoi vous fondez » ce reproche. C'est, lui répliqua le préfet, que vous » refusez d'embrasser la religion de l'empereur après » que tous les autres s'y sont soumis. Mon empereur, » dit Basile, ne veut pas que je m'y rende. Je ne puis

(a) Nys. ine un. l. 1. p. 313. — (b) Naz. or. 20.

» rien adorer de créé, moi qui suis créé de Dieu. Pour » qui nous prenez-vous donc, repartit le préfet? Je » ne vous compte pour rien, dit Basile, quand vous » faites de pareils commandemens. Quoi, reprit le pré- » fet, ne regarderiez-vous pas comme un grand hon- » neur d'être élevé au même rang que moi? Vous êtes » préfet, dit Basile, votre rang est éminent; mais il » ne vous élève pas au-dessus de Dieu.

» Le préfet transporté de colère se leva de son » siége, et prenant un ton plus véhément, lui dit : ne » craignez-vous donc point ma puissance? Et pour- » quoi la craindrois-je, répondit le Saint? quel mal me » ferez-vous? La confiscation de vos biens, dit le pré- » fet, l'exil, les tourmens, la mort. Cherchez, ré- » pondit Basile, d'autres menaces, celles-là ne me » touchent pas. Un homme qui n'a rien ne craint » point la confiscation, à moins que vous ne vouliez » profiter de ces haillons tout déchirés et de quelques » livres que j'ai. Quant à l'exil, je n'en connois point; » je ne suis attaché à aucun lieu : celui que j'habite » n'est point à moi, et je me regarderai comme chez » moi en quelqu'endroit qu'on me relègue. Pour ce qui » est des supplices, où les appliquerez-vous? je n'ai » pas un corps capable d'en supporter, à moins que » vous n'appeliez des supplices le premier coup que » vous me donnerez; car c'est le seul que toute votre » puissance me puisse faire souffrir. A l'égard de la » mort, je la recevrai comme un bienfait; elle me » conduira plutôt à Dieu, pour qui je vis, pour qui » j'agis, pour qui je soupire depuis long-temps.

» Le

« Le préfet, surpris de ce discours, dit en se nom-
» mant lui-même : jamais personne n'a parlé à Mo-
» deste avec tant de liberté. C'est peut-être, répondit
» le Saint, que vous n'avez jamais eu affaire à aucun
» évêque; car il vous auroit tenu le même langage
» s'il avoit eu la même cause à défendre. Quand il est
» question de toute autre chose nous parlons avec
» modération; nous sommes les plus humbles de tous
» les hommes, comme Dieu nous l'ordonne, et nous
» ne voudrions pas nous élever, non-seulement contre
» un si grand empereur*, mais même contre le der-
» nier des hommes. Mais lorsqu'il s'agit de Dieu et de
» ses intérêts, nous n'envisageons que lui seul, nous
» méprisons tout le reste; le feu, les épées, les bê-
» tes, les ongles de fer nous sont plutôt des délices que
» des supplices. Après cela traitez-nous de la manière
» la plus outrageante; usez de menaces tant qu'il vous
» plaira; employez tout votre pouvoir contre nous;
» rapportez à l'empereur même tout ce que je dis,
» vous ne nous persuaderez jamais de consentir à l'im-
» piété, quand même vous nous menaceriez de traite-
» mens encore plus effroyables. »

Le préfet frappé de la fermeté inébranlable de saint Basile, cessa de le menacer, et le congédia même avec respect et quelque espèce de soumission. Nous pouvons ajouter à ce récit de S. Grégoire de Nazianze, (a) ce que saint Grégoire de Nysse remarque aussi : savoir, que le préfet lui dit qu'il devoit être bien aise de voir un empereur dans son Eglise au nombre de ses

(a) Nys. in eun. l. 1, 2. p. 313.

auditeurs, et que le seul mot de consubstantiel qu'il falloit ôter n'étoit pas considérable pour cela. A quoi le Saint répondit qu'il souhaitoit de voir l'empereur dans la véritable foi de l'Eglise, parce qu'il désiroit son salut et celui des autres; mais que pour ôter ni ajouter quelque chose au symbole, il en étoit si éloigné, qu'il n'eût pas seulement osé changer l'ordre des paroles. Enfin il reprit le préfet des maux qu'il avoit déjà faits, et l'exhorta à se corriger. Cependant le préfet, au rapport de Rufin, (*a*) lui donna le reste de la nuit, qui étoit déjà à moitié passée, pour délibérer sur ce qu'il avoit à faire; mais le Saint lui répliqua : « Je serai demain ce que je suis présentement, et » je souhaite que de votre côté vous ne changiez point:» c'est-à-dire à son égard.

Le préfet ne manqua pas d'aller faire au plutôt le récit de tout ce qui s'étoit passé à l'empereur, (*b*) qu'il rencontra lorsqu'il étoit près d'entrer dans la ville; et ce prince, irrité de ce que ce premier effort avoit si mal réussi, voulut lui-même assister au combat, dont il chargea Démosthène, intendant de sa table et de sa cuisine, homme très-impudent et par là plus propre à son dessein. Démosthène fit en effet beaucoup de bruit. Le préfet, qui fut aussi présent, parut plus animé qu'auparavant. La colère de l'empereur inspiroit la même passion aux assistans, qui croyoient devoir à son autorité cette lâche complaisance. Mais on vit dans cette occasion en saint Basile

(*a*) Ruf. hist. l. 2. c. 9. — (*b*) Naz. or. 20. Theod. hist. l. 4. c. 16. Nys. in eun. l. 1. p. 314 et 315.

la vertu et la générosité chrétienne, dit saint Grégoire de Nysse, surmonter l'éclat de la puissance armée de toute sa fureur.

La honte qui revenoit au préfet de la résistance de saint Basile le piqua plus vivement, et par un malheureux point d'honneur il voulut revenir à la charge. Il assembla les ministres de la justice, hérauts, sergens, licteurs, comme un appareil formidable pour lui inspirer de la terreur, et il se présenta à lui plus terrible que jamais; mais ce ne fut que pour ajouter de nouveaux degrés de gloire à celle que le Saint s'étoit déjà acquise.

Après ce dernier effort, le préfet se trouva forcé de céder. (*a*) Il vint trouver l'empereur et lui dit en l'abordant: Nous sommes vaincus par celui qui gouverne cette Eglise. C'est un homme au-dessus des menaces, invincible à tous les discours, inébranlable à toutes les persécutions. On peut tenter d'abattre ceux qui ont moins de courage; mais pour lui il le faut chasser par une violence ouverte, et ne pas s'attendre à le faire céder par des menaces. Valens ne voulut point suivre alors ce conseil; et quoiqu'il fût ennemi du Saint, il ne put s'empêcher de changer sa haine contre lui en admiration de son courage. Il fit cesser les menaces et ne voulut plus qu'on lui fît violence. Mais, dit saint Grégoire de Nazianze, s'il fut dans ce moment comme un fer amolli par le feu, il ne cessa pas d'être de fer. Il estima le Saint, mais il ne voulut pas embrasser sa communion, ayant honte de changer. Il fut pour-

(*a*) Naz. or. 20.

tant bien aise de trouver quelque voie honnête de réparer ce qu'il avoit fait contre lui.

Celle qu'il prit pour cela fut d'aller à l'église avec toute sa cour le jour de l'Epiphanie, ou de la Théophanie, qui étoit apparemment le 6 de janvier de l'an 372. Il s'y mêla avec le peuple ; il y écouta le discours du Saint et témoigna vouloir se réconcilier avec lui. Mais il faut rapporter là-dessus les propres paroles de saint Grégoire de Nazianze. (*a*) « Etant entré, dit-il, » dans l'église, les psaumes qu'il ouït chanter furent » comme autant de coups de tonnerre dont ses oreil- » les furent frappées. Il vit avec étonnement la grande » affluence du peuple qui lui paroissoit comme une » mer. Il considéra avec admiration tout l'ordre et » tout l'ornement qui éclatoit autour du sanctuaire, » et qui avoit plutôt quelque chose d'angélique que » d'humain. Il regarda d'une part avec une attention » particulière cet archevêque qui étoit debout devant » son peuple, et dans la même posture que Samuel » est représenté dans l'Ecriture sainte, c'est-à-dire, » ayant le corps, les yeux et l'esprit aussi immobiles » que s'il ne lui fût rien arrivé de nouveau, et étroi- » tement uni à Dieu et à l'autel : et de l'autre côté il » envisagea ceux qui étoient autour de lui, (c'est-à- » dire les ecclésiastiques) droits sur leurs pieds, sai- » sis d'une sainte frayeur et remplis d'une vénération » profonde. Comme il n'avoit jamais rien vu de pa- » reil, un spectacle si auguste le frappa si vivement, » que sa vue s'obscurcit, sa tête tourna, et son âme

(*a*) Naz. or. 20.

» fut saisie d'étonnement et d'horreur. Il n'y eut pourtant d'abord que peu de personnes qui s'en aperçurent ; mais quand il voulut offrir ses dons à la sainte table, et qu'au lieu de les recevoir selon l'usage, personne ne se présenta pour cela, parce que l'on ne savoit pas si Basile les accepteroit, ce fut alors que tout le monde reconnut le trouble où étoit l'empereur ; car il commença à trembler, et si un des ministres qui étoient autour de l'autel ne lui eût présenté la main pour le soutenir, il fût infailliblement tombé. »

Rien n'étoit plus glorieux pour le grand Basile que le triomphe qu'il venoit de remporter, mais il n'en perdit rien de son humilité ; et écrivant à Eustathe évêque de Sébaste, (*a*) qui devint depuis son persécuteur, après l'avoir remercié avec beaucoup de modestie de lui avoir envoyé Eleusine comme un secours pour l'encourager dans les combats qu'il avoit eus à soutenir, il ajoute que ces combats avoient été grands, ayant eu contre lui les principaux officiers de la cour impériale et surtout le préfet du prétoire ; mais qu'il ne devoit attribuer qu'à la miséricorde de Dieu de n'avoir point été ébranlé, Dieu lui ayant accordé l'assistance du Saint-Esprit qui avoit fortifié sa foiblesse.

Quoique Valens eût résolu de laisser saint Basile en repos, (*b*) comme il s'étoit rendu l'esclave des ariens qui l'obsédoient sans cesse et le trompoient, il voulut faire une nouvelle tentative en leur faveur, et étant

(*a*) Bas. ep. 308. — (*b*) Naz. or. 20. Theod. l. 4. c. 16. Sozom. l. 6. c. 16.

revenu à l'église, il pressa de nouveau le Saint de se ranger de leur parti; mais il fut aussi peu obéi qu'auparavant. Alors il changea sa première résolution, et se détermina à l'envoyer en exil. Tout fut bientôt disposé pour l'exécution de cet ordre, qui combla de joie les hérétiques et répandit la consternation dans les catholiques. La nuit étoit venue, le chariot étoit prêt; mais tandis, dit saint Grégoire, que Valens donnoit un arrêt contre le Saint, Dieu en donnoit un autre contre son fils unique nommé Galate, âgé d'environ six ans, qui fut tout-à-coup saisi d'une fièvre si violente, que quelque remède qu'on employât, on désespéra de sa vie. L'impératrice Dominique fut agitée dans la même nuit de frayeurs terribles, et tourmentée de divers maux, dont elle ne manqua pas de faire le récit dès le matin à son mari. Ils reconnurent l'un et l'autre la vengeance que Dieu préparoit contr'eux pour l'injure qui étoit faite au Saint, et Valens recourut à la foi de celui qu'il venoit de condamner. Il eut pourtant honte, après l'indigne procédé dont il avoit usé, de l'aller trouver lui-même; mais il lui envoya ceux de sa cour qu'il considéroit le plus, pour le conjurer de se rendre au palais et de visiter l'enfant. Saint Basile, également humble et charitable, ne voulut pas insulter à son malheur par un refus. Il se rendit aussitôt au palais, et à peine parut-il, que le jeune prince se trouva mieux. Le Saint assura l'empereur qu'il seroit entièrement guéri si on lui permettoit de l'instruire dans la foi catholique, si on vouloit qu'il reçût le baptême des mains des orthodoxes, et si lui Valens em-

brassoit la vraie foi et procuroit la réunion de l'Eglise. (*a*) Nous apprenons par saint Ephrem que Valens le lui ayant promis, il se mit en prière et obtint la guérison de l'enfant. Mais Valens l'ayant laissé baptiser contre sa promesse par les ariens, l'enfant rechuta et mourut. Les autres auteurs rapportent ceci différemment; mais tous sont d'accord que Galate mourut dès qu'il reçut le baptême des ariens.

Ce fut pour Valens et pour toute sa cour une plaie dont ils furent extrêmement humiliés et affligés. Elle arrêta l'exil de saint Basile, chacun jugeant que Dieu avoit frappé l'enfant pour punir le père et la mère. Aussi, dit Rufin, (*b*) l'un et l'autre craignant pour eux-mêmes, envoyèrent en diligence prier le Saint d'intercéder pour eux, de peur qu'ils ne mourussent comme leur fils. Mais, ce qu'on ne pourroit concevoir si l'on ne savoit combien l'esprit de l'hérésie est opposé à celui de Dieu, après ces marques de la protection du Seigneur sur Basile et de sa colère contre la maison de l'empereur, ce prince se laissa encore persuader par les ariens d'exiler cet homme incomparable, sa constance le leur rendant toujours plus odieux, et ses prodiges les irritant davantage au lieu de les convertir.

Il fit donc dresser l'ordre de son bannissement; (*c*) mais quand il voulut le signer, la plume refusa de servir à son iniquité, et se rompit d'elle-même avant qu'il en eût pu former un seul trait. Le tyran plus insensible, dit saint Ephrem, que la plume même, ne s'étonna

(*a*) Cotel. t. 3. p. 63, 64. — (*b*) Ruf. hist. l. 2. c. 9. — (*c*) Theod. hist. l. 4. c. 16. Cotel. *ibid.*

point de la voir rompue. Il en prit une seconde qui se rompit de même. « Prenez-en une troisième, ô empe- » reur ! s'écrie ce Saint, vous la verrez se rompre » comme les autres, plutôt que de coopérer à votre » malheureux dessein. » En effet la troisième se rompit aussi. Théodoret ajoute, (*a*) que Valens s'obstinant malgré tout cela à signer son ordonnance impie, il sentit sa main extraordinairement agitée et toute tremblante, fut saisi de frayeur et déchira le papier en deux.

Valens se trouva à l'église une seconde fois, (*b*) et entendit l'instruction que saint Basile fit au peuple. Après que l'office fut achevé, il entra au dedans des voiles sacrés, c'est-à-dire dans le lieu le plus proche de l'autel, où saint Basile qui y étoit assis l'avoit appelé, et ils s'y entretinrent touchant la foi; ce que Valens souhaitoit depuis long-temps. Saint Grégoire de Nazianze qui se trouvoit présent, dit que le Saint y parla divinement. Démosthène, intendant de la cuisine de l'empereur, dont nous avons parlé, y fut aussi avec plusieurs personnes de la cour. Il voulut contredire le Saint et fit un barbarisme. Sur quoi le Prélat souriant un peu, dit : Quoi, voici donc Démosthène qui ne sait pas parler ? Celui-ci piqué lui dit en colère qu'il employeroit contre lui le fer et le feu qui étoient les instrumens de son métier. Mais saint Basile se contenta de lui répondre qu'il prît soin que les viandes et les sauces de la table de l'empereur fussent bien apprêtées, que c'étoit là son affaire; mais que pour les cho-

(*a*) Theod. *id.* — (*b*) Naz. or. 20. Theod. *id.*

ses de Dieu, il avoit les oreilles trop bouchées pour les entendre. Ainsi, dit saint Grégoire de Nazianze, il renvoya ce nouveau Nabuzardan aux feux de sa cuisine.

L'empereur fut si ravi de son entretien avec saint Basile, qu'il donna à l'hôpital des lépreux, dont nous avons dit qu'il avoit tant de soin, les plus belles terres qu'il eût en ce quartier-là; et saint Grégoire assure que ce fut là le commencement de la douceur dont il usa depuis envers les catholiques de la Cappadoce et du Pont; ce qui rompit en partie l'impétuosité du torrent qui ravageoit alors l'orient. Mais ce qui doit encore plus étonner, et qui montre combien la fermeté de saint Basile fut alors d'un grand secours pour les fidèles, c'est que Valens lui donna la commission de mettre des évêques dans les églises d'Arménie, et on pense bien qu'il ne les choisit pas chez les ariens. (*a*) Voici de plus un nouveau triomphe de cet incomparable Saint. Modeste, le préfet Modeste, fut forcé de reconnoître sa vertu et son puissant crédit auprès de Dieu. (*b*) Il tomba malade, et sa maladie lui servant d'instruction, il recourut avec beaucoup d'humilité à Basile, le pria de le venir voir, lui demanda pardon de la manière dont il l'avoit traité, et lui fit de grandes instances pour obtenir de Dieu le rétablissement de sa santé. Le Saint pria pour lui : il fut guéri. Il le publia lui-même à tout le monde; ne cessa depuis d'admirer et de louer ses vertus, et l'exhorta à lui écrire avec toute sorte de liberté pour ses amis. (*c*) Ce que le Saint fit selon que l'occasion s'en présenta.

(*a*) Bas. ep. 187. — (*b*) Naz. or. 20. — (*c*) Bas. ep. 270, 274, 275, 279.

Quoiqu'il semblât n'avoir plus rien à craindre de la part de l'empereur et du préfet Modeste, il eut pourtant encore à soutenir la persécution du vicaire du Pont, qu'on croit avoir été Eusèbe, oncle maternel de l'impératrice Dominique, homme butté contre la foi orthodoxe et la piété, et en conséquence contre celui qui en étoit un si zélé défenseur. Ce vicaire du préfet prit occasion de le maltraiter au sujet d'une veuve de grande qualité, laquelle étoit poursuivie par l'assesseur d'un magistrat qui vouloit l'obliger à l'épouser malgré elle; ce qui fit que pour se mettre à couvert de sa violence, elle se réfugia au saint autel. En conséquence saint Basile se trouva dans la nécessité de prendre sa protection, mais Eusèbe voulut qu'il lui remît cette dame entre les mains, et sur son refus, après avoir envoyé des officiers à sa chambre pour y faire une recherche injurieuse et inutile, comme s'il eût voulu rendre sa vertu suspecte, il ordonna qu'il comparût en personne devant lui pour se justifier.

Basile se présente donc devant son tribunal, et se tient debout devant ce juge enflé d'orgueil et animé de colère, qui commande qu'on lui ôte le manteau et qu'on le mette en pièces. Basile offre de se dépouiller aussi de sa tunique. Eusèbe le menace de le faire battre. Basile lui présente son corps décharné. Eusèbe lui dit qu'il le fera déchirer avec les ongles de fer, et qu'il lui arrachera le foie des entrailles. Basile répond que ce foie lui fait bien du mal, (*a*) et qu'en le lui arrachant il le délivrera d'une partie de son corps bien doulou-

(*a*) Nys. de Bas.

reuse. Ils en étoient là lorsqu'on apprit dans la ville ce qui se passoit. La crainte que Basile ne fût maltraité arma tout le monde contre son persécuteur, qui dans le danger où il se trouva n'eut point de moyen d'échapper à la colère du peuple qu'en quittant sa place de juge pour prendre celle de suppliant. Il s'humilia comme le dernier des hommes pour tâcher d'exciter la compassion des habitans; et Basile paroissant devant eux, les apaisa et sauva la vie à son persécuteur.

Ces traits de zèle, de courage et de charité suffisent pour nous donner une juste idée de l'épiscopat de cet invincible défenseur de la foi orthodoxe et de la piété chrétienne, sans que nous détaillions davantage tous les autres services qu'il a rendus à l'Eglise, et les vertus épiscopales par lesquelles il a éclaté. On en peut voir le détail dans saint Grégoire de Nazianze, saint Grégoire de Nysse, les historiens de l'Eglise, et en dernier lieu dans M. Hermant et M. de Tillemont. (*a*) Enfin après une longue suite de soins, de sollicitudes épiscopales, d'instructions, d'écrits dogmatiques, de combats contre les hérétiques, de travaux et de persécutions soutenus avec une patience héroïque; après une vie toujours pure, toujours pourtant pénitente, toujours traversée de contradictions et toujours ornée de vertus, les fréquentes maladies qu'il avoit souffertes le conduisirent à la dernière heure, qui devoit terminer la carrière de sainteté qu'il avoit si glorieusement fournie.

L'an 377 les Goths, que l'empereur Valens avoit

(*a*) Till. hist. c. 9.

reçus comme amis dans la Thrace, et avoit rendus ariens, de catholiques qu'ils étoient, ayant pris les armes contre lui, Dieu voulut le punir par ceux mêmes dont il avoit corrompu la foi : ils le défirent près d'Andrinople le 9 août de l'année suivante, et le brûlèrent dans une cabane où il s'étoit retiré. Sa mort apporta un grand changement dans les affaires de l'Eglise. Gratien, neveu de Valens, prince très-zélé pour la foi catholique, qui étoit déjà empereur d'occident, le fut en même temps de l'orient. Il rappela tous les évêques orthodoxes que son oncle avoit exilés, et fit cesser, autant que l'état des choses put le permettre, les troubles que les ariens avoient causés. Saint Basile vit alors ses vœux accomplis, et, comme le saint vieillard Siméon, il lui sembla qu'il pouvoit demander à Dieu qu'il le laissât aller en paix, puisqu'il avoit eu la consolation de voir le commencement de celle de l'Eglise. Il reçut en effet cette grâce dès le premier jour de l'an 379; mais ce fut en ajoutant un nouveau miracle égal à tous ceux qu'il avoit faits jusqu'alors : car ayant à peine quelque reste de vie, il voulut aller dire à son Eglise le dernier adieu, et prêter encore ses mains et ses prières pour la consécration de ses plus fidèles disciples, afin, dit saint Grégoire de Nazianze, (*a*) que l'autel possédât ceux qu'il avoit instruits dans son école, et qui avoient été les aides et les coopérateurs de son sacerdoce. Ce qui montre qu'il ordonna plusieurs de ses ecclésiastiques évêques des lieux de sa juridiction, profitant de la paix que la mort de Valens

(*a*) Naz. or. 28.

donnoit à l'Eglise, pour remplir d'évêques catholiques les lieux qui n'en avoient point.

Sa dernière heure arriva enfin; toute la ville l'environnoit comblée de douleur, chacun sentant la perte qu'elle alloit faire. Vous eussiez dit qu'elle auroit voulu pouvoir faire violence à son âme pour l'arrêter encore dans son corps; mais il étoit attendu par le chœur des anges, lui qui soupiroit depuis un si long temps après leur compagnie. Ainsi, ayant encore donné quelques instructions de piété, il acheva sa vie par ces paroles de Notre-Seigneur à son Père céleste : je remets mon esprit entre vos mains; et rendit son âme avec joie, âgé d'environ 50 ans.

Mais voici un des plus beaux éloges qu'on puisse donner à sa vertu, et que saint Grégoire nous dit en deux mots : (*a*) c'est qu'en mourant il emporta avec lui tout ce qu'il possédoit des biens de la terre; car il ne laissa pas même des richesses dont on pût lui dresser un monument qui déshonorât l'estime de sa piété. Cela n'empêcha pas que ses funérailles ne fussent des plus magnifiques. La foule qui devançoit et qui suivoit son cercueil étoit prodigieuse : chacun s'empressoit de toucher son corps, ou d'enlever quelque peu du bord de ses habits : les places publiques, les galeries, les maisons jusqu'au second et troisième étage étoient pleines de monde. Les pleurs et les gémissemens étouffoient le chant des psaumes. Toute la ville fondoit en larmes : les païens, les juifs et les étrangers se mêloient parmi les catholiques, et disputoient en quelque façon

(*a*) Nys. de Bas.

avec eux à qui donneroit au Saint plus de marques d'affection : enfin après de grands efforts pour percer la foule, on le mit dans le tombeau des évêques ses prédécesseurs.

Il faut revenir à présent à S. Grégoire de Nazianze, dont nous avons interrompu l'histoire pour suivre celle de saint Basile. Nous l'avions laissé dans la solitude du Pont avec Césaire. Il n'y put demeurer long-temps, parce que son père le rappela. Il ne manqua pas de sollicitudes et de peines. Il étoit obligé d'une part d'aider son père dans le gouvernement de son Eglise, d'autant plus qu'il étoit fort vieux, et sa mère aussi dans les affaires domestiques, et surtout pour la succession de son frère Césaire qui mourut à la fin de 368 ou au commencement de 369. Il faut ajouter à cela la foiblesse de sa santé et ses fréquentes maladies, de sorte qu'il n'étoit pas exempt de croix; mais elles sont l'apanage des amis de Dieu. Il les portoit avec une soumission digne de sa piété, quand il lui en survint une à laquelle il se fût d'autant moins attendu, que ce fut saint Basile lui-même qui en fut l'occasion innocente, puisqu'il n'envisageoit que la gloire de Dieu. La Cappadoce, qui jusqu'en 370 n'avoit fait qu'une province ecclésiastique et civile, fut divisée alors en deux pour le civil. Césarée demeura métropole de la première, et la ville de Tyanes acquit la même dignité pour la seconde. Anthyme, qui étoit évêque de Tyanes, prétendit que la province étoit aussi-bien divisée pour l'ecclésiastique que pour le civil, et s'attribua les droits de métropolitain sur les églises de ce qu'on appela par la division la seconde Cappadoce.

Saint Basile s'y opposa, et pour maintenir sa possession telle qu'il l'avoit reçue de ses prédécesseurs, il érigea quelques nouveaux évêchés, entr'autres celui de Sasimes, qui étoit un petit bourg situé sur une grande route de la Cappadoce, et y voulut mettre saint Grégoire de Nazianze, pour le défendre contre Antyme qui vouloit s'en emparer. (*a*) Saint Grégoire, qui aimoit la paix et la tranquillité, et qui ne soupiroit qu'après la solitude, fut fort affligé de ce dessein, et ne se rendit que malgré lui aux instances de saint Basile, et après que son père l'y eut obligé; ce qui arriva vers le milieu de l'an 372. Mais quand il voulut aller gouverner sa nouvelle Eglise, il trouva qu'Anthyme s'en étoit saisi; peut-être même qu'il y mit un évêque comme le croit Baronius; (*b*) et ne voulant point s'y établir par une espèce de guerre, telle qu'Anthyme l'exerçoit, il prit le parti de se retirer sur une montagne.

Il n'y put pas long-temps jouir du repos. Son père le conjura de revenir; mais il se soumit à condition qu'il n'iroit point à Sasimes, et s'engagea seulement à gouverner sous lui l'Eglise de Nazianze, (*c*) sans que cela l'obligeât pour l'avenir. Il tâcha de s'en acquitter avec le zèle qu'on pouvoit se promettre de sa piété, et enfin, l'an 374 il perdit son père qui avoit vécu près de cent ans, et presque en même temps sainte None sa mère, qui n'étoit pas moins âgée. Quoiqu'il fût dans le dessein de retourner dans la solitude aussitôt après leur mort, l'importunité de beaucoup de gens, et en

(*a*) Naz. or. 5, 6, 7. — (*b*) Bar. a. c. 371. n. 118. — (*c*) Naz. or. 1. p. 8.

particulier de Bosphore évêque de Colonie, (*a*) l'emporta encore une fois sur sa résolution. Mais il ne consentit à gouverner l'Eglise de Nazianze que comme étranger et non comme titulaire, ce qui n'étoit pas sans exemple, et en attendant que les évêques eussent donné un pasteur à ce troupeau, (*b*) comme il les en supplioit instamment.

Enfin après les avoir pressés pendant près de trois ans, donnant pour raison que ses incommodités le rendoient incapable de s'acquitter de ses fonctions, comme il le croyoit, car il avoit été très-dangereusement malade; voyant que ses sollicitations étoient sans effet, il se retira inopinément en Séleucie; et il ne paroît pas que Nazianze ait eu depuis aucun évêque jusqu'en 381, quand le Saint y retourna après le concile de Constantinople, comme nous le dirons bientôt. (*c*) Séleucie étoit métropole de l'Isaurie; les reliques de l'illustre sainte Thècle y étoient conservées religieusement dans une église de son nom, d'où vient que le Saint l'appelle Séleucie de sainte Thècle. Il y demeura assez long-temps, et apparemment jusques en 379. (*d*) Ce fut là qu'ayant abandonné la gloire, les biens, les espérances du monde, la science même, se contentant pour toute nourriture d'un peu de pain, il tâchoit de s'élever au-dessus des choses visibles pour ne s'occuper que de la contemplation des choses célestes, et qu'il goûtoit les délices innocentes d'une vie éloignée du trouble du siècle. Il ne laissa pourtant

(*a*) Ep. 42. — (*b*) Car. 1. p. 9. — (*c*) Naz. or. 21. — (*d*) Naz. ad præsul. t. 2. p. 302. 2.

pas

pas d'y trouver la croix, (a) soit par les attaques des hérétiques, soit par la douleur que son cœur souffroit des maux que les ariens causèrent en 376 à l'Eglise de Cappadoce; sur quoi il écrivit plusieurs lettres à saint Grégoire de Nysse, (b) dans lesquelles pourtant il lui promet la fin de la persécution, comme elle arriva en effet par la mort de Valens. Gratien qui lui succéda, comme nous l'avons dit, ayant commencé de donner la paix à l'Eglise, notre Saint commença aussi de respirer; mais la mort de saint Basile qui arriva bientôt après, le replongea dans la douleur, sans qu'il pût même l'adoucir par la consolation d'aller baiser ses précieuses reliques, n'étant pas tout-à-fait rétabli d'une maladie qu'il avoit eue.

Gratien ayant donc donné la paix à l'Eglise, remit le 19 janvier de l'an 379 l'empire d'orient au grand Théodose, prince très-catholique et plein d'ardeur pour la foi de Nicée. Il s'agissoit de rétablir cette foi dans Constantinople, où les ariens avoient fait depuis long-temps des maux inconcevables. (c) Ils y étoient maîtres absolus et y usoient de leur pouvoir au gré de leur fureur contre les orthodoxes. Il n'y avoit point d'opprobres dont ils ne les chargeassent. Ils les accabloient d'injures et de menaces; ils leur ravissoient leur argent; ils confisquoient leurs biens; ils les exiloient; ils massacroient publiquement des évêques et des vieillards. Il n'y avoit que les catholiques auxquels on ôtât la liberté, et ils se trouvoient exposés à tous

(a) Car. 1. p. 9. — (b) Ep. 35, 36, 142. — (c) Naz. or. 32.

les maux imaginables. (a) Saint Grégoire dit encore que l'église de sainte Sophie, qui étoit la grande église, se pouvoit appeler la citadelle du démon, qui en avoit fait sa retraite et y avoit campé ses soldats. C'étoit là que s'assembloit toute l'armée du mensonge et les légions des esprits impurs, et que se trouvoit aussi la compagnie des furies; car on pouvoit appeler ainsi les femmes ariennes, que l'ardeur qu'elles avoient pour leur secte rendoit plus emportées que des Jézabels.

Ce n'étoit pas le seul mal qui infectoit la ville impériale. (b) Les novatiens y avoient plusieurs églises; l'hérésie des macédoniens, qui nioient la divinité du Saint-Esprit, y faisoit de grands progrès; les appollinaristes commençoient à la menacer, et les eunomiens y avoient leur évêque; mais les ariens étoient les plus puissans. Ainsi la vraie foi y paroissoit ensevelie dans la mort de l'infidélité et de l'hérésie; néanmoins elle conservoit un reste de vie dans un petit nombre de personnes fidèles; mais c'étoit comme un petit troupeau sans ordre, sans pasteur, sans bornes, sans clôture. (c) La réputation de la science et de la vertu de Grégoire, qui avoit passé au delà des mers de l'Asie, et que saint Eusèbe de Samosate n'avoit pas manqué de relever, le fit appeler à Constantinople par les catholiques qui y étoient, par les évêques catholiques d'alentour, par ceux de Thrace, auxquels se joignirent saint Mélèce, Bosphore de Colonie, un autre évêque de Cappadoce nommé Théodore, et saint Basile l'en avoit aussi sol-

(a) Or. 48. — (b) Sozom. l. 4. c. 27. Ruf. l. 1. c. 25. Naz. car. 1. p. 10. Philost. l. 8. c. 2. — (c) Naz. or. 32.

licité avant qu'il mourût. On lui reprochoit même de différer de s'y rendre, ce qui paroît par les raisons qui l'obligèrent à se justifier, comme on peut voir dans ses différentes lettres.

Il arriva donc à Constantinople en 379, (*a*) et le don de miracles l'y suivit; mais son principal appui fut le secours de Jésus-Christ, pour la gloire duquel il alloit combattre. La manière dont il explique son entrée dans cette seconde Rome, nous le prouve, ainsi que son humilité. Il dit que son dessein ne devoit pas moins paroître extraordinaire, que de voir marcher David contre Goliath. Qu'il n'y avoit rien de plus méprisable, selon le monde, qu'un homme tel que lui; (*b*) que non-seulement il étoit étranger, mais même natif d'une méchante bicoque; qu'il étoit tout courbé de vieillesse et de maladie; qu'il avoit toujours la tête en bas, qu'il étoit chauve, assez mal fait de visage, desséché par les larmes, les austérités et la crainte des jugemens de Dieu; que son parler étoit rude et champêtre, qu'il étoit fort mal vêtu et n'avoit non plus d'argent que d'ailes.

Il fut reçu en arrivant dans une maison de ses parens, qui ne lui étoient pas moins unis par l'esprit et la piété que par le sang. (*c*) Baronius croit que c'étoit Nicobule, mari de sa nièce. Les catholiques n'ayant point de lieu pour s'assembler, on dressa dans cette maison une petite église, qui devint dans la suite très-célèbre, par la grandeur et la magnificence des bâti-

(*a*) Naz. car. 61, 62. pag. 140, 142. — (*b*) Or. 25, 27, et car. 1. — (*c*) Bar. an. c. 370. n. 60.



mens que les empereurs y ajoutèrent. (*a*) On l'apella l'*Anastasie* ou la *Résurrection*, à cause que la vraie foi, qui étoit comme morte dans Constantinople, avoit commencé d'y revivre. Ce fut là que ce grand docteur combattit puissamment les hérésies par ses discours, préserva les catholiques contre leurs erreurs, expliqua la doctrine de l'Eglise, et dirigea les mœurs selon les lois de l'Evangile.

Il prémunit surtout les fidèles contre un piége très-dangereux que les hérétiques leur tendoient, (*b*) et qui étoit de vouloir pénétrer par leur propre esprit la sublimité de nos mystères, et de juger de leur vérité par la raison humaine. Par là ils se piquoient d'en parler d'une manière captieuse et sophistique; sous prétexte d'élévation d'esprit; et en tâchant d'éblouir les foibles, ils les enveloppoient dans leurs erreurs. On parloit aussi de la religion dans les assemblées familières, dans les tables au milieu des repas, dans les parties de plaisir. Rien n'étoit plus indécent et plus hors de propos; ce qui étoit également dangereux, à cause des hérétiques qui se trouvoient partout, et s'efforçoient partout d'insinuer leur venin.

Le Saint redressa là-dessus les fidèles en leur recommandant de ne pas s'entretenir sur les disputes de la religion, et en leur montrant qu'il n'appartient pas à tout le monde de parler de ces choses, et qu'on ne devoit pas le faire en tous les temps, en tous les lieux, ni devant toutes sortes de personnes, ni s'efforcer de pénétrer ce qui est au-dessus de notre portée; et là-

(*a*) Sozom. l. 7. c. 5. Socr. l. 5. c. 7. — (*b*) Naz. or. 33.

dessus il donne cette belle maxime. (a) « Il y a, dit-» il, des occasions où l'on peut écouter : il y en a où » l'on peut parler; mais il y en a où la crainte doit » nous tenir en suspens et nous empêcher également » de parler et d'entendre. Il est vrai qu'il y a bien » moins de danger à écouter qu'à parler; mais aussi » il est bien moins sûr d'écouter que de se retirer tout-» à-fait. » C'étoit là un excellent préservatif qu'il donnoit contre les entretiens avec les hérétiques ; mais de peur qu'on ne pensât qu'il parloit ainsi comme s'il n'eût pas été capable de défendre les vérités de la foi qu'il vouloit qu'on crût, il fit quatre discours excellens où il expliqua à fond la doctrine de l'Eglise sur la Trinité, et où il ruina absolument tous les faux raisonnemens des hérétiques. Ce sont ces oraisons qui lui ont acquis le surnom de Théologien.

Le principal sujet de ses prédications étoit la défense de la foi et la réfutation des hérétiques. L'état de la ville l'exigeoit ; mais il ne s'y arrêta pas tellement qu'il négligeât de former les mœurs de ses auditeurs. Il leur donnoit pour règle que la véritable piété ne consistoit pas à parler sans cesse et sans discernement des choses de la religion, mais à observer les commandemens de Dieu, à donner l'aumône, à exercer l'hospitalité, visiter les malades, prier, pleurer ses péchés, mortifier ses sens, réprimer la colère, modérer les ris, veiller sur la langue, assujettir le corps à l'esprit, etc. Si l'éloquence qu'il emploie dans ses discours étoit le fruit des études qu'il avoit faites des auteurs

(a) Car. 1. p. 20.

profanes, il l'avoit ennoblie par la lecture des livres sacrés, et comme il dit, (*a*) par le bois vivifiant, qui est celui de la croix.

On accouroit en foule pour l'écouter, et l'on forçoit même quelquefois les balustres du chœur pour l'entendre de plus près. Il n'y eut point d'hérétiques de quelques sectes qu'ils fussent, ni même les païens, qui ne vinssent l'écouter avec plaisir, les uns pour apprendre sa doctrine, les autres attirés par son éloquence, et enfin il étoit écouté avec une admiration universelle.

Mais la prédication la plus efficace étoit celle de son exemple. (*b*) On le voyoit très-rarement dans les places publiques; il ne s'arrêtoit pas à discourir indifféremment avec toutes sortes de personnes; sa conversation étoit grave et sérieuse. Quoiqu'il ne manquât pas de personnes qui le prioient d'aller chez elles, il aimoit mieux leur être à charge en le refusant, (*c*) qu'en usant librement de leurs offres. Il retranchoit toute visite inutile, et demeuroit ordinairement chez lui, n'ayant d'autre conversation qu'avec lui-même. C'est là qu'il passoit les nuits ou à converser seul à seul avec Jésus-Christ, ou à chanter des psaumes et des cantiques alternativement avec d'autres. Il mettoit aussi sa joie à se prosterner devant Dieu, et à arroser en sa présence son visage de ses larmes. Il macéroit son corps par ses austérités, et dans l'oblation du sacrifice auguste de nos autels, il s'offroit lui-même à Dieu en s'unissant à Jésus-Christ.

Ce qui lui gagna aussi beaucoup l'affection du peuple

(*a*) Orat. 27. — (*b*) Ruf. hist. l. 2. c. 9. — (*c*) Naz. or. 28.

de Constantinople, c'est qu'on ne remarquoit en lui ni précipitation, ni importunité, ni violence, ni ostentation, ni vanité, et qu'on le voyoit au contraire modeste, humble, retiré en son particulier, et comme solitaire au milieu des hommes, menant la vie d'un philosophe, mais d'un philosophe vraiment chrétien. Aussi l'exemple d'une si éminente piété joint à la force de son éloquence, réduisit les hérétiques au silence, et fit des effets merveilleux en faveur de la foi; ce qui étoit d'autant plus intéressant pour la religion, (*a*) que Constantinople étoit regardée comme le lien qui unissoit l'orient avec l'occident, et comme la source d'où la foi se répandoit de tous les côtés.

Il ne faut pourtant pas croire que ces heureux succès fussent les suites des applaudissemens qu'il recevoit. Ils furent les fruits de sa patience et de ses travaux, et Dieu voulut qu'ils couronnassent les persécutions qu'il eut à sourir de la part des hérétiques. En effet, à peine avoit-il paru dans la ville, que toutes les sectes qui la divisoient se réunirent pour le combattre. Ils le déchirèrent par des discours et des diffamations publiques; et après l'avoir attaqué personnellement par la calomnie, (*b*) ils exercèrent comme des loups leur rage sur son troupeau. Le fanatisme arma même des moines apostats, des femmes sans pudeur, des vierges folles, et des gueux que leur fureur rendoit indignes de compassion. (*c*) Toutes ces troupes vinrent droit à l'anastasie au temps que l'on célébroit le baptême, ce qui pouvoit être la nuit de Pâques,

(*a*) Naz. or. 32. — (*b*) Naz. or. 13 et 14. — (*c*) Ep. 81, et or. 48.

qui en l'an 379 étoit le 21 d'avril, et pénétrant jusque dans l'enceinte du chœur, ils profanèrent l'autel par leur sacriléges, renversèrent les mystères et portèrent sur la chaire leur idole, c'est-à-dire apparemment leur évêque Démophile. A ces excès succédèrent le vin, les danses et des œuvres de ténèbres qu'on n'oseroit nommer. On en vouloit principalement au Saint et aux ministres de l'Eglise. On leur jetoit des pierres; on blessa les uns et on en tua d'autres, et un catholique zélé fut assommé à coups de massues au milieu de la ville. La persécution ne finit pas là : ils firent tous les outrages qu'ils purent imaginer aux fidèles; (*a*) ils les chassèrent de leurs maisons et même des solitudes où ils s'étoient réfugiés. Saint Grégoire fut mis en justice comme un meurtrier, et mené devant les préfets, (*b*) qui joignoient leurs mauvais traitemens à ceux du peuple, quoique ce fût contre les intentions des empereurs; mais Jésus-Christ le protégea et le fit sortir glorieux du tribunal.

Rien n'est plus admirable que la patience et la modération qu'il fit paroître dans cette persécution. Il n'étoit touché que de l'injure que les hérétiques faisoient à Dieu en maltraitant ses serviteurs, et de leur obstination dans l'impiété. (*c*) « Lorsque je suis venu » dans la ville, disoit-il dans un de ses discours à ses » persécuteurs même, j'y suis venu avec une puis- » sance qui certainement n'étoit pas méprisable (il » entendoit l'autorité des empereurs); en ai-je néan- » moins tiré aucun avantage, quoique j'eusse devant » moi des exemples qui me portoient à en profiter?

(*a*) Car. 1. p. 11. — (*b*) Or. 25 et 32. — (*c*) Or. 25.

» Vous avons-nous disputé ou des églises ou de l'argent, quoique vous eussiez des richesses en abondance, et plus d'églises qu'il ne vous en falloit, dans le temps même où nous en avions un besoin extrême? Quel édit de l'empereur avons-nous soutenu avec chaleur, lorsque vous les méprisiez avec insolence? Quel préfet avons-nous sollicité contre vous? Quelle plainte avons-nous portée contre qui que ce soit pour ses cruautés? Pour ce qui est de moi en particulier, je disois alors et je le dis encore avec saint Etienne : Seigneur, ne leur imputez pas ce péché, etc.» Ce qu'il écrit sur le même sujet à Théodore depuis évêque de Thyanes, est si édifiant, que nous voudrions rapporter sa lettre en entier, si nous n'étions obligés d'abréger : (a) « Surmontons par la douceur, dit-il entr'autres choses, ceux qui nous ont offensés; gagnons-les par une action de piété; laissons les punir à leur conscience et non à notre colère. Ne séchons pas un figuier qui peut encore porter du fruit : ne ruinons pas en un moment une œuvre si glorieuse et si importante, pour un accident que la malice et l'envie du diable a peut-être produit.

C'est ainsi que saint Grégoire partagea avec son illustre ami saint Basile la gloire d'avoir été persécuté par les ariens, et d'en avoir triomphé par sa vertu. Il eut encore beaucoup à souffrir de la part de quelques envieux, et en particulier d'un prêtre barbare de nation et encore plus d'esprit, (b) qui n'ayant reçu aucun tort de lui, fit tout-à-coup éclater sa haine causée

(a) Ep. 81. — (b) Naz. car. 1. p. 13, 14, 16. et or. 27.

par le seul mouvement de sa jalousie, et se rendit chef d'une division qui arriva dans son troupeau en favorisant la témérité de Maxime le Cynique, qui osa se faire élire furtivement évêque de Constantinople par des évêques venus secrètement d'Egypte et envoyés par Pierre, patriarche d'Alexandrie, que ce Maxime avoit trompé. C'est là un point d'histoire ecclésiastique qu'il seroit trop long de rapporter ici. Il suffit de dire que cet usurpateur fut bientôt en exécration au peuple, qui demeura fidèle à notre Saint, et qu'ayant osé s'aller présenter à l'empereur Théodose à Thessalonique, il fut rejeté et chassé : ainsi la paix fut rendue aux catholiques de Constantinople.

Ce prince y étant enfin arrivé de Macédoine le 24 novembre de l'année 380, fit à saint Grégoire un accueil des plus favorables. (a) Socrate dit que le Saint lui demanda dans ce premier entretien la permission de se retirer de Constantinople, et cela s'accorde bien avec ces paroles que l'empereur lui dit : « Dieu se sert » de moi pour vous accorder cette église. La ville le » demande avec tant de chaleur, qu'elle ne s'en dé» partiroit pas, ce semble, quelque chose qui lui en » pût arriver : elle paroît même dans la disposition de » me faire violence pour m'y obliger; mais elle sait » qu'il ne m'en faut pas faire une bien grande pour » m'y faire consentir. »

L'empereur appela, ou fit dire dès le même jour à Démophile, évêque des ariens, s'il vouloit accepter la foi de Nicée et réunir tout le peuple dans la même

(a) Socr. l. 5. c. 6 et 7. Naz. car. 1. p. 21.

créance; et sur le refus qu'il en fit, il lui commanda de quitter toutes les églises, qui furent rendues aux catholiques. Les ariens s'en étoient emparés quarante ans auparavant, lorsque Eusèbe avoit usurpé le siége de l'évêque saint Paul en 339. Le peuple fidèle témoigna sa joie à Théodose par ses acclamations, et crut pouvoir lui demander qu'il leur donnât saint Grégoire pour évêque, protestant que nulle grâce ne leur seroit plus sensible. Le Saint saisi de crainte ne pouvoit presque parler, tant il appréhendoit que ces clameurs n'eussent leur effet. Il fit dire au peuple de cesser, qu'il ne s'agissoit alors que de rendre grâces à Dieu, et que les autres affaires auroient leur temps. Le peuple admira sa modestie, et Théodose ne la releva pas moins. Il le rendit maître de la maison épiscopale, des revenus ecclésiastiques et de toutes les églises de la ville. (*a*) Grégoire ne voulut pourtant pas monter le premier jour sur le trône des évêques, mais il paroît qu'on l'y força quelques jours après. (*b*) Les hérétiques en furent dans une si étrange colère, qu'ils voulurent lui ôter la vie. Un jeune homme fut assez hardi pour l'entreprendre, mais Dieu ne permit pas qu'il l'exécutât; au contraire, il fut lui-même son propre dénonciateur, et vint se jeter à ses pieds pour lui avouer le funeste dessein qu'il avoit eu. Le Saint le lui pardonna, et le mit au nombre de ses amis, ce qui accrut encore plus dans la ville la haute estime qu'on avoit de sa charité et de sa générosité. Quoiqu'il eût pu poursuivre les hérétiques à la rigueur, comme il lui eût été aisé de

(*a*) Boll. 9 Maii. pag. 406. — (*b*) Naz. or. 27. et car. 1. pag. 22.

faire par la faveur de Théodose, il ne voulut employer que des remèdes doux pour les guérir, espérant que sa modération les rendroit eux-mêmes plus modérés et plus aisés à convertir. Telle fut sa conduite dans ces circonstances si favorables aux catholiques et si humiliantes pour les ariens.

Celle qu'il garda dans le peu de temps qu'il gouverna l'Eglise de Constantinople, peut bien être proposée pour modèle à former les plus grands prélats. (*a*) Son désintéressement dans l'administration des revenus de son église étoit tel, qu'il n'en voulut jamais profiter, quoiqu'ils fussent très-grands. Il prit un soin particulier des pauvres, des moines, des vierges, des étrangers, des prisonniers, des citoyens et de toutes les personnes qui faisoient profession particulière de piété. (*b*) Il commit des gens pour veiller sur leurs besoins. Il fit fleurir le chant des psaumes et les veilles dans la prière et les larmes. Enfin par ses soins, ses exhortations, ses discours pleins d'une force apostolique, sa vigilance, ses vœux et ses gémissemens devant Dieu, il attira tant de bénédiction sur son peuple, qu'il fit triompher la foi pure et la piété solide dans tous les états. Des services si essentiels méritoient d'être mieux reconnus de la part des évêques, qu'ils ne le furent dans le second concile œcuménique qui y fut assemblé; mais Dieu en réservoit au Saint toute la récompense dans le ciel. (*c*) L'empereur Théodose ayant mis les catholiques en possession des églises de

(*a*) Or. 32. — (*b*) Car. 1. p. 24. — (*c*) Socr. l. 5. c. 8. Theod. l. 5. c. 6.

Constantinople, ordonna par ses lettres à tous les évêques de ses états de se trouver en cette ville pour y confirmer la foi de Nicée, y établir un évêque, et y faire des règlemens pour affermir la paix qu'elle commençoit de goûter. Il s'y assembla donc cent cinquante évêques, en y comprenant ceux d'Egypte et de Macédoine qui n'y vinrent pas au commencement. On y établit dans toutes les formes saint Grégoire évêque de Constantinople, au grand contentement de l'empereur, des plus saints évêques du concile, et des autres aussi, dont quelques-uns le témoignèrent du moins en apparence. Il n'y eut que lui qui résistât; mais il fut placé sur le trône épiscopal malgré ses gémissemens et ses cris. Cependant il survint des affaires entre les évêques, qui dégoûtèrent si fort le Saint de sa nouvelle dignité, qu'il demanda absolument de s'en démettre et de se retirer. On peut voir dans les écrivains ecclésiastiques les raisons qu'il en eut, et dont le détail seroit ici une digression inutile. On mit donc Nectaire en sa place; et comme un daim échappé des toiles, ainsi Grégoire se sauva de Constantinople pour se délasser dans la retraite des travaux qu'il avoit soufferts, et des sujets de peine que les évêques envieux de son mérite lui avoient donnés. Il vint donc à Nazianze; mais il n'y goûta pas sitôt le repos qu'il désiroit. Au contraire, il eut la douleur de trouver cette Eglise semblable à un vaisseau qui erre au milieu de la mer, sans pilote, n'ayant point d'évêque, et livrée presque aux appollinaristes, qui s'efforçoient de s'en rendre maîtres. Il tâcha en vain d'y mettre un évêque, et n'en

pouvant pas prendre soin lui-même à cause de ses maladies, il se retira à la terre d'Arianze qu'il avoit héritée de son père, pour y rétablir sa santé. Ce fut vers l'année 381 ou 382; mais il n'y demeura pas tout-à-fait oisif, car il écrivit plusieurs lettres, et en particulier pour le soutien de la foi dans Nazianze, où les appollinaristes avoient osé mettre un évêque de leur secte. Cela fit que les chefs et le peuple de cette ville le forcèrent en quelque façon d'y venir, (a) tant pour l'amour qu'ils avoient pour lui que pour la crainte de ces hérétiques.

Son humilité qui le suivoit partout, jointe à ses infirmités, lui faisoit regarder le poids de cette Eglise comme au-dessus de ses forces; et il obtint enfin qu'on lui substituât un évêque, qui fut Eulale son cousin et son disciple. Alors se voyant libre et en état de ne plus penser qu'à Dieu et à son salut, il se retira à la campagne pour tout le reste de ses jours. Il y mena la vie d'un moine avec divers solitaires. (b) « Je vis, » dit-il, parmi les rochers et avec les bêtes farouches; » ma demeure est une caverne où je passe ma vie tout » seul; je n'ai qu'un seul habit, et je n'ai ni souliers » ni feu; je ne vis que de l'espérance; je suis le rebut » et l'opprobre des hommes; je ne couche que sur la » paille; je me couvre d'un sac; mon plancher est tout » trempé de larmes que je répands continuellement. » » Cela n'empêcha pas que quelques personnes du caractère de Maxime le Cynique, qui avoient un exté-

(a) Car. 6. p. 71. — (b) Ruf. l. 2. c. 9. Hier. vir. ill. c. 117. Car. 5. p. 70.

rieur de philosophe et qui se moquoient des austérités des véritables religieux, ne lui osassent faire un crime de sa vie, comme si elle eût été trop molle et trop délicate, auxquels il répondit par un petit poëme qu'il composa.

Il en a composé plusieurs, car il excelloit en poésie, et son éloquence est admirée dans ses vers comme dans sa prose; mais il n'employa ce double talent que pour porter les âmes à Dieu à qui il avoit consacré ses affections et ses œuvres. Il y auroit beaucoup encore à parler des actions et des écrits de ce grand Saint; mais nous le laissons à ceux qui nous ont donné sa vie au long, et qui ont parlé des écrivains ecclésiastiques, pour venir à son bienheureux décès. Dieu l'y avoit préparé insensiblement par de fréquentes maladies, et il l'attendoit en paix et confiance dans sa solitude. Nous n'en savons point les circonstances. (*a*) Et comme saint Jérôme dit qu'il étoit mort trois ans avant qu'il fît son catalogue des auteurs ecclésiastiques l'an 392, il faut que cela soit arrivé en 389, ou au commencement de 390, (*b*) dans la soixante ou soixante-unième année de son âge, s'il est né, comme on le croit, en 329.

L'Eglise latine fait sa fête le 9 de mai. Les Grecs l'honorent le 30 de janvier, avec saint Basile et saint Jean Chrysostôme, (*c*) et en particulier le 25 du même mois. Son corps fut transféré de Nazianze à Constantinople par l'ordre de Constantin Porphyrogénète, et

(*a*) Hier. vir. ill. c. 117. — (*b*) Till. tom. 9. pag. 555. — (*c*) Boll. 9. Maii.

déposé dans l'église des apôtres, près de l'autel et du corps de saint Jean Chrysostôme. Il fut apporté de là à Rome, selon le cardinal Baronius, et placé sous l'autel de l'église de la Vierge au champ de Mars, en 1505, d'où le pape Grégoire XIII le fit porter solennellement en 1582, le 11 de juin, dans une grande chapelle qu'il avoit fait faire sous le nom de ce Saint dans l'église de saint Pierre au Vatican, et le lendemain il le fit enfermer sous l'autel. La fête de cette translation est marquée dans le Martyrologe romain le 11 de juin.

Le cardinal Baronius rapporte une description du corps et du visage du Saint, (*a*) qu'il dit avoir tirée d'un manuscrit grec du Vatican, et les Grecs la répètent deux fois dans leurs Menées. (*b*) Selon cette peinture, le Saint étoit d'une taille médiocre, un peu pâle, mais d'une manière qui n'effaçoit pas sa beauté; il avoit le nez baissé, les sourcils droits et élevés, le regard doux et agréable, l'œil droit un peu triste et raccourci par une cicatrice qui lui étoit restée; la barbe épaisse, mais peu longue et comme noircie de fumée à l'extrémité; la tête chauve et ornée de beaux cheveux blancs aux endroits où il les avoit conservés.

(*a*) Bar. a. c. 389. n. 20. — (*b*) Men. Jan. p. 426 et 537.

CHAPITRE

CHAPITRE II.

PARENS DE SAINT BASILE.

SAINTE MACRINE LA JEUNE ET SON MONASTÈRE.

Quoique tous les parens de saint Basile et de saint Grégoire de Nazianze n'aient point professé la vie monastique, nous croyons devoir donner ici une idée de leurs vertus, puisqu'elles peuvent contribuer à relever la gloire de ces deux Saints, comme ceux-ci ont rendu la leur plus célèbre, et nous commencerons par ceux de saint Basile. Ce Saint étoit noble du côté de son père et de sa mère, (*a*) et s'il avoit voulu se prévaloir de l'éclat de sa race par les honneurs qui frappent les yeux du monde, il lui eût suffi de montrer que les offices, soit de judicature, soit de police; l'autorité dans les cours des princes, les grands biens, les dignités les plus sublimes, les honneurs publics, la réputation de l'éloquence, étoient des choses communes dans sa famille; mais il avoit dans ses ancêtres d'autres sujets de gloire plus solides, puisque leur vertu les rend encore aujourd'hui l'objet de la vénération de toute l'Eglise.

Son aïeule paternelle sainte Macrine, dont le nom est marqué dans le Martyrologe romain au 14 de jan-

(*a*) Naz. or. 20.

vier, se rendit célèbre en son temps par son insigne piété. Elle étoit de Néocésarée dans le Pont, (*a*) et fut instruite dans la doctrine de saint Grégoire le Thaumaturge par ses disciples : doctrine que son cœur conserva précieusement, et dans laquelle elle ne manqua pas d'élever saint Basile dès son enfance. Son mari, dont nous ignorons le nom, marcha aussi-bien qu'elle dans la pratique de toutes sortes de vertus. Ils furent du temps de la persécution de Dioclétien, (*b*) continuée par Maximien Galère et par Maximin, du nombre de ces saints fugitifs qui aimèrent mieux se priver de leurs biens, souffrir toutes les incommodités d'un exil volontaire, et s'exposer à la mort même, plutôt que de se mettre en danger de perdre leur âme en perdant la foi. Ils se retirèrent vers l'an 305 avec peu de suite dans une des forêts qui couvrent le Pont ; ce qui ne pouvoit être que très-pénible à des personnes de leur qualité, et ils y persévérèrent environ sept ans.

Dieu fit voir par un miracle célèbre, que c'étoit par le mouvement de son Saint-Esprit qu'ils avoient médité cette retraite : car y étant privés de tout secours humain, il leur envoya pour les nourrir, de grands cerfs qui descendoient du haut de la montagne, et qui se laissoient prendre d'eux-mêmes au moindre signal qu'ils leurs faisoient. Cette merveille de la providence les fortifia dans le combat, en faveur duquel Dieu la leur accordoit. Il y a apparence qu'ils sortirent de cette retraite après l'édit que Maximien Galère fut contraint par la puissance de Dieu de publier en faveur des chré-

(*a*) Nys. v. S. Macr. — (*b*) Naz. or. 20.

tiens le 30 d'avril de l'an 311, comme on peut le voir dans l'histoire de l'Eglise ; mais comme saint Grégoire de Nazianze, et encore plus expressément saint Grégoire de Nysse, disent que sainte Macrine avoit soutenu de grands combats en confessant la foi de Jésus-Christ, et que ses biens et ceux de son mari avoient été confisqués, ils peuvent avoir ensuite confessé Jésus-Christ ou sous Maximin, qui renouvela peu de mois après la persécution, ou vers l'an 320 sous Licinius. Il y a apparence que sainte Macrine mourut dans le Pont vers l'an 340.

Sa piété et celle de son mari passa dans Basile leur fils, père de notre Saint, qui enseigna l'éloquence avec tant de réputation, qu'il devint le maître des autres et s'acquit une estime universelle. Sa vertu ne céda qu'à celle de son fils. Il fut regardé comme le maître commun de la piété dans le Pont, autant qu'il l'étoit par son éloquence; et ce fut sa prudence, ainsi que son excellente conduite dans toutes ses actions, qui lui méritèrent le bonheur d'avoir sainte Emmelie pour épouse.

Cette illustre sainte, dont le nom marquoit l'harmonie et l'accord de toutes les perfections qu'elle possédoit, avoit un amour extrême pour la virginité ; mais ayant perdu son père à qui la colère de l'empereur païen (on croit que c'étoit Licinius) avoit ôté les biens et la vie, et ayant aussi perdu sa mère lorsqu'elle étoit encore jeune, elle fut obligée de se marier, parce que son extrême beauté la faisoit rechercher de beaucoup de gens, et que même quelques-uns avoient résolu de

l'enlever ; de sorte que la crainte d'un pareil accident la fit résoudre à se mettre en sûreté par le mariage, et la réputation de Basile le lui fit préférer à tous les autres.

Leur piété les unit autant que le nœud du mariage. (*a*) Ils s'accordoient parfaitement dans la pratique des bonnes œuvres ; ils nourrissoient les pauvres, ils recevoient les étrangers ; ils consacroient ainsi à Dieu une partie de leurs biens, et ils s'y consacroient eux-mêmes par le concert de toutes les vertus chrétiennes. Quoique les pères de l'un et de l'autre eussent été dépouillés de leurs biens dans la persécution, Dieu avoit pourtant depuis si fort multiplié ce qu'ils avoient, que personne dans le pays ne les surpassoit en opulence. Ils avoient des possessions dans trois provinces différentes, dans le Pont, dans la Cappadoce et dans la petite Arménie, ce qui fit que leur nombreuse famille en fut pourvue avantageusement. Saint Grégoire de Nysse assure que, par les bénédictions dont Dieu les favorisa, chacun de leurs enfans dans la suite eut davantage de biens qu'ils ne leur en avoient laissé à tous ensemble. Ces enfans étoient au nombre de dix ; mais il y en eut un qui mourut en bas âge, puisque quand Basile le père mourut, on divisa le bien en neuf parts pour quatre fils et cinq filles.

L'aîné de tous ces enfans fut Macrine la Jeune; saint Basile fut le premier des garçons, Naucrace le second, saint Grégoire de Nysse le troisième ou le quatrième, et saint Pierre, évêque de Sébaste, le dernier de la fa-

(*a*) Nys. v. S. Macr.

mille. Nous n'avons point de connoissance particulière des quatre autres filles, sinon que leur mère les pourvut honnêtement selon que chacune le désira. Nous parlerons ailleurs des nièces de saint Basile, filles d'une de ses sœurs, qui gouvernèrent un monastère de vierges dans Césarée.

Pour parler à présent de chacun en particulier, nous ne savons rien de plus du père de saint Basile que ce que nous avons dit en général de ses vertus : à quoi il faut ajouter que saint Basile étant tombé dangereusement malade dans son enfance, son père priant pour sa guérison, (a) Dieu lui apparut dans la nuit et lui dit comme à ce seigneur de Capharnaüm : (b) *Allez, votre fils se porte bien.* Ce qui fait voir que la foi de ce saint homme étoit vive, et qu'il étoit favorisé d'une haute communication avec Dieu. Le soin qu'il prit aussi d'instruire notre Saint par lui-même des premiers élémens de la rhétorique, prouve son attention à remplir ses devoirs de père de famille. Il fournit heureusement et saintement sa carrière, ayant inspiré à ses enfans par ses leçons et par ses exemples, tous les bons sentimens que la religion nous recommande, et il mourut enfin plein de mérites vers l'an 349 au plus tard, peu de temps après la naissance de saint Pierre de Sébaste.

Quant à sainte Emmelie son épouse, nous ne la séparerons point ici de sa fille sainte Macrine la Jeune, qui fut sa fidèle compagne jusqu'à sa mort, et qui lui fut d'un grand secours pour arriver à cette haute per-

(a) Nys. S. Bas. — (b) Joan. 4, 5.

fection qu'elle consomma par une mort sainte, et qui lui a mérité une place, ainsi qu'à son saint époux, dans les fastes de l'Église au 30 de mai. Son intention en s'engageant dans le mariage, fut plutôt, comme nous l'avons vu, de se dérober aux piéges du monde que d'en suivre les folles vanités. Tout occupée des soins domestiques, qui sont un des plus essentiels devoirs des mères de famille, Dieu lui donna dans le premier fruit de son mariage une aide plutôt qu'une fille pour le soutien des autres enfans qu'il lui préparoit dans sa miséricorde; et cette fille la seconda en tout, soit pour les affaires de la maison, soit pour la pieuse éducation de ses frères et de ses sœurs.

Dieu voulut la lui annoncer lorsqu'elle la portoit dans son sein comme un fruit de sa grâce, et lui fit connoître la haute sainteté à laquelle il la destinoit: car étant sur le point d'accoucher, elle s'endormit, et durant ce temps-là il lui sembla qu'elle portoit entre ses bras cette bienheureuse fille, et qu'un homme d'une taille et d'une majesté plus qu'humaine lui donna le nom de Thècle, ce qu'il répéta par trois fois, après quoi il disparut. Elle s'éveilla dans ce moment, et accoucha avec tant de facilité, qu'à peine le songe eut cessé qu'elle en vit l'effet. On regarda dès lors ce nom comme un signe de la conformité de sentimens qu'il y auroit entre sainte Thècle et cette sainte fille.

On la confia à une nourrice dans la maison, mais elle étoit presque toujours entre les bras de sa mère. L'éducation que cette excellente dame lui donna, quand elle fut en âge d'en recevoir une, fut des plus

pieuses. Bien loin de lui présenter rien qui pût lui inspirer l'esprit du monde, Emmelie lui fit apprendre les endroits de l'Ecriture-Sainte les plus aisés à comprendre et les plus convenables à son âge. Elle commença par la Sagesse de Salomon, dont elle choisit les sentences les plus propres pour régler les mouvemens de son cœur et la conduite de sa vie. Elle lui fit aussi apprendre les psaumes, et l'accoutuma à entretenir son âme des saintes affections qui sont renfermées dans ces divins cantiques; en sorte que l'on pouvoit dire, selon la remarque de saint Grégoire de Nysse, de qui nous apprenons tout ce que nous rapportons ici, (*a*) qu'en quelqu'endroit que la jeune Macrine allât, ou quelque chose qu'elle fît, ces sacrés cantiques lui tenoient lieu d'une fidèle compagne qui ne la quittoit jamais.

Si c'étoient là les fruits des soins de la pieuse mère, c'étoient aussi ceux de la docilité de la fille; et par cette même docilité elle apprit tous les ouvrages de l'aiguille propres à son sexe et dans lesquels elle excella. Dieu ajouta à ces belles dispositions de l'âme de la jeune Macrine, une beauté de corps si parfaite, qu'il n'y en avoit point dans tout le pays qui en approchât, ce qui fut pour ses parens un sujet plus particulier de la tenir cachée; mais quelques soins qu'ils prissent pour cela, et quelque attention qu'elle même y donnât pour empêcher d'être vue, elle ne put se dérober entièrement aux yeux de beaucoup de gens, qui ne manquèrent pas de la rechercher en mariage. Son père jugea

(*a*) Nys. S. Macr.

par sa prudence, que pour se délivrer des importunités de ceux qui l'assiégeoient sans cesse pour avoir la préférence, il devoit choisir un homme de très-bonne maison et fort sage, auquel il la fit épouser, en différant pourtant l'accomplissement du mariage, parce que Macrine étoit encore trop jeune.

Mais Dieu qui s'étoit réservé cette chaste colombe pour se la consacrer par la virginité, fit que tandis que cet homme tâchoit de mériter de ses parens la bonne opinion qu'ils avoient de lui, par des actions publiques où il prenoit la défense des innocens faussement accusés, il fut surpris d'une maladie qui l'enleva en peu de temps, ce qui fit évanouir toutes les belles espérances qu'on en avoit conçues.

Cette mort précipitée fixa pour toujours le sort de Macrine dans l'état de vierge qu'elle désiroit tant de garder pour être toute à Jésus-Christ; ce qui fit que ses parens lui proposant d'autres partis qui se présentoient, elle leur répondit : *que son époux n'étoit pas mort, qu'il vivoit à l'égard de Dieu, et même à son égard par l'espérance de la résurrection; qu'il étoit allé seulement faire un voyage, et que cependant elle se croyoit obligée de lui garder une entière fidélité.*

Elle s'affermit toujours plus par ces raisons dans le dessein de demeurer vierge, et elle résolut encore de ne perdre jamais sa mère de vue; ce qui faisoit dire à celle-ci, que n'ayant porté ses autres enfans dans son sein que durant quelque temps, elle la portoit en quelque façon continuellement avec elle. Mais bien loin que cette assiduité lui fût pénible, elle lui étoit

d'autant plus agréable, qu'outre ce que la tendresse lui inspiroit pour sa fille, les services qu'elle en recevoit étoient même plus grands qu'elle n'en eût reçu de plusieurs servantes. Les avantages de cette étroite union leur étoient communs, dit saint Grégoire de Nysse, la mère conduisant l'esprit de la fille, et celle-ci ayant un si grand soin des besoins corporels de sa mère, qu'elle lui faisoit cuire de ses propres mains le pain qu'elle mangeoit. Macrine employoit également tout son travail pour elle; et quand après la mort de son père, Emmelie se trouva chargée de quatre fils et cinq filles, qui étoient répandus dans les trois provinces du Pont, de la Cappadoce et de la petite Arménie, Macrine partageoit avec elle tous les soins que lui donnoient tous ces enfans; et enfin elle la porta par son exemple à s'élever peu à peu à une vertu encore plus parfaite que celle qu'elle pratiquoit auparavant, quoiqu'elle fût déja bien grande.

Nous avons vu dans la vie de saint Basile, comment elle le porta au mépris de la sagesse du siècle pour embrasser la pratique de la sagesse évangélique; elle éleva de même son frère saint Pierre évêque de Sébaste, et lui fut comme une seconde mère et un précepteur par le soin qu'elle prit de le former dans la piété. Enfin voyant que ses frères et ses sœurs étoient tous grands, et qu'ils n'avoient plus besoin des soins de leur mère, elle lui persuada de se retirer ensemble dans un monastère.

Ce fut dans cette vue qu'elles en bâtirent un dans le Pont le long de la rivière d'Iris, à peu de distance de

la ville d'Ibore. Là sainte Macrine avec sa mère ayant retranché toutes les occasions qui les pouvoient engager dans les embarras du siècle, elles quittèrent leur manière ordinaire de vivre pour en prendre une plus parfaite, et firent de leurs servantes leurs compagnes pour passer ensemble le reste de leurs jours dans la profession religieuse. D'autres personnes de son sexe vinrent s'y joindre aussi, et sainte Macrine gouverna après sa mère cette communauté dans une très-sainte et très-exacte discipline. Elle avoit donné aux pauvres tout ce qui lui étoit revenu de la succession de ses parens, pour suivre à la lettre le conseil de Jésus-Christ, et elle subsistoit du travail de ses mains. Les autres religieuses en faisoient de même, ainsi le travail étoit un des principaux points de leurs règles.

Saint Grégoire de Nysse nous trace en ces termes le plan de leur conduite et de leurs observances régulières. « Il y avoit entr'elles une entière égalité à l'égard » de la nourriture, des meubles, des cellules et des » autres nécessités, sans qu'il leur restât aucune mar- » que des rangs différens qu'elles tenoient dans le » monde. La vie qu'elles menoient étoit si sainte et » leur vertu si éminente, qu'on n'a point de paroles qui » puissent bien l'exprimer. Leur exactitude de jour et » de nuit dans l'observance de leur sainte discipline » répondoit à la grandeur de leur vertu et à la ferveur » dont leur âme étoit embrasée. On pouvoit les com- » parer à ces âmes bienheureuses qui prennent leur » essor vers le ciel après qu'elles sont sorties de la pri- » son de leur corps, tant leur cœur étoit dégagé des

» choses de la terre, et l'on peut dire qu'elles vivoient
» presque comme des anges.

» On ne voyoit parmi elles ni marque de colère et
» d'envie, ni de soupçons, ni de haine. Elles avoient
» banni de leur cœur le faste de la vanité, le désir des
» honneurs et de l'estime des créatures, et autres vices
» semblables. Elles mettoient leurs délices dans la
» tempérance, leur gloire à n'être connues de per-
» sonne, leurs richesses à ne rien posséder, ayant aban-
» donné toutes les commodités de la vie comme on se-
» coue la poussière : aussi regardoient-elles comme
» un temps perdu, celui que l'on n'emploie qu'à ce
» qui regarde cette vie périssable. Toutes leurs occu-
» pations et leur repos étoit la prière continuelle et le
» chant des psaumes, qu'elles n'interrompoient jamais
» ni de jour ni de nuit. Enfin leur vie étoit si parfaite,
» qu'on peut dire qu'elle tenoit comme un milieu en-
» tre la nature humaine et l'angélique, parce qu'elle
» participoit de l'une et de l'autre. » Telle est l'idée que saint Grégoire nous donne des vertus de ces ferventes vierges de Jésus-Christ.

Mais si elles étoient si parfaites, combien la bienheureuse Macrine, qui les conduisoit avec tant de sagesse et de piété, ne le devoit-elle pas être! Le même Saint assure que n'étant jamais satisfaite de ce qu'elle avoit acquis de mérite devant Dieu, toute son attention étoit de se purifier sans cesse de ses moindres imperfections, et d'aspirer par de nouveaux progrès à la haute perfection à laquelle la grâce du Seigneur l'appeloit dans les desseins de sa miséricorde. Saint Pierre

son frère, que nous avons dit qu'elle avoit formé dans la piété dès son enfance, lui rendoit alors les soins qu'il en avoit reçus, ainsi qu'à sa communauté. Il étoit retiré dans la même solitude, comme nous le dirons plus bas, et saint Basile dans le séjour qu'il fit auprès de lui, leur fut également d'un grand secours.

Dieu voulut dans une rencontre faire éclater par une guérison miraculeuse sa grâce sur sainte Macrine, et montrer en même temps combien ses prières étoient efficaces auprès de sa divine majesté. Il se forma sous le cou de la Sainte une tumeur extraordinaire, à laquelle on jugea qu'il falloit faire une incision pour empêcher que le mal n'agît en dedans et ne pénétrât jusqu'au cœur, ce qui lui auroit causé la mort. Sa mère la pressoit de souffrir qu'on appelât le médecin pour y mettre remède, lui représentant que la science de la médecine a été enseignée de Dieu pour le bien des hommes : mais cette fille souverainement modeste trouvoit son mal plus supportable que de montrer quelque partie de son corps à des personnes inconnues. Un jour donc après avoir servi jusqu'à vêpres, selon son usage, sa pieuse mère qui l'exhortoit toujours à voir un médecin pour remédier à son mal, elle se retira dans une chapelle qui étoit dans l'intérieur du monastère, et y passa la nuit en prières et en larmes, conjurant le Seigneur, qui est le souverain médecin, de la guérir plutôt que de permettre qu'elle fît voir son mal à un homme. Ensuite elle prit un peu de la terre qu'elle avoit trempée de ses larmes, et l'appliqua sur la partie malade comme un remède qu'elle espéroit

que Dieu béniroit, ce qui arriva; car après sa prière étant retournée à sa mère, elle lui dit qu'il lui suffisoit qu'elle voulût bien faire le signe de la croix sur son mal; mais en y mettant la main elle trouva qu'elle en étoit parfaitement guérie. Il ne resta qu'une petite marque comme d'une piqûre d'aiguille, qui demeura jusqu'à sa mort, Dieu l'ayant ainsi permis, comme le remarque saint Grégoire de Nysse, afin que ce fût un témoignage continuel du miracle qu'il avoit fait en sa faveur, et pour l'obliger d'en conserver toujours le souvenir avec une humble reconnoissance.

Sainte Emmelie qui étoit fort avancée en âge, paya enfin le tribut commun à la nature. Ses enfans étoient absens, excepté sainte Macrine et saint Pierre qui demeuroient auprès d'elle. Lors donc qu'elle sentit les approches de la mort, les ayant tous les deux à ses côtés, elle parla des autres avec une extrême tendresse, leur donnant sa bénédiction, quoiqu'éloignés; puis prenant ces deux-ci chacun d'une main, elle adressa à Dieu en leur faveur cette belle prière. « Seigneur, » je vous offre les prémices et la dîme du fruit qui est » sorti de mon sein; car celle de mes filles qui est ici » étant née la première, peut bien être appelée les pré» mices, et ce dernier de mes fils étant le dernier de » tous, peut aussi être regardé comme la dîme de mes » enfans. Ainsi, outre que je les tiens de votre libé» ralité, ils vous appartiennent par un droit particu» lier. Daignez donc, ô mon Dieu, répandre la sain» teté sur le cœur de l'un et de l'autre. » Cette bénédiction et sa vie finirent en même temps : ce fut sur

la fin de l'an 373. On l'enterra auprès de son mari à sept ou huit stades de son monastère, dans l'église des 40 martyrs. L'Eglise l'honore le 30 de mai.

On peut juger de la douleur de sainte Macrine et de celle de son frère saint Pierre, par le mérite de la sainte mère qu'ils perdirent : mais leur piété changea cette douleur en un sacrifice de bonne odeur devant Dieu par leur résignation à ses ordres. C'est ce que saint Grégoire de Nysse nous donne à entendre quand il dit, qu'après l'avoir fait ensevelir comme elle l'avoit ordonné, ils tâchèrent de se surmonter eux-mêmes en rendant leurs dernières actions encore plus parfaites que les précédentes, s'efforçant d'arriver au comble de la vertu. Celle de sainte Macrine avoit été mise auparavant à une très-rude épreuve par la perte de son frère Naucrace, qu'on apporta mort de la campagne avec Chrisaphe son domestique, sans qu'on pût savoir comment cela étoit arrivé. « Macrine, dit saint Grégoire de Nysse, parut d'autant plus admirable dans » cette rencontre, qu'étant touchée jusqu'au fond du » cœur de ce qu'elle perdoit son frère par un accident si déplorable, et celui même de ses frères » qu'elle aimoit davantage, son âme s'éleva pourtant » si fort au-dessus de ses sentimens, que son exemple » et ses raisons rendirent sa mère, qui vivoit encore » alors, capable de consolation ; en sorte que dans la » violence d'un coup si frappant, elle ne jeta point de » grands cris, elle ne déchira point ses habits, elle » ne s'abandonna point aux transports de douleur que » l'on voit ordinairement dans les autres mères, et

» elle ne fit rien qui fût indigne de sa piété, ni qui pût » la faire passer pour femme. » Enfin le même saint Grégoire ajoute que Macrine étoit parvenue à un si haut degré de vertu, que dans tous les sujets de déplaisir qui arrivoient à sa mère, elle ne souffroit jamais que le sentiment qu'elle en avoit fût plus grand que sa joie des grâces dont elle étoit redevable à la bonté divine.

Après ce double sacrifice de la mort de Naucrace et de sainte Emmelie, Dieu en exigea un troisième de sainte Macrine avant qu'il la couronnât de ses travaux dans le ciel. Ce fut celui du grand saint Basile qui mourut en 379, comme nous l'avons dit au chapitre précédent. Si ce grand docteur en quittant la terre laissa toute l'Eglise dans l'affliction, quelle dut être celle de sainte Macrine quand le bruit d'une si triste nouvelle parvint jusqu'à son monastère? Mais, ajoute saint Grégoire de Nysse, comme on éprouve l'or en divers fourneaux afin qu'on juge meilleur celui qui a passé par trois creusets différens, ainsi l'âme de cette vierge ayant passé par les trois épreuves de la mort de Naucrace, de sa mère et de saint Basile, elle parut si pure et si forte, qu'on n'y remarqua jamais rien de foible ni de défectueux.

Saint Grégoire de Nysse se trouva au mois de septembre ou d'octobre de l'année de la mort de saint Basile, au grand concile que les Orientaux tinrent à Antioche, et tous les évêques qui le composoient s'étant ensuite séparés pour retourner chacun chez soi, il désira d'aller visiter sainte Macrine, qu'il n'avoit point vue depuis près de huit ans. Il la considéroit moins

comme sa sœur que comme sa maîtresse ; car c'est le nom qu'il lui donne ordinairement. Outre la consolation qu'il se proposoit en la voyant, il vouloit aussi se décharger de la douleur qu'il avoit de la mort de saint Basile en s'en entretenant avec elle. Mais au lieu de la consolation qu'il espéroit, Dieu voulut que sa visite fût pour lui un surcroît d'affliction par la mort de cette Sainte, pour accomplir aussi le désir qu'elle avoit eu de le voir encore une fois avant que de monter au ciel, et afin qu'il lui rendît les derniers devoirs.

Nous emprunterons pour raconter ce qui se passa dans cette visite, les propres paroles de saint Grégoire dans la relation qu'il fait de la mort de la Sainte, parce qu'elle est bien plus touchante que celle que nous en pourrions donner. « Après avoir fait, dit-il, un » long chemin, n'ayant plus qu'une journée, j'eus en » dormant une vision qui m'annonça par avance ce » qui devoit m'arriver; car il me sembla que je por- » tois entre mes mains des reliques des martyrs, qui » jetoient une si grande lumière, que mes yeux n'en » pouvoient soutenir l'éclat. Cela me parut ainsi par » trois diverses fois sans que je pusse comprendre ce » qu'il pouvoit signifier : j'en fus en peine et j'en at- » tendis l'événement.

» Je rencontrai ensuite un domestique à mesure » que j'approchai de la retraite où ma sœur menoit » une vie céleste, et je lui demandai si mon frère s'y » trouvoit. Il me répondit qu'il en étoit parti depuis » quatre jours, et que ma sœur étoit malade. Cela fit » que je me hâtai, et mon cœur fut saisi de tristesse.

» Mes

» Mes frères (c'est-à-dire, les moines) avoient appris » ma prochaine arrivée, et lorsque je fus près du mo- » nastère de ma sœur ils vinrent à ma rencontre, ainsi » qu'on a accoutumé de faire pour rendre honneur à » ses amis. D'un autre côté la bienheureuse troupe de » vierges étoit assemblée dans l'église, où elles atten- » doient ma venue avec une grande modestie.

» Quand j'y fus entré je fis les prières et leur donnai » la bénédiction, qu'elles reçurent avec une profonde » humilité et la tête inclinée, après quoi elles se retirè- » rent en silence pour vaquer chacune à son office; ce » qui me fit juger que ma sœur, qui étoit leur supérieu- » re, ne s'y trouvoit point. Une personne qui se ren- » contra là m'ouvrit la porte et me conduisit à sa cel- » lule. Je l'y trouvai couchée, non sur un lit ni sur » un matelas, mais par terre, sur un ais couvert d'un » cilice, et au lieu d'oreiller elle avoit un autre ais coupé » de façon qu'il lui soutenoit la tête. Elle étoit très- » malade, et aussitôt qu'elle m'aperçut, ne pouvant » s'avancer vers moi à cause de l'extrême foiblesse où » la fièvre l'avoit réduite, elle se leva sur son coude, » et mettant une main en terre, elle se souleva sur sa » pauvre couche autant qu'il fut à son pouvoir, afin de » me recevoir avec honneur. Je courus à elle, je la » relevai et la fis remettre comme elle étoit aupara- » vant. Alors elle leva les mains vers le ciel et dit : Je » vous rends grâces, mon Seigneur et mon Dieu, de » m'avoir accordé l'accomplissement de mon désir, en » inspirant à votre serviteur de venir visiter votre ser- » vante.

» Elle tâchoit de nous cacher la difficulté qu'elle » avoit de respirer, pour adoucir la peine que nous » sentions de sa situation, et nous montroit un visage » gai, nous entretenant des choses qu'elle jugeoit que » nous aurions plus agréables. Mais la suite du discours » nous ayant porté à parler du grand Basile, je ne pus » empêcher ma douleur de paroître sur mon visage. » Bien loin de m'imiter, elle en prit sujet d'entrer dans » les sentimens de la plus haute piété, et tout animée » de l'esprit de Dieu, elle nous parla avec tant d'élé- » vation de la conduite secrète de Dieu dans tout ce » qui arrive sur la terre, et dans les afflictions qu'il » nous envoie, que mon âme se sentit comme em- » portée au-dessus des sentimens de la nature, et trans- » portée avec elle dans le ciel.

» Je ne pouvois trop admirer comment dans l'ar- » deur de la fièvre qui avoit épuisé ses forces, et ré- » pandu sur son corps abattu une sueur froide qui an- » nonçoit sa fin, elle conservoit toute la liberté de » son esprit, ainsi que l'Ecriture nous l'apprend du » saint homme Job couvert d'ulcères et de pouriture, » et avec quelle facilité et quelle sublimité de pensées » elle parloit de l'état de l'âme, de la vie que nous pas- » sons sur la terre, de la fin pour laquelle nous som- » mes créés, de l'immortalité dont ce corps mortel sera » un jour revêtu, et pourquoi il faut qu'il cesse de vi- » vre ici-bas pour entrer dans une autre vie. Les pa- » roles sortoient de sa bouche comme l'eau d'une » source que rien n'empêche de couler, et si je n'eusse » craint de l'engager dans un trop long discours, je

» l'aurois volontiers priée de nous expliquer de même
» tout le reste de la religion.

» Après qu'elle eut fini de parler de ces matières,
» elle me dit : Il est temps, mon frère, qu'étant fati-
» gué par le long chemin que vous avez fait, vous pre-
» niez un peu de repos : mais c'en étoit un bien doux
» pour moi de l'entendre. Je lui obéis pourtant, et
» j'allai dans un jardin proche de là, où je trouvai un
» couvert fort agréable sous l'ombre de quelques ar-
» bres. Rien n'étoit capable de me réjouir, ayant le
» cœur serré de tristesse dans la crainte de ce qui de-
» voit bientôt arriver. La vision que j'avois eue des re-
» liques des saints martyrs ne me parut plus une énig-
» me, et j'en parlai à quelqu'un de ceux qui étoient
» présens.

» La Sainte, qui pénétroit dans mes pensées, nous
» envoya dire de cesser de nous affliger, parce qu'elle
» espéroit bien de son mal ; mais elle entendoit par là
» que sa fin, après laquelle son âme soupiroit pour
» aller jouir de la vue de son Dieu, étoit toujours plus
» proche. Nous nous levons à cette nouvelle pour l'al-
» ler joindre, et quand elle nous vit, ne voulant point
» perdre le temps en discours inutiles, elle commença
» à nous raconter tout ce qui lui étoit arrivé depuis
» son enfance, avec autant de suite et de présence d'es-
» prit que si elle l'avoit lu dans un livre, détaillant
» tous les bienfaits dont Dieu avoit favorisé mon père,
» ma mère et toute notre famille, pour lui en rendre
» de dignes actions de grâces.

» Je voulus lui parler de ce que j'avois souffert lors-

» que l'empereur Valens m'envoya en exil à cause de » la foi, et des autres travaux auxquels les troubles ar- » rivés dans l'Eglise m'avoient engagé; mais elle me » répondit : Ne cesserez-vous jamais de perdre de vue » les obligations que vous avez à Dieu ? Craignez de » tomber dans l'ingratitude, en oubliant les avanta- » ges que vous avez reçus de lui au-dessus même de » ceux dont vous tenez la vie. Car si mon père s'est » rendu célèbre depuis sa jeunesse par des actions » publiques qui lui ont mérité l'estime de ses conci- » toyens, sa réputation ne passa pas la province du » Pont; au lieu que la vôtre s'est étendue si loin, que » les églises vous appellent à leur secours et s'adressent » à vous pour le rétablissement de leur discipline. Re- » connoissez en tout cela la faveur que Dieu vous a » faite, et l'effet des prières de nos parens.

» J'aurois voulu en l'entendant parler ainsi, que le » jour eût duré davantage. Mais le chant de ces saintes » vierges m'appelant à vêpres, elle me dit de me ren- » dre à l'église, tandis qu'elle recommença de prier » Dieu. La nuit se passa ainsi, et quand le jour com- » mença de paroître, il me fut aisé de juger par l'état » où je la trouvai, que c'étoit le dernier de sa vie, la » fièvre ayant consumé tout ce qui lui restoit de force. » Mon âme étoit alors agitée de deux mouvemens » différens; l'un de douleur, car la nature me faisoit » sentir sa tendresse, considérant que c'étoient les » dernières paroles d'une personne qui m'étoit si chè- » re; l'autre d'admiration, en voyant avec quelle tran- » quillité et quelle confiance elle attendoit la mort, ou

» plutôt avec quel désir elle soupiroit après ce moment
» par cet ardent amour pour son époux céleste qu'elle
» avoit toujours nourri dans son cœur, et qui lui faisoit
» souhaiter d'être bientôt affranchie des liens du corps,
» pour aller jouir dans le ciel de sa divine présence.

» Le soleil étoit près de se coucher sans qu'elle diminuât rien de la vigueur de son esprit. Elle cessa de nous adresser la parole, et ayant les mains jointes et les yeux arrêtés sur son céleste époux, car son petit lit étoit tourné vers l'orient, elle s'entretenoit avec lui, mais d'une voix si basse que nous avions peine à l'entendre. Nous comprîmes pourtant qu'elle lui parloit ainsi : Vous nous délivrez, Seigneur, de la crainte de la mort. Vous faites que la fin de cette vie est pour nous le commencement d'une véritable vie. Vous nous laissez dormir pour un temps, et vous nous réveillerez par le son de la trompette à la fin des siècles. Vous confiez à la terre comme un dépôt, la terre de notre corps que vous avez formé de vos mains, et vous le lui redemanderez en le revêtant d'immortalité et de gloire. Vous nous avez délivrés de la malédiction et du péché, ayant voulu en être chargé vous-même pour l'amour de nous. Vous avez brisé la tête du serpent qui avoit rendu l'homme esclave en le rendant désobéissant. Vous avez brisé les portes de l'enfer. Vous nous avez ouvert le chemin de la résurrection en terrassant le maître de la mort. Vous avez donné à ceux qui vous craignent le signe de votre croix sainte, pour confondre cet ennemi irréconciliable et mettre notre vie en assu-

» rance. Dieu éternel, auquel je suis dès le ventre de » ma mère, que j'ai toujours aimé de toute l'étendue » de mon cœur, et auquel depuis mon enfance j'ai » consacré mon corps et mon âme, donnez-moi, Sei- » gneur, un ange de lumière, qui me conduise avec » les saints Pères dans le lieu de rafraîchissement et » de repos. Vous, mon Dieu, qui avez pardonné à l'un » de ceux qui ont été crucifiés avec vous dès qu'il a » eu recours à votre miséricorde; souvenez-vous, je » vous en prie, de moi dans votre royaume, puisque » j'ai crucifié aussi ma chair avec vous, ayant été per- » cée comme avec des clous par la crainte que j'ai eue » de vos jugemens. Que ce chaos épouvantable ne me » sépare point de vos élus; que l'esprit envieux du » bien des hommes ne m'empêche pas d'aller à vous; » que mes fautes disparoissent devant vos yeux, et » puisque vous avez la souveraine puissance de par- » donner les péchés des hommes, pardonnez-moi ceux » que l'infirmité de la nature m'a fait commettre dans » mes actions, dans mes paroles et dans mes pen- » sées, afin qu'en abandonnant ce corps je me trouve » purifiée de mes taches, et que vous receviez mon » âme entre vos mains comme un parfum précieux ré- » pandu en votre présence.

» Après cet entretien amoureux avec Jésus-Christ, » elle fit le signe de la croix sur ses yeux, sur sa bou- » che et sur son cœur, et l'ardeur de la fièvre lui ayant » desséché la langue, nous ne pûmes plus compren- » dre qu'elle continuoit de prier, que par le mouve- » ment de ses mains et de ses lèvres. Elle fermoit les

» yeux, et sur le soir qu'on apporta de la lumière,
» elle les ouvrit et témoigna qu'elle désiroit de dire
» vêpres; mais la voix lui manquant, elle s'en acquitta
» d'esprit, remuant les lèvres et les mains comme au-
» paravant, et nous comprîmes qu'elle les avoit finies,
» parce qu'elle porta la main sur son visage pour faire
» le signe de la croix. Enfin jetant un grand et pro-
» fond soupir, elle finit sa vie avec sa prière. Voyant
» qu'elle étoit passée, et me souvenant qu'elle m'avoit
» témoigné dès notre premier entretien désirer que je
» lui rendisse les derniers devoirs en lui fermant les
» yeux et la bouche, je portai ma main languissante
» de douleur sur son saint visage; mais ce ne fut que
» pour lui tenir ma parole, car elle n'en avoit pas be-
» soin, parce que ses yeux et ses lèvres étoient fermés
» de façon qu'elle paroissoit plutôt endormie que morte.
» Elle avoit ses mains sur son estomac, et le reste du
» corps dans l'assiette convenable à une vierge. » Telle est la relation que saint Grégoire de Nysse a donnée de la mort de sa sainte sœur en témoin oculaire.

Ses religieuses, qui jusqu'alors avoient étouffé leur douleur dans leur cœur par respect pour leur respectable supérieure, comme si elles avoient appréhendé qu'au défaut de sa voix son visage ne les eût reprises de s'y livrer trop; ses religieuses, dis-je, la firent éclater par leurs pleurs, par leurs sanglots et par des cris redoublés. Saint Grégoire en fut lui-même entraîné en quelque façon, et ne put s'empêcher de joindre ses larmes aux leurs, quelque résolution qu'il eût prise de montrer plus de fermeté. Enfin ayant repris ses es-

prits, il cria à haute voix en s'adressant à cette assemblée de vierges : Tournez la tête vers celle qui est le sujet de votre douleur, et souvenez-vous des instructions qu'elle vous a données, pour vous porter à une vertu parfaite. Elle ne vous a permis de pleurer que dans le temps de la prière, et c'est ce que vous pouvez faire maintenant, en cessant ces cris inutiles pour chanter des psaumes. Il les pria ensuite de passer dans le lieu le plus proche, et de laisser seulement auprès du corps quelques-unes de celles dont la Sainte durant sa vie étoit plus ordinairement assistée.

Vestiane, dame très-respectable, qui après avoir perdu son mari peu de temps après qu'elle l'eut épousé, avoit choisi la Sainte pour guide dans les voies de la perfection, et qui passoit la plupart du temps avec ces vierges, fut du nombre de celles qui restèrent auprès du corps de la Sainte. Saint Grégoire s'adressa à elle pour savoir si on ne trouveroit pas hors de propos de le parer de quelques habits précieux. Elle lui répondit qu'il falloit savoir quel eût été là-dessus le sentiment de la Sainte. Sur quoi saint Grégoire s'adressa à une vierge nommée Lampadie, qui avoit la charge de chantre et qu'on disoit en être bien instruite. Elle n'a point recherché, lui répondit celle-ci en pleurant, d'autres ornemens pour se parer durant sa vie et pour orner sa sépulture après sa mort, que la pureté de ses actions; car elle a toujours méprisé les ornemens du corps : d'ailleurs quand nous le voudrions, nous ne pouvons lui en donner d'autres que ceux que vous avez sous vos yeux.

Mais, lui dit saint Grégoire, n'avez-vous rien en réserve qui puisse nous servir pour cela? Voilà, répondit Lampadie, son manteau, son voile, ses souliers tout usés : ce sont là toutes ses richesses et tous ses meubles, il n'y a rien de plus qui soit renfermé dans des coffres ou des armoires. Elle avoit choisi le ciel pour y renfermer ses trésors en sûreté et n'en avoit rien laissé sur la terre.

On voit ici quelle étoit la pauvreté et le détachement de cette sainte vierge : exemple bien touchant et bien instructif pour les âmes religieuses. Un voile, un manteau, un habit, des souliers usés, c'étoit là tout l'ameublement de cette épouse de Jésus-Christ. Mais autant qu'elle s'étoit dépouillée de tous les biens de la terre, autant étoit-elle riche des biens du ciel. Cependant S. Grégoire demanda à Lampadie, si elle croyoit qu'elle eût trouvé mauvais qu'il fit servir quelqu'un de ses ornemens pour parer son corps dans ses funérailles. Je pense, lui répondit-elle, que si elle vivoit, deux raisons l'empêcheroient de s'y opposer, dont l'une est votre dignité d'évêque pour laquelle elle a toujours conservé un très-grand respect; l'autre est la proximité du sang qui ne lui permettroit pas de discerner ce qui seroit à elle et ce qui seroit à son frère.

Ces deux raisons décidèrent l'évêque Grégoire, qui ordonna à un de ses domestiques de lui apporter une de ses tuniques pour en couvrir le saint corps. La pieuse dame Vestiane qui s'aidoit à l'en revêtir, mit la main sous sa tête et en tira un cordon auquel étoient attachés une croix et un petit anneau de fer qui pendoit

toujours sur son cœur, et le présenta à saint Grégoire. « Partageons ceci, lui dit le saint évêque, vous » aurez la croix et moi l'anneau. Vous avez bien choisi, lui dit Vestiane; car il y a dans cet anneau un petit » morceau de la vraie croix. » »

La vierge Lampadie, dont nous avons parlé plus haut, représenta au saint évêque, après qu'on eut revêtu le corps de la Sainte, qu'elle avoit un manteau noir de sa mère, et que s'il le trouvoit bon, elle le jetteroit sur son corps, afin qu'il ne fût pas exposé aux yeux de toutes ces vierges paré d'ornemens étrangers. Le Saint l'approuva : mais par un effet de la providence, la noirceur du manteau releva davantage la beauté de la vierge. Son visage, dit saint Grégoire de Nysse, parut si éclatant de lumière, qu'il sembloit, comme je l'avois vu dans mon songe, qu'il en sortoit de véritables rayons.

Le bruit de la mort de la Sainte attira une quantité prodigieuse de monde à son monastère. Saint Grégoire fit ranger ce peuple nombreux, les femmes avec les religieuses, et les hommes avec les solitaires, et choisit dans ces deux troupes une personne qui réglât le chant et que les autres pussent suivre.

Araxe, évêque du diocèse, y vint avec son clergé. Il porta le cercueil avec saint Grégoire de Nysse et deux des principaux ecclésiastiques, les autres marchant par ordre avec des cierges allumés. La presse étoit si grande, qu'on employa presque tout le jour dans la marche, quoiqu'on fût parti dès le matin et qu'il n'y eût que mille pas du monastère à l'église des

Martyrs où l'on se rendit. On accompagna le saint corps autant par des larmes que par le chant des psaumes, et on le plaça dans le sépulcre de ses parens, à côté de sa mère.

Saint Grégoire de Nysse assure en général qu'elle avoit reçu le don de miracles, comme de chasser les démons des corps des énergumènes, de guérir les maladies et de prédire avec certitude les choses futures. Il remarque en particulier la guérison miraculeuse de la fille d'un de ses parens qui commandoit les troupes dans la ville de Sébaste, et en fait une relation détaillée. On met la mort de sainte Macrine près d'un an après celle de saint Basile, c'est-à-dire à la fin de 379. Sa fête est marquée chez les Grecs au 19 de juillet, ainsi que dans le Martyrologe romain, quoiqu'elle soit morte au mois de novembre ou de décembre. S. Grégoire de Nysse son frère a écrit sa vie. Il l'adressa à Olympe, solitaire, qui l'en avoit prié.

Nous avons dit que nous ne savions rien de particulier des autres sœurs de sainte Macrine; mais saint Grégoire de Nazianze (*a*) dit en général, que tous les enfans de sainte Emmelie arrivèrent à une vertu éminente, aussi bien ceux qui entrèrent dans le mariage que ceux qui furent élevés au sacerdoce, ou qui embrassèrent la virginité.

(*a*) Naz. or. 20.

CHAPITRE III.

Retraite de Naucrace, de saint Grégoire de Nysse et de saint Pierre de Sébaste, frères de saint Basile.

Le premier des fils de sainte Emmelie après saint Basile, fut Naucrace : (*a*) il peut être né vers l'an 330. Sainte Macrine sa sœur le chérissoit particulièrement. Il méritoit de l'être de tout le monde, parce qu'il étoit orné des plus avantageuses qualités d'esprit et de corps qui puissent rendre un homme estimable et propre à soutenir de grands emplois. Il n'avoit que 22 ans lorsqu'il ravit d'admiration tous ceux qui l'entendirent dans une harangue publique; et ce début dans l'éloquence pouvoit le conduire loin. Mais plus touché par le mouvement de la grâce que de tous les avantages qu'il pouvoit se promettre dans le monde, il le quitta et embrassa une vie pauvre et solitaire, sans rien porter avec soi que soi-même.

Chrisaphe, l'un de ses domestiques, qui n'avoit pas moins d'attrait que lui pour ce genre de vie, voulut le suivre. Il se retira donc avec lui à trois journées du monastère de sa mère et de sa sœur, sur une colline qu'il trouva le long de l'Iris, proche d'une forêt fort épaisse et couverte d'une longue chaîne de montagnes. Ce lieu lui parut plus propre pour vivre, dit

(*a*) Till. t. 9. p. 32. Nys. v. S. Macr.

saint Grégoire de Nysse, loin du bruit de la guerre, du tumulte des villes, des agitations de la cour, des inquiétudes et du vain éclat du barreau. Il joignit l'exercice de la charité avec le doux repos de la solitude; car ayant rencontré dans cet endroit deux bons vieillards également incommodés de pauvreté et de maladie, il voulut les assister et les servir de ses propres mains. Il les nourrissoit de ce qu'il prenoit à la chasse; car il étoit excellent chasseur, et il domptoit sa chair par ce travail, de sorte qu'il pratiquoit en même temps la charité et la pénitence. S. Grégoire de Nysse ajoute à cette double vertu, celle d'une parfaite soumission à toutes les volontés de sa mère, accomplissant avec joie, autant pour observer le commandement de Dieu, que pour l'amour que la nature lui inspiroit, tout ce qu'elle lui commandoit.

Il passa cinq ans de la sorte, jusqu'à ce qu'un jour qu'il étoit allé à la chasse, on le rapporta mort avec son cher Chrisaphe, par quelque accident que saint Grégoire ne nous apprend point. M. Bulteau (*a*) dit qu'ils furent tués par des scélérats. Sainte Emmelie sa mère eut besoin de toute la force de sa vertu pour soutenir ce coup imprévu et si terrible. Elle tomba d'abord en défaillance et perdit la parole et la connoissance; mais sa sainte fille Macrine la fortifia, s'élevant elle-même au-dessus de son affliction avec une constance héroïque. La mort de Naucrace peut être arrivée vers l'an 357.

Saint Grégoire de Nysse, ainsi appelé parce qu'il

(*a*) Bul. l. 3. c. 3. n. 4.

fut évêque de cette ville, peut moins occuper ici une place comme solitaire, que comme frère de saint Basile; car on ne peut pas dire qu'il embrassa la vie monastique, mais seulement qu'il en pratiqua quelque temps les exercices dans le monastère de ce saint docteur. Comme il étoit plus jeune que Naucrace, il ne peut pas être né avant l'an 331. Ses talens pour l'éloquence le rendirent digne de ses frères, qui tous excellèrent dans cet art. Ce qui fait que Rufin (*a*) l'égale à saint Basile pour la parole et pour la doctrine, (*b*) et que saint Sophrone de Jérusalem l'appelle un fleuve de paroles, et que d'autres écrivains ecclésiastiques lui ont donné de grands éloges.

Il vécut d'abord dans le monde; (*c*) et cela paroît assez par ce qu'il écrit dans son livre de la virginité, où il avoue avec regret que la vie commune et séculière qu'il avoit menée le séparoit comme un mur de cette vertu. On croit qu'il épousa Théosobie, dont saint Grégoire de Nazianze a fait l'éloge, (*d*) et qu'il ne la regarda plus que comme sa sœur quand il fut élevé à l'épiscopat. Il étoit peut-être encore jeune et engagé dans les affaires du siècle, lorsqu'il lui arriva un accident que son humilité a voulu nous apprendre. Sa mère sainte Emmelie s'étant retirée proche d'Ibore, comme nous l'avons dit, avoit fait mettre dans une église voisine, où elle fut depuis enterrée, des reli-

(*a*) Ruf. hist. l. 2. c. 9. Till. t. 9. p. 561.

(*b*) Voyez sa remarque à la fin de la même page contre le jugement de M. Dupin.

(*c*) Nys. virg. l. 3. — (*d*) Naz. ep. 95.

ques des quarante martyrs de Sébaste, pour la réception desquelles elle fit faire une grande solennité. Elle voulut que son fils Grégoire s'y trouvât ; (a) mais comme il étoit jeune, laïque, et qu'il se trouvoit alors pressé de quelques affaires, il en eut de la peine et se plaignit de ce que sa mère n'avoit pas remis sa fête à un autre temps. Il s'y rendit pourtant, mais ce ne fut que la veille ; et tandis que les autres passoient la nuit à prier et à chanter des psaumes, il alla se coucher dans une maison qui étoit proche. Les saints Martyrs ne le laissèrent pas dormir tranquillement. Il songea qu'il vouloit entrer dans un jardin où l'on faisoit la veille, et qu'étant arrivé à la porte, il y avoit trouvé des soldats qui l'en empêchoient, menaçant de le frapper avec les baguettes qu'ils tenoient en la main ; mais qu'un d'eux témoignant plus de douceur à son égard, pria les autres de lui pardonner. Il s'éveilla là-dessus, et reconnut que c'étoit un reproche tacite des saints Martyrs, ces généreux soldats de Jésus-Christ, de la froideur avec laquelle il s'étoit rendu à leur fête. Il en fondit en larmes, et alla aussitôt arroser leurs reliques de ses pleurs, pour fléchir la miséricorde de Dieu par leur intercession. Le Saint racontoit lui-même ceci dans un discours devant tout le peuple, pour montrer que les martyrs vivent véritablement devant le trône de Dieu.

Cette vision peut avoir contribué à le faire renoncer aux espérances du monde, car il est certain qu'il passa à l'état ecclésiastique ; mais par un effet de la ten-

(a) Nys. hom. in quadr. mart. t. 2. p. 212.

tation du démon qu'il écouta, il abandonna l'autel et la lecture des livres saints pour reprendre les livres de la rhétorique qu'il enseigna à de jeunes gens. On en murmura comme d'une désertion injurieuse à son état, et qui étoit d'un mauvais exemple. (a) Saint Grégoire de Nazianze lui en écrivit avec douceur et charité, mais en même temps avec force, son zèle et son amitié lui faisant sentir davantage sa faute; et cette lettre eut tout l'effet qu'il put souhaiter. Depuis ce temps-là on ne vit plus de variation en lui : on n'y vit que des progrès dans les études saintes et dans les vertus.

Il se retira auprès de sa sœur sainte Macrine dans le Pont, où il jouit sans doute de la compagnie de saint Basile dans le monastère qu'il avoit établi. Le reste de sa vie ne regarde que son épiscopat, dont il remplit les fonctions avec autant de vertu qu'aucun des plus grands et des plus saints évêques de son temps. Nysse, petite ville de la Cappadoce, éloignée de trente-cinq lieues de Césarée du côté d'Ancyre, et assez près de Commène, fut le siége qu'il occupa. (b) Il y monta au commencement de l'an 372. Il ne faut point confondre cette ville avec une autre du même nom dans l'Asie proconsulaire. Il fut consacré par les mains de S. Basile même en qualité de métropolitain.

Saint Eusèbe de Samosate écrivit à ce saint docteur pour lui marquer la joie qu'il avoit de cette promotion; mais il lui témoigne en même temps ses regrets de ce qu'on ne lui avoit pas donné à gouverner une église plus considérable. Saint Basile (c) lui répondit :

(a) Naz. ep. 43. — (b) Till. t. 9. p. 565. — (c) Bas. ep. 259.

pondit : qu'il auroit bien voulu que son frère eût une Eglise proportionnée à sa capacité, (a) c'est-à-dire, toute celle qui est sous le soleil ; mais la chose étant impossible, il falloit qu'il fût évêque de telle façon qu'il honorât l'Eglise qu'on lui confioit, au lieu d'en être honoré ; parce qu'il est d'un grand homme, non-seulement d'être capable de grandes choses, mais encore de savoir faire paroître grandes les plus petites.

Saint Grégoire méritoit cet éloge ; car il fallut lui faire une grande violence pour l'obliger d'accepter l'épiscopat ; et s'il en fut honoré, il l'honora aussi à son tour par la sainteté de sa conduite, par ses travaux, par ses écrits et par ses souffrances. La pureté de sa foi parut dans les persécutions qu'il souffrit de la part des ariens, qui le déposèrent et le bannirent ; ce qui lui a mérité le glorieux titre de confesseur. Il fut aussi poursuivi par Démosthène, vicaire du Pont, grand ennemi des catholiques. Il fut rétabli dans son Eglise à la mort de Valens avec les autres prélats qui avoient été exilés pour la foi de Nicée. Il assista au concile que les orientaux tinrent à Antioche en 379, et y reçut la commission d'aller visiter les Eglises d'Arabie pour y régler bien des affaires ecclésiastiques. Il se trouva en 381 au grand concile de Constantinople, qui est reconnu pour le second œcuménique,

(a) On a remarqué dans la traduction française des lettres de saint Basile ces paroles, comme une raillerie agréable que ce Saint faisoit de son frère. M. de Tillemont, que nous avons suivi, l'a entendu dans le sérieux, comme un juste éloge qu'il fait de ses talens. *Ep.* 55. *Till. t.* 9. *p.* 556.

(*a*) et il y fut nommé par la loi célèbre du 30 de juillet 381, pour être avec Hellade de Césarée et Otrée de Meitinel, le centre de la communion catholique dans le diocèse du Pont. Il assista aussi aux deux conciles tenus dans la même ville en 382 et 383 (*b*) et prononça dans ce dernier son discours sur la divinité du Fils et du Saint-Esprit et sur Abraham. (*c*) Il y fut encore en 394 pour la dédicace de l'église que Rufin, préfet du Prétoire, avoit fait bâtir au faubourg de Calcédoine, appelé le Chêne, et qui porta depuis le nom de ce ministre. On y mit auprès des moines pour la servir et y tenir la place du clergé.

Pour dire quelque chose de ses vertus, saint Basile nous assure qu'étant évêque, il pratiquoit une grande pauvreté. La vie qu'il menoit étoit très-austère; il ne se dispensoit pas de jeûner, même dans les plus longs voyages, et de chanter les louanges de Dieu comme s'il eût été dans une église, ou dans un monastère. Son esprit et son cœur étoient presque continuellement occupés à la prière. La crainte des jugemens de Dieu avoit pénétré son âme et la tenoit habituellement dans une sainte appréhension. Son humilité étoit sincère et solide. Il n'osoit presque nommer le grand saint Basile son frère, tant il se croyoit au-dessous de lui. Il se défioit toujours de ses propres lumières dans l'explication des saintes Ecritures, ce qui lui faisoit dire que le sens qu'il lui donnoit n'étoit que des conjectures vraisemblables, qu'il soumettoit au jugement de ses

(*a*) Bar. a. c. 381. n. 88. — (*b*) Nys. ep. ad. Flav. t. 3. — (*c*) Bar. an. c. 394. n. 28, 29.

lecteurs. « Notre pauvreté, dit-il dans une homélie sur
» les cantiques, (a) n'est nullement capable de comprendre les trésors renfermés dans ces paroles ; néanmoins afin qu'on ne nous condamne pas de paresse, nous nous mettrons en devoir de satisfaire à la loi qui nous oblige d'étudier les Ecritures, et nous ferons tous nos efforts pour en approfondir quelque chose. »

Il ne pouvoit s'empêcher de témoigner son contentement quand il voyoit son peuple rassemblé dans l'église pour écouter la parole de Dieu. (b) « C'est maintenant, leur disoit-il dans un de ses discours, que je reconnois mon troupeau : je vois aujourd'hui ce qu'on peut appeler une assemblée et une église. Vous avez négligé le soin des choses temporelles pour venir en foule rendre vos hommages à Dieu : continuez, mes chers frères, et que votre zèle ne se ralentisse jamais. Je me trouve à votre égard dans la disposition où sont les bergers envers les brebis, et je suis ravi de les voir de cette chaire rassemblés de toutes parts autour de moi. La joie que j'en ressens est extrême : elle anime mes discours comme les bergers manifestent les leurs par leurs airs champêtres. Au contraire, quand je vois que vous vous laissez aller aux égaremens des païens, comme il vous arriva dimanche dernier, j'en suis sensiblement affligé; je ne puis me résoudre à parler ; je ne pense qu'à m'enfuir, et je cherche le carmel du prophète Elie, ou quelque rocher inhabité. »

Nous avons dit qu'il fut en Arabie pour les affaires

(a) Nys. hom. 15. in cant. — (b) Nys. in lum. t. 3.

des églises de ces quartiers et de la Palestine. (*a*) Il passa en y allant, par Antioche, où il trouva le solitaire Olympe son ami, avec lequel il s'entretint des vertus de sainte Macrine, dont ce Solitaire l'engagea d'écrire l'histoire. Il lui avoit aussi demandé comment on pouvoit arriver à la perfection, (*b*) à quoi le Saint répondit par un excellent traité, où il lui fit voir que pour l'obtenir il faut s'appliquer fortement à l'imitation des vertus de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Il visita dans Jérusalem et aux environs les lieux que Jésus-Christ avoit honorés de sa présence. Il alla à Bethléem, au mont des olives, au calvaire, au saint sépulcre, (*c*) et ressentit dans son âme une joie sainte d'y voir les marques de la miséricorde infinie que Jésus-Christ a exercée envers nous. Mais la consolation qu'il goûta dans ces visites de dévotion fut bien mêlée d'amertume, à cause du mauvais état où se trouvoit cette Eglise par un schisme qui s'y étoit formé, et qu'il ne put faire cesser, à cause que les mœurs des chrétiens y étoient plus dépravées qu'ailleurs.

Il vit pourtant malgré ces troubles et cette dépravation, des âmes bien saintes et agréables à Jésus-Christ, (*d*) entre lesquelles il nomme Eustathie, Ambroisie, et Basilisse, auxquelles il écrivit peu de temps après son départ, une lettre que nous avons encore. Les deux premières étoient sœurs, et il appelle Basilisse sa très-vertueuse et très-vénérable fille. Cette lettre ne contient rien qui regarde notre sujet; mais

(*a*) Nys. v. S. Macr. — (*b*) De perf. christ. t. 3. — (*c*) Nys. ep. ad Eust. t. 3. — (*d*) Nys. it. Jer. t. 3.

il a fait deux autres traités dont le premier est adressé, selon les apparences, à une nouvelle communauté de religieux qu'il avoit établis dans son diocèse. Il leur marque que le but qu'ils devoient se proposer dans leurs exercices étoit la pureté de cœur; et nous avons vu dans plusieurs endroits de cette histoire, que c'étoit principalement ce que les anciens Pères de la solitude proposoient à leurs religieux. Il ajoute qu'il falloit qu'ils vécussent dans une entière pauvreté, et que tant ceux qui gouvernoient, que ceux qui étoient dans la dépendance, devoient concourir tous à accomplir la volonté de Dieu par la pratique de la charité et de l'humilité, et par un continuel progrès dans la voie de la grâce. Il veut qu'ils joignent à l'austérité du jeûne l'assiduité à la prière, et les avertit de ne pas regarder la prière comme une obligation fâcheuse, dont on ne s'acquitte que par contrainte; mais plutôt comme un saint et doux emploi auquel ils se doivent porter par l'attrait de l'amour divin. Il exhorte aussi ceux qui n'ont pas encore acquis le don d'une oraison parfaite, d'y suppléer par une grande exactitude à remplir les devoirs de l'obéissance et à rendre service à leurs confrères.

L'autre traité est adressé à un abbé de Cappadoce, (a) qui l'avoit consulté sur des religieux qui vouloient visiter les lieux saints. Il lui conseille de les porter à sortir plutôt de leurs corps par le détachement de tout pour s'élever à Jésus-Christ, que de sortir de Cappadoce pour aller à Jérusalem. Il remarque que les pé-

(a) Nys. it. Jer. t. 3.

lerinages ne sont point nécessaires en soi. Ce n'est pas qu'il les improuvât, puisqu'il en avoit donné l'exemple, mais c'est qu'ils étoient quelquefois dangereux pour certaines personnes, comme l'expérience le prouvoit en plusieurs; et que quant aux religieux, il ne leur étoit pas avantageux d'entreprendre de longs voyages, pendant lesquels ils étoient obligés de se mêler parmi toutes sortes de personnes, et de loger dans des hôtelleries où ils voyoient des désordres et des choses scandaleuses.

Saint Grégoire de Nysse ayant fourni sa carrière si utilement pour l'Eglise et pour son âme, la termina enfin dans un âge avancé; mais nous ne savons point en quelle année. Celle de 394 est la dernière où il soit parlé de lui dans les monumens ecclésiastiques. C'étoit au plus la 64.e de son âge; mais il n'y a nulle apparence qu'il ait vu les troubles excités en 403 et 404 par Théophile d'Alexandrie contre saint Jean Chrysostôme. Les Grecs honorent sa mémoire le 14 d'octobre, et les Latins le 9 de mars, jour de la fête des quarante martyrs. Il seroit trop long de rapporter ici les éloges qu'on lui a donnés. On peut les voir dans les historiens de l'Eglise, et dans ceux qui ont donné la liste des écrivains ecclésiastiques. Il suffit de dire que nous apprenons du second concile de Nicée en 787, (a) que tout le monde lui donnoit le titre magnifique de *Père des Pères.*

Saint Pierre de Sébaste fut le dernier des enfans de sainte Emmelie, et la dîme qu'elle présenta à Dieu de

(a) Conc. t. 7. p. 477.

la fécondité dont il avoit béni son mariage. Il nâquit avant l'an 349, (*a*) et perdit son père bientôt après. Sa sœur sainte Macrine prit soin de l'élever aussitôt qu'il fut sorti d'entre les bras de sa nourrice, et l'instruisit dès l'enfance dans les choses saintes, sans lui permettre de s'amuser à des études vaines et inutiles. Elle lui servit ainsi de père, de mère et de précepteur, comme nous l'avons dit dans la vie de cette grande Sainte. Le cœur du jeune Pierre fut comme une cire molle qui reçut facilement les empreintes d'une tendre et solide piété. Il brûloit d'amour pour la vertu, et on pouvoit l'appeler un vieillard dans sa jeunesse même, par la haute sagesse qu'il avoit acquise sous les soins de cette excellente sœur. D'ailleurs il avoit l'esprit extrêmement ouvert pour toutes choses, jusqu'aux ouvrages des mains pour lesquels il sembloit être né, faisant de lui-même parfaitement beaucoup de choses que d'autres ne pouvoient apprendre que sous des maîtres, avec beaucoup de temps et de travail.

La connoissance que son riche naturel lui donna des sciences, autant qu'il en avoit besoin, lui suffit, sans qu'il s'appliquât plus sérieusement à des études stériles et dissipantes. Toute son attention se tourna du côté de la vertu, et pour s'y perfectionner toujours plus, il l'étudia dans sa sainte sœur et se forma sur ses exemples. Il menoit ainsi auprès de sa mère et de sa sœur une vie tout angélique, et leur tenoit lieu de toutes choses. Il étoit alors avec elles à Annèses proche de l'Iris.

(*a*) Nys. v. S. Macr.

Saint Basile y avoit fondé un monastère d'hommes séparé de celui de sa sœur par cette rivière. Il le gouverna jusqu'en l'année 386, qu'il fut obligé d'aller faire les fonctions de prêtre à Césarée; et alors saint Pierre en prit le soin, aussi-bien que de celui des vierges dont sa sœur étoit supérieure. Saint Grégoire de Nysse, dans une histoire qu'il rapporte, nous apprend avec quelle civilité, ou plutôt quelle charité il recevoit les hôtes; car il ne s'en reposoit pas toujours sur les soins des autres; mais il préparoit quelquefois de ses propres mains ce qu'il leur présentoit à table, et c'étoit avec tant de marques de bonté, qu'on lui en étoit doublement redevable. La réputation de sa charité étoit si connue et si répandue, que dans une famine dont le pays fut affligé, elle attira de tous côtés une quantité prodigieuse de pauvres à son monastère. On eût dit que le désert étoit plutôt une ville qu'une solitude; et le Saint trouva le moyen par son industrie de leur faire à tous de larges aumônes.

La dignité du sacerdoce à laquelle saint Basile l'éleva quand il eut été fait évêque de Césarée en 370, fut pour lui un nouveau motif de vivre dans une plus grande perfection. L'amour qu'il avoit déjà pour la vertu se trouvant joint à l'obligation de remplir dignement ce saint ministère, prit dans son cœur de nouveaux accroissemens. Il demeuroit encore dans le monastère lorsque sa sœur sainte Macrine mourut. Mais à la fin de l'an 380 il fut fait évêque de Sébaste en la petite Arménie, et on a remarqué à ce sujet comme un ordre particulier de la providence, que le frère de

saint Basile ait été assis par là sur le trône d'Eustathe, (a) le plus dangereux ennemi que ce Saint ait eu.

Nous ne savons rien de l'épiscopat de saint Pierre, sinon qu'il assista en 381 au concile œcuménique de Constantinople; mais nous ne pouvons douter qu'il n'ait été aussi digne évêque qu'il avoit fait paroître de vertu étant solitaire et abbé. Nous avons une lettre de lui à son frère saint Grégoire, qui est l'unique monument qui nous en reste. (b) Et on peut être justement surpris, dit un docte écrivain de notre temps, de ce que n'ayant pas étudié il paroît par cette lettre avoir eu toute l'éloquence, toute la beauté et la pureté du style que de longues études avoient pu donner à ses frères. Aussi saint Grégoire de Nysse en faisoit un si grand cas, qu'il lui dédia quelques-uns de ses ouvrages, et remit à sa prudence d'y ajouter ce qu'il jugeroit y manquer. (c) Pallade le met au nombre des évêques à qui sainte Olympiade avoit donné des sommes d'argent et des terres pour leurs églises et pour les pauvres. (d) Théodoret le marque entre les plus illustres défenseurs de la vraie foi, et entre les évêques les plus remplis de zèle et de sagesse.

Nous ignorons en quelle année il est mort; mais il est sûr que ce fut après 391 et avant saint Grégoire de Nysse, puisque celui-ci se trouva à Sébaste la première fois qu'on en fit la fête, qui fut apparemment l'année d'après sa mort. (e) Elle est marquée au Martyrologe romain au 9 de janvier.

(a) Till. t. 9. p. 574.—(b) Nys. in eun. l. 2. t. 2. Till. *ibid.* p. 576. — (c) Pall. dial. p. 166. — (d) Theod. l. 4. c. 27. et l. 5. c. 8. — (e) Nys. ad Flav. t. 3.

CHAPITRE IV.

Famille de saint Grégoire de Nazianze.

Ce que nous allons dire de la famille de saint Grégoire de Nazianze, n'a du rapport qu'indirectement à notre histoire monastique, et seulement parce qu'ayant parlé de celle de saint Basile si étroitement uni avec lui, il convient aussi que nous disions quelque chose de la sienne. On y trouvera de quoi s'instruire et s'édifier, quoique nous n'y parlions ni de désert ni de monastère.

La famille de saint Grégoire de Nazianze fut composée de saints et de saintes, puisque son père, que l'on nommoit aussi Grégoire, est marqué dans les Menées des Grecs au premier de janvier; que sa mère sainte None est honorée dans l'Eglise grecque et dans la latine le 5 du mois d'août; que son frère saint Césaire l'est aussi chez les Grecs le 9 de mars, et chez les Latins le 25 de février; et qu'enfin sa sœur sainte Gorgonie est marquée dans le Martyrologe romain au 9 de décembre.

Grégoire, père de notre Saint, étoit né dans l'égarement de ses ancêtres qui avoient adoré les idoles, (*a*) et s'il ne leur rendit pas un culte sacrilége comme eux, il fut pourtant de la secte de ceux qu'on appeloit hypsistaires, parce qu'en adorant le Très-Haut et le

(*a*) Naz. c. 1 et 2. et or. 11.

Tout-Puissant, ils joignoient à cette vérité un mélange confus d'impiétés du paganisme et des superstitions légales, révérant le feu avec les païens tandis qu'ils méprisoient les idoles, et rejetant la circoncision tandis qu'ils observoient avec les juifs le sabbat et la distinction des animaux. (a) Ses mœurs étoient pourtant très-bonnes et très-réglées. Il étoit chaste et modeste : il se piquoit de droiture et avoit une grande prudence, et l'on remarque qu'ayant eu la principale part aux affaires de la ville, il n'avoit point pour cela augmenté son bien, tandis que d'autres s'enrichissoient par des gains injustes.

Le Seigneur lui fit enfin la grâce d'ouvrir les yeux à la foi, et de reconnoître à la faveur de sa lumière le mensonge qui l'avoit séduit. (b) Son épouse sainte None eut après Dieu la principale part à sa conversion, soit par les vœux qu'elle offrit continuellement à Dieu, soit par ses exhortations, et soit aussi par l'exemple de ses vertus qui étoient éminentes. Son changement fut remarquable par deux événemens qu'on peut regarder comme miraculeux. Sainte None lui faisoit souvent des instances pour le porter à chanter des psaumes, (c) espérant que les sentimens exprimés dans ces divins cantiques feroient impression sur son cœur; mais il n'avoit jamais pu s'y résoudre. Cependant il lui sembla une nuit qu'il chantoit en songe ce verset du psaume 121 : *Je me suis réjoui de ce que l'on m'a dit, que nous irons en la maison du Seigneur :* c'étoit un chant bien nouveau pour

(a) Naz. or. 19. — (b) Naz. or. 10. — (c) Naz. or. 19.

lui. Il le dit à sa pieuse femme, qui profita de cette occasion pour lui expliquer ce songe mystérieux d'une manière conforme au désir qu'elle avoit de le convertir; et depuis ce temps-là Grégoire conçut le dessein d'embrasser la foi chrétienne.

Ceci arriva en 325, dans le temps que les évêques s'assembloient à Nicée pour la condamnation de l'hérésie d'Arius. Grégoire fit connoître sa bonne volonté à quelques-uns d'entr'eux qui passèrent par la Cappadoce, parmi lesquels étoit saint Léonce métropolitain de Césarée, et se remit entre leurs mains pour se donner entièrement à Dieu. C'étoit l'usage que les catéchumènes se tenoient debout pour recevoir les instructions qu'on leur donnoit pour les disposer au baptême. Cependant les prélats qui instruisirent Grégoire le firent mettre à genoux sans y penser, comme on fait au sacre des évêques, ce qui fit augurer qu'il seroit un jour élevé à cette dignité. Mais lorsqu'on le baptisa, Dieu ajouta un miracle à cette circonstance; car à mesure qu'il sortoit de l'eau, il fut environné d'une lumière qui fut vue de plusieurs personnes, et l'évêque de Nazianze qui faisoit la cérémonie en fut si frappé, qu'il s'écria devant tout le monde, qu'assurément Grégoire seroit un jour son successeur.

La vie qu'il mena depuis, montra bien qu'il étoit devenu un enfant de lumière en Jésus-Christ. Les ténèbres de son esprit se dissipèrent, sa foi fut vive, il courut avec ardeur dans la voie des vertus; et comme dit saint Grégoire de Nazianze son fils, (*a*) s'il étoit

(*a*) Naz. car. 5.

entré tard dans la vigne du Seigneur, il surpassa bientôt par ses travaux ceux qui le précédoient par le temps. Il ne tarda pas de passer du rang des ouailles à celui des pasteurs, pour y tenir une des premières places. Ce fut, selon les apparences, en l'année 329 qu'il fut chargé de l'Eglise de Nazianze, et il avoit au moins 50 ans. Ce diocèse avoit souffert par la négligence ou le défaut de talens de ses prédécesseurs. Il étoit comme un champ en friche qui demandoit du zèle et du travail. Grégoire n'en manqua pas. (*a*) Il s'appliqua avec ardeur à l'étude des Ecritures, et en acquit en peu de temps une grande connoissance; et dans un temps où tant de prélats entraînés par l'arianisme dévoroient leurs troupeaux comme des loups, il nourrit le sien de la vraie foi, et l'y conserva avec tant de soin, qu'on disoit que son Eglise étoit comme une arche élevée au-dessus des flots de l'hérésie, et de ce déluge universel qui faisoit périr tant d'âmes. Il est vrai que dans la suite il eut le malheur de signer le formulaire de Remini, comme nous l'avons dit dans la vie de son fils; mais ce ne fut que pour s'être laissé tromper aux artifices des ariens, et parce qu'étant plein de droiture, il ne crut pas ceux qui l'engagèrent à cette signature capables d'une si noire duplicité, que de cacher le poison de l'hérésie sous les paroles artificieuses qui le couvroient.

Il répara bientôt sa faute, étant assisté de son fils qui vint à son secours, et lui réunit les moines et ceux de son peuple qui s'étoient séparés de lui pour ce sujet.

(*a*) Naz. or. 12, 19, 41. et car. 145.

Il montra tant de fermeté sous l'empereur Julien l'Apostat, lorsque le gouverneur de Cappadoce vint à Nazianze pour ruiner ses églises, que cet officier fut obligé d'abandonner son entreprise. Cela ne suffit pourtant pas à son zèle; mais durant près d'un an il ne couchoit que sur le plancher qu'il arrosoit de ses larmes, pour obtenir de Dieu sa protection sur son église et la fin de la persécution.

Saint Grégoire son fils, qui a fait son éloge en plusieurs endroits de ses ouvrages, se réjouit d'avoir eu en lui pour père un homme excellent, simple dans sa conduite, en qui l'on voyoit le modèle d'une vie sainte, et qu'on pouvoit appeler un second Abraham autant par sa vertu que par son grand âge. Il dit qu'il étoit doux, d'un visage ordinairement tranquille, mais d'un cœur plein de feu et de zèle; que si quelquefois il se fâchoit, sa colère n'avoit rien de dangereux; qu'il pardonnoit aussitôt, et qu'il étoit le premier à excuser celui contre lequel il s'étoit ému. Il montra toujours une probité à toute épreuve dans les affaires publiques; une sagesse et une générosité sans égale dans la conduite de sa maison et du bien médiocre que la providence lui avoit donné. Il avoit le cœur extrêmement compatissant pour les pauvres et la main toujours ouverte pour les secourir : il employoit en leur faveur non-seulement son superflu, mais quelquefois même son nécessaire : il n'examinoit pas scrupuleusement qui étoient ceux qui ne le méritoient point; mais il jugeoit devoir donner à tous, de peur qu'en refusant à quelques-uns il ne s'en trouvât dans le nombre qui en avoient plus besoin que les autres.

Telles étoient les vertus qu'il pratiquoit avant son épiscopat : cette dignité les développa davantage et les fit paroître dans un éclat brillant. Il avoit un amour extrême pour la maison du Seigneur. Il n'élevoit personne à la cléricature que selon les règles de Dieu. Comme il étoit d'une humeur franche et sincère, incapable de malignité et de déguisement, il ne souffroit pas impunément les injures faites à l'Eglise, et bannissoit les méchans de la sainte table avec une vigueur qui les faisoit trembler. Il allioit si bien la bonté avec la fermeté, que sa bonté ne l'exposa jamais à être méprisé des méchans, ni sa fermeté ne dégénéra jamais en zèle impitoyable, ni en dureté. Il vainquit la résistance de plusieurs pécheurs par ses prières auprès de Dieu, qui en attirant sur eux des châtimens temporels et passagers, les firent rentrer en eux-mêmes, et les obligèrent de venir se jeter à ses genoux pour lui demander pardon et lui témoigner le regret qu'ils avoient de n'avoir pas profité de ses remontrances. Jamais homme plus inébranlable à suivre les règles de la justice, soit pour juger les différends, soit pour haïr le vice, soit pour honorer la vertu. Il aimoit l'humilité, mais l'humilité sincère. Il ne la faisoit pas consister à avoir des habits pauvres, un cou penché, une voix foible, des yeux baissés, une longue barbe, des cheveux coupés de près, une démarche lente, et d'autres marques qui ne sont que l'extérieur de cette vertu, et que l'hypocrisie peut emprunter pour mieux tromper; mais son humilité consistoit à être très-élevé par sa vertu, et très-rabaissé par les sentimens qu'il avoit

de lui-même. Ainsi il évitoit dans son vêtement ce qui pouvoit sentir ou le luxe, ou une bassesse affectée. Il domptoit sa bouche, mais sans qu'il y parût, évitant par là la vanité, et réprimant ce qui pouvoit faire tort à la pureté. Il ne cherchoit que la gloire de Dieu, et laissoit ceux qui ont mis leur félicité en ce monde courir après la vaine estime des créatures. Comme il n'attendoit sa récompense que de Dieu, il donnoit toute son application à enrichir son âme de mérites. Il n'avoit d'autre vue que de se sanctifier et de sanctifier les autres, après quoi tout le reste ne lui étoit rien. Il acquit ainsi une vertu solide dont il étoit difficile d'approcher, et c'étoit cette grande vertu qui lui tenoit lieu d'éloquence dans ses discours et leur faisoit produire beaucoup de fruits.

Grégoire termina en 374 sa vie chargée de mérites après 45 d'épiscopat, et étant âgé de près de cent ans. La vigueur de son esprit avoit soutenu son corps et ses sens : elle l'élevoit au-dessus des forces de la nature. Son mal fut long et fâcheux; mais quelques douleurs qu'il ressentît, souvent chaque jour, et quelquefois à chaque heure, il ne laissoit pas d'offrir encore le saint Sacrifice, et la sainte Eucharistie servoit seule d'adoucissement à ses maux. Il rendit son âme en priant, et en la posture d'un homme qui prie. Il laissa tout son peuple dans une telle affliction de sa perte, qu'il ne fallut pas moins que la présence du grand saint Basile pour le consoler. Ce Saint y vint dans cette intention, autant que pour rendre ce devoir à la mémoire du

mort

mort et prendre part à la douleur de son fils saint Grégoire, qui prononça son oraison funèbre.

Sainte Nonne, qui étoit présente, ne lui survécut pas de beaucoup de temps, car elle n'étoit pas moins âgée que lui. Saint Grégoire son fils lui donne de grandes louanges, et elle les méritoit pour ses rares qualités et les vertus dont son âme étoit ornée. Voici ce qu'il en rapporte en divers endroits de ses ouvrages. (*a*) Elle étoit sortie d'une race sainte, et surpassa encore la piété de ses ancêtres. Elle n'avoit que le corps d'une femme, et son âme s'élevoit même au-dessus de la force et du courage des hommes. Elle laissoit aux comédiennes les beautés empruntées, n'en connoissant et n'en cherchant point d'autres que de conserver ou de rétablir autant qu'il lui étoit possible l'image divine imprimée dans son âme. Elle n'estimoit point d'autre noblesse que celle de la piété, et de connoître que nous venons de Dieu et que nous devons retourner à Dieu. Elle ne connoissoit point d'autres richesses que celles qu'on ne lui pouvoit ravir, c'est-à-dire, le mérite d'avoir offert à Dieu celles dont elle s'étoit dépouillée pour les distribuer aux pauvres. Son mari se reposoit entièrement sur elle du soin de cette distribution, connoissant sa prudence et sa charité. Elle étoit la protectrice et comme la mère des veuves et des orphelins; et personne n'avoit plus de charité qu'elle à essuyer les larmes des affligés : elle exerçoit particulièrement cette vertu envers ses proches quand ils étoient dans le be-

(*a*) Naz. c. 1, 2 et 5. or. 10, 11 et 19.

soin, et agissoit noblement et généreusement avec eux pour mieux les consoler dans leurs maux.

Les exercices de piété dont elle s'acquittoit, ne l'empêchoient pas de vaquer au soin de sa maison. Semblable à la femme forte, dont Salomon loue si fort l'excellente conduite, elle ménageoit et augmentoit son bien par sa vigilance et sa sage économie; et ce qui est admirable, elle le faisoit avec autant d'application que si elle n'eût point pensé à Dieu, et elle étoit aussi appliquée à Dieu que si elle ne se fût point du tout occupée de son domestique, ces deux devoirs s'aidant en elle mutuellement. La prière étoit tous les jours sa première occupation; et elle la faisoit avec tant de confiance en la bonté de Dieu, que son cœur se tenoit plus assuré de ce qu'elle en espéroit, que les autres de ce qu'ils possédoient déjà.

Quoiqu'elle fût engagée dans les liens du mariage, elle pratiquoit les principaux exercices des vierges dont elle respectoit extrêmement l'état : ainsi elle affligeoit sa chair par les veilles et par les jeûnes, et passoit une grande partie du jour et de la nuit dans le chant des psaumes. Les sollicitudes inséparables de son état, ne l'empêchoient pas d'avoir l'esprit libre et le cœur élevé vers Dieu. Elle ne se rabaissoit au soin des choses du monde que pour les lui consacrer par la pureté de ses intentions, ne se proposant jamais que d'accomplir sa sainte volonté et d'agir sous la conduite de sa grâce.

Son zèle pour la foi lui faisoit fuir tout commerce avec les païens. Elle ne souffroit point que sa langue,

consacrée par la réception des saints mystères et par les louanges de Dieu, ni ses oreilles non plus, fussent souillées par les contes que les idolâtres faisoient de leurs dieux, ni par les airs des chansons de théâtre, persuadée que rien de profane ne convient à des personnes qui sont consacrées à Dieu par le baptême et la profession de la foi chrétienne.

Elle portoit un grand respect aux prêtres, et quand on parloit de la religion elle gardoit un respectueux silence. Jamais elle ne parloit dans l'église, ni ne tournoit le dos à la table sacrée : elle n'osoit pas même y cracher sur le pavé, montrant par cette attention la grandeur de sa foi, de son zèle et de son respect pour Dieu.

Sa vie, comme celle de tous les élus de Dieu, fut traversée de beaucoup d'afflictions, qu'elle supporta avec un courage admirable. Ses larmes dans ces rencontres fâcheuses se séchoient dès qu'elle avoit fait le signe de la croix sur ses yeux. S. Grégoire de Nazianze, qui détaille encore plus ses vertus que nous ne le faisons ici pour abréger, assure qu'il en passe beaucoup d'autres, et qui n'avoient pour témoins que Dieu et quelques-unes de ses domestiques en qui elle avoit plus de confiance. Nous ne répétons pas ici ce qu'elle fit pour amener son mari à la vraie foi, et tous les moyens qu'elle employa pour cela. L'éducation sainte qu'elle donna également à ses fils Grégoire et Césaire, et à sa fille sainte Gorgonie dont nous parlerons bientôt, ne prouve pas moins son zèle et sa sainteté que ce que nous venons de raconter de ses autres vertus. Enfin

saint Grégoire joignant les louanges de cette si digne mère à celles qu'il donne à son père, nous les représente l'un et l'autre comme étant inviolablement attachés à la loi de Dieu, qui étoit le principe et la fin de toutes leurs actions. Il dit qu'ils ne pouvoient disputer du prix de la vertu qu'entr'eux deux, et qu'ils la pratiquoient avec autant d'union que d'ardeur; qu'ils étoient en ce point un sujet d'admiration pour tous les autres; qu'ils sembloient avoir passé les bornes de la foiblesse humaine même dans leur vieillesse, puisque leur corps étant accablé d'années, leurs âmes conservoient une vigueur toute entière, n'étant pas moins arrivés à la plénitude des années éternelles par leurs bonnes œuvres, qu'à celle des années qui passent si rapidement; qu'ils aimoient tendrement leurs enfans, mais qu'ils aimoient encore plus Jésus-Christ, puisque toute la joie qu'ils trouvoient dans leurs enfans étoit de voir que Jésus-Christ parût en eux, et de savoir qu'ils avançoient dans la vertu.

Sainte Nonne étoit fort robuste, (*a*) et on ne la voyoit jamais malade. Elle le fut néanmoins en l'année 371, et outre les autres accidens de son mal, elle fut durant plusieurs jours sans pouvoir prendre aucune nourriture, ce qui ne cessa que par une espèce de miracle : mais en 374 elle mourut quelque temps après son mari et autant âgée que lui, c'est-à-dire de près d'un siècle. (*b*) Les Grecs disent que son fils saint Grégoire fit son éloge après sa mort comme il avoit fait celui de son père; mais s'il l'a fait nous ne l'avons point.

(*a*) Naz. or. 19. — (*b*) Menæa. 5. Augusti.

Dieu donna trois enfans à cette grande Sainte, qui furent saint Grégoire, saint Césaire et sainte Gorgonie. Césaire fut le dernier; mais nous ne savons point si saint Grégoire fut le premier, ou s'il ne vint qu'après sainte Gorgonie. Nous ignorons aussi en quelle année Césaire naquit, et les particularités de son enfance; mais nous ne saurions douter qu'il n'ait reçu dans sa maison une éducation digne de ses parens, et telle qu'ils la donnèrent à saint Grégoire. Après qu'ils furent suffisamment instruits l'un et l'autre dans les écoles de leur pays, pour pouvoir étudier les autres sciences chez les plus habiles maîtres des différentes provinces, ils partirent ensemble de Cappadoce; (*a*) mais saint Grégoire s'arrêta à Césarée de Palestine pour y étudier la rhétorique, et Césaire passa jusques à Alexandrie. Cette ville étoit alors comme une célèbre académie de toutes les sciences. Il sut mettre à profit le temps qu'il y passa. Il apprit la géométrie et l'astronomie, se rendit très-habile dans l'arithmétique, mais il réussit surtout si bien dans l'étude de la médecine, qu'il y excella, et se fit admirer dans l'occident même, aussi-bien que dans l'orient. Il ne réussit pas seulement dans ces sciences, mais encore dans l'art de la parole et dans la philosophie dont il possédoit les plus célèbres auteurs.

Quoique la grandeur d'Alexandrie y rendît presque tout le monde inconnu, son mérite le fit connoître des magistrats et de toute la ville, et il y fut généralement estimé, soit pour son esprit, soit pour sa sa-

(*a*) Naz. or. 10.

gesse ; car en cultivant son esprit par les sciences, il se conserva fidèlement du côté des mœurs, et ce qui y contribua beaucoup, ce fut qu'il étoit docile à ses maîtres et qu'il se lia uniquement avec les meilleurs de ses compagnons, fuyant absolument la conversation des autres.

Il vint ensuite avant que de s'en retourner à son pays, passer quelque temps à Constantinople. Comme il étoit fort beau de visage, d'une taille avantageuse et agréable en toutes choses, ces belles qualités de corps, jointes à sa sagesse et à ses talens, lui attirèrent bientôt dans cette ville impériale l'estime et l'affection de tout le monde, jusque là que pour l'arrêter on lui offrit des honneurs publics, une alliance très-noble, et la dignité de sénateur. La ville en corps députa vers l'empereur Constance, qui étoit alors à Milan, pour le supplier d'ajouter à ses autres ornemens l'honneur d'avoir Césaire pour habitant et pour médecin, ce que ce prince lui accorda : mais les instances que son frère lui fit de retourner avec lui chez ses parens furent plus fortes sur son esprit que toutes ces considérations.

Ils se rendirent donc ensemble à leur pays, où Césaire fit admirer sa capacité dans les sciences qu'il avoit acquises, et surtout dans la médecine. Le séjour pourtant qu'il y fit ne fut pas long ; car le désir de la gloire et de se rendre le protecteur de sa patrie auprès de l'empereur, le porta à aller à la cour. Ce voyage ne fut pas du goût de ses parens et de son frère : on ne pouvoit pourtant pas tout-à-fait condamner son des-

sein, tout le monde n'étant pas appelé à la retraite, qui étoit le grand attrait de son frère. Il n'eut pas de peine d'obtenir le rang de premier médecin et même de favori de l'empereur, et ceux mêmes qui étoient au-dessus de lui par le rang, étoient au-dessous de la réputation qu'il s'étoit acquise en ne voulant rien recevoir des personnes de qualité qu'il soulageoit par son art. Cette générosité ne contribuoit pas peu à l'avancement de sa fortune, et on avoit conçu une si haute estime de son mérite, que quoique l'empereur l'honorât de grandes charges, il l'estima toujours, ainsi que les principaux de la cour, digne d'un degré plus haut que celui où il étoit monté.

Cependant sa prospérité ne l'éblouit point et ne corrompit point la grandeur de son âme. Quelques considérables que fussent les avantages dont il jouissoit, celui qu'il estimoit le plus étoit d'être chrétien et de le paroître, tout le reste en comparaison ne lui sembloit qu'un jeu et qu'un songe. Il étoit éloigné du luxe et des délicatesses de la cour, et sa modestie et sa pudeur étoient si connues et si estimées, qu'on ne craignoit point de lui confier les choses les plus secrètes. Son cœur n'étoit nullement attaché aux biens de la terre. Il donnoit libéralement aux pauvres, et en tiroit même plusieurs par ses largesses, de la pauvreté. Il ne savoit rien refuser à personne, et la facilité avec laquelle il donnoit, faisoit souvent qu'on se repentoit de ne lui avoir pas assez demandé.

Il conserva toujours intérieurement à la vue de Dieu une piété plus que commune : elle paroissoit aussi

dans ses entretiens, où il montroit également beaucoup d'esprit et de délicatesse. Mais sa droiture lui inspiroit aussi du zèle pour la vérité : et s'il eut divers combats à soutenir pour elle, il montra dans ces occasions qu'il l'aimoit par préférence, et qu'il savoit la défendre. Telle fut la conduite que Césaire garda à la cour. Des courtisans de cette espèce la rendroient le séjour des vertus, et non pas le théâtre des passions humaines.

Cependant quelque digne d'éloges que Césaire parût, saint Grégoire n'en pouvoit être satisfait : il ne cessoit de lui écrire pour le rappeler, craignant que l'air de la cour ne fût aussi contagieux à son âme qu'il l'est à tant d'autres qui n'y cherchent que leur fortune ; mais ses alarmes furent bien plus vives quand il vit que Constance étant mort, il s'arrêta au service de Julien l'apostat.

Ce prince qui s'étoit si ouvertement déclaré pour l'idolâtrie, eut à peine pris possession de l'empire, qu'il cassa les officiers de sa cour qui faisoient profession du christianisme. Ce retranchement regardoit autant Césaire que les autres, puisqu'il étoit médecin de l'empereur. Il fut pourtant bien aise de l'avoir auprès de lui à cause de son habileté, et Césaire consentit de demeurer. (*a*) Tout le monde fut scandalisé de sa résolution. Ses ennemis mêmes le blamèrent aussi-bien que ses amis, chacun trouvant étrange que le fils d'un évêque demeurât à la cour d'un apostat, au milieu des profanations et des sacriléges dont elle étoit pleine.

(*a*) Naz. ep. 17.

Son père en fut si pénétré de douleur, qu'il avoit peine de supporter la vie. Grégoire, qui n'en étoit pas moins affligé, tâchoit de le consoler en l'assurant de la fermeté de sa foi, et en lui faisant espérer qu'il quitteroit bientôt un lieu où il étoit trop exposé à la perdre. L'un et l'autre eurent grand soin de le cacher à sainte Nonne, qui en auroit été inconsolable. Enfin saint Grégoire résolut de faire un effort pour l'arracher de ce lieu de perdition, et lui écrivit une lettre dans laquelle il lui représente d'une part tout ce que le monde disoit de lui et l'affliction qu'il causoit à sa famille; et de l'autre, qu'il trouveroit chez son père ce qu'un homme sage et modéré pouvoit désirer, et que s'il cherchoit un temps pour s'établir dans une solide piété, il n'en trouveroit point de plus favorable. Il finit en lui déclarant que s'il prétend conserver à la cour de Julien la pureté de sa foi, il doit se résoudre à n'y tenir qu'un rang bas et indigne de lui, ou que s'il y veut faire sa fortune, il ne peut éviter d'y recevoir des blessures mortelles dans son âme.

Césaire éprouva bientôt la vérité de ce que Grégoire lui avoit écrit; car il se trouva engagé dans le combat avec le prince, qui l'attaqua sur sa religion en présence de beaucoup de personnes. (*a*) Julien pensoit de l'embarrasser par ses discours artificieux; mais Césaire qui étoit très-bien instruit, et que la grâce du Seigneur assista dans ce danger, lui répondit avec la même facilité qu'il eût fait à un enfant, et s'écria enfin qu'il étoit chrétien et qu'il vouloit toujours l'être. Julien le

(*a*) Naz. or. 10.

voyant si ferme dans sa foi, laissa échapper tout haut cette parole, qui fut remarquée de tout le monde : *O l'heureux père ! O les malheureux enfans !* Voulant faire comprendre par là que Grégoire le père étoit bienheureux d'avoir de si généreux enfans, et que ceux-ci étoient malheureux de perdre leur fortune par leur constance dans leur religion; car il parloit non-seulement de Césaire, mais encore de son frère dont il connoissoit le mérite et l'aversion pour l'idolâtrie.

Il ne voulut pas pousser la chose plus loin, et il le remit à une seconde audience qu'il différa à un autre temps, parce qu'il étoit alors beaucoup occupé aux préparatifs de guerre qu'il faisoit contre les Perses. Mais Césaire n'attendit pas cette seconde audience pour se retirer; et suivant la loi de l'Evangile qui défend de s'exposer au péril, il se bannit volontairement de la cour, et revint chez son père avec la gloire du triomphe, quoiqu'il n'eût pas répandu du sang. Il y demeura jusqu'à la mort de Julien, et y fit une ample provision de nouvelles forces pour se prémunir contre la corruption de la cour, où il reparut encore avec éclat.

La mort de Julien arriva la nuit du 26 au 27 juin de l'an 363. Césaire parut de nouveau à la cour sous Jovien, prince très-religieux, et ce fut avec tant d'honneur et de gloire, que l'empereur sembloit moins lui faire une grâce en le rappelant que de la recevoir lui-même. Les changemens qui arrivèrent après son règne, qui ne dura que peu de mois, ne diminuèrent point le crédit de Césaire. Les empereurs Valentinien

et Valens sembloient se disputer à qui l'auroit. Il demeura auprès de ce dernier, qui lui donna d'abord un important emploi dans les finances. On croit que c'étoit celui de trésorier de la Bithynie, ce qui l'obligeoit de résider dans cette province; mais comme il n'étoit pas loin de Constantinople, il y paroissoit souvent et toujours avec éclat.

Une fortune si brillante ne flattoit point son frère saint Grégoire, qui jugeoit des choses de la terre selon les maximes de l'Evangile. Il avoit du regret qu'un naturel si excellent s'amusât à la bassesse des soins du monde, et qu'une âme si noble s'embarrassât dans les affaires du siècle. Il ne cessoit de lui donner des avis dans toutes les occasions qui se présentoient. Saint Basile son ami en faisoit de même quand il pouvoit l'entretenir, et Césaire recevoit toujours très-bien ce qu'il lui disoit, comme ce Saint le reconnoît à la fin d'une lettre que nous rapporterons plus bas. Mais comme il différoit d'exécuter ce qu'ils désiroient de lui avec tant de zèle, il se trouva, le 11 d'octobre de l'année 368, enveloppé à Nicée dans cet horrible tremblement de terre qui acheva de ruiner cette grande ville, déjà beaucoup ébranlée par les secousses précédentes, et où presque tous les habitans périrent sous les ruines des maisons. Césaire en demeura couvert et avec quelques blessures; il y perdit une partie de son bien, et ne se sauva que par une espèce de miracle. Saint Grégoire saisit cette occasion pour l'exhorter à remercier Dieu de l'avoir tiré d'un si grand péril, et à exécuter les pensées qu'il avoit eues dans cette extrémité, de se donner entièrement à son service.

Saint Basile lui écrivit pour le même sujet une lettre aussi pressante qu'édifiante, (a) où il lui parle ainsi : « Rendons grâces au Seigneur, qui a fait éclater ses » merveilles sur vous, en vous délivrant du danger évi- » dent où vous vous êtes trouvé. Il vous a rendu, par » sa protection, à votre patrie et à vos amis. Gardons- » nous d'être ingrats, et publions sa puissance et sa » bonté avec une vive reconnoissance; mais il ne suf- » fit pas de la témoigner par des paroles, il faut que ce » soit par des effets réels, et tels que je présume qu'ils » paroissent maintenant en vous. Je ne puis trop vous » exhorter à servir Dieu avec plus de fidélité que ja- » mais, et d'ajouter la crainte salutaire de sa justice à » la reconnoissance que vous devez à sa miséricorde, » afin d'arriver à la perfection. Usez de la vie qu'il vous » a conservée comme un sage dispensateur; car si, » selon les livres saints, nous devons vivre comme des » personnes ressuscitées, à combien plus forte raison » y sommes-nous obligés quand nous avons été com- » me arrachés des bras de la mort ! Je pense que » nous ne saurions mieux faire que de nous entretenir » dans les mêmes sentimens que nous aurons quand » nous serons sur le point de quitter cette vie, car alors » nous connoissons mieux la vanité et l'inconstance » des choses humaines, et comme le souvenir de notre » vie passée nous cause des remords, nous promettons » à Dieu de mieux vivre s'il nous délivre du péril. Vous » vous êtes trouvé dans le cas; regardez-vous à pré- » sent comme chargé d'une dette qu'il faut que vous

(a) Bas. ep. 362.

» payiez un jour. La joie que j'ai d'une grâce que Dieu » vous a faite me fait prendre la liberté de vous écrire » ceci : je me flatte que vous la recevrez avec la même » docilité que vous m'avez toujours témoignée dans » nos entretiens familiers. »

Césaire sut mettre à profit les avis de cet excellent ami et de son frère. (*a*) Il écrivit à celui-ci, qu'il avoit résolu de quitter le service du roi de la terre pour s'attacher entièrement à celui du ciel. Comme il n'étoit que catéchumène, il reçut le saint baptême; mais il n'eut pas le temps d'exécuter le dessein qu'il avoit formé, parce qu'il fut surpris d'une maladie qui l'emporta dans fort peu de temps après le tremblement de terre dont nous avons parlé, c'est-à-dire, ou tout-à-fait à la fin de l'an 368, ou au commencement de l'an 369. Il voulut que les pauvres fussent ses héritiers, car il n'avoit ni femme ni enfans. On l'enterra à Nazianze, dans le tombeau qui étoit préparé pour son père et sa mère. Il y fut même déposé par les mains toutes saintes de ses parens; et sa mère, par un esprit de piété qui l'emporta sur sa douleur, assista à ses funérailles avec un habit de joie et non pas de deuil, ne doutant point que si son corps étoit mis dans la terre, le ciel n'eût reçu son âme comme les prémices qu'elle offroit à Dieu de sa famille, quoiqu'il fût le dernier dans l'ordre de sa naissance.

Son frère, saint Grégoire, honora sa pompe funèbre par un excellent discours qu'il prononça devant son tombeau, en présence de son père et de sa mère.

(*a*) Naz. or. 10.

(a) Il eut un extrême regret de sa mort, et, dix ans après, sa tendresse pour lui se réveilloit encore, jusqu'à baiser les choses qui lui en rappeloient le souvenir, comme s'il eût été présent. Il le voyoit souvent en songe, élevé en haut et environné de gloire, soit que ce fût une véritable apparition, soit que son amour pour lui le lui représentât tel qu'il espéroit de le voir à la résurrection. L'Eglise, en effet, l'honore comme saint; la latine, le 25 de février, et la grecque, le 9 de mars.

Il nous reste à parler de sainte Gorgonie. Nous avons dit qu'on ne sait pas si elle fut l'aînée de ses frères, ou si elle naquit après saint Grégoire; mais il est certain que ce fut avant saint Césaire, qui a été le dernier des enfans de sainte Nonne. Cette pieuse mère n'oublia rien pour la former dans la piété, par ses instructions et par ses exemples; et il y parut par les vertus qu'elle pratiqua le reste de sa vie. On la maria à un homme de la province de Pisidie, et qui, selon les apparences, étoit païen, ce qui n'étoit pas extraordinaire dans ce temps-là, comme nous l'avons vu dans sainte Nonne. Elle fut obligée, par son nouvel état, de demeurer à Icone, métropole de la seconde Pisidie, où son mari demeuroit ordinairement, et elle s'y mit sous la direction de l'évêque, pour sa conduite spirituelle. On croit que c'étoit Faustin, prédécesseur de saint Amphiloque. Ce fut sous ce sage directeur, qui la guida jusqu'à la mort, qu'elle parvint à ce degré de sainteté qui lui mérita un culte public

(a) Naz. ep. 39 et 40.

dans l'Eglise. Soit qu'on la considérât dans les exercices de la religion, ou le gouvernement de sa maison, ou par rapport au commerce du monde, elle montroit partout une vertu non-seulement peu commune, mais même excellente.

La prière faisoit une de ses principales occupations; elle l'accompagnoit d'une attention respectueuse, et d'une ferveur toujours nouvelle. Les larmes qu'elle y répandoit étoient abondantes, et ses génuflexions étoient longues et fréquentes. On ne pouvoit voir son assiduité à l'Eglise, et son application à la psalmodie, sans en être édifié. Elle mortifioit son corps par les jeûnes et les veilles, et tous ses sens jusqu'à leur refuser les satisfactions les plus innocentes.

Quoiqu'elle fût mariée, elle se conservoit dans une grande modestie, ne faisant aucun cas des vaines parures dont les jeunes femmes sont si curieuses, et ayant dans tout son extérieur une retenue qui auroit fait honneur à une vierge consacrée à Dieu. Elle étoit sérieuse, non point par fierté ni par caractère, mais parce qu'elle aimoit le silence et le recueillement. Sa vigilance sur ses paroles et sur ses actions, la préservoit de quantité de fautes que l'on commet ordinairement par défaut d'attention sur soi-même et de circonspection.

Elle se tenoit ordinairement retirée dans sa maison, donnant son attention à son domestique et à l'éducation de ses enfans, en mère de famille qui veut remplir selon Dieu les devoirs de son état. D'ailleurs, quelque goût qu'elle eût pour la retraite, qu'elle gar-

doit autant qu'il étoit en son pouvoir, sa maison étoit ouverte à toutes les personnes qui faisoient profession de piété, et elle recevoit aussi avec affection celles qui avoient recours à sa charité, soit pour avoir ses avis dans certaines affaires, soit aussi pour profiter de ses libéralités : car, comme d'une part elle avoit un grand esprit et beaucoup de sagesse et de prudence, on la regardoit comme le conseil du pays ; et d'autre part, comme on connoissoit sa compassion pour les misères des autres, on ne manquoit pas de recourir à sa charité, et ce n'étoit jamais sans en être secouru.

Elle possédoit son âme par sa patience et par une parfaite soumission aux ordres de Dieu dans l'adversité et les événemens fâcheux dont la vie est traversée : car la sienne le fut ; mais elle s'y conserva toujours dans la même égalité d'esprit. Ses intentions, dans tout ce qu'elle faisoit, étoient pures, ne se proposant que la gloire de Dieu ; ce qui la portoit à cacher avec grand soin ses bonnes œuvres, n'en laissant rien voir que ce qu'elle étoit obligée pour l'exemple qu'elle devoit aux autres.

Sa confiance en Dieu étoit si grande, que, dans une chute qu'elle fit de son chariot, dont les mules en furie et échappées au cocher lui avoient brisé le corps, elle ne voulut recourir qu'à Dieu, parce que sa pudeur lui fit craindre les yeux et les mains des hommes, et le Seigneur récompensa sa modestie par une guérison miraculeuse. Dans une autre maladie qu'elle eut, où les médecins désespéroient de sa vie, elle se fit porter à l'église, se mit la tête sur l'autel, et priant avec gémissement,

gémissement, elle se fit comme une onction, en mêlant avec l'eau de ses larmes ce qu'elle avoit pu réserver des antitypes du corps et du sang de Jésus-Christ, c'est-à-dire, de la sainte Eucharistie, et elle se trouva parfaitement guérie.

Elle eut plusieurs enfans, mais nous ne savons que le nom de ses trois filles, dont l'aînée se nommoit Alipienne et les deux autres Eugénie et Nonne. Alipienne renfermoit dans un petit corps une très-grande vertu. (*a*) Elle ne s'employoit qu'aux occupations propres à son sexe. Son âme étoit continuellement attachée à Dieu, et dans sa prière elle baissoit souvent par respect sa tête jusqu'à terre. « Voyez, disoit saint Grégoire » en parlant d'elle, quelle est la sagesse de ses paroles, » son mépris pour tous les ajustemens des femmes, sa » générosité qui surpasse son sexe, le soin qu'elle prend » de son ménage, son amour pour son mari. » Ce mari étoit Nicobule, dont saint Grégoire fait l'éloge en plus d'un endroit, et dont il avoue qu'il reçut le plus de consolation et d'assistance. Il mourut trop tôt pour son épouse qu'il laissa chargée de plusieurs enfans : ce fut vers l'an 385. L'aîné portoit le même nom que lui, et une de ses filles nommée Alipienne comme sa mère, embrassa la virginité avec un esprit et une résolution qui surprit saint Grégoire même.

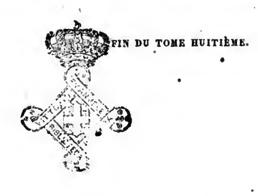
Les deux autres nièces de ce Saint, Eugénie et Nonne, ne profitèrent pas autant qu'Alipienne des instructions de leur pieuse mère. Elles parurent d'abord vouloir se consacrer particulièrement à Dieu dans l'état

(*a*) Naz. ep. 55.

de la virginité, mais elles ne persévérèrent pas dans leur sainte résolution. Ce qui fit que saint Grégoire leur oncle ne leur donna pas dans son testament les marques de bienveillance qu'il donna à Alipienne. (*a*)

Pour revenir à sainte Gorgonie, elle eut avant que de mourir la consolation d'avoir acquis au Saint-Esprit par le baptême son mari avec ses enfans et ses petits-enfans. Ainsi après avoir mis toute sa maison dans la voie du salut par cette sainte régénération, elle n'aspira plus qu'au bonheur d'aller posséder Dieu dans l'éternité. Elle prévit sa mort et s'y prépara par un redoublement de ferveur. Enfin elle mourut vers l'an 379, dans les sentimens de piété dont son cœur avoit toujours été pénétré durant sa vie. Ce fut quelque temps après saint Césaire son frère, et avant l'épiscopat de saint Grégoire. Ce Saint assista à sa mort avec la bienheureuse Nonne sa mère, son mari Nicobule et ses enfans, et fit son oraison funèbre, qui est une excellente peinture de ses vertus. Les Grecs honorent sa mémoire le 23 de février et le 9 de décembre, et les Latins ont choisi le 9 de décembre pour lui rendre les mêmes honneurs.

(*a*) Naz. testam. t. 1. p. 926.



FIN DU TOME HUITIÈME.

TABLE

DES CHAPITRES CONTENUS DANS CE VOLUME.

LIVRE NEUVIÈME.

SUITE DES SOLITAIRES DE LA SECONDE SYRIE ET DE LA MÉSOPOTAMIE.

LIVRE DIXIÈME.

SOLITAIRES DE L'ASIE MINEURE ET DES PROVINCES VOISINES.

FIN DE LA TABLE DU TOME HUITIÈME.

